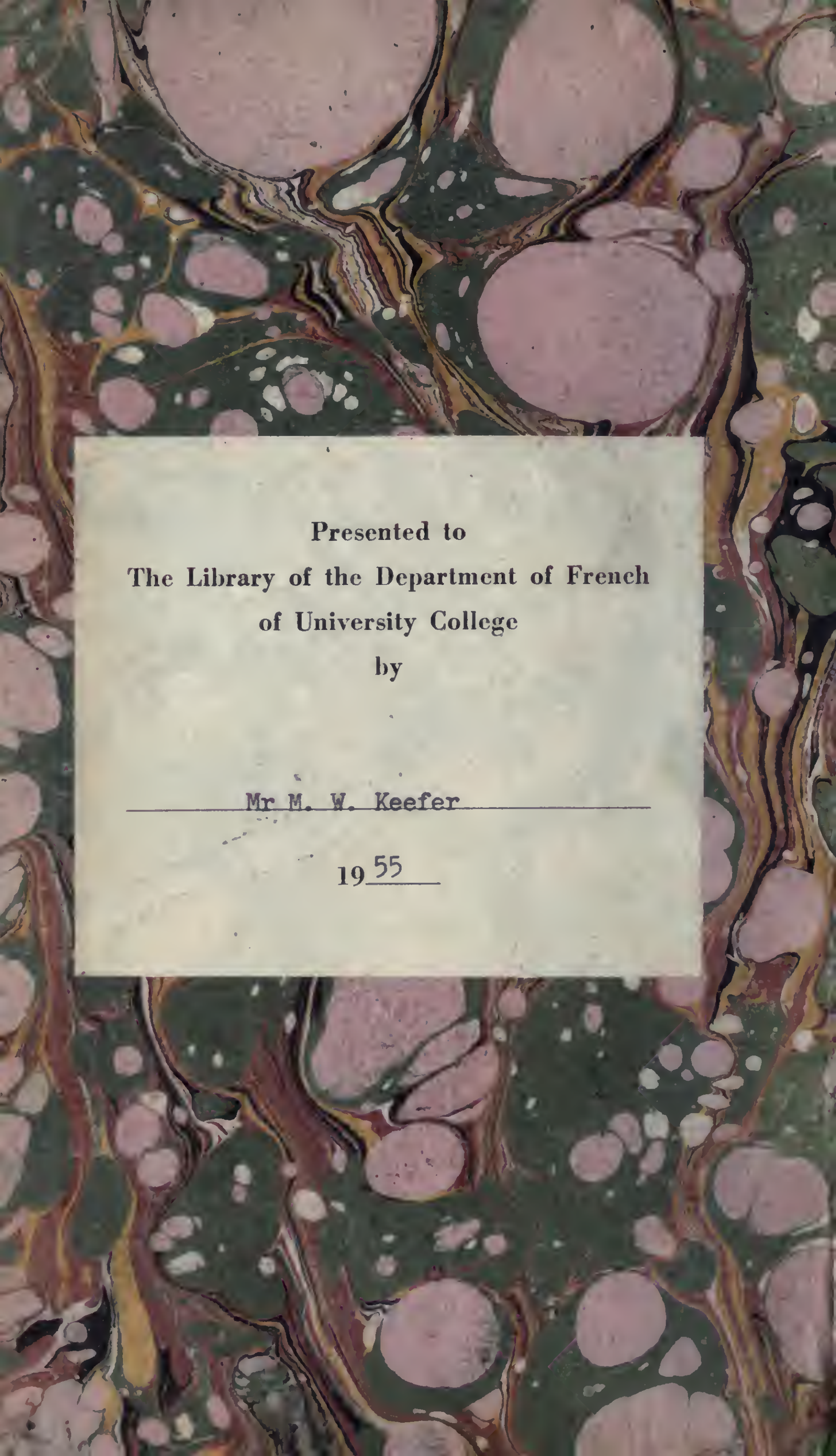
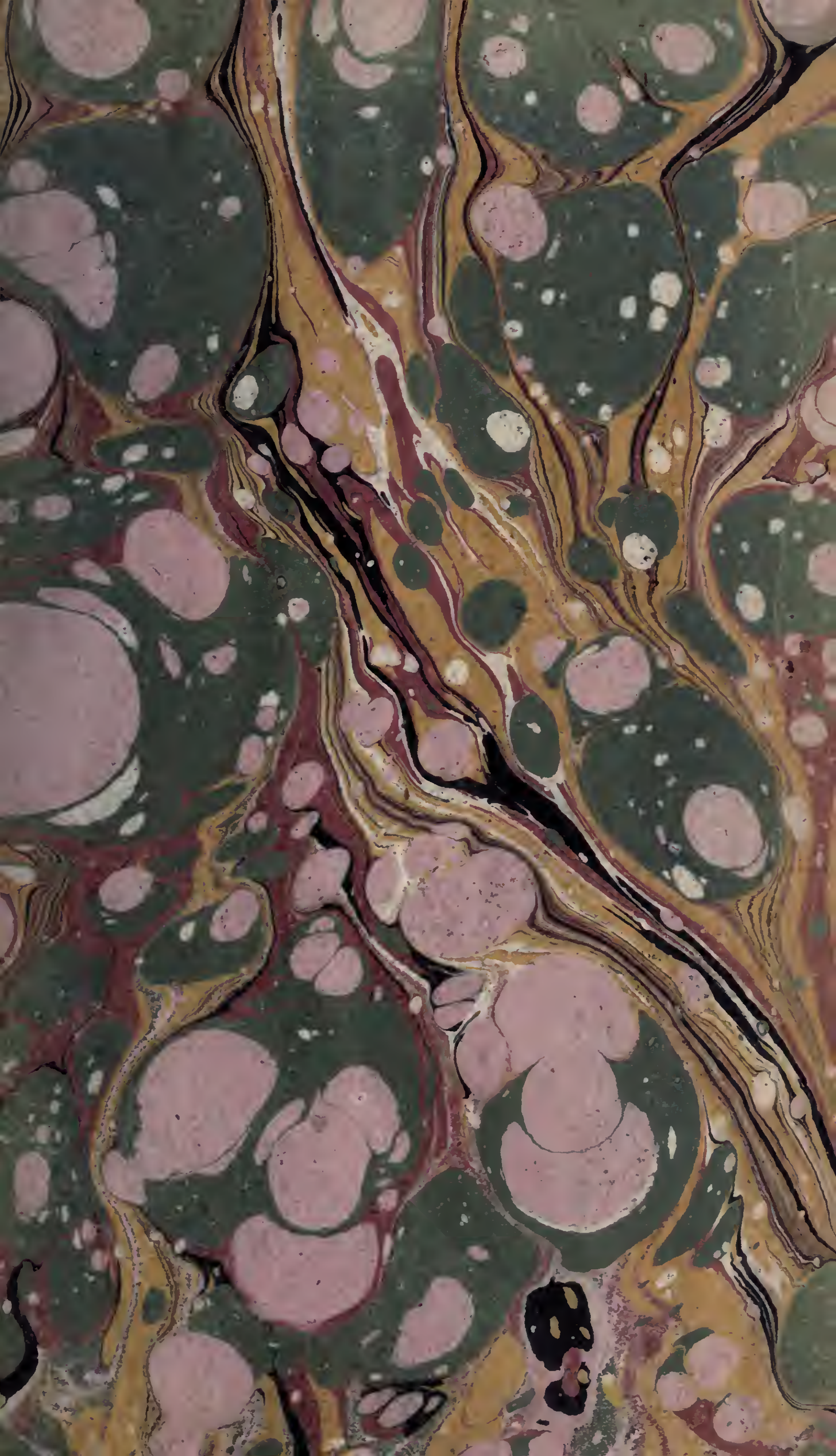

ERINDALE COLLEGE
3 1761 02838 2117


Presented to
The Library of the Department of French
of University College
by
Mr M. W. Keefer
1955



OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE

OEUVRES COMPLETES DE VOLTAIRE.



De La Tour. Pinx. *N. F. Maviez, Sculp. 1788.*

OEUVRES

COMPLETES

DE

VOLTAIRE.

TOME SOIXANTE-HUITIEME.

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.

AVERTISSEMENT

DES EDITEURS.

CETTE correſpondance entre deux philoſophes illuſtres, liés pendant trente années par une amitié ſans nuages, n'eſt pas un monument moins précieux que celle de M. de *Voltaire* avec *Frédéric* et *Catherine II.* On y verra quelle ſuite et quel zèle ils ont réuni en faveur du progrès des lumières, leurs efforts toujours conſtans et ſouvent heureux; combien peu ils étaient occupés de leur amour propre, de leur gloire littéraire, qui diſparaiſſaient à leurs yeux devant les grands intérêts à la défenſe deſquels ils s'étaient conſacrés.

L'hiſtoire des lettres ne nous a point offert encore d'exemple ſi honorable pour elles. *Racine* et *Deſpréaux* furent amis; mais quelle différence entre leurs lettres et celles que nous publions aujourd'hui! Il n'eſt queſtion dans les lettres des deux poëtes que de leur amour propre, de querelles d'auteurs; ils y paraiſſent au-deſſous

d'eux-mêmes ; la petiteſſe des objets qui les occupent, fait diſparaître leur génie.

On doit ſans doute attribuer, en partie, cette différence à celle des ſiècles. Sous le règne de *Louis XIV* on oſait à peine penſer, même dans le ſecret d'un commerce intime ; le joug de l'autorité peſait ſur les eſprits ; les vrais intérêts des hommes étaient étrangers à la plupart de ceux qui cultivaient les lettres ; les querelles littéraires, la diſpute des anciens et des modernes occupaient les eſprits des académiciens plus que les dragonnades et l'émigration des proteſtans.

On voit dans ces lettres comment M. de *Voltaire* et M. d'*Alembert* allaient au même but par des moyens divers : l'un montrant plus de hardieſſe, parce que ſa retraite et ſon âge feſaient ſa ſureté ; l'autre ſe découvrant moins, mais non moins utile par l'aſcendant que ſa réputation lui donnait ſur l'eſprit des gens du monde et des jeunes littérateurs.

On trouvera peut-être, dans ce recueil, des jugemens ſévères ſur quelques ouvrages oubliés

aujourd'hui, et ſur quelques perſonnes qui étaient alors en crédit; mais des éditeurs n'étant garans ni des opinions, ni des jugemens de l'auteur qu'ils impriment, nous n'avons d'autre tâche à remplir que de donner ces œuvres telles qu'elles ont été compoſées.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

1746 — 1768.

LETTRES

DE M. DE VOLTAIRE

ET

DE M. D'ALEMBERT.

LETTRE PREMIERE.

DE M. DE VOLTAIRE.

Le 13 de décembre.

En vous remerciant, Monsieur, de vos bontés et de votre ouvrage sur la cause générale des vents. Du temps de *Voiture*, on vous aurait dit que vous n'avez pas le vent contraire en allant à la gloire. Madame *du Châtelet* est trop newtonienne pour vous dire de telles balivernes. Nous étudierons votre livre, nous vous applaudirons, nous vous entendrons même. Il n'y a point de maison où vous soyez plus estimé.

1746.

Partem aliquam venti divûm referatis ad aures.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les sentimens d'estime qui vous sont dus,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur, *Voltaire.*

1752.

LETTRE II.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 24 d'auguſte.

J'AI appris, Monſieur, tout ce que vous avez bien voulu faire pour l'homme de mérite auquel je m'intéreſſe, et qui eſt à Potſdam depuis peu de temps (*). J'avais prié madame *Denis* de vouloir bien vous écrire en ſa faveur, et on ne ſaurait être plus reconnaiſſant que je le ſuis des égards que vous avez eus à ma recommandation. Je me flatte qu'à préſent que vous connaiſſez la perſonne dont il s'agit, elle n'aura plus beſoin que d'elle-même pour vous intéreſſer en ſa faveur, et pour mériter vos bontés. Je ſais par expérience que c'eſt un ami sûr, un homme d'eſprit, un philoſophe digne de votre eſtime et de votre amitié, par ſes lumières et par ſes ſentimens. Vous ne ſauriez croire à quel point il ſe loue de vos procédés, et combien il eſt étonné qu'agiſſant et penſant comme vous faites, vous puiſſiez avoir des ennemis. Il eſt pourtant payé pour en être moins étonné qu'un autre; car il n'a que trop bien appris combien les hommes ſont méchans, injuſtes et cruels. Mon collégue dans l'*Encyclopédie* ſe joint à moi pour vous remercier de toutes vos bontés pour lui, et du bien que vous avez dit de l'ouvrage, à la fin de votre admirable Eſſai ſur le ſiècle de *Louis XIV*. Nous

(*) L'abbé de *Prades*.

connaiſſons mieux que perſonne tout ce qui manque 1752.
à cet ouvrage. Il ne pourrait être bien fait qu'à Berlin, ſous les yeux et avec la protection et les lumières de votre prince philoſophe ; mais enfin nous commencerons, et on nous en ſaura peut-être à la fin quelque gré. Nous avons eſſuyé cet hiver une violente tempête : j'eſpère qu'enfin nous travaillerons en repos. Je me ſuis bien douté qu'après nous avoir auſſi maltraités qu'on a fait, on reviendrait nous prier de continuer, et cela n'a pas manqué. J'ai refuſé pendant ſix mois, j'ai crié comme le *Mars* d'*Homère* ; et je puis dire que je ne me ſuis rendu qu'à l'empreſſement extraordinaire du public. J'eſpère que cette réſiſtance ſi longue nous vaudra dans la ſuite plus de tranquillité. Ainſi-ſoit-il !

J'ai lu trois fois conſécutives, avec délices, votre Louis XIV : j'envie le ſort de ceux qui ne l'ont pas encore lu ; et je voudrais perdre la mémoire pour avoir le plaiſir de le relire. Votre Duc de Foix m'a fait le plus grand plaiſir du monde ; la conduite m'en paraît excellente, les caractères bien ſoutenus, et la verſification admirable. Je ne vous parle pas de *Liſois*, qui eſt ſans contredit un des plus beaux rôles qu'il y ait au théâtre ; mais je vous avouerai que le Duc de Foix m'enchante. Avec combien d'amour, de paſſion et de naturel il revient toujours à ſon objet, dans la ſcène entre lui et *Liſois*, au troiſième acte ? En écoutant cette ſcène et bien d'autres de la pièce, je diſais à M. de *Voltaire* comme la prêtreſſe de Delphes à *Alexandre : Ah ! mon fils, on ne peut te réſiſter.* On nous flatte de remettre Rome ſauvée après la Saint-Martin : vos amis et le public ſeront charmés de la

1752. revoir; mais ils aimeraient encore mieux revoir votre personne. Je suis fâché, pour l'honneur de notre nation et de notre siècle, que vous n'ayez pu dire comme *Cicéron :*

Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux et quitta les Romains.
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme ;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Il ne me reste de place que pour vous réitérer mes remercîmens, et vous prier de penser quelquefois au plus sincère de vos amis, et au plus zélé de vos admirateurs. D'*Alembert*.

LETTRE III.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Potsdam, 5 de septembre.

VRAIMENT, Monsieur, c'est à vous à dire :

Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je parle de rendre grâce au ciel, ce n'est pas du bien qu'on vous a fait dans votre patrie, mais de celui que vous lui faites. Vous et M. *Diderot* ; vous faites un ouvrage qui sera la gloire de la France et l'opprobre de ceux qui vous ont persécutés. Paris abonde de barbouilleurs de papier ; mais de philosophes éloquens, je ne connais que vous et lui. Il est vrai qu'un tel ouvrage devait être fait loin des

ſots et des fanatiques, ſous les yeux d'un roi auſſi philoſophe que vous ; mais les ſecours manquent ici totalement. Il y a prodigieuſement de baïonnettes, et fort peu de livres. Le roi a fort embelli Sparte, mais il n'a tranſporté Athènes que dans ſon cabinet; et il faut avouer que ce n'eſt qu'à Paris que vous pouvez achever votre grande entrepriſe. J'ai aſſez bonne opinion du miniſtère, pour eſpérer que vous ne ſerez pas réduit à ne trouver que dans vous-même la récompenſe d'un travail ſi utile. J'ai le bonheur d'avoir chez moi M. l'abbé de *Prades*, et j'eſpère que le roi, à ſon retour de la Siléſie, lui apportera les proviſions d'un bon bénéfice. Il ne s'attendait pas que ſa thèſe dût le faire vivre du bien de l'Egliſe, quand elle lui attirait de ſi violentes perſécutions. Vous voyez que cette Egliſe eſt comme la lance d'*Achille*, qui guériſſait les bleſſures qu'elle avait faites. 1752.

Heureuſement les bénéfices ne ſont point en Siléſie à la nomination de *Boyer* ni de *Couturier*. Je ne ſais pas ſi l'abbé de *Prades* eſt hérétique, mais il me paraît honnête homme, aimable et gai. Comme je ſuis toujours très-malade, il pourra bien m'exhorter à mon agonie, il l'égayera et ne me demandera point de billet de confeſſion. Adieu, Monſieur; s'il y a peu de *Socrates* en France, il y a trop d'*Anitus* et de *Melitus*, et ſurtout trop de ſots; mais je veux faire comme DIEU qui pardonnait à Sodome en faveur de cinq juſtes. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

Voltaire.

1755.

LETTRE IV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 9 d'octobre.

NOUS avons été ſur le point, mon cher philoſophe univerſel, de ſavoir madame de *Fontaine* et moi ce que devient l'ame quand ſon confrère eſt paſſé. Nous eſpérons reſter encore quelque temps dans notre ignorance. Toutes nos petites Délices vous font les plus tendres complimens. Les ridicules de *Conflans* et l'aventure de *Pirna* feront une aſſez bonne figure un jour dans l'hiſtoire; mais ce n'eſt pas là mon affaire, Dieu m'en préſerve; je ſuis aſſez embarraſſé du paſſé ſans me mêler encore du préſent. Si vous avez quelques articles de l'*Encyclopédie* à me donner, ayez la bonté de vous y prendre un peu à l'avance. Un malade n'eſt pas toujours le maître de ſes momens. Je tâcherai de vous ſervir mieux que je n'ai fait. Je ſuis bien mécontent de l'article *Hiſtoire*. J'avais envie de faire voir quel eſt le ſtyle convenable à une hiſtoire générale; celui que demande une hiſtoire particulière; celui que des mémoires exigent. J'aurais voulu faire voir combien *Thoyras* l'emporte ſur *Daniel*, et *Clarendon* ſur le cardinal de *Retz*. Il eût été utile de montrer qu'il n'eſt pas permis à un compilateur des mémoires des autres de s'exprimer comme un contemporain; que celui qui ne donne les faits que de la ſeconde main, n'a pas le droit de s'exprimer comme celui qui

rapporte ce qu'il a vu et ce qu'il a fait ; que c'eſt un ridicule et non une beauté de vouloir peindre avec toutes leurs nuances les portraits des gens qu'on n'a point connus ; enfin il y avait cent choſes utiles à dire qu'on n'a point dites encore ; mais j'étais preſſé et j'étais malade : j'étais accablé de cette maudite Hiſtoire générale que vous connaiſſez. Je vous demande pardon de vous avoir ſi mal ſervi. S'il était temps, je pourrais vous donner quelque choſe de mieux, mais ne pouvant répondre d'un jour de ſanté, je ne peux répondre d'un jour de travail. Je ne connais point le dictionnaire. Je n'ai point ſouſcrit. Je courais le monde quand vous avez commencé; je l'achèterai quand il ſera fini ; mais je fais réflexion qu'alors je ſerai mort : ainſi je vous prie de propoſer à *Briaſſon* de m'envoyer les volumes imprimés, je lui donnerai une lettre de change ſur mon notaire. 1755.

Ce qu'on m'a dit des articles de la théologie et de la métaphyſique me ſerre le cœur. Il eſt bien cruel d'imprimer le contraire de ce qu'on penſe.

Je ſuis encore fâché qu'on faſſe des diſſertations, qu'on donne des opinions particulières pour des vérités reconnues. Je voudrais par-tout la définition et l'origine du mot avec des exemples.

Pardon, je ſuis un bavard qui dit ce qu'il aurait dû faire, et qui n'a rien fait qui vaille. Si on met votre nom dans un dictionnaire, il faudra vous définir le plus aimable des hommes ; c'eſt ainſi que penſe le ſuiſſe *V.*

1755.

LETTRE V.

DE M. DE VOLTAIRE.

J'AI obéi comme j'ai pu à vos ordres; je n'ai ni le temps, ni les connaiſſances, ni la ſanté qu'il faudrait pour travailler comme je voudrais : je ne vous préſente ces eſſais que comme des matériaux que vous arrangerez à votre gré dans l'édifice immortel que vous élevez. Ajoutez, retranchez, je vous donne mes cailloux pour fourrer dans quelque coin de mur. J'oſe croire que tous les ſujets *in medio poſiti*, qui ſont ſi connus, ſi rebattus, ſur leſquels il y a ſi peu de doutes ; ſur leſquels on a fait tant de volumes, doivent être, par ces raiſons-là même, traités un peu ſommairement. On pourrait faire un in-folio ſur ce ſeul mot *Littérature*. Si vous voulez que je parle des littérateurs italiens et eſpagnols, il faut donc que je m'étende ſur les français; il faudrait encore que j'euſſe des livres eſpagnols et italiens, et je n'en ai pas un.

Muratori, outre ſes immenſes collections hiſtoriques, a écrit *de la perfection de la poëſie italienne;* il a fait des obſervations ſur *Pétrarque*. L'*Hiſtoire de la poëſie italienne*, par *Creſcembeni*, m'a paru un ouvrage aſſez inſtructif. J'ai lu le comte *Orſi*, qui a juſtifié le *Taſſe* contre le père *Bouhours :* ſon livre eſt plus rempli, à ce qui m'a paru, d'érudition que de bon goût. *Gravina* m'a paru écrire ſur la tragédie comme *Dacier*, et il a fait en conſéquence des tragédies comme *Dacier*, aidé de ſa femme, les aurait faites. Cette eſpèce de littérature commença, je crois, du temps

de *Castelvetro ;* ensuite vint *Jules Scaliger*, mais qui n'a écrit qu'en latin. Si vous croyez devoir faire entrer ces rocailles dans votre grand temple, il n'y a point à Paris d'aide à maçon qui n'en sache plus que moi, et qui ne vous serve mieux. D'ailleurs, ne suffit-il pas, dans un dictionnaire, de définir, d'expliquer, de donner quelques exemples? faut-il discuter les ouvrages de tous ceux qui ont écrit sur la matière dont on parle? 1755.

A l'égard des Espagnols, je ne connais que *Don Quichotte* et *Antonio de Solis.* Je ne sais pas assez l'espagnol pour avoir lu d'autres livres, pas même le *Château de l'ame* de sainte *Thérèse.*

A propos d'ame, j'avais pris la liberté d'envoyer à une certaine personne certain petit mot sur l'ame, non pas pour qu'on en fît usage, mais seulement pour montrer que je m'étais intéressé à l'*Encyclopédie.*

Il est bien douloureux que des philosophes soient obligés d'être théologiens. Ah! tâchez, quand vous en serez au mot de *Pensée*, de dire au moins que les docteurs ne savent pas plus comment ils font des pensées, qu'ils ne savent comment ils font des enfans: ne manquez pas au mot de *Résurrection* de vous souvenir que St *François-Xavier* ressuscita onze personnes de compte fait; mais à *Clavecin*, vous n'oublierez pas, sans doute, le clavecin oculaire.

Adieu, Monsieur; je crains d'abuser de votre temps; vous devez être accablé de travail. Mille complimens à votre compagnon. Adieu, *Atlas* et *Hercule*, qui portez le monde sur vos épaules.

1755.

LETTRE VI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, près Genève, 9 de décembre.

Le célèbre M. *Tronchin*, qui guérit tout le monde hors moi, m'avait parlé des articles *Goût* et *Génie;* mais si on en a chargé d'autres, ces articles en vaudront mieux. Si personne n'a encore cette besogne, je tâcherai de la remplir. J'enverrai mes idées, et on les rectifiera comme on jugera à propos. Je me chargerais encore volontiers de l'article *Histoire*, et je crois que je pourrais fournir des choses assez curieuses sur cette partie, sans pourtant entrer dans des détails trop longs ou trop dangereux. Je demande si l'article *Facile* (style) doit être restreint à la seule facilité du style, ou si on a entendu seulement qu'en traitant le mot *Facile* dans toute son étendue, on n'oubliât pas le style facile.

Je demande le même éclaircissement sur *Fausseté* (morale), *Feu*, *Finesse*, *Faiblesse*, *Force* dans les ouvrages. Je demande si, en traitant l'article *Français* sous l'acception de peuple, on ne doit pas aussi parler des autres significations de ce mot.

A l'égard de *Fornication*, je suis d'autant plus en droit d'approfondir cette matière, que j'y suis malheureusement très-désintéressé.

Tant que j'aurai un souffle de vie, je suis au service des illustres auteurs de l'*Encyclopédie* : je me tiendrai

très-honoré de pouvoir contribuer, quoique faiblement, au plus grand et au plus beau monument de la nation et de la littérature. Je fais mes très-ſincères complimens à tous ceux qui y travaillent. On m'a fort alarmé ſur la ſanté de M. *Rouſſeau ;* je voudrais bien en ſavoir des nouvelles. 1755.

A propos de l'article *Fornication*, il y a encore un autre *ſ* qui a ſon mérite, mais je ne crois pas qu'il m'appartienne d'en parler.

Adieu, mon cher confrère; donnez-moi vos ordres. Je vous ſuis tendrement dévoué à plus d'un titre.

Le malingre V.

LETTRE VII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 28 de décembre.

VOILA *Figuré* plus correct, *Force* dont vous prendrez ce qu'il vous plaira, *Faveur* de même, *Franchiſe* et *Fleuri* item. Tout cela ne demande, à mon gré, que de petits articles. *Français* et *Hiſtoire* ſont terribles. Je n'ai point de livres dans ma ſolitude de Monrion; je demande un peu de temps pour ces deux articles.

J'ajoute *Fornication :* je ne peux ni faire ni dire beaucoup ſur ce mot. J'enverrai inceſſamment l'hiſtoire des flagellans. Que diable peut-on dire de *Formaliſte*, ſinon qu'un homme formaliſte eſt un homme inſupportable ?

En général, je ne voudrais que définitions et

1755. exemples; définitions, je les fais mal; exemples, je ne peux en donner, n'ayant point de livres et n'ayant que ma pauvre mémoire qui s'en va comme le reſte.

Mes maîtres encyclopédiques, eſt-ce que vous aimez les choſes problématiques ? M. *Diderot* avait bien dit, à mon gré, que quand tout Paris viendrait lui dire qu'un mort eſt reſſuſcité, il n'en croirait rien. On vient dire après cela que ſi tout Paris a vu reſſuſciter un mort, on doit en avoir la même certitude que quand tous les officiers de Fontenoi aſſurent qu'on a gagné le champ de bataille. Mais, révérence parler, mille perſonnes qui me content une choſe improbable, ne m'inſpirent pas la même certitude que mille perſonnes qui me diſent une choſe probable; et je perſiſte à penſer que cent mille hommes qui ont vu reſſuſciter un mort, pourraient bien être cent mille hommes qui auraient la berlue.

Adieu, mon cher confrère; pardonnez à un pauvre malade ſes ſottiſes et ſon impuiſſance. Ce malade vous aime de tout ſon cœur, et madame *Denis* auſſi.

1756.

LETTRE VIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 10 de février.

Je vous envoie, mon cher et illuſtre confrère, deux phénomènes littéraires; l'un des deux vous regarde, et vous verrez quels remercîmens vous devez à M. *Formey*, ſecrétaire de votre académie de Berlin. Pour moi, j'en dois de très-ſincères au roi de Pruſſe. Vous voyez qu'il m'a fait l'honneur de mettre en opéra français ma tragédie de Mérope: en voici la première ſcène. J'ignore encore s'il veut qu'on mette en muſique ſes vers français, ou s'il veut les faire traduire en italien. Il eſt très-capable, comme vous ſavez, de faire la muſique lui-même; ſans cela, je prierais quelque grand muſicien de Paris de travailler ſur ce canevas. Les vers vous en paraîtront fort lyriques, et paraiſſent faits avec facilité. Il ne m'a jamais fait un préſent plus galant. Dès que je ſerai de retour à mes petites Délices, je travaillerai à *Français* et à *Hiſtoire*, et je ſerai à vos ordres, ſauf à être réduit par le ſieur *Formey*. Mes complimens à tous les encyclopédiſtes.

1756.

LETTRE IX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Lyon, ce 28 de juillet.

Puisque la montagne ne veut pas venir à *Mahomet*, il faudra donc, mon cher et illuſtre confrère, que *Mahomet* aille trouver la montagne. Oui, j'aurai dans quinze jours le plaiſir de vous embraſſer et de vous renouveler l'aſſurance de tous les ſentimens d'admiration que vous m'inſpirez. Je compte être à Genève au plus tard le 10 du mois prochain, et y paſſer le reſte du mois. Je vous y porterai les vœux de tous vos compatriotes, et leur regret de vous voir ſi éloigné d'eux. Je m'arrête ici quelques jours pour y voir un très-petit nombre d'amis qui veulent bien me montrer ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et ſurtout ce qu'il peut être utile de connaître pour le bien de notre *Encyclopédie*. Je me refuſe à toute autre ſociété, parce que je penſe avec *Montagne*, *que d'aller de maiſon en maiſon faire montre de ſon caquet, eſt un métier très-meſſéant à un homme d'honneur.* Nous avons ici une comédie déteſtable et d'excellente muſique italienne médiocrement exécutée. Le bruit a couru ici que vous deviez venir entendre mademoiſelle *Clairon* dans la nouvelle ſalle, et voir jouer ce rôle d'*Idamé* qui a fait tourner la tête à tout Paris. Je craignais fort que vous ne vinſſiez à Lyon pendant que j'irais à Genève, et que nous ne jouaſſions aux barres; mais on me raſſure en m'apprenant que

vous

vous reſtez à Genève. La nouvelle ſalle eſt très-belle, et digne de *Soufflot* qui l'a fait conſtruire. C'eſt la première que nous ayons en France, et je ſerais d'avis d'y mettre pour inſcription, *longo poſt tempore venit.* Adieu, mon cher et illuſtre confrère; rien n'eſt égal au déſir que j'ai de vous embraſſer, de vous remercier de toutes vos bontés pour nous, et de vous en demander de nouvelles. Permettez-moi d'aſſurer meſdames vos nièces des mêmes ſentimens. *Vale, vale.* 1756.

LETTRE X.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 d'auguſte.

SI j'avais quelque vingt ou trente ans de moins, il ſe pourrait à toute force, mon cher et illuſtre ami, que je me partageaſſe entre vous et mademoiſelle *Clairon;* mais, en vérité, je ſuis trop raiſonnable pour ne vous pas donner la préférence. J'avais promis, il eſt vrai, de venir voir à Lyon l'Orphelin chinois; et comme il n'y avait à ce voyage que de l'amour propre, le ſacrifice me paraît bien plus aiſé. Madame *Denis* devait être de la partie de l'Orphelin: elle penſe comme moi, elle aime mieux vous attendre. Ceci eſt du temps de l'ancienne Gréce où l'on préférait, à ce qu'on dit, les philoſophes.

Le bruit court que vous venez avec un autre philoſophe. Il faudrait que vous le fuſſiez terriblement l'un et l'autre, pour accepter les bouges indignes

1756. qui me reftent dans mon petit hermitage ; ils ne font bons tout au plus que pour un fauvage comme *Jean-Jacques*, et je crois que vous n'en êtes pas à ce point de fageffe iroquoife. Si pourtant vous pouviez pouffer la vertu jufque-là, vous honoreriez infiniment mes antres des Alpes ; en daignant y coucher. Vous me trouverez bien malade ; ce n'eft pas la faute du grand *Tronchin* : il y a certains miracles qu'on fait, et d'autres qu'on ne peut faire. Mon miracle eft d'exifter, et ma confolation fera de vous embraffer. Ma champêtre famille vous fait les plus fincères complimens.

LETTRE XI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où nous voudrions bien vous tenir, 13 de novembre.

MON cher maître, je ferai bientôt hors d'état de mettre des points et des virgules à votre grand tréfor des connaiffances humaines. Je tâcherai pourtant, avant de rejoindre l'archimage *Yebor* (*) et fes confrères, de remplir la tâche que vous voulez bien me donner.

Voici *Froid* et une petite queue à *Français* par un *a*, *Galant* et *Garant* ; le refte viendra fi je fuis en vie.

Je fuis bien loin de penfer qu'il faille s'en tenir aux définitions et aux exemples ; mais je maintiens

(*) *Boyer* le théatin, évêque de Mirepoix.

qu'il en faut par-tout, et que c'eſt l'eſſence de tout dictionnaire utile. J'ai vu par haſard quelques articles de ceux qui ſe font, comme moi, les garçons de cette grande boutique ; ce ſont, pour la plupart, des diſſertations ſans méthode. On vient d'imprimer dans un journal l'article *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. Je ne peux croire que vous ayez ſouffert un tel article dans un ouvrage ſi ſérieux : *Chloé preſſe du genou un petit maître, et chiffonne les dentelles d'un autre.* Il ſemble que cet article ſoit fait par le laquais de *Gil-blas*.

1756.

J'ai vu *Enthouſiaſme* qui eſt meilleur ; mais on n'a que faire d'un ſi long diſcours pour ſavoir que l'enthouſiaſme doit être gouverné par la raiſon. Le lecteur veut ſavoir d'où vient ce mot, pourquoi les anciens le conſacrèrent à la divination, à la poëſie, à l'éloquence, au zèle de la ſuperſtition ; le lecteur veut des exemples de ce tranſport ſecret de l'âme appelé enthouſiaſme ; enſuite il eſt permis de dire que la raiſon, qui préſide à tout, doit auſſi conduire ce tranſport. Enfin je ne voudrais dans votre *Dictionnaire* que vérité et méthode. Je ne me ſoucie pas qu'on me donne ſon avis particulier ſur la *Comédie*, je veux qu'on m'en apprenne la naiſſance et les progrès chez chaque nation : voilà ce qui plaît, voilà ce qui inſtruit. On ne lit point ces petites déclamations dans leſquelles un auteur ne donne que ſes propres idées qui ne ſont qu'un ſujet de diſpute. C'eſt le malheur de preſque tous les littérateurs d'aujourd'hui. Pour moi, je tremble toutes les fois que je vous préſente un article. Il n'y en a point qui ne demande le précis d'une grande érudition. Je ſuis

1756. ſans livres, je ſuis malade, je vous ſers comme je peux. Jetez au feu ce qui vous déplaira.

Pendant la guerre des parlemens et des évêques, les gens raiſonnables ont beau jeu, et vous aurez le loiſir de farcir l'*Encyclopédie* de vérités qu'on n'eût pas oſé dire il y a vingt ans; quand les pédans ſe battent, les philoſophes triomphent.

S'il eſt temps encore de ſouſcrire, j'enverrai à *Briaſſon* l'argent qu'il faut : je ne veux pas de ſon livre autrement. Madame *Denis* vous fait les plus tendres complimens; je vous en accable. Je ſuis fâché que le philoſophe *Duclos* ait imaginé que j'ai autrefois donné une préférence à un prêtre ſur lui; j'en étais bien loin, et il s'eſt bien trompé. Adieu, achevez le plus grand ouvrage du monde.

LETTRE XII.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

J'ENVOIE, mon cher maître, au bureau qui inſtruit le genre-humain, *Gazette*, *Généreux*, *Genres de ſtyle*, *Gens de lettres*, *Gloire* et *Glorieux*, *Grandeur* et *Grand*, *Goût*, *Grâce* et *Grave*.

Je m'aperçois toujours combien il eſt difficile d'être court et plein, de diſcerner les nuances, de ne rien dire de trop, et de ne rien omettre. Permettez-moi de ne traiter ni *Généalogie* ni *Guerre littéraire ;* j'ai de l'averſion pour la vanité des généalogies; je

n'en crois pas quatre d'avérées avant la fin du treizième siècle, et je ne ſuis pas aſſez ſavant pour concilier les deux généalogies abſolument différentes de notre divin Sauveur. 1756.

A l'égard des *Guerres littéraires*, je crois que cet article, conſacré au ridicule, ferait peut-être un mauvais effet à côté de l'horreur des véritables guerres. Il conviendrait mieux au mot *Littéraire*, ſous le nom de *Diſputes littéraires ;* car en ce cas le mot guerre eſt impropre, et n'eſt qu'une plaiſanterie.

Je me ſuis preſſé de vous envoyer les autres articles, afin que vous euſſiez le temps de commander *Généalogie* à quelqu'un de vos ouvriers. On a encore mis ce maudit article *Femme* dans la *Gazette littéraire* de Genève, et on l'a tourné en ridicule tant qu'on a pu. Au nom de Dieu, empêchez vos garçons de faire ainſi les mauvais plaiſans : croyez que cela fait grand tort à l'ouvrage. On ſe plaint généralement de la longueur des diſſertations ; on veut de la méthode, des vérités, des définitions, des exemples : on ſouhaiterait que chaque article fût traité comme ceux qui ont été maniés par vous et par M. *Diderot*.

Ce qui regarde les belles-lettres et la morale, eſt d'autant plus difficile à faire que tout le monde en eſt juge, et que les matières paraiſſent plus aiſées ; c'eſt-là ſurtout que la prolixité dégoûte le lecteur.

Voudra-t-on lire dans un dictionnaire ce qu'on ne lirait pas dans une brochure détachée ? J'ai fait ce que j'ai pu pour n'être point long ; mais je vous répète que je crains toujours de faire mal, quand je ſonge que c'eſt pour vous que je travaille. J'ai tâché d'être vrai ; c'eſt-là le point principal.

1756. Je vous prie de me renvoyer l'article *Hiſtoire* dont je ne ſuis point content, et que je veux refondre, puiſque j'en ai le temps. Vous pourriez me faire tenir ce paquet, contre-ſigné *chancelier*, à la première occaſion.

Vous ou M. *Diderot*, vous ferez ſans doute *Idée* et *Imagination;* ſi vous n'y travaillez pas, et que la place ſoit vacante, je ſuis à vos ordres. Je ne pourrai guère travailler à beaucoup d'articles, d'ici à ſix ou ſept mois; j'ai une tâche un peu différente à remplir; mais je voudrais employer le reſte de ma vie à être votre garçon encyclopédiſte. La calomnie vient de Paris, par la poſte, me perſécuter au pied des Alpes: J'apprends qu'on a fait des vers ſanglans contre le roi de Pruſſe, qu'on a la charité de m'imputer. Je n'ai pas ſujet de me louer du roi de Pruſſe; mais, indépendamment du reſpect que j'ai pour lui, je me reſpecte aſſez moi-même pour ne pas écrire contre un prince à qui j'ai appartenu. On dit que *la Beaumelle* a fait imprimer une Pucelle de ſa façon, où tous ceux qui m'honorent de leur amitié ſont outragés; cela eſt digne du ſiècle. Il y aura un bel article de *Siècle* à faire, mais je ne vivrai pas juſque-là. Je me meurs; je vous aime de tout mon cœur, et autant que je vous eſtime. Madame *Denis* vous en dit autant.

LETTRE XIII.

1756.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 de décembre.

Vous avez, mon cher et illuſtre maître, très-grande raiſon ſur l'article *Femme* et autres; mais ces articles ne ſont pas de mon bail; ils n'entrent point dans la partie mathématique dont je ſuis chargé; et je dois d'ailleurs à mon collègue la juſtice de dire qu'il n'eſt pas toujours le maître ni de rejeter ni d'élaguer les articles qu'on lui préſente. Cependant le cri public nous autoriſe à nous rendre ſévères, et à paſſer dorénavant par-deſſus toute autre conſidération; et je crois pouvoir vous promettre que le ſeptième volume n'aura pas de pareils reproches à eſſuyer.

J'ai reçu les articles que vous m'avez envoyés, dont je vous remercie de tout mon cœur. Je vous ferai parvenir inceſſamment l'article *Hiſtoire* contre-ſigné. Nos libraires vous prient de vouloir bien leur adreſſer dorénavant vos paquets, ſous l'enveloppe de M. de *Maleſherbes*, afin de leur en épargner le port qui eſt aſſez conſidérable. Quelqu'un s'eſt chargé du mot *Idée*. Nous vous demandons l'article *Imagination*. Qui peut mieux s'en acquitter que vous? Vous pouvez dire comme M. *Guillaume*: *Je le prouve par mon drap.*

Le roi tient actuellement ſon lit de juſtice pour cette belle affaire du parlement et du clergé,

Et l'Egliſe *triomphe ou fuit en ce moment.*

1756. Tout Paris eſt dans l'attente de ce grand événement qui me paraît à moi bien petit en comparaiſon des grandes affaires de l'Europe. Les prêtres et les robins aux priſes pour les ſacremens *vis-à-vis* les grands intérêts qui vont ſe traiter au parlement d'Angleterre, *vis-à-vis* la guerre de Bohême et de Saxe, tout cela me paraît des coqs qui ſe battent *vis-à-vis* des armées en préſence.

Perſonne ne croit ici que les vers contre le roi de Pruſſe ſoient votre ouvrage, excepté les gens qui ont abſolument réſolu de croire que ces vers ſont de vous, quand même ils feraient d'eux. J'ai vu auſſi cette petite édition de la Pucelle; on prétend qu'elle eſt de l'auteur du *Teſtament politique d'Alberoni;* mais comme on ſait que cet auteur eſt votre ennemi, il me paraît que cela ne fait pas grand effet. D'ailleurs les exemplaires en ſont fort rares ici; et cela mourra, ſelon toutes les apparences, en naiſſant. Je vous exhorte cependant là-deſſus au déſaveu le plus authentique, et je crois que le meilleur eſt de donner enfin vous-même une édition de la Pucelle, que vous puiſſiez avouer. Adieu, mon cher et illuſtre maître; nous vous demandons toujours pour notre ouvrage vos ſecours et votre indulgence.

Mon collégue vous fait un million de complimens. Permettez que madame *Denis* trouve ici les aſſurances de mon reſpect. Vous recevrez au commencement de l'année prochaine l'*Encyclopédie :* quelques circonſtances qui ont obligé à réimprimer une partie du troiſième volume, ſont cauſe que vous ne l'avez pas dès à préſent. *Iterum vale et nos ama.*

1756.

LETTRE XIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, où l'on vous regrette, 22 de décembre.

MON cher maître, mon aimable philofophe, vous me raffurez fur l'article *Femme*, vous m'encouragez à vous repréfenter en général qu'on fe plaint de la longueur des differtations vagues et fans méthode que plufieurs perfonnes vous fourniffent pour fe faire valoir; il faut fonger à l'ouvrage et non à foi. Pourquoi n'avez-vous pas recommandé une efpèce de protocole à ceux qui vous fervent, étymologies, définitions, exemples, raifons, clarté et brièveté? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles, mais je n'y ai rien trouvé de tout cela. On vous feconde mal; il y a de mauvais foldats dans l'armée d'un grand général. Je fuis du nombre; mais j'aime le général de tout mon cœur.

Si j'étais à Paris, je pafferais ma vie dans la bibliothéque du roi, pour mettre quelques pierres à votre grand et immortel édifice. Je m'y intéreffe pour l'honneur de ma patrie, pour le vôtre, pour l'utilité du genre-humain. Si j'avais eu l'honneur de voir M. *Duclos* quand il vous donna l'article *Etiquette*, je l'aurais détrompé de l'idée vague où l'on eft que *Charles-Quint* établit, dans fes autres Etats, l'étiquette de la maifon de Bourgogne. Celles de Vienne et de Madrid n'y ont aucun rapport. Mais furtout, fi je

1756. travaillais à Paris, je ferais bien mieux que je ne fais; je n'ai ici aucun livre néceſſaire.

Les tracaſſeries civiles de France ſont triſtes, mais les guerres civiles d'Allemagne ſont affreuſes. La campagne prochaine ſera probablement bien ſanglante. Continuez à inſtruire ce monde que tant de gens déſolent.

L'édition infame de la Pucelle m'afflige; mais la juſtice que vous me rendez, ainſi que tous les gens d'honneur et de goût, me conſole.

Madame *Denis* et moi, nous vous embraſſons de tout notre cœur.

LETTRE XV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de décembre.

JE vous renvoie *Hiſtoire*, mon cher grand-homme; j'ai bien peur que cela ne ſoit trop long : c'eſt un ſujet ſur lequel on a de la peine à s'empêcher de faire un livre. Vous aurez inceſſamment *Imagination* qui ſera plus court, plus philoſophique, et par conſéquent moins mauvais. Avez-vous *Idole* et *Idolâtre*? c'eſt un ſujet qui n'a pas encore été traité depuis qu'on en parle. Jamais on n'a adoré les idoles; jamais culte public n'a été inſtitué pour du bois et de la pierre : le peuple les a traitées comme il traite nos ſaints. Le ſujet eſt délicat, mais il comporte de bien bonnes vérités qu'on peut dire.

Comment pouvez-vous avoir du temps de reſte, avec le dictionnaire de l'univers ſur les bras? 1756.

Madame *Denis* et moi, nous vous ſouhaitons la bonne année tout ſimplement.

LETTRE XVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 3 de janvier.

Le peu que je viens de lire du ſeptième tome, mon cher grand-homme, confirme bien ce que j'avais dit quand vous commençâtes : que vous vous tailliez des ailes pour voler à la poſtérité. Comptez que je vous révère, vous et M. *Diderot*. 1757.

Il y a encore quelques gens d'un grand mérite qui ont mis de belles pierres à vos pyramides. Pour moi chétif et mes compagnons, nous devons vous demander pardon pour nos petits cailloux; mais vous les avez exigés. En voici trois pour le commencement de votre huitième volume. Je me ſuis hâté, parce qu'après *Habacuc*, *Habile* doit venir. Je vous demande en grâce de ne pas retrancher un mot de la fin; il me ſemble que ce que j'ai dit doit être dit.

L'article *Hémiſtiche* que vous m'avez confié, ſera plus long, quoiqu'il ſemble devoir être plus court. Je voudrais y donner en vers de petits préceptes et de petits exemples de la manière dont on peut varier l'uniformité des hémiſtiches; j'aurais peut-être

1757. encore quelques nouveautés à dire, mais je ne suis qu'un vieux suisse. Vous autres Parisiens, vous jetterez mes hémistiches au feu, s'ils ne vous plaisent pas.

Quand aurai-je le *Père de famille?* On m'a dit que cela est extrêmement touchant. L'auteur prouve que les géomètres et les métaphysiciens ont un cœur.

Pour les prêtres, ils n'en ont point. J'ignore si l'hérétique de *Prades* a conspiré contre le roi de Prusse. Je ne le crois pas; mais les prêtres hérétiques de Genève conspirent contre nous; il n'y a sorte d'atrocité que quelques-uns d'eux n'aient faite contre le mot *Atroce;* mais je les attends à l'article *Servet.* En attendant, ils doivent vous écrire. Je vous prie très-instamment de leur mander, pour toute réponse, que vous avez reçu leur lettre, que vous leur rendrez service autant que vous le pourrez; et que vous me chargez de leur signifier vos intentions et de finir cette affaire. Je vous assure que, mes amis et moi, nous les mènerons beau train; ils boiront le calice jusqu'à la lie. Faites ce que je vous demande, et laissez agir nos amis : vous serez content. J'attends à Lausane *Histoire* contre-signée. Je suis un peu incommodé des mouches dont mon appartement est plein, vis-à-vis des glaces éternelles des Alpes. Il y a toujours dans ce monde quelque mouche qui me pique; mais cela ne m'empêchera pas de vous servir.

On dit Breslau repris par le roi de Prusse; cela pourrait bien être, car il y a plus d'un mois qu'il ne m'a envoyé de vers. Je le crois très-occupé et vous aussi. Ainsi je finis en vous embrassant de tout mon cœur, ainsi fait madame *Denis.*

Le suisse V.

1757.

LETTRE XVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 8 de janvier.

On se vante à Genève que vous êtes obligé de quitter l'*Encyclopédie*, non-seulement à cause de l'article *Genève*, mais pour d'autres raisons que les prêtres n'expliquent pas à votre avantage. Si vous avez quelque dégoût, mon cher philosophe, mon cher ami, je vous conjure de le vaincre; ne vous découragez pas dans une si belle carrière. Je voudrais que vous et M. *Diderot*, et tous vos associés, protestassent qu'en effet ils abandonneront l'ouvrage, s'ils ne sont libres, s'ils ne sont à l'abri de la calomnie, si on n'impose pas silence, par exemple, aux nouveaux *Garasses* qui vous appellent des *kakouacs* : mais que vous seul renonciez à ce grand ouvrage, tandis que les autres le continueront, que vous fournissiez ce malheureux triomphe à vos indignes ennemis, que vous laissiez penser que vous avez été forcé de quitter, c'est ce que je ne souffrirai jamais; et je vous conjure instamment d'avoir toujours du courage. Il eût fallu, je le sais, que ce grand ouvrage eût été fait et imprimé dans un pays libre, ou sous les yeux d'un prince philosophe; mais, tel qu'il est, il aura toujours des traits dont les gens qui pensent vous auront une éternelle obligation.

Que veulent dire ceux qui vous reprochent d'avoir trahi le secret de Genève? est-ce en secret que *Vernet*,

1757. qui vient d'établir une commiſſion de prêtres contre vous, a imprimé que la révélation *eſt utile*? eſt-ce en ſecret que le mot de *Trinité* ne ſe trouve pas une fois dans ſon catéchiſme? eſt-ce en ſecret que les autres impertinens prêtres d'Hollande ont voulu le condamner? Vous n'avez dit que ce que ſavent toutes les communions proteſtantes; votre livre eſt un regiſtre public des opinions publiques. Ne vous rétractez jamais, et ne paraiſſez pas céder à ces miſérables en renonçant à l'*Encyclopédie*. Vous ne pourriez faire une plus mauvaiſe démarche, et ſurement vous ne la ferez pas. On vous écrira une lettre emmiellée; ne vous y laiſſez pas attraper, de quelque part qu'elle vienne: on écrira à M. de *Malesherbes*; c'eſt à lui de vous ſoutenir, et vous n'avez beſoin d'être ſoutenu de perſonne.

Enfin, au nom des lettres et de votre gloire, ſoyez ferme, et travaillez à l'*Encyclopédie*.

Voici *Hémiſtiche* et *Heureux*. J'ai tâché de rendre ces articles inſtructifs; je déteſte la déclamation. Bonſoir; expliquez-moi, je vous en prie, toutes vos intentions, et comptez que vous n'avez ni de plus grand admirateur ni d'ami plus attaché que le vieux ſuiſſe *V*.

LETTRE XVIII.

1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 16 de janvier.

JE vous envoie, mon cher maître, l'article *Imagination*, comme un boiteux qui a perdu ſa jambe la ſent encore un peu. Je vous demande en grâce de me dire ce que c'eſt qu'un livre contre ces pauvres déiſtes, intitulé *la Religion vengée*, et dédié à monſeigneur le dauphin, dont le premier tome paraît déjà, et dont les autres ſuivront de mois en mois, pour mieux frapper le public.

Savez-vous quel eſt ce mauvais citoyen qui veut faire accroire à monſieur le dauphin que le royaume eſt plein d'ennemis de la religion? Il ne dira pas au moins que *Pierre Damiens*, *François Ravaillac* et ſes prédéceſſeurs étaient des déiſtes, des philoſophes. *Pierre Damiens* avait dans ſa poche un très-joli petit teſtament de Mons. Je crois l'auteur parent de *Pierre Damiens*.

Mandez-moi le nom du coquin, je vous prie, et le ſuccès de ſon pieux libelle. Votre France eſt pleine de monſtres de toute eſpèce. Pourquoi faut-il que les fanatiques s'épaulent tous les uns les autres, et que les philoſophes ſoient déſunis et diſperſés? Réuniſſez le petit troupeau; courage. J'ai bien peur que *Pierre Damiens* ne nuiſe beaucoup à la philoſophie.

Madame *Denis* et le ſolitaire *Voltaire* vous embraſſent tendrement.

1757.

LETTRE XIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 19 de janvier.

JE reçois, mon cher philosophe, votre lettre du 11. Je vous dirai que je viens de lire votre article *Géométrie.* Quoique je sois un peu rouillé sur ces matières, j'ai eu un plaisir très-vif, et j'ai admiré les vues fines et profondes que vous répandez par-tout.

Je vous ai envoyé *Hémistiche* et *Heureux* que vous m'avez demandés. *Hémistiche* n'est pas une commission bien brillante. Cependant, en ornant un peu la matière, j'en aurai peut-être fait un article utile pour les gens de lettres et pour les amateurs. Rien n'est à dédaigner, et je ferai le mot *Virgule* quand vous le voudrez. Je vous répète que je mettrai toujours, avec grand plaisir, des grains de sable à votre pyramide ; mais ne l'abandonnez donc pas, ne faites donc pas ce que vos ridicules ennemis voulaient ; ne leur donnez donc pas cet impertinent triomphe.

Il y a quarante ans et plus que je fais le malheureux métier d'homme de lettres, et il y a quarante ans que je suis accablé d'ennemis.

Je ferais une bibliothéque des injures qu'on a vomies contre moi, et des calomnies qu'on a prodiguées. J'étais seul, sans aucun partisan, sans aucun appui, et livré aux bêtes comme un premier chrétien. C'est ainsi que j'ai passé ma vie à Paris. Vous

n'êtes

n'êtes pas aſſurément dans cette ſituation cruelle et aviliſſante, qui a été l'unique récompenſe de mes travaux. Vous êtes des deux académies, penſionné du roi. Ce grand ouvrage de l'*Encyclopédie*, auquel la nation doit s'intéreſſer, vous eſt commun avec une douzaine d'hommes ſupérieurs qui doivent s'unir à vous. Que ne vous adreſſez-vous en corps à M. de *Maleſherbes*? que ne preſcrivez-vous les conditions? On a beſoin de votre ouvrage; il eſt devenu néceſſaire: il faudra bien qu'on vous facilite les moyens de le continuer avec honneur et ſans dégoût. La gloire de M. de *Maleſherbes* y eſt intéreſſée. On doit vous ſupplier d'achever un ouvrage qui doit toujours ſe perfectionner, et qui devient meilleur à meſure qu'il avance. 1757.

Je ne conçois pas comment tous ceux qui travaillent ne s'aſſemblent pas, et ne déclarent pas qu'ils renonceront à tout, ſi on ne les ſoutient; mais après la promeſſe d'être ſoutenus, il faut qu'ils travaillent. Faites un corps, Meſſieurs; un corps eſt toujours reſpectable. Je ſais bien que ni *Cicéron* ni *Locke* n'ont été obligés de ſoumettre leurs ouvrages aux commis de la douane des penſées; je ſais qu'il eſt honteux qu'une ſociété d'eſprits ſupérieurs, qui travaille pour le bien du genre-humain, ſoit aſſujettie à des cenſeurs indignes de vous lire; mais ne pouvez-vous pas choiſir quelques réviſeurs raiſonnables? M. de *Maleſherbes* ne peut-il pas vous aider dans ce choix? Ameutez-vous, et vous ſerez les maîtres. Je vous parle en républicain; mais auſſi il s'agit de la république des lettres. O la pauvre république!

Venons à l'article *Genève*. Un miniſtre me mande

1757. *qu'on vous doit des remercîmens :* je crois vous l'avoir déjà dit ; d'autres ſe fâchent, d'autres font ſemblant de ſe fâcher ; quelques-uns excitent le peuple, quelques autres veulent exciter les magiſtrats. Le théologien *Vernet*, qui a imprimé que *la révélation eſt utile*, eſt à la tête de la commiſſion établie *pour voir ce qu'on doit faire ;* le grand médecin *Tronchin* eſt ſecrétaire de cette commiſſion, et vous ſavez combien il eſt prudent. Vous n'ignorez pas combien on a crié ſur *l'ame atroce* de *Calvin*, mot qui n'était pas dans ma lettre à *Thiriot*, imprimée dans le *Mercure galant*, et très-fautivement imprimée. J'ai une maiſon dans le voiſinage qui me coûte plus de cent mille francs aujourd'hui : on n'a point démoli ma maiſon. Je me ſuis contenté de dire à mes amis que *l'ame atroce* avait été en effet dans *Calvin*, et n'était point dans ma lettre. Les magiſtrats et les prêtres ſont venus dîner chez moi comme à l'ordinaire. Continuez à me laiſſer, avec *Tronchin*, le ſoin de la plaiſante affaire des *ſociniens* de Genève ; vous les reconnaiſſez pour chrétiens, comme M. *Chicaneau* reconnaît madame de *Pimbêche pour femme très-ſenſée et de bon jugement.* Il ſuffit. Je ſuis ſeulement très-fâché que deux ou trois lignes vous empêchent de revenir chez nous. Je vous embraſſe tendrement.

P. S. Permettez-moi ſeulement les politeſſes avec ces ſociniens honteux ; ce n'eſt pas le tout de ſe moquer d'eux, il faut encore être poli. Moquez-vous de tout, et ſoyez gai.

LETTRE XX. 1757.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 23 de janvier.

La *Religion vengée*, mon cher et illuſtre philoſophe, eſt l'ouvrage des anciens maîtres de *François Damiens*, des précepteurs de *Châtel* et de *Ravaillac*, des confrères du martyr *Guignard*, du martyr *Oldecorn*, du martyr *Campian*, &c. Je ne connais comme vous cette rapſodie que par le titre ; elle ne fait ici aucune ſenſation, quoiqu'il en ait déjà paru pluſieurs cahiers. Le jéſuite *Berthier*, grand et célèbre directeur du *Journal de Trévoux*, eſt à la tête de cette belle entrepriſe, qui tend à décrier, auprès du dauphin, les plus honnêtes gens et les plus éclairés de la nation. Ces gens-là ſont le contraire d'*Ajax;* ils ne cherchent que la nuit pour ſe battre ; mais laiſſons-les dire et faire ; la Raiſon finira par avoir raiſon : malheureuſement vous et moi nous n'y ſerons plus, quand ce bonheur arrivera au genre-humain. Quelqu'un qui lit le *Journal de Trévoux* (car pour moi je rends juſtice à tous ces libelles périodiques en ne les liſant jamais) me dit hier que dans le dernier *Journal* vous étiez nommément et indécemment attaqué ; *ce poëte*, dit-on, *qui s'appelle l'ami des hommes, et qui eſt l'ennemi du Dieu que nous adorons.* Voilà comme ils vous habillent, et voilà ce que M. de *Maleſherbes*, le protecteur déclaré de toute la canaille littéraire, laiſſe imprimer avec approbation et privilége.

1757. Le malheureux aſſaſſin (*) n'a point encore parlé; il perſifle ſes juges et ſes gardes; il demande la queſtion, et je crois qu'il ne ſollicitera pas long-temps. C'eſt un myſtère d'iniquité effroyable, dont peut-être on ne ſaura jamais les vrais auteurs.

Votre Hiſtoire fait beau et grand bruit comme elle le mérite; le chapitre d'*Henri IV* ſurtout a charmé tout le monde. J'ai reçu *Imagination*, et je vous en remercie. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; vous devriez bien nous donner quelque ouvrage digne de vous, ſur l'attentat commis en la perſonne du roi. En attendant, je vous recommande, à vos momens perdus, les auteurs de *la Religion vengée. Vale et nos ama.*

LETTRE XXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 28 de janvier.

Je ſuis infiniment flatté, mon très-cher et illuſtre philoſophe, du ſuffrage que vous accordez à l'article *Géométrie.* J'en ai fait beaucoup d'autres pour ce ſeptième volume, dont je déſirerais fort que vous fuſſiez content, et où j'ai tâché de mettre de l'inſtruction ſans verbiage, tels que *Force*, *Fondamental*, *Gravitation*, *Gravité*, *Forme ſubſtantielle*, *Fortuit*, *Fornication*, *Formulaire*, *Futur contingent*, *Frères de la charité*, *Fortune*, &c. Vous trouverez auſſi, à la fin de l'article *Goût*, des réflexions ſur l'application de l'eſprit philoſophique aux matières de goût, où j'ai

(*) *Damiens.*

tâché de mettre de la vérité ſans déclamation ; car je déteſte la déclamation à votre exemple : mais vous avez bien mieux à faire que de lire tout cela. Envoyez-nous de quoi nous faire lire, et ne nous liſez point. 1757.

Oui, ſans doute, mon cher maître, l'*Encyclopédie* eſt devenue un ouvrage néceſſaire, et ſe perfectionne à meſure qu'elle avance ; mais il eſt devenu impoſſible de l'achever dans le maudit pays où nous ſommes. Les brochures, les libelles, tout cela n'eſt rien ; mais croiriez-vous que tel de ces libelles a été imprimé par des ordres ſupérieurs, dont M. de *Malesherbes* n'a pu empêcher l'exécution ? croiriez-vous qu'une ſatire atroce contre nous, qui ſe trouve dans une feuille périodique, qu'on appelle les *Affiches de province*, a été envoyée de Verſailles à l'auteur avec ordre de l'imprimer ; et qu'après avoir réſiſté autant qu'il a pu, juſqu'à s'expoſer à perdre ſon gagne-pain, il a enfin imprimé cette ſatire, en l'adouciſſant de ſon mieux. Ce qui en reſte, après cet *adouciſſement*, fait par *la diſcrétion du préteur*, c'eſt que nous formons une ſecte qui a juré la ruine de toute ſociété, de tout gouvernement et de toute morale. Cela eſt gaillard ; mais vous ſentez, mon cher philoſophe, que ſi on imprime aujourd'hui de pareilles choſes par *ordre exprès* de ceux qui ont l'autorité en main, ce n'eſt pas pour en reſter là ; cela s'appelle *amaſſer les fagots* au ſeptième volume, pour nous jeter dans le feu au huitième. Nous n'avons plus de cenſeurs raiſonnables à eſpérer, tels que nous en avions eu juſqu'à préſent ; M. de *Malesherbes* a reçu là-deſſus les ordres les plus précis, et en a donné de pareils aux cenſeurs qu'il a nommés. D'ailleurs, quand nous obtiendrions qu'ils

1757. fussent changés, nous n'y gagnerions rien ; nous conserverions alors le ton que nous avons pris, et l'orage recommencerait au huitième volume. Il faudrait donc quitter de nouveau, et cette comédie-là n'est pas bonne à jouer tous les six mois. Mon avis est donc, et je persiste, qu'il faut laisser là l'*Encyclopédie*, et attendre un temps plus favorable (qui ne reviendra peut-être jamais) pour la continuer. S'il était possible qu'elle s'imprimât dans le pays étranger en continuant, comme de raison, à se faire à Paris, je reprendrais demain mon travail; mais le gouvernement n'y consentira jamais; et quand il le voudrait bien, est-il possible que cet ouvrage s'imprime à cent ou deux cents lieues des auteurs? *Par toutes ces raisons je persiste en ma thèse.*

Parlons un peu de Genève et de vos ministres. Je n'ai garde, monsieur le plénipotentiaire de l'*Encyclopédie*, de vous interdire les *politesses* avec ces sociniens honteux; mais surtout ne passez pas les *politesses* et vos pouvoirs; point de rétractation ni directe ni indirecte. Dites-leur bien de ma part que je n'ai point violé leur secret, que je n'ai rien dit qui ne soit connu de toute l'Europe, et sur quoi ils se justifieraient vainement; qu'enfin j'ai cru leur faire beaucoup d'honneur en les représentant comme les prêtres du monde qui ont le plus de logique. Proposez-leur à signer cette petite profession de foi de deux lignes: *Je soussigné crois comme article de foi que les peines de l'enfer sont éternelles, et que* JESUS-CHRIST *est* Dieu, *égal en tout à son père.* Vous verrez les pharisiens aux prises avec les saducéens, et nous aurons les rieurs pour nous.

La commiſſion établie, *pour ſavoir ce qu'il faut faire*, reſſemble au grand conſeil qui ſe tint à Dreſde le lendemain du jour que *Charles XII* y paſſa; et je crois qu'elle aura la même iſſue. 1757.

Je reviens à l'*Encyclopédie;* je doute fort que votre article *Hiſtoire* puiſſe paſſer avec les nouveaux cenſeurs, et je vous renverrai cet article, quand vous voudrez, pour y faire les changemens que vous avez en vue: mais rien ne preſſe; je doute que le huitième volume ſe faſſe jamais. Voyez donc la foule d'articles qu'il eſt impoſſible de faire: *Héréſie*, *Hiérarchie*, *Indulgence*, *Infaillibilité*, *Immortalité*, *Immatériel*, *Hébreux*, *Hobbiſme*, *Jéſus-Chriſt*, *Jéſuites*, *Inquiſition*, *Janſéniſtes*, *Intolérance*, &c., et tant d'autres. Encore une fois, il faut nous en tenir là. A vos momens perdus jetez les yeux, je vous prie, ſur *Figure de la terre*, au ſixième volume.

LETTRE XXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, de mon lit, d'où je vois dix lieues de lac, 29 de janvier.

N'APPELEZ point vos lettres du bavardage, mon digne et courageux philoſophe; il faut, s'il vous plaît, s'entendre et parler de ſes affaires.

On fait une grande profeſſion de foi à Genève; vous aurez le plaiſir d'avoir réduit les hérétiques à publier un catéchiſme. On ſe plaint de l'article des *Comédiens* inſéré dans celui de *Genève;* mais vous

1757. avez joint ce petit mot de la comédie à la requête des citoyens qui vous en ont prié. Ainſi d'un côté vous n'avez fait que céder à l'empreſſement des bourgeois, et de l'autre, vous n'avez fait que répéter le ſentiment des prêtres, ſentiment publié dans le catéchiſme d'un de leurs théologiens, et débité publiquement devant vous dans toutes les converſations.

Quand je vous ai ſupplié de reprendre l'*Encyclopédie*, j'ignorais à quel excès de brutalité on avait pouſſé les libelles, et j'étais bien loin de ſoupçonner qu'ils fuſſent autoriſés. Je vous ai écrit une grande lettre par madame de *Fontaine;* elle eſt votre voiſine; ne pourriez-vous pas paſſer chez elle ?

Il ſerait triſte qu'on crût que vous quittez l'*Encyclopédie* à cauſe de l'article *Genève*, comme on affecte d'en faire courir le bruit; mais il ſerait encore plus triſte de continuer en étant expoſé à des dégoûts qui doivent vous révolter autant qu'ils déshonorent la nation. Etes-vous bien uni avec M. *Diderot* et les autres aſſociés? *Funiculus triplex difficillimè rumpitur.* Quand vous ſignifierez tous enſemble que vous ne travaillerez qu'avec l'aſſurance de la liberté honnête qu'il vous faut, et de la protection qu'on vous doit, il faudra bien qu'on en vienne à vous prier de ne pas priver la France d'un monument devenu néceſſaire. Les criailleries paſſeront, et l'ouvrage reſtera.

Il eſt beau de quitter tous enſemble et de donner des lois; il ſerait déſagréable pour vous de quitter ſeul : il ne faut point que la tête ſe ſépare du corps.

Quand vous donnerez le premier volume, faites rougir, dans une préface, les lâches qui ont permis qu'on inſultât à ceux qui ſeuls aujourd'hui travaillent

pour la gloire de la nation ; et, pour Dieu, ne souffrez plus les insipides déclamations qu'on insère dans votre *Encyclopédie.* Ne donnez pas à nos ennemis le droit de se plaindre. Bannissez la morale triviale dont on enfle certains articles. Le lecteur veut savoir les différentes acceptions d'un mot, et déteste un fade lieu commun sur ce mot. Qui vous force à déshonorer l'*Encyclopédie* par cet entassement de fadeurs et de fadaises, qui donne un si beau champ aux critiques ? et pourquoi joindre du velours de gueux à vos étoffes d'or ? Rendez-vous les maîtres absolus, ou abandonnez tout. Malheureux enfans de Paris, il fallait faire cet ouvrage dans un pays libre. Vous avez travaillé pour des libraires, ils ont recueilli le profit, et vous recueillez les persécutions. Tout cela me fait trouver ma retraite charmante. Je vous y regrette de tout mon cœur. Plût à Dieu que vous n'eussiez point vu de prêtres quand vous vîntes chez nous ! Mettez-moi au fait de tout, je vous en prie.

1757.

LETTRE XXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Monrion, 4 de février.

Je vous envoie *Idole*, *Idolâtre*, *Idolâtrie*, mon cher maître ; vous pourriez, vous ou votre illustre confrère, corriger ce que vous trouverez de mal, de trop ou de trop peu.

Un prêtre hérétique de mes amis, savant et philosophe, vous destine *Liturgie.* Si vous agréez sa

bonne volonté, mandez-le-moi, et il vous ſervira
1757. bien.

Il s'élève, à ce que je vois, bien des partis fanatiques contre la raiſon; mais elle triomphera, comme vous le dites, au moins chez les honnêtes gens; la canaille n'eſt pas faite pour elle.

Je ne ſais quel prêtre de *Calvin* s'eſt aviſé d'écrire depuis peu un livre contre le déiſme, c'eſt-à-dire contre l'adoration pure d'un Etre ſuprême, dégagée de toute ſuperſtition. Il avoue franchement que, depuis ſoixante ans, cette religion a fait plus de progrès que le chriſtianiſme n'en fit en deux cents années; mais il devait auſſi avouer que ce progrès ne s'étend pas encore chez le peuple et chez les excrémens de collége. Je penſe comme vous, mon cher et grand philoſophe, qu'il ne ſerait pas mal de détruire les calomnies que *Garaſſe Berthier* oſe dédier à monſeigneur le dauphin, contre la partie la plus ſage de la nation.

Ce n'eſt pas aux précepteurs de *Jean Châtel*, ce n'eſt pas à des conſpirateurs et à des aſſaſſins à s'élever contre les plus pacifiques de tous les hommes, contre les ſeuls qui travaillent au bonheur du genre-humain.

Je vous dois des remercîmens, mon cher maître, ſur l'inattention que vous m'avez fait apercevoir touchant l'expérience de *Molineux* et de *Bradley*.

Ils appelaient leur inſtrument parallactique, et ils nommaient parallaxe de la terre la diſtance où elle ſe trouve d'un tropique à l'autre, &c. J'ai tranſporté, de ma grâce, aux étoiles fixes, ce qui appartient à notre coureuſe de terre.

Vous me feriez grand plaiſir de me mander ce

qu'on reprend dans cette Hiſtoire générale. Je voudrais ne point laiſſer d'erreurs dans un livre qui peut être de quelque utilité, et qui met tout doucement ſous les yeux les abominations des *Campians*, des *Oldecorns*, des *Guignards* et conſors dans l'eſpace de dix ſiècles. Je me flatte que vous ſavoriſez cet ouvrage qui peut faire plus de bien que des controverſes. Uniſſez, tant que vous pourrez, tous les philoſophes contre les fanatiques.

LETTRE XXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de février.

Vous m'écrivez, mon cher et grand philoſophe, de votre lit où vous voyez dix lieues de lac, et moi je vous réponds de mon trou où je vois le ciel long de trois aunes. Ce trou ſuffirait pourtant à mon bonheur, ſi la perſécution ne venait pas m'y chercher; mais la violence à laquelle elle eſt montée, et l'autorité de ceux qui l'exercent, me font envier le ſort de ceux qui peuvent avoir un trou ailleurs. J'ai découvert encore de nouvelles atrocités, depuis ma dernière lettre. Il eſt très-certain que l'on a forcé M. de *Maleſherbes* à laiſſer imprimer *les Cacouacs;* il eſt très-certain que la ſatire plus que violente, inſérée contre nous dans les *Affiches de province*, vient des bureaux d'un miniſtre, auſſi cacouac pour le moins que nous, mais qui a cru pouvoir faire ſa cour au redoutable protecteur des cacouacs, par un ſacrifice *in anima*

1757. *vili.* Jugez à préſent, mon cher et illuſtre maître, s'il eſt poſſible d'achever, dans cette terre de perdition, le monument que nous avions commencé d'élever à la gloire des lettres. *Diderot* ſe borne à dire qu'il ne peut pas continuer ſans moi. J'ignore quel parti il prendra en dernière inſtance, mais je ſais que s'il continue, il ſe prépare des chagrins de toute eſpèce; Dieu veuille l'en préſerver! mais c'eſt ſon affaire. Il me paraît d'ailleurs impoſſible, d'un côté, que cet ouvrage ſe continue ſur le même pied qu'auparavant; de l'autre, qu'il puiſſe ſe continuer ſur un autre pied, et il vaut mieux le laiſſer imparfait que d'en faire une eſpèce de ſatire à tête d'homme et à pieds de bête. Je ſuis plus fâché que vous des déclamations et des trivialités qu'on a inſérées dans l'*Encyclopédie*, mais croyez que je n'en ai pas été le maître; comme je n'ai proprement de juridiction que ſur la partie mathématique, la voie de repréſentation eſt la ſeule dont je puiſſe uſer ſur le reſte: d'ailleurs M. *Diderot* a été ſouvent dans l'impoſſibilité de faire autrement. Tel auteur qui nous eſt utile par un grand nombre de bons articles, exige ſouvent, pour prix de ce qu'il nous donne de bon, qu'on admette auſſi ce qu'il fournit de mauvais; nous nous ſerions trouvés tout ſeuls, ſi nous avions voulu tyranniſer nos collégues. C'eſt un petit ou un grand mal, ſi vous voulez, que l'on a été forcé d'endurer pour un plus grand bien. Vous ne me parlez plus de votre diſciple; en avez-vous des nouvelles? le voilà plus couvert de gloire que jamais. J'oubliais de vous dire que *les Cacouacs* ſont de l'auteur d'une mauvaiſe brochure intitulée: *L'Obſervateur*

hollandais, qui, n'ofant plus tourner le roi de Pruffe en ridicule depuis fes victoires, s'eft jeté fur l'*Encyclopédie*. Envoyez-moi, je vous prie, par M. de *Malesherbes* ou autrement, la profeffion de foi de vos miniftres. J'ai propofé à M. de *Cubières* de leur en faire figner une fort courte : *Je reconnais que* JESUS-CHRIST *eft Dieu, égal et confubftantiel à fon père. Ils ne figneront pas cela*, me dit M. de *Cubières*. *Si cela eft*, lui répondis-je, *j'ai eu raifon;* car vous favez que le *confubftantiel* eft le grand mot, *l'homooufios* du concile de Nicée, à la place duquel les Ariens voulaient *l'homoioufios*. Ils étaient hérétiques pour ne s'écarter de la foi que d'un *iota*. *O miferas hominum mentes !* Adieu, mon cher et illuftre maître; je vous embraffe de tout mon cœur. 1757.

LETTRE XXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de février.

VOICI une paperaffe qu'un favant fuiffe me donne pour l'article *Ifis*. Si l'article n'eft pas fait à Paris, fi celui-ci eft paffable, faites-en ufage, finon au rebut. Voici encore le mot *Liturgie* qu'un favant prêtre m'a apporté et que je vous dépêche, à vous, illuftre et ingénieux fléau des prêtres. J'ai eu toutes les peines du monde à rendre cet article chrétien. Il a fallu corriger, adoucir prefque tout : et enfin, quand l'ouvrage a été tranfcrit, j'ai été obligé de faire des ratures. Vous voyez, mon cher et fublime philofophe,

1757. quel progrès a fait la raiſon. C'eſt moi qui ſuis forcé de modérer la noble liberté d'un théologien qui, étant prêtre par état, eſt incrédule par ſens commun.

On dit, mon très-cher philoſophe, qu'il y a dans la canaille de Paris une ſecte de *margouilliſtes* : ce devrait être le nom de toutes les ſectes.

Ces margouilliſtes, dérivés des janſéniſtes, leſquels ſont engendrés des auguſtiniſtes, ont-ils produit *Pierre Damiens*? Portez-vous bien, éclairez et mépriſez le genre-humain. N'oubliez pas de faire mes complimens à votre immortel confrère. Sans vous deux et quelques-uns de vos amis, que reſterait-il en France? *V.*

LETTRE XXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, avril.

J'AI reçu et lu, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Liturgie*. Il faudra changer un mot dans les pſaumes, et dire, *ex ore* ſacerdotum *perfeciſti laudem*, *Domine*. Nous aurons pourtant bien de la peine à faire paſſer cet article, d'autant plus qu'on vient de publier une déclaration qui inflige la *peine de mort* à tous ceux qui auront publié des écrits *tendans* à attaquer la religion; mais avec quelques adouciſſemens tout ira bien, perſonne ne ſera pendu, et la vérité ſera dite. J'ai fait vos complimens à mon camarade, qui vous remercie de tout ſon cœur, et qui compte

vous faire lui-même les ſiens, en vous écrivant inceſſamment. Je ſuis charmé que vous ayez quelque ſatisfaction de notre ouvrage; vous y trouverez, je crois, preſque en tout genre d'excellens articles. Il y en a dont nous ne ſommes pas plus contens que vous ne le ſerez; mais nous n'avons pas toujours été les maîtres de leur en ſubſtituer d'autres. A tout prendre, je crois que l'ouvrage gagne à la lecture, et je compte que le volume ſeptième, auquel nous travaillons, effacera tous les précédens. Je renverrai aujourd'hui à *Briaſſon* ſa *Religion vengée*, et je n'aurai pas le même reproche à me faire que vous; car je ne l'ouvrirai pas. Je vous recommande *Garaſſe Berthier* qui, à ce qu'on m'a aſſuré, vous a encore harcelé dans ſon dernier journal. Voilà les ouvrages qui auraient beſoin d'être réprimés par des *déclarations*. Je gage que le nouveau règlement contre les libelles n'empêchera pas la gazette janſéniſte de paraître à ſon jour. A propos de janſéniſtes, ſavez-vous que l'évêque de Soiſſons vient de faire un mandement où il prêche ouvertement la tolérance, et où vous lirez ces mots : *Que la religion ne doit influer en rien dans l'état civil, ſi ce n'eſt pour nous rendre meilleurs citoyens, meilleurs parens, &c.; que nous devons regarder tous les hommes comme nos frères, païens ou chrétiens, hérétiques ou orthodoxes, ſans jamais perſécuter pour la religion qui que ce ſoit, ſous quelque prétexte que ce ſoit.* Je vous laiſſe à penſer ſi ce mandement a réuſſi à Paris. Adieu, mon cher confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1757.

1757.

LETTRE XXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 24 de mai.

VOICI, mon cher et illuſtre philoſophe, l'article *Mages* de mon prêtre. Ce premier paſteur de Lauſane pourrait bien être condamné par la ſorbonne. Il traite l'étoile des mages fort cavalièrement. Il me ſemble que ſon article eſt entièrement tiré des prolégomènes de dom *Calmet*, et que mon prêtre n'y ajoute guère qu'un ton goguenard. Vous en ferez l'uſage qu'il vous plaira. Il y a quelques articles dans le *Dictionnaire* qui ne valent pas celui de mon prêtre.

Je ſuis fâché de voir que le chevalier de *Jaucourt*, à l'article *Enfer*, prétende que l'enfer était un point de la doctrine de *Moïſe;* cela n'eſt pas vrai, de par tous les diables. Pourquoi mentir? L'enfer eſt une fort bonne choſe; mais il eſt bien évident que *Moïſe* ne l'avait pas connu. C'eſt ce monde-ci qui eſt l'enfer; Prague en eſt actuellement la capitale, la Saxe en eſt le faubourg, les Délices ſeront le paradis quand vous y reviendrez. Vous avez des articles de théologie et de métaphyſique qui me font bien de la peine; mais vous rachetez ces petites orthodoxies par tant de beautés et de choſes utiles, qu'en général le livre ſera un ſervice rendu au genre-humain.

Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE

1757.

LETTRE XXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

6 de juillet.

VOICI encore ce que mon prêtre de Lausane m'envoie. Un laïque de Paris qui écrirait ainsi, risquerait le fagot; mais si, par apostille, on certifie que les articles sont du premier prêtre de Lausane, qui prêche trois fois par semaine, je crois que les articles pourront passer pour la rareté. Je vous les envoie écrits de sa main, je n'y change rien: je ne mets pas la main à l'encensoir.

Je vous conseille, mon illustre ami, de faire transporter, sur le trésor royal de Paris, votre pension de Berlin. Si les choses continuent du même train, je compte faire une pension au roi de Prusse; mais il me semble qu'on chante trop tôt victoire.

LETTRE XXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de juillet.

VOILA encore de l'érudition orientale de mon prêtre; il est infatigable. Vous avez sans doute quelque correcteur hébraïque? Si tous les articles étaient dans ce goût, les libraires n'y trouveraient pas leur compte.

1757. Il faut que je vous dise, mon cher et illustre philosophe, que j'ai fait la recrue d'un jésuite : il est venu à Genève pour se faire guérir son estomac par *Tronchin;* il ferait tout aussi bien de se faire guérir de la rage de son fanatisme. Ne vous ai-je pas déjà parlé de ce vieux fou? Il s'appelle *Maire*, il était théologien de l'évêque de Marseille, *Belzunce.* Je crois vous avoir déjà mandé tout cela, Dieu me pardonne. Vous ai-je dit que ce capelan m'a donné un mandement contre les déistes, composé par lui *Maire*, sous le nom de son évêque? vous ai-je dit avec quelle fureur il déclame contre tous ceux qui croient un Dieu? Il attaque en cent endroits M. *Diderot*, il lui reproche de croire en DIEU, avec une amertume, avec un fiel si étrange! il exhorte tous les Marseillois à n'y point croire. Je ne sais encore si l'absurdité de ces gens-là doit me faire pouffer de rire ou d'indignation. Rire vaut mieux; mais il y a encore tant de sots que cela met en colère.

On prétend les affaires du roi de Prusse pires que jamais. On dit qu'il lève, en Silésie, ce qu'ils appellent le quatrième homme, et que ce quart des habitans ne veut pas se faire tuer pour lui; que les officiers désertent; qu'il en a fait arquebuser quarante. Quel diable de *Salomon!* mais peut-être que tout cela n'est pas vrai. *Interim vale.*

LETTRE XXX. 1757.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 21 de juillet.

J'AI reçu, il y a déjà quelque temps, mon cher et très-illuſtre confrère, les articles *Magie*, *Magicien* et *Mages* de votre prêtre de Lauſane; j'ai en même temps envoyé votre lettre à *Briaſſon*, qui m'a fait dire que vos commiſſions étaient déjà faites avant qu'il la reçût.

Les articles que vous nous envoyez de ce prédicateur hétérodoxe ſont peut-être une des plus grandes preuves des progrès de la philoſophie dans ce ſiècle. Laiſſez-la faire, et dans vingt ans la ſorbonne, toute ſorbonne qu'elle eſt, enchérira ſur Lauſane. Nous recevrons, avec reconnaiſſance, tout ce qui nous viendra de la même main. Nous demandons ſeulement permiſſion à votre hérétique de faire *patte de velours* dans les endroits où il aura un peu trop montré la griffe : c'eſt le cas de reculer pour mieux ſauter. A propos, vous faites injure au chevalier de *Jaucourt* de mettre ſur ſon compte l'article *Enfer*; il eſt de notre théologien, docteur et profeſſeur de Navarre, qui eſt mort depuis à la peine, et qui ſait actuellement ſi l'enfer de la nouvelle loi eſt plus réel que celui de l'ancienne. Au reſte, cet article *Enfer* n'eſt pas ſans mérite; l'auteur y a eu le courage de dire qu'on ne pouvait pas prouver l'éternité des peines par la raiſon : cela eſt fort pour un ſorboniſte.

1757. Sans doute nous avons de mauvais articles de théologie et de métaphysique ; mais, avec des censeurs théologiens et un privilége, je vous défie de les faire meilleurs. Il y a d'autres articles moins au jour, où tout est réparé. Le temps fera distinguer ce que nous avons pensé d'avec ce que nous avons dit. Vous serez, je crois, content de notre septième volume, qui paraîtra dans deux mois au plus tard.

Les affaires de Bohême ont bien changé de face depuis un mois. Voilà, je crois, ma pension à tous les diables ; mais j'en suis d'avance tout consolé. Si la guerre dure, je ne réponds pas que celles du trésor royal soient mieux payées.

LETTRE XXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 23 de juillet.

Voici encore de la besogne de mon prêtre. Je ne me soucie guère de *Mosaïm*, pas plus que de *Chérubim*. Si mon prêtre vous ennuie, brûlez ses guenilles, mon illustre ami.

Le maréchal de *Richelieu* a l'air d'aller couper le poing du payeur de la pension berlinoise. Prenez vos mesures, tout ceci va mal. Il n'y a que quelque énorme sottise autrichienne ou française qui puisse sauver mon ancien disciple. Je lui ai écrit sur la mort de sa mère. J'ai peur qu'il ne soit dans le cas de recevoir plus d'un compliment de condoléance. Pour vous, mon cher philosophe, il ne faudra jamais vous en faire ;

vous ſerez heureux par vous-même; et voilà ce que les philoſophes ont au-deſſus des rois. Mes complimens à l'autre conſul, M. *Diderot*. 1757.

LETTRE XXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

Et toujours mon prêtre! et moi je ne donne rien; mais c'eſt que je ſuis devenu ruſſe : on m'a chargé de *Pierre le grand;* c'eſt un lourd fardeau.

Je prie l'honnête homme, qui fera *Matière*, de bien prouver que le je ne ſais quoi qu'on nomme *Matière* peut auſſi bien penſer que le je ne ſais quoi qu'on appelle *Eſprit*.

Bonſoir, grand et aimable philoſophe ; le ſuiſſe *Voltaire* vous embraſſe.

LETTRE XXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Chênes, 29 d'auguſte.

Me voici, mon cher et illuſtre philoſophe, à Lauſane ; j'y arrange une maiſon où le roi de Pruſſe pourra venir loger quand il viendra à Neuchâtel, s'il va dans ce beau pays, et s'il eſt toujours philoſophe. Il m'a écrit, en dernier lieu, une lettre héroïque et

1757. douloureuſe. J'aurais été attendri, ſi je n'avais ſongé à l'aventure de ma nièce et à ſes quatre baïonnettes.

Je recommande à mon prêtre moins d'hébraïſme et plus de philoſophie; mais il eſt plus aiſé de copier le *Targum* que de penſer. Je lui ai donné *Meſſie* à faire; nous verrons comme il s'en tirera.

Je n'ai point vu votre théologal de l'*Encyclopédie;* ce prêtre eſt allé à Elian en Savoie. Il déménage; Dieu le conduiſe. Il eſt impoſſible que dans la ville de *Calvin*, peuplée de vingt-quatre mille raiſonneurs, il n'y ait pas encore quelques calviniſtes; mais ils ſont en très-petit nombre et aſſez bafoués. Tous les honnêtes gens ſont des déiſtes par *Chriſt*. Il y a des ſots, il y a des fanatiques et des fripons; mais je n'ai aucun commerce avec ces animaux, et je laiſſe braire les ânes ſans me mêler de leur muſique.

On dit que vous viendrez leur donner une petite leçon; n'oubliez pas alors les Délices, et venez faire un petit tour aux Chênes, c'eſt le nom de mon hermitage lauſanais. Les uns ont leurs Chênes, les autres ont leurs Ormes (*); mais il faut être dans les lieux qu'on a choiſis, et non pas dans ceux où l'on vous envoie. J'aimerais mieux être à Tobolsk de mon gré, qu'au vatican par le gré d'un autre. J'ai encore de la peine à concevoir qu'on ne prenne pas de l'aconit quand on n'eſt pas libre. Si vous avez un moment de loiſir, mandez-moi comment vont les organes penſans de *Rouſſeau*, et s'il a toujours mal à la glande pinéale. S'il y a une preuve contre l'immatérialité de l'ame, c'eſt cette maladie du cerveau; on a une fluxion ſur l'ame comme ſur les dents.

(*) Les Ormes, terre de M. d'*Argemon*.

Nous ſommes de pauvres machines. Adieu, vous et M. *Diderot*, vous êtes de belles montres à répétition, et je ne ſuis plus qu'un vieux tournebroche ; mais ce tournebroche eſt monté pour vous eſtimer et vous aimer plus que perſonne au monde : ainſi penſe la machine de ma nièce. 1757.

Je rouvre ma lettre ; je me ſuis à grand'peine ſouvenu de ma face ; j'en ai ſi peu ! Si vous voulez me fourrer à côté de *Campiſtron* et de *Crébillon*, ma face eſt à vos ordres. Madame de *Fontaine* fera tout ce que vous ordonnerez. J'aimerais mieux avoir la vôtre aux Délices.

LETTRE XXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de décembre.

Du *Marſais* n'a commencé à vivre, mon cher philoſophe, que depuis qu'il eſt mort ; vous lui donnez l'exiſtence et l'immortalité. Vous faites à jamais votre éloge par les éloges que vous faites. On m'apprend que celui de Genève ſe trouve dans le nouveau tome de l'*Encyclopédie* ; mais on prétend que vous y louez la modération de certaines gens. Hélas ! vous ne les connaiſſez point ; les Génevois ne diſent point leur ſecret aux étrangers. Les agneaux que vous croyez tolérans, feraient des loups, ſi on les laiſſait faire. Ils ont, en dernier lieu, joué ſaintement un tour abominable à un citoyen philoſophe, qu'ils

1757. ont empêché d'entrer dans la magiſtrature, par une calomnie trop tard reconnue et trop peu punie. *Tutto il mondo è fatto come la noſtra famiglia.*

Je ſuis perſuadé que vous êtes toujours exactement payé de votre penſion brandebourgeoiſe. J'ai conſolé, pendant deux mois, le roi de Pruſſe; à préſent il faut le féliciter. Il eſt vrai que ſes Etats ne ſont pas encore en ſureté, mais il y a mis ſa gloire, et il eſt encore en état de payer douze cents francs. Courage; continuez, vous et vos confrères, à renverſer le fantôme hideux, ennemi de la philoſophie et perſécuteur des philoſophes. Madame *Denis* vous fait mille complimens.

LETTRE XXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 6 de décembre.

JE reçois, mon très-cher et très-utile philoſophe, votre lettre du premier de décembre. Je ne ſais ſi je vous ai aſſez remercié de l'excellent ouvrage dont vous avez honoré la mémoire de *du Marſais*, qui ſans vous n'aurait point laiſſé de mémoire; mais je ſais que je ne pourrai jamais vous remercier aſſez de m'avoir appuyé de votre éloquence et de vos raiſons, comme on dit que vous l'avez fait, à propos du meurtre infame de *Servet*, et de la vertu de la tolérance, dans l'article *Genève*. J'attends ce volume avec impatience. Des miſérables ont été aſſez du ſixième ſiècle, pour oſer dans celui-ci juſtifier l'aſſaſſinat de

Servet : ces misérables sont des prêtres. Je vous jure que je n'ai rien lu de ce qu'ils ont écrit ; je me suis contenté de savoir qu'ils étaient l'opprobre de tous les honnêtes gens. L'un de ces coquins a demandé, au conseil des vingt-cinq de Genève, communication de ce procès qui rendra *Calvin* à jamais exécrable. Le conseil a regardé cette demande comme un outrage. Des magistrats détestent le crime auquel le fanatisme entraîna leurs pères, et des prêtres veulent canoniser ce crime! Vous pouvez compter que ce dernier trait les rend aussi odieux qu'ils doivent l'être. J'en ai reçu des complimens de tous les honnêtes gens du pays. 1757.

Quel est donc cet autre jeune prêtre qui veut vous faire passer pour usurier? Est-ce que vous auriez emprunté à usure à la bataille de Kollin, lorsque votre prussien paraissait devoir mal payer les pensions? Mais vous m'avouerez qu'à la bataille du 5 tout le monde dut vous avancer de l'argent. Voici un nouveau rabat-joie pour les pensions, arrivé le 22 devant Breslau.

Les Autrichiens nous vengent et nous humilient terriblement. Ils ont fait à la fois treize attaques aux retranchemens prussiens, et ces attaques ont duré six heures : jamais victoire n'a été plus sanglante et plus horriblement belle. Nous autres drôles de Français, nous sommes plus expéditifs ; notre affaire est faite en cinq minutes.

Le roi de Prusse m'écrit toujours des vers, tantôt en désespéré, tantôt en héros ; et moi, je tâche d'être philosophe dans mon hermitage. Il a obtenu ce qu'il a toujours désiré, de battre les Français, de leur plaire et de se moquer d'eux ; mais les Autrichiens

1757. ſe moquent ſérieuſement de lui. Notre honte du 5 lui a donné de la gloire ; mais il faudra qu'il ſe contente de cette gloire paſſagère, trop aiſément achetée. Il perdra ſes Etats avec ceux qu'il a pris, à moins que les Français ne trouvent encore le ſecret de perdre toutes leurs armées, comme ils firent dans la guerre de 1741.

Vous me parlez d'écrire ſon hiſtoire ; c'eſt un ſoin dont il ne chargera perſonne ; il prend ce ſoin lui-même. Oui, vous avez raiſon, c'eſt un homme rare. Je reviens à vous, homme auſſi célèbre dans votre eſpèce que lui dans la ſienne ; j'ignorais abſolument la ſottiſe dont vous me parlez ; je vais m'en informer, et vous me ferez lire le *Mercure*.

Je fais comme *Caton*, je finis toujours ma harangue en diſant : *Deleatur Carthago*. Comptez qu'il y a des traits dans l'éloge de *du Marſais* qui font un grand bien. Il ne faut que cinq ou ſix philoſophes qui s'entendent, pour renverſer le coloſſe. Il ne s'agit pas d'empêcher nos laquais d'aller à la meſſe ou au prêche ; il s'agit d'arracher les pères de famille à la tyrannie des impoſteurs, et d'inſpirer l'eſprit de tolérance. Cette grande miſſion a déjà d'heureux ſuccès. La vigne de la vérité eſt bien cultivée par des d'*Alembert*, des *Diderot*, des *Bolingbroke*, des *Hume*, &c. Si votre roi de Pruſſe avait voulu ſe borner à ce ſaint œuvre, il eût vécu heureux, et toutes les académies de l'Europe l'auraient béni. La vérité gagne, au point que j'ai vu, dans ma retraite, des eſpagnols et des portugais déteſter l'inquiſition comme des français.

Macte animo, generoſe puer ; ſic itur ad aſtra.

autrefois on aurait dit : *Sic itur ad ignem.*

Je suis fâché des simagrées de *du Marsais* à sa mort. On a imprimé que ce provincial *Deslandes*, qui a écrit d'un style si provincial l'*Histoire de la philosophie*, avait recommandé, en mourant, qu'on brûlât son livre *Des grands-hommes morts en plaisantant*. Et qui diable savait qu'il eût fait ce livre ? Madame *Denis* vous fait mille complimens. Le bavard vous embrasse de tout son cœur. Voyez-vous quelquefois l'aveugle clair-voyante (*)? Si vous la voyez, dites-lui que je lui suis toujours très-attaché. 1757.

LETTRE XXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de décembre.

Vous savez, mon cher philosophe, tous les murmures de la synagogue. M. de *Cubières* a dû vous en parler. Ces drôles osent se plaindre de l'éloge que vous daignez leur donner, de croire un Dieu, et d'avoir plus de raison que de foi.

Quelques-uns m'accusent d'une confédération impie avec vous. Vous savez mon innocence. Ils disent qu'ils protesteront contre votre article. Laissez-les protester, et moquez-vous d'eux. Ils auront beau jurer qu'ils croient la Trinité, leurs camarades de Hollande, de Suisse et d'Allemagne, savent bien qu'il n'en est rien ; ils n'auront que la honte d'avoir renié inutilement leur créance ; mais vous à qui quelques-uns se sont ouverts, vous qui êtes instruit de leur foi

(*) Madame *du Deffant*.

1757. par leur bouche, ne vous rétractez pas; il y va de votre ſalut : votre conſcience y eſt engagée. Ces gens-là vont ſe couvrir de ridicule; chaque démarche qu'ils font depuis le tombeau du diacre *Pâris*, la place où ils ont aſſaſſiné *Servet*, et juſqu'à celle où ils ont aſſaſſiné *Jean Hus*, les rend tous également l'opprobre du genre-humain. Fanatiques papiſtes, fanatiques calviniſtes, tous ſont pétris de la même boue détrempée de ſang corrompu. Vous n'avez pas beſoin de mes ſaintes exhortations pour ſoutenir la galle que vous avez donnée au troupeau de Genève. Vous ſerez ferme, je n'en ſuis pas en peine; mais je ne peux m'empêcher de vous parler de leurs criailleries.

A l'égard de *Luc* (*), tantôt mordant, tantôt mordu, c'eſt un bien malheureux mortel; et ceux qui ſe font tuer pour ces meſſieurs-là, ſont de terribles imbécilles. Gardez-moi ce ſecret avec les rois et avec les prêtres, et croyez que je vous ſuis attaché avec l'eſtime infinie et la reconnaiſſance que je vous dois.

Le vieux ſuiſſe V.

(*) Le roi de Pruſſe.

LETTRE XXXVII.

1757.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 29 de décembre.

Tibi soli.

Mon cher et courageux philosophe, je viens de lire et de relire votre excellent article *Genève*. Je pense que le conseil et le peuple vous doivent des remercîmens solennels : vous en méritez des prêtres mêmes ; mais ils sont assez lâches pour désavouer leurs sentimens que vous avez manifestés, et assez insolens pour se plaindre de l'éloge que vous leur avez donné d'approcher un peu de la raison. Ils se remuent, ils aboient, ils voudraient engager les magistrats à solliciter à la cour un désaveu de votre part; mais assurément la cour ne se mêlera pas de ces huguenots, et vous soutiendrez noblement ce que vous avez avancé en connaissance de cause. *Vernet*, ce *Vernet* convaincu d'avoir volé des manuscrits, convaincu d'avoir supposé une lettre de feu *Giannone*, *Vernet* qui fit imprimer à Genève les deux détestables premiers volumes de cette prétendue *Histoire universelle*, *Vernet* qui reçut trois livres par feuille du libraire, *Vernet*, le professeur de théologie, n'a-t-il pas imprimé, dans je ne sais quel catéchisme qu'il m'a donné et que j'ai jeté au feu, n'a-t-il pas imprimé, dis-je, que *la révélation peut être de quelque utilité?* n'avez-vous pas vingt fois entendu dire à

1757. tous les miniſtres qu'ils ne regardent pas JESUS-CHRIST comme DIEU ? Vous avez donc déclaré la vérité, et nous verrons s'ils auront l'audace et la baſſeſſe de la trahir.

Quelque choſe qu'il arrive, il demeurera conſigné dans un livre immortel qu'il y a eu des prêtres, ou ſoi-diſant tels, qui ont oſé ne croire qu'un Dieu, et encore un Dieu qui pardonne, un Dieu *pardonneur*, comme diſent les Turcs.

Vous me donnez l'article *Hiſtoriographe* à traiter, mes chers maîtres. Je n'ai point ici la minute de l'article *Hiſtoire*. Il me ſemble que je le fis bien vîte, et que je le corrigeai encore plus vîte et plus mal. Il ſerait néceſſaire que je le reviſſe, afin que je ne plaçaſſe point au mot *Hiſtoriographe* ce que j'aurais mis au mot *Hiſtoire*, et que je puſſe mieux meſurer ces deux articles.

Si donc vous avez quinze jours devant vous, renvoyez-moi *Hiſtoire*. Cela eſt ridicule, je le ſais bien ; mais je ſerais plus ridicule de donner un mauvais article. Je vous renverrai le manuſcrit, trois jours après l'avoir reçu. Ayez la bonté de l'envoyer contreſigné à Lauſane.

Je cherche, dans les articles dont vous me chargez, à ne rien dire que de néceſſaire, et je crains de n'en pas dire aſſez ; d'un autre côté, je crains de tomber dans la déclamation.

Il me paraît qu'on vous a donné pluſieurs articles remplis de ce défaut ; il me revient toujours qu'on s'en plaint beaucoup. Le lecteur ne veut qu'être inſtruit, et il ne l'eſt point du tout par ces diſſertations vagues et puériles, qui pour la plupart renferment

des paradoxes, des idées hasardées, dont le contraire est souvent vrai, des phrases ampoulées, des exclamations qu'on sifflerait dans une académie de province, qui sont bien indignes de figurer avec tant d'articles admirables. 1757.

M. le ministre *Vernes* vous a, je crois, donné l'article *Humeur;* mais si vous ne l'aviez pas de sa main, je me serais proposé. Il me semble, par exemple, qu'on doit d'abord définir ce qu'on entend par ce mot, ensuite rechercher la cause de l'humeur, faire voir qu'elle ne vient que d'un mécontentement secret, d'une tristesse dans les hommes les plus heureux, en montrer les inconvéniens ; cela ne demande, à mon avis, qu'une demi-page ; mais chacun veut étendre ses articles. On oublie, comme dit *Pascal*, qu'on est ligne, et on se fait centre. On veut occuper une grande niche dans votre panthéon : on ose dire *je* et *moi* dans votre *Dictionnaire.* Ah, que je suis fâché de voir tant de stras avec vos beaux diamans! mais vous répandez votre éclat sur les stras. J'attends, avec impatience, *le Père de famille.* Je salue et j'embrasse l'illustre auteur.

1758.

LETTRE XXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 11 de janvier.

Je reçois, presque en même temps, vos deux dernières lettres, mon très-cher et très-illustre philosophe, et je me hâte d'y répondre. J'ai reçu, il y a quelques jours, une lettre du docteur *Tronchin*, qui m'écrit au nom de vos ministres, pour me porter leurs plaintes; mais la manière dont ils se plaignent suffirait pour faire connaître la vérité de ce que j'ai dit, et l'embarras où ils sont. Ils prétendent que je les ai accusés de *n'être pas chrétiens*, et se taisent sur le reste. Ma réponse a été bien simple; si M. *Tronchin* veut vous la communiquer, je me flatte que vous la trouverez raisonnable et mesurée. Je réponds donc à l'ambassadeur que je n'ai pas dit un mot, dans l'article *Genève*, qui puisse faire croire que les ministres de Genève ne *sont pas chrétiens*, que j'ai dit, au contraire, qu'ils respectaient JESUS-CHRIST et les écritures; ce qui suffit, *selon leurs propres principes*, pour être réputé chrétien: du reste, comme monsieur *Tronchin* ne m'a dit mot ni sur le socinianisme, ni sur l'enfer, ni sur la divinité du verbe, je ne lui réponds rien non plus sur tous ces objets, et je feins d'ignorer leurs cris. Comme je ne doute pas que ma réponse à M. *Tronchin* ne m'attire une seconde lettre, je ferai ce que vous me conseillez, et je leur répondrai que vous voulez bien vous charger de finir cette

affaire.

affaire. Je vous prie donc, en cas de nouvelles plaintes de leur part, de leur signifier 1° que je n'ai rien avancé dans l'article *Genève* que je n'aye recueilli de leurs conversations, et de l'opinion qui m'a paru générale à Genève, sur la manière actuelle de penser du clergé; 2° que ce n'est point par conséquent un secret que j'ai violé, puisque c'est une chose avouée de tout le monde, et que d'ailleurs ce n'est point tête-à-tête, mais en présence de témoins que j'ai eu des conversations avec eux; 3° que, bien loin d'avoir eu dessein de les offenser par ce que j'ai dit, j'ai cru au contraire leur faire honneur, persuadé comme je suis que, de toutes les sociétés séparées de l'Eglise romaine, les sociniens sont les plus conséquens; et que quand on ne reconnaîtra, comme font les protestans, ni tradition ni autorité de l'Eglise, la religion chrétienne doit se réduire à l'adoration d'un seul Dieu, par la médiation de JESUS-CHRIST.

1758.

On m'assure que ces messieurs vont envoyer une députation à la cour de France, pour m'obliger de me rétracter. Je ne sais si la cour leur fera l'honneur de les écouter, ni ce qu'elle exigera de moi; mais je sais bien que je ne répondrai jamais autre chose que ce que vous venez de lire. Savez-vous, pour comble de sottise, que cet article *Genève* a pensé être dénoncé au parlement, à ce parlement plus intolérant et plus ridicule encore que le clergé qu'il persécute? On prétend que je loue les ministres de Genève d'une manière injurieuse à l'Eglise catholique. Ce qui doit pourtant me rassurer, c'est que j'ai trouvé d'honnêtes prêtres de paroisse qui regardent ce même article comme fort avantageux à l'Eglise romaine, parce que

1758. j'y prouve, disent-ils, par les faits, ce que *Bossuet* a démontré par le raisonnement, que le protestantisme mène au socinianisme. Tout cela n'est-il pas bien plaisant?

On ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

J'ai reçu vos deux articles *Habile* et *Hauteur* avec leurs dérivés; je vous en remercie de tout mon cœur, et je vous enverrai au premier jour, sous enveloppe, l'article *Histoire;* mais vous pouvez ne vous pas presser sur le reste. J'ignore si l'*Encyclopédie* sera continuée : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne le sera pas par moi. Je viens de signifier à M. de *Malesherbes* et aux libraires qu'ils pouvaient me chercher un successeur. Je suis excédé des avanies et des vexations de toute espèce que cet ouvrage nous attire. Les satires odieuses et même infames qu'on publie contre nous, et qui sont non-seulement tolérées, mais protégées, autorisées, applaudies, commandées même par ceux qui ont l'autorité en main; les sermons, ou plutôt les tocsins qu'on sonne à Versailles contre nous en présence du roi, *nemine reclamante;* l'inquisition nouvelle et intolérable qu'on veut exercer contre l'*Encyclopédie*, en nous donnant de nouveaux censeurs plus absurdes et plus intraitables qu'on n'en pourrait trouver à Goa; toutes ces raisons, jointes à plusieurs autres, m'obligent de renoncer pour jamais à ce maudit travail.

Rien n'est plus vrai ni plus juste que ce que vous me mandez sur l'*Encyclopédie.* Il est certain que plusieurs de nos travailleurs y ont mis bien des choses inutiles, et quelquefois de la déclamation; mais il

eſt encore plus certain que je n'ai pas été le maître que cela fût autrement. Je me flatte qu'on ne jugera pas de même de ce que pluſieurs de nos auteurs et moi avons fourni pour cet ouvrage, qui vraiſemblablement demeurera à la poſtérité, comme un monument de ce que nous avons voulu et de ce que nous n'avons pu faire. 1758.

Oui, vraiment, votre diſciple a repris Breſlau, avec une armée toute entière qui était dedans, et des magaſins de toute eſpèce : on dit même aujourd'hui que Schweidnitz s'eſt rendue le 30. Ainſi voilà les Autrichiens hors de Siléſie, et ſans armée. J'ai bien peur que, nous autres Français, nous ne ſoyons auſſi bientôt ſans armée et ſur le Rhin. Que je ſuis fâché que le plus grand prince de notre ſiècle ait contriſté celui qui était ſi digne d'écrire ſon hiſtoire ! Pour moi, comme français et comme philoſophe, je ne puis m'affliger de ſes ſuccès. Nos Pariſiens ont aujourd'hui la tête tournée du roi de Pruſſe. Il y a cinq mois qu'ils le traînaient dans la boue ; et voilà les gens dont on ambitionne le ſuffrage ! Je n'ai point de nouvelles de notre hérétique de *Prades ;* mais j'ai peine à croire, comme vous, qu'il ait trahi ſon bienfaiteur. Voilà un long bavardage, mon cher philoſophe ; mais je ceſſe de vous ennuyer en vous embraſſant de tout mon cœur.

1758.

LETTRE XXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 20 de janvier.

C'EST à tort, mon cher et illuſtre philoſophe, que vous vous plaignez de mon ſilence; vous avez dû recevoir, il y a pluſieurs jours, une longue lettre de moi, dont le bavardage vous aura ſans doute ennuyé. Je vous y feſais part de mes diſpoſitions par rapport à l'article *Genève;* ces diſpoſitions ſont toujours les mêmes, et aucune autorité divine ni humaine ne pourra les changer. Tant que ces meſſieurs ſe borneront à ſe plaindre (comme ils l'ont fait par la lettre que le docteur *Tronchin* m'a écrite) que je les ai taxés, dans l'article *Genève*, de n'être pas chrétiens, ma réponſe ſera bien ſimple; elle ſe bornera à leur repréſenter, comme j'ai fait dans ma réponſe, que je n'ai pas dit un mot de ce dont ils m'accuſent; mais s'ils portent leurs plaintes plus loin, s'ils diſent que j'ai trahi leur ſecret, et que je les ai repréſentés comme ſociniens, je leur répondrai, et je répondrai à toute la terre, s'il le faut, que j'ai dit la vérité, et une vérité notoire et publique, et que j'ai cru, en la diſant, faire honneur à leur logique et à leur judiciaire. Voilà tout ce qu'ils auront de moi; et ſoyez sûr, quelque choſe qu'ils faſſent, qu'homme, dieu, ange ni diable ne m'en feront pas dire davantage.

A l'égard de l'*Encyclopédie*, quand vous me preſſez de la reprendre, vous ignorez la poſition où nous

ſommes, et le déchaînement de l'autorité contre nous. Des brochures et des libelles ne ſont rien en eux-mêmes; mais des libelles protégés, autoriſés, commandés même par ceux qui ont l'autorité en main, ſont quelque choſe, ſurtout quand ces libelles vomiſſent contre nous les perſonnalités les plus odieuſes et les plus infames. Obſervez d'ailleurs que ſi nous avons dit juſqu'à préſent, dans l'*Encyclopédie*, quelques vérités hardies et utiles, c'eſt que nous avons eu affaire à des cenſeurs raiſonnables, et que les docteurs n'ont cenſuré que la théologie qui eſt faite pour être abſurde, et qui cependant l'eſt moins encore dans l'*Encyclopédie* qu'elle ne pourrait l'être. Mais qu'on établiſſe aujourd'hui ces mêmes docteurs pour réviſeurs généraux de tout l'ouvrage, et qu'on nous donne par ces moyens des entraves intolérables, c'eſt à quoi je ne me ſoumettrai jamais. Il vaut mieux que l'*Encyclopédie* n'exiſte pas, que d'être un répertoire de capucinades. Je ne ſais quel parti *Diderot* prendra; je doute qu'il continue ſans moi; mais je ſais que s'il continue, il ſe prépare des tracaſſeries et du chagrin pour dix ans. En un mot, il faut qu'on diſe de nous : 1758.

Non ſibi, ſed patriæ ſcripſerunt;
Nec plus ſcripſerunt quàm illa voluit.

C'eſt une parodie de l'épitaphe du maréchal de *Catinat*, où il y a *vicit* au lieu de *ſcripſerunt.*

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; je vous embraſſe de tout mon cœur. Voilà votre *Alcibiade* qui revient plus couvert de gale que de gloire, et votre diſciple qui traite le Meckelbourg comme il a

1758. fait la Saxe. On dit que l'armée autrichienne est détruite par l'affaire du 5 et la prise de Breslau.

P. S. Les libraires n'ont plus d'exemplaires de mes *Mélanges ;* il faut que je les réimprime. Je tâcherai, en attendant, de vous les trouver ; mon exemplaire est trop raturé pour que je vous l'envoye.

LETTRE XL.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

A la réception de votre lettre du 28, j'ai lu vîte les articles dont vous parlez, homme selon mon cœur. Mon vrai, mon courageux philosophe, ces articles augmentent mes regrets. Non, il n'est pas possible que la saine partie du public ne vous redemande à grands cris ; mais il faut absolument que tous ceux qui ont travaillé avec vous quittent avec vous. Seront-ils assez indignes du nom de philosophes, assez lâches pour vous abandonner ? J'écrivis d'abord à M. *Diderot*, et je lui dis ce que je pense ; je lui ai écrit encore. J'ai redemandé mes articles, et je n'ai point eu de réponse : ce procédé est rare.

La profession de foi des sociniens honteux est sous presse et presque finie. Les prêtres qui la font, ont voulu parler au nom des magistrats comme au leur, et les magistrats ne l'ont pas souffert. Ils ont consumé un grand mois à ce bel ouvrage. Voilà qui est bien long, disait-on ; il faut un peu de temps répondit

Hubert, quand il s'agit de donner un état à JESUS-CHRIST. La ſeule politeſſe que je faſſe, conſiſte à dire que vous avez fait beaucoup d'honneur à la ville, que votre article eſt l'éloge de la liberté, et que le gouvernement doit être très-flatté ; que d'ailleurs vous n'avez certainement voulu bleſſer perſonne. 1758.

Qui donc a eu la baſſeſſe d'envoyer un libelle en province? eſt-ce quelque confeſſeur de quelque dame du palais?

Madame de *Pompadour* ſemblait faite pour protéger l'*Encyclopédie*. L'abbé de *Bernis* doit chérir cet ouvrage, s'il a le temps de le lire. Ne ſe feront-ils pas tous deux honneur d'en être le ſoutien? je n'en ſais rien; je vois tout de trop loin. Mettez-moi au fait, je vous en prie; point tant de cachets quand vous m'écrirez; quatre donnent du ſoupçon, un n'en donne pas.

Je ne me conſole point que les fanatiques vous rendent Paris déſagréable, et vous empêchent de revoir les Délices. Mais pourquoi n'y pas revenir? Quand la profeſſion de foi eſt faite, la paix l'eſt auſſi.

Que Paris eſt encore bête! *Cicéron* et *Lucrèce* paſsèrent-ils par les mains des cenſeurs de livres? pourquoi cette rage contre la philoſophie? Je ne m'accoutume point à voir les ſages écraſés par les ſots. J'ai le cœur navré.

1758.

LETTRE XLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Lausane, 13 de février.

Je vous demande en grâce, mon cher et grand philosophe, de me dire pourquoi *Duclos* en a mal usé avec vous. Est-ce-là le temps où les ennemis de la superstition devraient se brouiller? ne devraient-ils pas, au contraire, se réunir tous contre les fanatiques et les fripons? Quoi! on ose dans un sermon, devant le roi, traiter de dangereux et d'impie un livre approuvé, muni d'un privilége du roi, un livre utile au monde entier, et qui fait l'honneur de la nation (je ne parle que d'une bonne moitié du livre)? Et tous ceux qui ont mis la main à cet ouvrage ne mettent pas la main à l'épée pour le défendre! ils ne composent pas un bataillon carré! ils ne demandent pas justice! M. de *Malesherbes* n'a-t-il pas été attaqué comme vous et vos confrères dans ce discours d'harangère, appelé sermon, prononcé par *Garasse-Chapelain*, qui prêche comme *Chapelain* fesait des vers?

Je vous ai déjà mandé que j'avais écrit à *Diderot*, il y a plus de six semaines; premièrement, pour le prier de vous encourager sur l'article *Genève*, en cas que l'on eût voulu vous intimider; secondement, pour lui dire qu'il faut qu'il se joigne à vous, qu'il quitte avec vous, qu'il ne reprenne l'ouvrage qu'avec vous. Je vous le répète, c'est une chose infame de

n'être pas tous unis comme des frères dans une occasion pareille. J'ai encore écrit pour que *Diderot* me renvoye mes lettres, mon article *Histoire*, les articles *Hauteur, Hautain, Hémistiche, Heureux, Habile, Imagination*, *Idolâtrie*, &c. Je ne veux pas dorénavant fournir une ligne à l'*Encyclopédie*. Ceux qui n'agiront pas comme moi sont des lâches, indignes du nom d'hommes de lettres; et je vous prie de leur signifier cela de ma part : mais je veux absolument que *Diderot* remette mes lettres et mes articles chez M. d'*Argental*, en un paquet bien cacheté. 1758.

Je ne sais pas ce qui peut autoriser son impertinence de ne me point répondre; mais rien ne peut justifier le refus de me restituer mes papiers. Il faut avoir un style net et un procédé net.

Les Russes sont à Kœnisberg. L'année 1758 vaudra bien la dernière : d'ailleurs on ne sait que mentir. La fessade et le carcan de l'abbé de *Prades* sont des contes; mais il est triste qu'on les fasse. Quiconque est là, s'expose au moins à faire dire qu'il est fessé. *Feliciter vivit, qui liberè vivit.*

Que fait *Jean-Jacques* chez les Bataves? que va-t-il imprimer? sa rentrée dans le giron de l'Eglise de Genève?

Ce n'est point *Hubert* qui a dit que les prédicans étaient occupés à donner un état à JESUS-CHRIST, c'est madame *Cramer;* elle en dit quelquefois de bonnes. La lenteur et l'embarras de ces gens-là vous justifient à jamais.

1758.

LETTRE XLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 15 de février.

DIDEROT ne vous traite pas mieux, mon cher maître, que ſes meilleurs et ſes plus anciens amis. Pendant tout le temps que j'ai été à Lyon et à Genève, je n'en ai pas eu ſigne de vie. Il faut lui pardonner comme à *Criſpin, à cauſe de l'habitude.* Je ne ſais quel parti il prendra, mais je ſais bien celui qu'il aurait dû prendre. Juſqu'à préſent il ſe borne à dire qu'il ne peut pas continuer ſans moi : il me ſemble qu'il devrait dire plus ; mais ce ſont ſes affaires. Il ne ſait pas tous les dégoûts et toutes les tracaſſeries qui l'attendent. Au reſte, nous n'en ſommes pas moins bons amis, et nous le ſommes aſſez pour que je lui faſſe les reproches qu'il mérite de ſon ſilence à votre égard. Vos papiers ſont entre mes mains, et n'en ſont pas ſortis ; je vous les renverrai, ſi vous le jugez à propos ; mais vous pouvez être ſûr que je ne les laiſſerai ſortir de mes mains que par votre ordre exprès.

Vous me demandez ſi monſieur et madame une telle ne nous protégent pas. Pauvre républicain que vous êtes ! ſi vous ſaviez de quel bureau partent quelques-unes des ſatires dont nous nous plaignons ; ſi vous ſaviez que l'auteur des *Cacouacs* eſt le même que celui de l'*Obſervateur hollandais*, cette inſipide ſatire de nos ennemis et du roi de Pruſſe en particulier ;

ſi vous ſaviez enfin que l'auteur des *Affiches de province*, où nous ſommes à peu-près traités de *cartouchiens*, eſt le même que celui de la *Gazette de France*, et reçoit l'ordre des mêmes miniſtres, vous ſentiriez combien vous avez raiſon quand vous dites que vous voyez tout de trop loin. Qu'ils s'adreſſent aux feſeurs de *Cacouacs*, d'*Obſervateur* très-*hollandais*, de *libelles* et de *gazettes* pour faire l'*Encyclopédie*, s'ils veulent que cet ouvrage ſe continue. 1758.

Il faut que je vous divertiſſe un moment au ſujet de l'article *Fornication*. Quatre évêques ſe trouvèrent, il y a peu de jours, chez un prince de l'Egliſe romaine, mon double confrère; l'article fut mis ſur le bureau, lu et peſé avec attention; on n'y trouva à redire que ces paroles : *En feſant abſtraction de la religion*, *de la probité même*, &c. qui furent vivement défendues par un des aſſiſtans comme irrépréhenſibles; mais ce même aſſiſtant, homme de tête, comme vous allez voir, trouva un venin bien caché dans la fin de cet article, ſur ce que j'y dis du peu de pouvoir de la religion pour ſervir de frein aux crimes. D'autre part, un vieux cacouac de mes amis m'a dit qu'il avait lu cet article ſur le bruit qu'on en feſait, et qu'il le trouvait très-édifiant et très-favorable à la religion. Cela eſt un peu fort, mais à la bonne heure; tout cela prouve que nos fanatiques ſentent les coups, ſans ſavoir de quel côté ils viennent.

J'attends, avec la plus grande impatience, la profeſſion de foi : le mot de votre ami *Hubert* eſt excellent. Je crois bien que nos ſociniens honteux y auront été fort embarraſſés; et j'imagine que cette profeſſion de foi me donnera bien gain de cauſe: car on dit qu'il n'y

1758. a là-dedans non plus de *confubftantiel* ni d'*homooufios* que dans mon œil, et vous favez que le *confubftantiel* eft en cette matière *res prorfùs fubftantialis*, comme difait *Newton* de quelque chofe de mieux. Enfin nous la verrons; *Cubières* m'a promis de me l'apporter dès qu'il la recevrait. Il ne m'a pas trop caché que cet article de la *Divinité* de qui vous favez, embarraffe un peu les miniftres, et qu'ils étaient au fond pour le père. Ce qu'il y a de certain, lui dis-je, c'eft qu'*Arius* et *Eusèbe* de Nicomédie auraient figné le catéchifme de *Vernet*, fur cet article, ou plutôt l'auraient condamné; car leur héréfie confiftait uniquement à dire que le fils était *femblable* au père, mais non le *même*; et voilà pourquoi les pères de Nicée les ont anathématifés. Il eft vrai qu'ils ont eu leur revanche à Sirmich et à Rimini; je crois que ces deux conciles auraient retranché *Vernet* de leur communion. *Cubières* finit par me dire qu'affurément on était fort trompé à Genève, fur mon compte, qu'on m'y croyait fort en peine, et qu'on ne favait pas combien je me réjouiffais à leurs dépens.

Adieu, mon très-cher et très-illuftre philofophe. On dit que vous jouez la comédie à Laufane tant que vous pouvez : celle que nous jouons ici n'eft pas fi bonne que la vôtre. L'année 1758 fera remarquable par deux époques un peu différentes, la déroute de l'*Encyclopédie* et de la forbonne. Cette dernière eft aux abois; elle refuse de garder le filence fur la conftitution, et ne veut plus fe taire fur ce qu'on a eu tant de peine à lui faire dire. Il y a déjà des exilés; la théologie eft perdue.

LETTRE XLIII. 1758.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lauſane, 19 de février.

On doit avoir envoyé la profeſſion de foi à M. de *Maleſherbes* pour M. d'*Alembert :* il doit être content. Les hérétiques ſe plaignent modeſtement qu'on diſe qu'ils ont du reſpect pour JESUS-CHRIST ; ils prétendent que ce mot de reſpect eſt beaucoup trop faible ; ils ont de la paſſion, du goût pour lui. A l'égard des peines éternelles, ils diſent qu'on en menace. Cela peut être regardé comme comminatoire ; cela peut auſſi avoir ſon effet. Ainſi tout le monde doit être content. Moi je ne le ſuis pas, et je redemande tous mes articles et les lettres écrites par moi à M. *Diderot*.

Je regarderai comme une lâcheté infame la faibleſſe de travailler encore au *Dictionnaire encyclopédique*, à moins qu'on n'obtienne une ſatisfaction authentique.

1758.

LETTRE XLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Lausane, 25 de février.

DIEU merci, mon cher philosophe, *turpiter allucinaris, et magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* sur les petites intrigues de ce monde. Soyez très-sûr que madame de *Pompadour* et M. l'abbé de *Bernis* sont très-loin de se déclarer contre l'*Encyclopédie*. L'un et l'autre, je vous en réponds, pensent en philosophes, et agiront hautement dans l'occasion, quand on le pourra, sans se compromettre. Je ne réponds pas de deux commis dont l'un est un fanatique imbécille qui, grâces au ciel, est beaucoup plus vieux que moi, et l'autre un..... dont je ne veux rien dire.

Il y a quatre ou cinq barbouilleurs de papier, et l'auteur de la gazette en est un. C'est un misérable petit bel esprit, ennemi de tout mérite. Quelques coquins de cette trempe se sont associés, et les auteurs de l'*Encyclopédie* ne s'associeraient pas! et ils ne seraient pas animés du même esprit! et ils auraient la bassesse de travailler en esclaves à l'*Encyclopédie*, et de ne pas attendre qu'on leur rende justice, et qu'on leur promette l'honnête liberté dont ils doivent jouir! N'y a-t-il pas trois mille souscripteurs intéressés à crier vengeance avec eux? Dès que je fus informé de l'article *Genève* et du bruit qu'il excitait, j'écrivis à *Diderot*, et je lui mandai qu'il y allait de votre

honneur à tout jamais ſi vous vous rétractiez ; je lui écrivis auſſi un petit billet au ſujet du malheureux libelle des *Cacouacs*. Je n'ai point eu de réponſe. Ce n'eſt point pareſſe, il a écrit au docteur *Tronchin*, qui tenait la plume du comité des prédicans de Genève. Je ne ſuis pas content de ſa lettre à *Tronchin* ; mais je ſuis indigné de ſon impoliteſſe groſſière avec moi. Vous pouvez lui montrer cet article de ma lettre. (*) 1758.

Je veux abſolument qu'il me rende tout ce que je lui ai écrit ſur l'article *Genève* et ſur les *Cacouacs*, et qu'il remette ces papiers à madame de *Fontaine* ou à M. d'*Argental*, ou à vous que je ſupplie de les rendre à madame de *Fontaine*.

Au reſte, je n'ai point de terme pour vous exprimer combien je ſerai affligé et indigné ſi vos confrères continuent à écrire ſous la potence. Attendez ſeulement un an, et il n'y aura qu'un cri dans le public pour vous engager à continuer en hommes libres et reſpectés.

M. de *Maleſherbes* vous a, je crois, donné la profeſſion *ſervetine* qu'on lui a envoyée pour vous. *Servet*, ſans doute, aurait ſigné cette confeſſion. C'eſt-là une des belles contradictions de ce monde. Ceux qui ont fait brûler *Servet*, penſent abſolument comme lui, et le diſent. On vient d'imprimer le ſocinianiſme tout cru à Neuchâtel ; il triomphe en Angleterre ; la ſecte eſt nombreuſe à Amſterdam. Dans vingt ans DIEU aura beau jeu.

Tout ce qu'on a écrit ſur des officiers généraux

(*) Je reçois enfin ce 26 une lettre de *Diderot*. Quel procédé ! après un mois ! et quelle miſère de mollir ! lui, eſclave des libraires ! quelle honte !

1758. pruſſiens et ſur l'abbé de *Prades* eſt faux ; on ne dit que des ſottiſes. L'abbé de *Prades* eſt aux arrêts, pour avoir mandé des nouvelles aſſez indifférentes, les ſeules qu'il pouvait ſavoir. On traite à Paris les hommes comme des ſinges, ailleurs comme des ours. *Fortunatus et ille deos qui novit agreſtes.* J'attends les beaux jours pour aller voir mes Délices. En attendant, nous jouons la comédie, et mieux qu'à Paris. *Vana abſit gloria. Vive liber et felix.* Il faut que vous faſſiez encore un voyage à Genève.

LETTRE XLV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 26 de février.

DIDEROT doit vous avoir répondu, mon cher maître. Je ne ſais ce qu'il a fait ni ce qu'il fera de vos lettres. A l'égard de vos articles, ils ſont tous entre mes mains, n'en ſont pas ſortis, et, comme je vous l'ai mandé, n'en ſortiront que par votre ordre exprès. Si vous perſiſtez à vouloir qu'on vous les renvoye, j'en ferai un paquet que je remettrai à monſieur d'*Argental.* J'y ſuis d'autant plus diſpoſé que je perſiſte dans la réſolution de ne plus travailler à l'*Encyclopédie.* Au reſte, *Diderot* ne m'avait rien dit de votre lettre, et je n'ai ſu que par vous que vous redemandiez vos papiers. Encore une fois, ſoyez sûr que vous les aurez au premier mot que vous direz ; mais ſoyez sûr en même temps qu'ils ne courent aucun riſque d'être jamais remis à d'autres qu'à vous.

Il

Il eſt vrai que j'ai fort lieu de me plaindre de *Duclos*. Diſpenſez-moi du détail. L'origine de notre brouillerie vient de ce qu'il a voulu faire mettre, dans l'*Encyclopédie*, des choſes auxquelles je me ſuis oppoſé. Du reſte, on a fait ſur notre déſunion beaucoup d'hiſtoires qui ne ſont pas vraies. On n'oublie rien pour ſemer la zizanie entre nous. Ne dit-on pas dans Paris que vous avez lu, approuvé et conſeillé d'imprimer une des brochures qu'on a faites en dernier lieu contre nous? J'ai ſoutenu que cela n'était pas vrai, et je le ſoutiendrai contre tous. 1758.

M. de *Cubières* vient de m'envoyer la profeſſion de foi de Genève. Comme il ſerait facile d'embarraſſer ces gens-là avec quatre lignes de réponſe! mais je veux bien me taire, pourvu que les choſes en reſtent là, et que cette profeſſion de foi ne ſoit pas un nouveau prétexte d'injures.

Je ne ſais ce que c'eſt que le prétendu voyage de *Jean-Jacques* en Hollande. Il eſt toujours à Montmorenci, haïſſant, comme de raiſon, la nature humaine.

Adieu, mon cher et grand philoſophe; je ſuis auſſi dégoûté de la France que de l'*Encyclopédie*. Je trouve bien heureux ceux qui ſont à Genève, ſurtout quand ils ne ſont pas obligés de dire que les miniſtres croient la divinité de JESUS-CHRIST et les peines éternelles. *Vale*.

1758.

LETTRE XLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Laufane, 7 de mars.

EN réponfe de votre lettre du 26 de février, homme au-deffus de votre fiècle et de votre pays, renvoyez-moi mes guenilles. M. d'*Argental* me les fera tenir comme il pourra, à moins que vous ne puiffiez encore les faire contre-figner *Malesherbes*. Si on reprend la charrue mal attelée de l'*Encyclopédie*, et qu'on veuille de ces articles, je les renverrai corrigés. Je ne ceffe d'exhorter à tout quitter, à déclarer qu'on ne veut point ramer aux galères. Je fuis convaincu que trois mille foufcripteurs vous redemanderont à grands cris, et que la voix publique fera votre protection. Si vous êtes unis, fi on tient ferme, vous ferez maîtres abfolus; finon on fera efclave des libraires, des cenfeurs et des fots.

Diderot parle de fes engagemens avec les libraires; c'eft à eux à recevoir vos ordres et les fiens. Il parle d'une trentaine de mille livres. Vous en auriez eu deux cents mille, fi vous aviez voulu feulement entreprendre l'ouvrage à Laufane; et peut-être, fi on s'entendait, fi on avait du courage, fi on ofait prendre une réfolution, on pourrait très-bien finir ici l'*Encyclopédie*, l'imprimer ici auffi bien qu'à Paris, envoyer les tomes à *Briaffon*, qui enfuite donnerait aux foufcripteurs les volumes des planches qu'on peut graver à Paris, fans que la forbonne et les jéfuites s'en

mêlent. Si on était assez peu de son siècle et de son pays pour prendre ce parti, j'y mettrais la moitié de mon bien. J'aurais de quoi vous loger tous, et très-bien. Je voudrais venir à bout de cette affaire, et mourir gaiement. 1758.

Berne, Zurich et la Batavie crient que la vénérable compagnie qui *s'est fait rendre compte de votre article*, et qui, *ouï le rapport*, a donné *son édit*, est plus que socinienne; mais cela ne fait aucune sensation. Nous jouons la comédie à Lausane, et pardieu mieux qu'à Paris, et on la joue dans tous les cantons, dans tous les villages. Nous avons établi l'empire des plaisirs, et les prêtres sont oubliés.

Plût à Dieu que les encyclopédistes pussent s'établir parmi nous! ils seraient reçus à bras ouverts; mais ils n'en sauront jamais jusque là; ils resteront à Paris, persécutés et mal payés.

Quels sont les cuistres, les faquins, les misérables, les théologiens qui osent dire que j'ai approuvé ce qu'on a vomi contre l'*Encyclopédie*, c'est-à-dire contre moi? Que tout me fait aimer mon lac! et que je sens mon bonheur dans toute son étendue! A propos, vous avez dit, je ne sais où, dans l'*Encyclopédie*, ou du moins fait entendre que les lettres de *Leibnitz*, produites par *Kœnig*, n'étaient pas de *Leibnitz*. *Wolf* les avait vues et reconnues, et il me l'a écrit. Comptez qu'on ne vaut pas mieux à Berlin qu'à Paris, et qu'il n'y a de bon que la liberté. Qu'est-ce qu'un citoyen de Genève qui se dit libre, et qui va se mettre au pain d'un fermier général, dans un bois, comme un blaireau? *Vale, et me ama. V.*

1758.

LETTRE XLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de mars.

VOUS m'apprenez que je ſuis mort,
Je le crois et j'en ſuis bien aiſe ;
Dans mon tombeau fort à mon aiſe,
De vos vivans je plains le ſort.
Loin du ſéjour de la folie,
Des rois ſagement ſéqueſtré,
J'apprends à jouir de la vie,
Du jour que je fus enterré.

Me voilà revenu à mes Délices. Je ne peux pas ôter de la tête des prêtres l'idée que j'ai été votre complice. Je me recommande contre eux à DIEU *le père*, car pour *le fils*, vous ſavez qu'il a auſſi peu de crédit que *ſa mère* à Genève. Au reſte, on peut fort bien n'être pas l'intime ami de ces meſſieurs, et vivre tout doucement. Je ſuis très-fâché que vous ne veniez pas voir vos *ſociniens* en allant en Italie, très-fâché que vous ayez abandonné l'*Encyclopédie*, et encore plus fâché que *Diderot* et conſors ne l'aient pas abandonnée avec vous. Si vous vous étiez tenus unis, vous donneriez des lois. Tous les *cacouacs* devraient compoſer une meute ; mais ils ſe ſéparent, et le loup les mange. J'ai reçu, depuis peu, une lettre du *cacouac* roi de Pruſſe ; mais j'ai renoncé à lui comme à Paris, et je m'en trouve à merveille. Allez voir le pape,

et tâchez de repaſſer par les Délices : j'en ai fait un ſéjour qui mérite le nom qu'elles portent. Je ne crois pas qu'il y ait ſur la terre un être plus libre que moi. Voilà comme vous devriez vivre. Vous avez déjà la plus grande réputation que mortel puiſſe avoir ; mais le roi de Pruſſe en a auſſi, et n'en eſt pas plus heureux. Je prie DIEU qu'il n'en ſoit pas ainſi de vous. Mon grand philoſophe, ſoyez à jamais libre et heureux ; je vous aime autant que je vous eſtime. 1758.

LETTRE XLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 7 de juin.

PAR ma foi, mon grand et aimable et indépendant philoſophe, vous devriez apporter votre *Dinamique* à Genève. Qui vous empêche de paſſer par le mont Cénis ? Quoi, parce que quelques marmottes du pays, en manteau noir, ont ſigné qu'ils ſont d'accord avec vous dans le fond, et ont un peu biaiſé ſur la forme, vous éviteriez de paſſer par une ville où tous les honnêtes gens vous eſtiment et vous conſidèrent comme ils doivent ! Qui vous empêche de venir coucher chez M. *Necker* à la ville, et chez moi à la campagne ? Pour moi, je penſe que rien ne ferait mieux pour vous et pour les Génevois. Vous feriez voir hardiment que, dans le ſiècle où nous ſommes, les diſputes ſur la conſubſtantialité n'altèrent point l'union des gens ſages, et qu'on commence à devenir plus humain que théologien ; en un mot, pour la

1758. rareté du fait, pour l'édification publique et pour mon plaisir, je vous prie de passer hardiment par chez nous. S'il y a des sots, il faut les braver; et d'ailleurs un sujet, un pensionnaire du roi de France, un académicien doit être respecté dans une ville qui est sous la protection du roi, et qui ne subsiste que par l'argent qu'elle gagne avec la France, argent dont elle fait cent fois plus de cas que de l'*omoïousios.*

Vous avez fait en digne philosophe de dédier la *Dinamique* à un disgracié. Ce n'est pas qu'il entende un mot de votre livre; mais il sera plus flatté de votre attention qu'il ne l'eût été quand il donnait des audiences.

Je vous remercie de la bonté que vous avez de me faire parvenir votre ouvrage. J'en entendrai ce que je pourrai; car j'ai bien renoncé à la physique, depuis qu'aucune académie n'a pu m'apprendre le secret de se laver les mains dans du plomb fondu, sans se faire de mal, secret connu de tous les charlatans; et celui de chasser les mouches d'une maison comme font les bouchers de Strasbourg. Si vous savez ces grandes choses, je vous prie de m'en faire part.

Allez voir faire un pape, vous ne verrez pas grand'-chose; un bel opéra est plus agréable.

Je suis persuadé que vos voyages ne vous feront pas oublier l'*Encyclopédie.* Vous l'embellirez aux articles *Rome*, et *Pape*, et *Moines*, et vous leur direz tout doucement leurs vérités.

J'ai changé *Histoire*; j'en ai fait un article outrecuidant. S'il passe, à la bonne heure; sinon je me passerai bien qu'on l'imprime. Mes nièces et l'oncle suisse vous aiment de tout leur cœur.

1758.

LETTRE XLIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 de juillet.

CETTE lettre vous ſera rendue, mon cher et très-illuſtre confrère, par M. l'abbé *Morellet*, qui, quoique théologien et preſque docteur, fait le voyage de Lyon à Genève, tout exprès pour vous voir, et pour aller de là s'en vanter à Rome où il compte ſe rendre pour le conclave, qui probablement ne tardera pas à ſe tenir. Je ſuis ſeulement fâché qu'il n'ait pas à vous demander des lettres de recommandation pour votre ami *Benoît XIV*. Vous ſerez moins étonné de l'empreſſement qu'un théologien a de vous voir, ſans avoir envie de vous convertir, quand vous ſaurez que ce théologien eſt celui de l'*Encyclopédie*, mais non pas l'auteur de l'article *Enfer* qui vous a tant ſcandaliſé. M. l'abbé *Morellet* eſt une nouvelle et excellente acquiſition que nous avons faite; il eſt le quatrième théologien auquel nous avons eu recours, depuis le commencement de l'*Encyclopédie*. Le premier a été excommunié, le ſecond expatrié, et le troiſième eſt mort. Nous ne ſaurions en élever un; DIEU veuille que cela ne porte point de préjudice à notre nouveau collégue! J'oſe vous aſſurer que vous en ſerez fort content. Vous le trouverez auſſi tolérant, et probablement beaucoup plus aimable que votre prêtre de Lauſane; et je crois que vos miniſtres de Genève, en le voyant, prendront aſſez bonne opinion

1758. de la ſorbonne depuis que l'*Encyclopédie* ſe l'eſt aſſociée. Je me flatte que, par amitié pour moi, et par l'eſtime que vous prendrez bientôt pour lui, vous voudrez bien lui procurer, dans le pays où vous êtes, tous les agrémens qui dépendront de vous. Adieu, mon cher confrère ; je vous embraſſe de tout mon cœur, et j'eſpère que vous voudrez bien préſenter notre théologien à madame *Denis*. Celui-là lui permettrait bien de jouer la comédie à Genève ; il ſerait même homme à y prendre un rôle.

LETTRE L.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 2 de ſeptembre.

VOUS vouliez, mon cher philoſophe, aller voir le ſaint-père, et vous reſtez à Paris. Je ne voulais point aller en Allemagne, et j'en reviens. Je trouve en arrivant votre *Dinamique*. Je lis le diſcours préliminaire, je vous admire toujours, et je vous remercie de tout mon cœur.

Comment va l'*Encyclopédie* ? eſt-il vrai que *Jean-Jacques* écrit contre vous, et qu'il renouvelle la querelle de l'article de Genève ? On dit bien plus, on dit qu'il pouſſe le ſacrilége juſqu'à s'élever contre la comédie, qui devient le troiſième ſacrement de Genève. On eſt fou du ſpectacle dans le pays de *Calvin*.

Nos mœurs changent, Brutus, il faut changer nos lois.

On a donné trois pièces nouvelles faites à Genève même, en trois mois de temps, et de ces pièces je n'en ai fait qu'une. 1758.

Voilà l'autel du Dieu inconnu à qui cette nouvelle Athènes sacrifie. *Rousseau* en est le *Diogène;* et, du fond de son tonneau, il s'avise d'aboyer contre nous. Il y a en lui double ingratitude.

Il attaque un art qu'il a exercé lui-même, et il écrit contre vous qui l'avez accablé d'éloges. En vérité, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes.*

N'êtes-vous pas à Paris dans la consternation? Le roi de Prusse est dans l'embarras, *Marie-Thérèse* est aux expédiens, tout le monde est ruiné. *Rousseau* n'est pas le plus grave fou de ce monde. Ah, quel siècle! quel pauvre siècle! Répondez à mes questions, et aimez un solitaire qui regrette peu d'hommes et peu de choses, mais qui vous regrettera toujours, qui vous admire et qui vous aime.

LETTRE LI.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 19 de février.

J'AI besoin de savoir, mon cher et grand philosophe, si frère *Berthier*, de la société de JESUS, continue 1759.
encore à farcir ses menstrues de Trévoux d'injures et de sottises contre d'honnêtes gens qui ne pensent point à lui, tandis que douze de ses confrères sont dans les fers à Lisbonne, accusés et convaincus, dit-on,

1759. d'avoir encouragé les conjurés au parricide, au nom de la vierge *Marie* et de son fils JESUS, consubstantiel au père.

J'ai besoin de savoir ce que c'est qu'un monstre bavard qui a justifié la révocation de l'édit de Nantes et la Saint-Barthelemi.

Il me faut aussi le nom de l'avocat sans cause qui a griffonné des lettres hollandaises contre le roi de Prusse, jusqu'au moment du silence imposé par la bataille de Rosbac, et qui depuis s'est acharné contre la raison.

Et quel est le malheureux qui a engagé le parlement de Paris à se faire géomètre, mécanicien, métaphysicien, médecin, théologien, &c. pour juger vingt volumes in-folio de l'*Encyclopédie* ?

Vous qui savez tant de belles et bonnes choses, ne pourriez-vous point savoir aussi quelque chose des odieuses bêtises sur lesquelles je voudrais être instruit ?

J'avoue que j'aimerais bien mieux savoir à quoi vous vous occupez, et quelles vérités vous voulez apprendre aux hommes qui ne le méritent pas, dans un temps où la vérité est persécutée par les fripons et par les sots. Vous n'avez pas daigné revoir nos *sociniens* de Genève ; mais si vous allez jamais dans le pays du pape, des châtrés et des processions, passez par chez nous. Vous verrez que les prédicans de Genève respectent les tours de Ferney, les fossés de Tourney, et même les jardins des Délices. Dites-moi si *Jean-Jacques* est devenu tout-à-fait fou ; dites-moi si *Diderot* ne l'est pas d'avoir voulu continuer l'*Encyclopédie* en France ; et moi, j'avouerai que vous êtes

très-sage de vous être tiré de ce bourbier. Mon Dieu! que de bavarderies sur la population, sur le commerce, &c. Eh, *Jeans f......*, parlez moins de population, et peuplez. 1759.

Que dites-vous du roi de Prusse qui m'envoie deux cents vers de Breslau, pendant qu'il assemble près de deux cents mille hommes? que dites-vous d'*Helvétius* et de l'honneur qu'on lui a fait? mais que dites-vous de moi qui vous ennuie et qui vous aime?

LETTRE LII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 24 de février.

Il y a plus de six ans, mon cher et illustre maître, que je ne lis point les sottises menstruelles du *Garasse* de Trévoux; mais j'entends dire qu'elles n'ont point dégénéré. Ce que je sais, c'est que le frère *Berthier* et ses complices n'osent paraître actuellement dans les rues, de peur qu'on ne leur jette des oranges de Portugal à la tête. DIEU et M. de *Carvallho* nous feront raison de cette canaille.

L'apologiste de l'édit de Nantes et de la Saint-Barthelemi est un abbé de *Caveirac*, protecteur et protégé de cet évêque du Puy, *Pompignan*, dont nous avons la *Dévotion réconciliée avec l'esprit*, ou la réconciliation normande, et qui nous a aussi donné des *Questions sur l'incrédulité*, dont la première est pour prouver qu'il n'y a point d'incrédules, et le reste du livre pour les réfuter.

1759. L'avocat fans caufe qui prouvait, il y a deux ans, que le roi de Pruffe ferait anéanti dans trois mois, et qui entre les batailles de Rosbac et de Liffa s'eft mis à faire les *Cacouacs*, eft un nommé *Moreau*, penfionné de la cour pour fes *Lettres hollandaifes*.

Enfin le poliffon qui eft aujourd'hui l'oracle du parlement de Paris (ce tribunal refpectable qui ne s'embarraffe guère que le peuple ait du pain, pourvu qu'il ait les facremens), eft un décrotteur d'Orléans, appelé *Chaumeix*, qui eft venu à Paris, il y a fix mois, avec des fabots, et qui, pour gagner fon pain et boire fon eau, barbouille du papier contre vous et contre l'*Encyclopédie*.

Je n'entends point parler de *Jean-Jacques*, depuis fa capucinade contre moi. Pour *Diderot*, il s'acharne toujours à vouloir faire l'*Encyclopédie;* mais le chancelier, à ce qu'on affure, n'eft pas de cet avis; il va fupprimer le privilége de l'ouvrage, et donnera à *Diderot* la paix malgré lui. Je n'ai de nouvelles du roi de Pruffe que par fon argent; il m'a fait payer, il y a un mois, ma penfion de 1758. Vous voyez qu'il n'eft en refte avec perfonne.

Je ne fais pas fi on exigera de nous des rétractations, comme on l'a fait d'*Helvétius;* mais je fais que je n'en ai point à donner, et je crois qu'on peut être auffi heureux en buvant de l'eau du Rhône que de celle de la Seine. Adieu, mon cher et grand philofophe, ne m'oubliez pas auprès de mefdames vos nièces.

LETTRE LIII.

1759.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de mai, au château de Tourney. Venez nous y voir.

JE reçus hier la faveur de vos quatre volumes, mon cher philoſophe. Je dévorai d'abord votre *Laubruſſellerie :* cela eſt excellent. On n'aurait jamais brûlé un *Laubruſſel ;* on vous incendiera quelque jour. *Macte animo.* Vous ſerez des nôtres. *Luc* (vous connaiſſez *Luc*) me mande, du 11 d'avril, entre autres choſes: *Je tire une eſpèce de gloire que la même époque de la guerre que la France me fait, devienne celle de la guerre qu'on fait à Paris au bon ſens.*

Mais, s'il vous plaît, de quoi vous aviſez-vous de dire, dans vos *Elémens de philoſophie*, que les ſciences ſont plus redevables aux Français qu'à aucune nation? eſt-ce que vous êtes devenu flatteur? eſt-ce aux Français qu'on doit la machine parallactique, la pompe à feu, la gravitation, la connaiſſance de la lumière, l'inoculation, le ſemoir, les condons ou condoms? Parbleu, vous vous moquez; nous n'avons pas ſeulement inventé une brouette. Vous avez donc fait réimprimer votre article *Genève ?* Vous avez très-bien fait; mais vous faites trop d'honneur aux prédicans ſociniens; vous ne les connaiſſez pas, vous dis-je; ils ſont auſſi malins que les autres. Et les ſociniens de Genève, et les calviniſtes de Lauſane, et les fakirs et les bonzes ſont tous de la même

1759. eſpèce. Je laiſſe faire ceux de Paris ; mais pour mes Suiſſes et mes Allobroges, je les range, et je n'ai fait la plaiſanterie d'avoir un château à créneaux et à pont-levis que pour y pendre un prêtre de *Baal* à la première occaſion. J'ai deux curés dont je ſuis aſſez content. Je ruine l'un, je fais l'aumône à l'autre ; il prie DIEU pour moi ; et tout va bien.

Vous avez fort mal fait, quand vous êtes venu à Genève, de fréquenter la prêtraille. Quand vous y reviendrez, ne voyez que vos amis ; vous ſerez fêté et honoré.

L'aventure de l'*Encyclopédie* eſt le comble de l'inſolence et de la bêtiſe. Ce n'était pas en France qu'il fallait faire cet ouvrage. Quoi, vous répondez ſérieuſement à ce fou de *Rouſſeau*, à ce bâtard du chien de *Diogène !* Vous m'enhardiſſez ; je réponds moi à frère *Berthier* et à *tutti quanti ;* et vous verrez avec quelle impudence. Mais non, vous ne le verrez point, car on ne laiſſera pas paſſer ma beſogne. Pour vos quatre volumes philoſophiques, ils paſſeront ; car tout brûlable que vous êtes, vous êtes plus ſage que moi. Madame *Denis* vous fait mille complimens, vous lit et vous regrette ; ainſi fais-je.

1759.

LETTRE LIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 13 de mai.

Vous ne m'avez pas bien lu, mon cher et illuftre maître. Je n'ai point dit que les fciences fuffent plus redevables aux Français qu'à aucune des autres nations; j'ai dit feulement, et cela eft vrai, que *l'aftronomie phyfique* leur eft *aujourd'hui* plus redevable qu'aux autres peuples. Si vos occupations vous permettaient de lire ce qu'on a fait en France depuis dix ans, vous verriez que je n'ai rien exagéré. Depuis la mort de *Newton*, les Anglais ne font prefque plus rien que de nous prendre des vaiffeaux et de nous ruiner.

Ma *Laubruffellerie* aurait mieux valu, fi je l'avais faite auprès de vous; mais telle qu'elle eft, je crois qu'elle ne fera pas inutile à la philofophie. Les fanatiques grinceront les dents, et ne pourront pas mordre; je ne leur ai donné que des coups de baguette, mais cela les préparera aux coups de bâton. Quant à vous, mon cher ami, frappez fort; vous êtes en place marchande pour cela: *exurgat Deus, et diffipentur inimici ejus;* car ces gens-là font autant les ennemis de DIEU que ceux de la raifon.

J'eus, il y a quelques jours, la vifite d'un fort honnête jéfuite à qui je donnai de bons avis. Je lui dis que fa fociété avait eu grand tort de fe brouiller avec vous, qu'elle s'en trouverait mal, qu'elle en

1759. aurait l'obligation à leur beau *Journal de Trévoux*, et à leur fanatique *Berthier :* mon jésuite, qui apparemment n'aime pas *Berthier*, et qui n'est pas du *Journal*, applaudissait à mes remontrances. *Cela est bien fâcheux*, me disait-il; *oui très-fâcheux, mon R. P.*, lui répondis-je, *car vous n'aviez pas besoin de nouveaux ennemis*. Adieu, mon très-cher et très-illustre maître; je recommande à vos bonnes intentions et la canaille jésuitique, et la canaille jansénienne, et la canaille sorbonique, et la canaille intolérante. Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 d'auguste.

CONNAISSEZ-VOUS, mon cher philosophe, un *Siméon la Vallette*, ou *Siméon Vallette*, ou *Simon Valet*, lequel fait des lignes courbes et de petits vers? Il se renomme de vous; mais j'ai perdu sa lettre. Je ne sais où le prendre: où est-il? et quel homme est-ce?

Que dites-vous de *Maupertuis*, mort entre deux capucins? Il était malade depuis long-temps d'une réplétion d'orgueil; mais je ne le croyais ni hypocrite ni imbécille. Je ne vous conseille pas d'aller jamais remplir sa place à Berlin; vous vous en repentiriez. Je suis *Astolphe* qui avertit *Roger* de ne pas se fier à l'enchanteresse *Alcine;* mais *Roger* ne le crut pas.

Votre

Votre livre eſt charmant; il fait mes délices au point que je vous pardonne d'avoir vu des prêtres à Genève. Je mène tous ces faquins-là aſſez bon train. J'ai un château à la porte duquel il y a quatre jéſuites : ils m'ont abandonné frère *Berthier;* je leur fais de petits plaiſirs, et ils me diſent la meſſe quand je veux bien l'entendre. Mes curés reçoivent mes ordres, et les prédicans genevois n'oſent me regarder en face. Je brave M. *Catbrée* autant que je le mépriſe, et je plains *Diderot* d'être à Paris. 1759.

Toutes les lettres de Vienne diſent le marquis de Brandebourg écraſé; quelques lettres de Saxe le diſent vainqueur, et je ne crois ni l'un ni l'autre. Vous ſavez qu'il faut peu croire; ſoyez pourtant certain que l'oncle et la nièce vous aiment de tout leur cœur. Point de philoſophie ſans amitié.

LETTRE LVI.

DE M. D'ALEMBERT.

À Paris, ce 27 de ſeptembre.

CETTE lettre vous ſera rendue, mon cher et illuſtre confrère, par M. l'abbé de *Saint-Non*, neveu de M. de *Boullongne*, qui va en Italie pour y voir les chefs-d'œuvre des arts, y entendre de bonne muſique, et y connaître les bouffons de toute eſpèce que ce pays renferme. Il paſſe par Genève pour aller à Rome; et avant d'aller demander la bénédiction du pape, il ſouhaite recevoir la vôtre. Si feu votre ami

1759. *Benoît XIV* vivait encore, je vous demanderais une lettre de recommandation pour notre voyageur; mais la philoſophie a perdu juſqu'au pape. Je me borne donc à vous prier de procurer à M. l'abbé de *Saint-Non* tous les agrémens qui dépendront de vous, parmi les hérétiques avec leſquels vous vivez. Il vous rapportera des indulgences, et vous aſſurera en attendant de toute la reconnaiſſance que j'aurai de ce que vous voudrez bien faire pour lui. Si vous le préſentez à quelqu'un de nos ſociniens honteux, gardez-vous bien de prononcer mon nom; il eſt trop mal ſur leurs papiers. Je crois au reſte que notre voyageur eſt peu curieux de ſociniens comme eux; il leur préfère un catholique comme vous, et il va chercher à Genève ce qu'il aurait dû trouver à Paris. Adieu, mon cher philoſophe; ne m'oubliez pas auprès de madame *Denis*.

LETTRE LVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

Je trouve, mon cher philoſophe, qu'un conſeiller du parlement n'a rien de mieux à faire que d'aller en Italie. M. l'abbé de *Saint-Non* m'a paru digne de ce voyage que vous vouliez faire. Si jamais l'envie vous en reprend, paſſez hardiment par Genève, et ſeulement ne donnez plus ſur nous la préférence à des prêtres ſociniens. Vous êtes bien bon de ſonger

s'ils exiſtent. S'ils oſaient, ils reconnaîtraient JESUS-CHRIST pour DIEU, s'ils pouvaient à ce prix aſſiſter à mes ſpectacles, et être admis au petit théâtre que j'ai fait à Tourney, tout près des Délices. Les Genevois ſe battent pour avoir des rôles. 1759.

Vous avez daigné accabler ce fou de *Jean-Jacques* par des raiſons ; et moi je fais comme celui qui, pour toute réponſe à des argumens contre le mouvement, ſe mit à marcher. *Jean-Jacques* démontre qu'un théâtre ne peut convenir à Genève, et moi j'en bâtis un. De meilleurs philoſophes que *Jean-Jacques* écrivent ſur la liberté, et moi je me ſuis fait libre. Si quelqu'un eſt en ſouci de ſavoir ce que je fais dans mes chaumières, et s'il me dit : *Que fais-tu là, maraud?* Je lui réponds : *Je règne ;* et j'ajoute que je plains les eſclaves. Votre pauvre *Diderot* s'eſt fait eſclave des libraires, et eſt devenu celui des fanatiques. Si j'avais un terme plus fort que celui du mépris et de l'exécration, je m'en ſervirais pour tout ce qui ſe paſſe à Paris. Vous êtes né, mon cher philoſophe, dans le temps de madame de *la Raubière ;* vous demanderez ce que c'eſt ; madame de *la Raubière* diſait que c'était un f. . . . temps.

J'ai entendu parler d'un frère *l'Arrivée*, jéſuite, qui confeſſe, dit-on, *Meſdames*, et qui eſt à la cour en grand crédit. On dit que c'eſt le plus pétulant idiot qui ſoit dans l'Egliſe de DIEU. Ne trouvez-vous pas que le nom de *l'Arrivée* eſt celui d'un valet de comédie? On dit que ce marouſle ſe mêle d'être perſécuteur. Quand il s'agit de faire du mal, les janſéniſtes, les moliniſtes ſe réuniſſent, et tous les philoſophes ſont ou diſperſés ou ennemis les uns des

1759. autres. Quels chiens de philosophes ! ils ne valent pas mieux que nos flottes, nos armées et nos généraux.

Dulce mari magno, &c.

Je finirai ma vie en me moquant d'eux tous ; mais je voudrais m'en moquer avec vous. Je vous embrasse en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron*, en *Julien*, en *Collins*, en *Hume*, en *Shaftesbury*, en *Midleton*, *Bolingbroke*, &c. &c.

LETTRE LVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 15 de décembre.

VOTRE *Siméon Valette*, ou *Valet*, ou *la Valette* est chez moi, mon cher philosophe ; il s'est fait moine dans mon couvent, mais on ne reçoit pas de moines sans savoir d'où ils viennent et qui ils sont. Cet homme ne donne aucuns renseignemens ; il paraît assez bon diable, mais je veux au moins savoir qui est ce diable. Où l'avez-vous connu ? qui répond de lui ? *Quis*, *quid*, *ubi*, *quibus auxiliis*, *cur*, *quomodo*, *quando* ? Nous allons donc avoir la paix ; votre pension berlinoise sera bien assurée. Je vous plaindrai, si vous restez à Paris ; je vous plaindrai, si vous allez en Prusse ; mais par-tout où vous serez, je vous aimerai de tout mon cœur. Mes complimens à frère *Berthier* et à *tutti quanti*.

LETTRE LIX. 1759.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de décembre.

Le nouveau moine ou frère lai que vous venez de recevoir, mon cher et illustre maître, m'a été adressé, il y a plusieurs années, par une nièce de mademoiselle *Quinault*, qui est mariée à Bourges, et qui me le recommanda. Il me parut comme à vous assez bon diable, et d'ailleurs je lui trouvai quelques connaissances mathématiques. Il présenta, quelque temps après, à l'académie des sciences, un traité de gnomonique qu'elle approuva, et qu'il m'a fait l'honneur de me dédier. Depuis ce temps il a été errant de ville en ville, et m'a écrit de temps en temps pour m'engager à le placer, sans que j'en aye pu trouver les moyens. Je suis aise qu'il ait trouvé un asile chez vous, et je crois que vous en pourrez tirer quelque secours; au surplus, je ne vous demande vos bontés pour lui qu'autant qu'il s'en rendra digne.

Je ne crois pas la paix si prochaine que vous, mais je la désire encore plus que je n'en doute, et je la désire par mille raisons. Je suis bien las de Paris; mais serai-je mieux ailleurs? c'est ce qui est fort incertain. Vous avez choisi, comme *Marthe*, la meilleure part; mais vous êtes riche et je suis pauvre. Je n'attends que la paix pour voyager; je tâterai de différens pays, *et quamprimùm tetigero benè moratam ac liberam civitatem, in ea conquiescam.* Peut-être, *quod Deus avertat!*

finirai-je comme *Scarmentado*. On continue toujours
1759. ici à nous persécuter, et à nous susciter tracasseries sur tracasseries. Voilà encore une querelle d'allemand qu'on fait à *Diderot* et aux libraires, au sujet des planches de l'*Encyclopédie* : j'espère qu'ils s'en tireront avantageusement, car pour le coup ils n'ont affaire ni au parlement ni à la sorbonne. Adieu, mon cher philosophe; quand je vous vois du port contempler les orages, je me rappelle ces vers de *Virgile* :

Hos ego digrediens lacrymis affabar obortis :
Vivite felices, quibus est fortuna peracta
Jam sua ; nos alia ex aliis in fata vocamur.
Vobis parta quies ; nullum maris æquor arandum.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE LX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 14 d'avril.

QUAND on a le bonheur d'être dans un pays
1760. libre, mon cher et grand philosophe, on est bien heureux; car on peut écrire librement pour la défense des philosophes, contre les invectives de ceux qui ne le sont pas.

Quand on a le malheur d'être dans un pays de persécution et de servitude, au milieu d'une nation esclave et moutonnière, on est bien heureux qu'il y ait dans un pays libre des philosophes qui puissent élever la voix.

Quand les philosophes persécutés auront lu l'apologie écrite en leur faveur par le philosophe libre, ils remercieront DIEU et l'auteur. 1760.

Voilà, mon cher philosophe, ma réponse à une petite feuille que je viens de recevoir de Genève (*). Ne sauriez-vous point par hasard qui m'a fait ce présent-là? Ce ne saurait être vous, car depuis quatre jours tout le monde veut ici que vous soyez mort; on vous désignait même, à quatre lieues d'ici, l'ancien évêque de Limoges pour successeur; votre éloge aurait été fait par un prêtre, et cela eût été plaisant; j'aime pourtant mieux ne pas entendre votre éloge sitôt, dût-il être fait par le frère *Berthier* ou par M. de *Pompignan*.

Il faudrait imprimer, à la suite du discours de notre nouveau confrère, une épître que je viens de recevoir du roi de Prusse contre les fanatiques; les dévots, les jésuites et notre saint-père le pape y sont bien traités. Adieu, mon cher et grand philosophe; vivez long-temps, et portez-vous bien, tout mort que vous êtes.

P. S. Il ne manquait plus à la philosophie que le coup de pied de l'âne. On va jouer sur le théâtre de la comédie française une pièce intitulée: *Les philosophes modernes. Préville* doit y marcher à quatre pattes pour représenter *Rousseau.* Cette pièce est fort protégée. Versailles la trouve admirable.

(*) Les *Quand*, volume de *Facéties*.

1760.

LETTRE LXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'avril.

MON cher et digne philoſophe, j'avoue que je ne ſuis pas mort, mais je ne peux pas dire que je ſois en vie ; *Berthier* ſe porte bien, et je ſuis malade ; *Abraham Chaumeix* digère, et je ne digère point : auſſi ma main ne vous écrit pas, mais mon cœur vous écrit ; il vous dit qu'il eſt ſenſiblement affligé de voir les fanatiques réunis pour accabler les philoſophes, tandis que les philoſophes diviſés ſe laiſſent tranquillement égorger les uns après les autres. C'eſt grand dommage que *Jean-Jacques* ſe ſoit mis tout nu dans le tonneau de *Diogène ;* c'eſt le sûr moyen d'être mangé des mouches. Eſt-il poſſible qu'on laiſſe jouer cette farce impudente dont on nous menace? c'eſt ainſi qu'on s'y prit pour perdre *Socrate.* Je ne crois pas que la comédie des nuées approche des opéra comiques de la foire. Je crois *Favart* et *Vadé* fort ſupérieurs au *Gilles* d'Athènes, quoi qu'en diſe madame *Dacier ;* mais enfin ce fut par là que les prêtres commencèrent à préparer la ruine des ſages. La perſécution éclate de tous côtés dans Paris ; les janſéniſtes et les jéſuites ſe joignent pour égorger la raiſon, et ſe battent entre eux pour les dépouilles. Je vous avoue que je ſuis auſſi en colère contre les philoſophes qui ſe laiſſent faire que contre les marauds qui les oppriment. Puiſque je ſuis en train de me

fâcher, je paſſe à *Luc ;* il fait le plongeon, il déſavoue ſes œuvres, il les fait imprimer tronquées; cela eſt bien plat, quand on a cent mille hommes; mais cet homme-là ſera toujours incompréhenſible. Il m'envoie tous les huit jours des paquets les plus outrecuidans, les plus terribles de vers et de proſe; des choſes à faire coffrer le receveur, ſi le receveur était à Paris; et il ne m'envoie point l'épître qu'il vous a adreſſée, qui eſt, dit-on, ſon meilleur ouvrage. Il ne ſait pas trop ce qu'il veut, et ſait encore moins ce qu'il deviendra; il ſerait bien à ſouhaiter qu'il ſe mît à devenir ſage; il eût été le plus heureux des hommes, s'il avait voulu; et il valait cent fois mieux être le protecteur de la philoſophie que le perturbateur de l'Europe. Il a manqué une belle vocation; vous devriez bien lui en dire deux mots, vous qui ſavez écrire, et qui oſez écrire. Il eſt très-faux que l'abbé de *Prades* l'ait trahi : il écrivait ſeulement au miniſtre de France pour avoir la permiſſion de faire un voyage en France, et cela dans un temps où nous n'étions pas en guerre avec le Brandebourg. S'il avait en effet tramé une trahiſon contre ſon bienfaiteur, ſoyez très-perſuadé qu'on ne ſe ſerait pas borné à lui donner un appartement dans la citadelle de Magdebourg. Vous ſavez que d'*Arget* a mieux aimé un petit emploi ſubalterne à Paris que deux mille écus de gages, et le magnifique titre de ſecrétaire. *Algarotti* a préféré ſa liberté à trois mille écus de gages, je dis trois mille écus d'Empire. Vous ſavez que *Chazot* a pris le même parti; vous ſavez que *Maupertuis*, pour s'étourdir, s'était mis à boire de l'eau de vie, et en eſt mort; vous ſavez bien d'autres

1760. choſes ; vous ſavez ſurtout que vous n'avez une penſion de cinquante louis que comme un hameçon. Faites vos réflexions ſur tout cela. Je me fie à votre probité, et je veux avoir votre amitié. Mandez-moi, je vous en prie, à quoi en eſt la perſécution contre les ſeuls hommes qui puiſſent éclairer le genre-humain. N'imitez pas le pareſſeux *Diderot ;* conſacrez une demi-heure de temps à me mettre un peu au fait. On prétend que la cabale dit : *Oportet Diderot mori pro populo.*

Le *Dictionnaire encyclopédique* continue-t-il ? ſera-t-il défiguré et avili par de lâches complaiſances pour des fanatiques, ou bien ſera-t-on aſſez hardi pour dire des vérités dangereuſes ? eſt-il vrai que de cet ouvrage immenſe, et de douze ans de travaux, il reviendra vingt-cinq mille francs à *Diderot*, tandis que ceux qui fourniſſent du pain à nos armées gagnent vingt mille francs par jour ? voyez-vous *Helvétius ?* connaiſſez-vous *Saurin ?* qui eſt l'auteur de la farce contre les philoſophes ? qui ſont les faquins de grands ſeigneurs et les vieilles catins dévotes de la cour qui la protégent ? Ecrivez-moi par la poſte, et mettez hardiment : *A Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi, au château de Ferney, par Genève ;* car c'eſt à Ferney que je vais demeurer dans quelques ſemaines. Nous avons Tourney pour jouer la comédie, et les Délices ſont la troiſième corde à notre arc. Il faut toujours que les philoſophes aient deux ou trois trous ſous terre, contre les chiens qui courent après eux. Je vous avertis encore qu'on n'ouvre point mes lettres, et que quand on les ouvrirait, il n'y a rien à craindre du miniſtre des affaires étrangères, qui mépriſe autant

que nous le fanatiſme moliniſte, le fanatiſme janſéniſte, et le fanatiſme parlementaire. Je m'unis à vous en *Socrate*, en *Confucius*, en *Lucrèce*, en *Cicéron* et en tous les autres apôtres; et j'embraſſe vos frères, s'il y en a, et ſi vous vivez avec eux. 1760.

LETTRE LXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 de mai.

Mon cher et grand philoſophe, je ſatisfais, autant qu'il eſt en moi, aux queſtions que vous me faites. La pièce contre les philoſophes a été jouée vendredi pour la première fois, et hier pour la troiſième, et juſqu'ici avec beaucoup d'affluence. On dit (car je ne l'ai point vue et ne la verrai point) qu'elle n'eſt pas mal écrite, ſurtout dans le premier acte; que du reſte il n'y a ni conduite ni invention. Nous n'y ſommes attaqués *perſonnellement* ni l'un ni l'autre. Les ſeuls maltraités ſont *Helvétius*, *Diderot*, *Rouſſeau*; *Duclos*, madame *Geoffrin* et mademoiſelle *Clairon*, qui a tonné contre cette infamie. Il me paraît en général que les honnêtes gens en ſont indignés. Juſqu'à préſent la pièce n'a été applaudie que par des gens payés, preſque tous les billets de parterre ayant été donnés. Le premier jour, entre autres, il y en avait quatre cents cinquante de donnés, et malgré cela le peu de ſpectateurs libres qui reſtaient, furent révoltés au point qu'à la ſeconde repréſentation on

1760. a été obligé de retrancher plus de cinquante vers. Le but de cette pièce eſt de repréſenter les philoſophes, non comme des gens ridicules, mais comme des gens de ſac et de corde, ſans principe et ſans mœurs; et c'eſt M. *Paliſſot*, m...... de ſa femme et banqueroutier, qui leur fait cette leçon.

Les protecteurs femelles (déclarés) de cette pièce ſont meſdames......; ainſi la pièce a pour elle des *catins* en fonctions et des *catins* honoraires; en hommes, il n'y a juſqu'ici de protecteur déclaré que maître *Aliboron* dit *Fréron*, de l'académie d'Angers; mais il n'eſt certainement que ſous-protecteur, et l'atrocité de la pièce eſt telle qu'elle ne peut avoir été jouée ſans protecteurs puiſſans. On en nomme pluſieurs qui tous la déſavouent. Les ſeuls qui ſoient un peu plus francs, ſont meſſieurs les gens du roi, *Séguier* et *Joly de Fleuri*, auteurs de ce beau réquiſitoire contre l'*Encyclopédie*. M. *Séguier* a dit, en plein foyer, qu'ils avaient lu la pièce, et qu'ils n'y avaient rien trouvé de répréhenſible. Voilà, mon cher philoſophe, ce que je ſais ſur ce ſujet. Vous êtes indigné, dites-vous, que les philoſophes ſe laiſſent égorger; vous en parlez bien à votre aiſe; et que voulez-vous qu'ils faſſent? écriront-ils contre *Paliſſot*? en vaut-il la peine? contre des femmes, contre des gens puiſſans et inconnus qui protégent la pièce et qui le nient? C'eſt à vous, mon cher maître, qui êtes à la tête des lettres, qui avez ſi bien mérité de la philoſophie, et ſur qui la pièce tombe plus peut-être que ſur perſonne; c'eſt à vous, qui n'avez rien à craindre, à venger l'honneur des gens de lettres outragés. Vous en avez un moyen bien sûr et bien facile; c'eſt de

retirer des mains des comédiens votre pièce qu'on répète actuellement, et de leur déclarer que vous ne voulez pas être joué ſur le théâtre où l'on vient de mettre de pareilles infamies. Tous les gens de lettres vous en ſauront gré, et vous regarderont comme leur digne chef. Si vous daignez m'en croire, vous ſuivrez ce conſeil. Je ſuis ſur les lieux, et mieux à portée que vous de juger de l'effet que cette démarche produira. 1760.

Il eſt vrai que l'épître que le roi de Pruſſe m'a adreſſée eſt peut-être ce qu'il a fait de mieux. Je viens d'en recevoir encore un autre papier intitulé : *Rélation de Phihihu, émiſſaire de l'empereur de la Chine.* C'eſt une ſatire violente des prêtres. Je ne ſais ce qu'il deviendra, et moi auſſi ; mais ſi la philoſophie n'a pas en lui un protecteur, ce ſera grand dommage.

Je ne connais que légérement *Helvétius* ; mais je ne puis m'empêcher d'être indigné de la barbarie avec laquelle on le traite. A l'égard de *Saurin*, je le vois plus ſouvent ; c'eſt un homme d'un eſprit plus juſte que chaud : ſa pièce de Spartacus a, ce me ſemble, de beaux endroits.

J'ignore abſolument quel ſera le ſort de l'*Encyclopédie*. J'ai donné preſque entièrement aux libraires ma partie mathématique, à l'exception des deux dernières lettres ; du reſte, je ne me mêle et ne me mêlerai de rien. On grave actuellement les planches qu'apparemment la ſorbonne et le parlement ne condamneront pas, et dont on aura un volume cette année.

Voilà, mon cher philoſophe, le triſte état de la philoſophie, que milord *Shafteſbury* appellerait bien

1760. aujourd'hui *poor lady.* Vous voyez combien elle eſt malade; elle n'a de recours qu'en vous; elle attend avec impatience et avec confiance ce que vous voudrez bien faire pour elle. Je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE LXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Tourney, 26 de mai.

MON cher et grand philoſophe, j'ai ſuivi vos conſeils; j'ai retiré ma pièce; je n'ai pas voulu que les comédiens jouaſſent quelque choſe de moi, immédiatement après avoir déshonoré la nation. Comme je ne donnais mon très-faible drame (*) ni par vaine gloire ni par intérêt, et que j'abandonne tout aux comédiens, je ne perds rien à mon ſacrifice.

Je n'ai point vu la pièce contre les philoſophes; j'en ignore juſqu'au titre. Il pleut des monoſyllabes. On m'a envoyé les *Que*, on m'a promis les *Oui*, les *Non*, les *Pour*, les *Qui*, les *Quoi*, les *Si.* Il eſt très-bon de rire aux dépens des faquins qui font les importans, et des abſurdes feſeurs de réquiſitoires; je crois que chacun aura ſon tour.

On parle d'une comédie de *Hume*, à la tête de laquelle on vous appelle par votre nom. (**)

Pourriez-vous me rendre un petit ſervice? J'ai fait jadis des Elémens de *Newton :* ils ſe trouvent dans l'édition des *Cramer;* je les ai fait examiner avec ſoin.

(*) La tragédie de Tancrède.

(**) L'Ecoſſaiſe.

On trouve que je ne me ſuis pas mépris : pourrai-je les faire approuver par l'académie des ſciences? comment faut-il s'y prendre? 1760.

Mettez-moi un peu au fait des ſottiſes courantes; je tâcherai de les peindre; cela m'amuſe quand je digère mal. Vous devriez venir nous voir; les *Cramer* imprimeraient tout ce que vous voudriez; et à l'égard des plats ſociniens honteux, vous les recevriez dans votre antichambre, comme de raiſon.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, ainſi fait madame *Denis*.

J'apprends que demoiſelle *Clairon* eſt malade : cela concourt à la ſouſtraction de ma pauvreté tragique; mais je ne veux pas que cela m'en ôte l'honneur.

LETTRE LXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 de juin.

MON cher philoſophe et mon maître, les *Si*, les *Pourquoi* ſont bien vigoureux; les remarques ſur la *Prière du déiſte* fines et juſtes; cela reſtera : on pourrait y joindre les *Que*, les *Oui*, les *Non*, parce qu'ils ſont plaiſans, et qu'il faut rire. On a oublié le cadavre ſur lequel on vient de faire toutes ces expériences, et les expériences ſubſiſteront.

La Viſion eſt bien; mais c'eſt un grand malheur et une grande imprudence d'avoir mêlé, dans cette plaiſanterie, madame la princeſſe de *R* * *. J'en ſuis déſeſpéré; ce trait a révolté. Il n'eſt pas permis

1760. d'infulter à une mourante, et le duc de *Choifeul* doit être irrité. On ne pouvait faire une faute plus dangereufe; j'en crains les fuites pour la bonne caufe. On a mis en prifon *Robin-mouton* du palais royal (*); cela peut aller loin : cette feule pierre d'achoppement peut renverfer tout l'édifice des fidelles.

Paliffot m'a écrit, en m'envoyant fa pièce. J'ai prié M. d'*Argental* de vouloir bien lui faire paffer ma réponfe, et d'en faire tirer copie, *ne varietur*. Je lui dis dans cette réponfe que je regarde les encyclopédiftes comme mes maîtres, &c. Sa lettre porte qu'il n'a fait fa comédie que pour venger mefdames de *R*..... et de *la M*... d'un libelle iéfolent de *Diderot* contre elles, libelle avoué par *Diderot*. Je lui dis que je n'en crois rien; je lui dis qu'on doit éclaircir cette calomnie; et voilà que dans *la Vifion* on infulte madame la princeffe de *R*.....: cela eft défefpérant. Je ne peux plus rire; je fuis réellement très-affligé. Dès que la préface ou poft-face de la comédie des Philofophes parut, je fus indigné. J'écrivis à *Thiriot*; je le priai de vous parler, et de chercher le malheureux libelle de la *Vie heureufe*, du malheureux *la Métrie*, qu'on veut imputer à des philofophes. La cour ne fait pas d'où font tirés ces paffages fcandaleux, et les attribuera aux frères, et dira, *Paliffot eft le vengeur des mœurs*; et on coffrera les frères, et on aura les philofophes en horreur.

O frères, foyez donc unis; *fratrum quoque gratia rara eft.*

Mandez-moi, je vous en fupplie, où l'on en eft. On fera, fans doute, un recueil des pièces du procès.

(*) Le libraire *Robin*.

Serait-il

Serait-il mal à propos de mettre à la tête une belle préface, dans laquelle on verrait un parallèle des mœurs, de la ſcience, des travaux, de la vie des frères, de leurs belles et bonnes actions, et des infamies de leurs adverſaires? Mais, ô frères! ſoyez unis. 1760.

Quand je vous écrivis, en beau ſtyle académique, je m'en ...., et que vous me répondîtes en beau ſtyle académique que vous vous en ...., c'eſt que je riais comme un fou d'un ouvrage de quatre cents vers (*), fait il y a quelque temps, où *Fréron*, et *Pompignan*, et *Chaumeix* jouent un beau rôle. On dit que ce poëme eſt imprimé. Il eſt, je crois, de feu *Vadé*, dédié à maître *Abraham*; et maître *Joli* eſt prié de le faire brûler. La *Paliſſoterie* eſt venu ſur ces entrefaites; et j'ai dit, ah! *Vadé*, pourquoi êtes-vous mort avant la *Paliſſoterie*?

Et alors on m'envoyait de mauvais *Quand* et de mauvais *Pourquoi* contre moi, et je diſais je m'en .... en ſtyle académique.

Et dites au diacre *Thiriot* qu'il perſévère dans ſon zèle, et qu'il m'envoye toutes les pièces des fidelles, et toutes celles des fanatiques, et des hypocrites ennemis de la raiſon. Et ſoyez unis en *Epicure*, en *Confucius*, en *Socrate* et en *Epictète*; et venez aux Délices qui ſont devenues l'endroit de la terre qui reſſemble le plus à Eden, et où l'on ſe ..... de maître *Joli* et de maître *Chaumeix*. Cependant mon ancien diſciple-roi eſt un peu follet, et je le lui ai écrit, et il n'en eſt pas diſconvenu. DIEU vous comble toujours de ſes grâces! et vivez indépendant, et aimez-moi.

(*) Le pauvre Diable.

1760.

LETTRE LXV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 16 de juin.

Mon cher et illuſtre maître, 1°. ce n'eſt pas tout d'être *mourante*, il faut encore n'être pas vipère. Vous ignorez ſans doute avec quelle fureur et quel ſcandale madame de *R*.... a cabalé pour faire jouer la pièce de *Paliſſot ;* vous ignorez qu'elle a empêché qu'on ne jouât votre tragédie, que les comédiens voulaient repréſenter avant *les Philoſophes*, eſpérant par là gagner de l'argent et du temps, et fuir ou éloigner la honte dont ils ſont couverts ; vous ignorez qu'elle s'eſt fait porter à la première repréſentation, toute *mourante* qu'elle eſt, et qu'elle fut obligée, tant elle était malade ce jour-là, de ſortir avant la fin du premier acte. Quand on eſt atroce et méchante à ce point, on ne mérite, ce me ſemble, aucune pitié, eût-on.... avec DIEU le père et ſon fils.

2°. Cette méchante femme d'ailleurs a été ménagée dans *la Viſion :* on dit, il eſt vrai, qu'elle eſt bien malade, mais cela ne lui fait aucun tort ; et ſi c'eſt-là un crime, j'ai grand'peur pour celui qui imprimera ſes billets d'enterrement ; car puiſqu'il n'eſt pas permis de dire qu'elle ſe meurt, il le ſera encore moins de dire qu'elle eſt morte.

3°. Il eſt très-vrai qu'on a arrêté *Robin-mouton* du palais royal.

Ils m'ont pris ce pauvre Robin,
Robin-mouton qui par la ville
Vendait tout pour un peu de pain, &c.

1760.

Mais ſoyez sûr que madame de *R*.... n'en eſt pas la cauſe. Ceux qui perſécutent les philoſophes ne ſe ſoucient guère ni de DIEU ni d'elle; mais ils ſont au déſeſpoir d'être démaſqués; *hinc iræ*, *hinc lacrymæ*. Ils croyaient qu'on ferait la dupe de leurs *cachoteries*, et ils ſe voient l'objet des cris et de la haine publique. Je ne vous en dis pas davantage; mais ſouvenez-vous de ce que je vous ai marqué dans ma dernière lettre que vos *amis* l'étaient encore plus de *Paliſſot*, et reliſez *la Viſion* dans cette idée, vous verrez clair.

4°. Il eſt très-vrai que la perſécution eſt plus grande que jamais. On vient d'arrêter et de mettre à la baſtille un abbé *Morellet*, *Morlet* ou *Mords-les*, qu'on accuſe ou qu'on ſoupçonne d'avoir fait cette *Viſion*, item d'avoir fait les *Si* et les *Pourquoi*, item les notes ſur la *Prière du déiſte*. Je ne ſais ce qui en eſt; mais je ſais ſeulement que c'eſt un homme de beaucoup d'eſprit, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, que je vous avais adreſſé il y a un an à Genève, et qui ne vous y trouva pas: au reſte, il eſt traité à la baſtille avec beaucoup d'égards et de ménagemens. Tout Paris crie, tout Paris s'intéreſſe pour lui. Il y a apparence que ſa captivité ne ſera ni longue ni fâcheuſe, et il lui reſtera la gloire d'avoir vengé la philoſophie contre les *Paliſſots* mâles et femelles, contre les *Paliſſots* de Nancy et ceux de Verſailles.

5°. *Paliſſot* ſe vante d'avoir reçu de vous une lettre

1760. pleine d'éloges; il va, dit-il, la faire imprimer. M. d'*Argental* sera à portée de lui donner le démenti.

6°. Il vous mande qu'il a voulu venger mesdames de *R*..... et de *la M*.... C'est un mensonge impudent; car depuis deux ans il est brouillé avec madame de *la M*...., et il en tient les propos les plus insolens et les plus infames. Elle ne l'ignore pas, non plus que M. d'*Ayen*, et tous deux ont regardé sa pièce comme une infamie.

7°. Je ne crois pas plus que vous que *Diderot* ait jamais rien écrit contre ces deux femmes; ce qui est certain, c'est que personne n'avait plus à s'en plaindre que moi, et qu'assurément je n'ai rien écrit contre elles. Mais quand *Diderot* aurait été coupable, fallait-il, pour venger madame de *R*....., attaquer *Helvétius* et tous les encyclopédistes qui ne lui avaient fait aucun mal?

8°. J'ai grande envie de voir le petit poëme dont vous me parlez. Je suis certain que *feu Vadé* a des héritiers auprès de Genève. Vous devriez bien vous adresser à eux pour me faire parvenir ce poëme; mais s'il n'y a rien sur la pièce des *philosophes*, on ne sera pas content de *feu Vadé*.

9°. C'est très-bien fait au chef de recommander l'union aux frères; mais il faut que le chef reste à leur tête, et il ne faut pas que la crainte d'humilier des polissons protégés l'empêche de parler haut pour la bonne cause, sauf à ménager, s'il le veut, les protecteurs qui au fond regardent leurs protégés comme des polissons.

10°. Avez-vous lu le mémoire de *Pompignan*? Il faut qu'il soit bien mécontent de l'académie, car il

ne lui en a pas envoyé d'exemplaire, quoiqu'il l'ait envoyé par-tout. Pour répondre à ce qu'il dit sur *sa naissance*, on vient, dit-on, de faire imprimer sa généalogie qui remonte, par une filiation non interrompue, depuis lui jusqu'à son père. 1760.

11°. Tout mis en balance, le meilleur parti est toujours de finir par la phrase académique, *je m'en ....*; c'est aussi ce que je fais de tout mon cœur. Les sottises des hommes méritent qu'on en rie, et non pas qu'on s'en fâche.

Adieu, mon cher et grand philosophe; j'attends votre catéchisme newtonien, et je ne vous ferai pas attendre dès que je l'aurai.

LETTRE LXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de juin.

Ma cousine *Vadé* me mande qu'elle a recouvré cet ouvrage moral depuis trois mois, et que notre cousin *Vadé* étant mort au commencement de 1758, il ne pouvait parler de ce qui se passe en 1760; mais il en parlera par voie de *prosopopée*.

Je n'ai point vu le mémoire de *Pompignan*. *Thiriot* m'abandonne, tirez-lui les oreilles.

Mons *Palissot* dit que je l'approuve. Qu'on aille chez M. d'*Argental*, il montrera ma lettre à lui adressée, en réponse de la comédie d'*Aristophane*, reliée en marroquin du Levant. Je ne puis publier

1760. cette lettre ſans la permiſſion de M. d'*Argental :* elle eſt naïve. Je pleure ſur l'abbé *Morellet* et ſur Jéruſalem. O mon aimable, et gai, et ferme, et profond philoſophe! il faut.... feſtoyer les dames et les reſpecter.

N'aurons-nous point l'hiſtoire de la perſécution contre les philoſophes, un réſumé des âneries de maître *Joly*, un détail des efforts de la cabale, un catalogue des calomnies, le tout avec les preuves? Ce ſerait-là le coup de foudre, *interim ridendum.* Oui, ſans doute, le ſeigneur, le miniſtre dont il eſt queſtion, a protégé *Paliſſot* et *Fréron*, et il me l'a mandé, et il les abandonnait, et il n'eſt pas homme à perſécuter perſonne, et il penſe comme il faut, quoique *prædicaverit cum Freronio in collegio Clari-montis*, et quoique *Paliſſot* ſoit le fils de ſon homme d'affaires; mais l'inſulte faite à ſon amie mourante eſt le tombeau ouvert pour les frères. Ah, pauvres frères! les premiers fidelles ſe conduiſaient mieux que vous. Patience, ne nous décourageons point; DIEU nous aidera, ſi nous ſommes unis et gais. *Hérault* diſait un jour à un des frères : *Vous ne détruirez pas la religion chrétienne. — C'eſt ce que nous verrons*, dit l'autre.

1760.

LETTRE LXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de juin.

Je voudrais que *Thiriot* m'envoyât les nouveautés, et surtout le mémoire de M. *le Franc de Pompignan*, natif de Montauban ; et *Thiriot* m'abandonne.

Je voudrais avoir perdu toutes mes vaches, et qu'on n'eût pas mêlé madame de *R.....* dans *la Vision*, parce que c'est un coup terrible à la bonne cause, parce que tous les amis de cette dame lui cachaient son état, parce que le prophète lui a appris ce qu'elle ignorait, et lui a dit *morte morieris;* parce que c'est avancer sa mort ; parce qu'elle n'avait d'autre tort que de protéger une pièce dont elle ne sentait pas les conséquences, parce qu'elle n'avait jamais persécuté aucun philosophe, parce que cette cruauté de lui avoir appris qu'elle se meurt, est ce qui a ulcéré M. le duc de *Choiseul;* parce que je le sais, et je le sais, parce qu'il me l'a écrit ; et je vous le confie, et vous n'en direz rien.

Je voudrais que mon cousin *Vadé* eût pu parler de la querelle présente ; mais, comme il est mort deux ans auparavant, et qu'il n'était pas prophète, il ne pouvait avoir une vision.

Je voudrais voir, après ces déluges de plaisanteries et de sarcasmes, quelque ouvrage sérieux, et qui pourtant se fît lire, où les philosophes fussent pleinement justifiés et l'*inf...* confondue.

1760. Je voudrais que les philofophes puffent faire un corps d'initiés, et je mourrais content.

Je voudrais pouvoir vous envoyer une feconde réponfe que je viens de faire à une feconde lettre de *Paliffot*, réponfe qui paffe par M. d'*Argental*, réponfe dans laquelle je lui prouve qu'il a déféré et calomnié le chevalier de *Jaucourt*, ce qu'il me niait; qu'il a confondu *la Métrie* avec les philofophes, qu'il a falfifié les paffages de l'*Encyclopédie*, &c. Je lui parle paternellement; je lui fais un tableau du bien que l'*Encyclopédie* fefait à la France; puis vient un *Abraham Chaumeix* qui fournit des mémoires abfurdes à maître *Joly de Fleuri*, frère de l'intendant de ma province. *Joly* croit *Chaumeix*, le parlement croit *Joly*: on perfécute, et c'eft dans ces circonftances que vous venez percer, vous *Paliffot*, des gens qu'on a garrottés! vous les calomniez! Votre feuille peut être lue de la reine et des princes qui lifent volontiers une feuille, et qui ne confronteront point fept volumes in-folio, &c. Vous faites donc un très-grand mal. Qu'y a-t-il à faire? votre pièce a réuffi; il faut ajouter à ce fuccès la gloire de vous rétracter. Il n'en fera rien, et alors j'aurai l'honneur de vous envoyer ma lettre: je la crois hardie et fage; nous verrons fi M. d'*Argental* la trouvera telle.

Je voudrais favoir quel eft l'ouvrage auquel vous vous occupez. On dit qu'il eft admirable; je le crois; il n'y a que vous qui écriviez toujours bien, et *Diderot* parfois; pour moi, je ne fais plus que des coïonneries. Je voudrais vous voir avant de mourir. Je voudrais que *Rouffeau* ne fût pas tout-à-fait fou, mais il l'eft. Il m'a écrit une lettre pour laquelle il

faut le baigner, et lui donner des bouillons rafraîchissans. 1760.

Je voudrais que vous écrasassiez l'*inf...*; c'est-là le grand point. Il faut la réduire à l'état où elle est en Angleterre, et vous en viendrez à bout, si vous voulez : c'est le plus grand service qu'on puisse rendre au genre-humain. Vous pensez bien que je ne parle que de la superstition ; car pour la religion, je l'aime et la respecte comme vous.

Adieu, mon grand-homme; je vous embrasse tendrement.

LETTRE LXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de juillet.

MON cher philosophe, j'ai la vanité de croire que vous avez la même idée que moi. Vous voulez que *Diderot* entre à l'académie, vous le voulez, et il faut en venir à bout. Ne croyez point du tout que M. le duc de *Choiseul* vous barre; je vous le répète, je ne vous trompe pas ; il se fera un mérite de vous servir, vous et les penseurs. Quoi ! vous imaginez qu'il vous en veut, parce qu'il a donné du pain à *Palissot*, fils de son homme d'affaires, et qu'il a souffert, dans son antichambre, son ancien préfet *Fréron*. Il a laissé jouer la *Palissoterie* pour rire, pour complaire à l'extravagance d'une pauvre malade. Je vous jure que, si cette malade était morte le jour de la représentation, jamais l'auteur de *la Vision* n'eût été à la

1760. baſtille : d'ailleurs il abandonne *Paliſſot* aux coups de bâton, ſi quelqu'un veut prendre la peine de lui en donner. Il y a très-grande apparence qu'il protégera *Diderot.* Il ne ſera pas difficile d'avoir pour nous madame de *Pompadour ;* l'évêque d'Orléans ne parlera pas contre lui, comme eût fait le mage *Yebor* qui ſignait toujours *l'âne évêque de Mirepoix*, au lieu de ſigner *l'anc. ;* il croyait mettre l'abréviation d'ancien, et il ſignait ſon nom tout au long.

En un mot, il faut mettre *Diderot* à l'académie ; c'eſt la plus belle vengeance qu'on puiſſe tirer de la pièce contre les philoſophes. L'académie eſt indignée contre *le Franc de Pompignan ;* elle lui donnera, avec plaiſir, ce ſoufflet à tour de bras. Je ferai un feu de joie lorſque *Diderot* ſera nommé, et je l'allumerai avec le réquiſitoire de *Joly de Fleuri*, et le déclamatoire de *le Franc de Pompignan.* Ah, qu'il ſerait doux de recevoir à la fois *Diderot* et *Helvétius !* mais notre ſiècle n'eſt pas digne d'un ſi grand coup. Bonſoir, ame ferme que j'aime.

J'ai depuis ſix mois une envie de rire qui ne me quitte point. Ne pourrais-je avoir quelques anecdotes ſur *Gauchat*, *Moreau*, *Chaumeix*, *Hayer*, *Trublet*, et leurs complices ?

LETTRE LXIX.

1760.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 18 de juillet.

Vous me paraiſſez perſuadé, mon cher et grand philoſophe, que je me trompe dans les jugemens que je porte de certaines perſonnes; je ſuis perſuadé, moi, que vous vous trompez ſur ces mêmes gens; il ne reſte plus qu'à ſavoir qui de nous deux a raiſon; et vous m'avouerez du moins qu'il y a à parier pour celui qui voit les choſes de près contre celui qui ne les voit que de cent lieues.

Quoi qu'il en ſoit, vous pouvez rendre un grand ſervice à la philoſophie, en intercédant auprès de M. de *Choiſeul* pour le pauvre abbé *Morellet*. Il y a quinze jours que madame de *R*..... eſt morte, et il y a ſix ſemaines qu'il eſt à la baſtille: il me ſemble qu'il eſt aſſez puni.

J'aurais plus d'envie que vous de voir *Diderot* à l'académie. Je ſens tout le bien qui en réſulterait pour la cauſe commune; mais cela eſt plus impoſſible que vous ne pouvez l'imaginer. Les perſonnes dont vous me parlez le ſerviraient peut-être, mais très-mollement, et les dévots crieraient, et l'emporteraient. Mon cher philoſophe, il n'y a plus d'autre parti à prendre que de pleurer ſur les ruines de Jéruſalem, à moins qu'on n'aime mieux en rire comme vous, et finir tous les ſoirs, en ſe couchant, par la phraſe académique: c'eſt-là le plus ſage parti.

1760. Pour moi, j'attends la paix avec impatience, non pour me mettre au ſervice de qui que ce ſoit (n'ayez pas peur que je faſſe cette ſottiſe), mais pour éloigner mes yeux de tout ce que je vois. Je vous embraſſe.

LETTRE LXX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24. de juillet.

JE vous demande pardon, mon très-cher philoſophe; tout grand-homme que vous êtes, c'eſt vous qui vous trompez, c'eſt vous qui êtes éloigné, et c'eſt moi qui ſuis réellement ſur les lieux. Il y a plus d'un an que la perſonne dont vous me parlez daigne m'écrire aſſez ſouvent avec beaucoup de bonté et un peu de confiance; je crois même avoir mérité l'une et l'autre par mon attachement, par ma conduite, et par quelques petits ſervices que le haſard, qui fait tout, m'a mis à portée de rendre. Je ſuis sûr, autant qu'on peut l'être, que cette perſonne penſe très-noblement; la manière dont elle en a uſé envers *Marmontel* en eſt une preuve évidente. C'eſt peut-être avoir agi en trop grand ſeigneur que d'avoir protégé *Paliſſot* et ſa pièce, ſans conſidérer qu'en cela il feſait tort à des perſonnes très-eſtimables. C'eſt un malheur attaché à la grandeur de regarder les affaires des particuliers comme des querelles de chiens qui ſe mordent dans la rue.

Il avait donné à *Paliſſot* de quoi avoir du pain,

parce que *Palissot* est le fils de son homme d'affaires; mais ayant depuis connu l'homme, il m'a mandé ces propres mots (que je vous supplie pourtant de tenir secrets) : *On peut donner des coups de bâton à Palissot, je le trouverai fort bon.* 1760.

Il doit donc vous être moralement démontré (supposé qu'il y ait des démonstrations morales) que ce ministre, véritablement grand seigneur, aurait plus protégé les lettres que M. d'*Argenson*.

Je vous l'ai déjà dit, je vous le répète; six lignes très-imprudentes de *la Vision* ont tout gâté. On en a parlé au roi; il était déjà indigné contre la témérité attribuée à *Marmontel*, d'avoir insulté M. le duc d'*Aumont*. L'outrage fait à madame la princesse de *R*..... a augmenté son indignation, et peut lui faire regarder les gens de lettres comme des hommes sans frein, qui ne respectent aucune bienséance.

Voilà, mon cher ami, l'exacte vérité. Je doute fort que madame la duchesse de *Luxembourg* demande la grâce de l'abbé *Morellet*, lorsque la cendre de sa fille est encore chaude; et quand elle la demanderait, elle ne l'obtiendrait peut-être pas plus que *la classe* du parlement de Paris n'a obtenu le rappel des exilés de *la classe* de Besançon. Cependant, il faut tout tenter; et si *Jean-Jacques* n'a pu disposer madame de *Luxembourg* à parler fortement, j'écrirai fortement, moi chétif; les petits réussissent quelquefois en donnant de bonnes raisons; je saurai du moins précisément ce qu'on peut espérer sur l'abbé *Morellet*; c'est un devoir de tout homme de lettres de faire ce qu'il pourra pour le servir.

L'admission de M. *Diderot* à l'académie ne me

1760. paraît point du tout impoſſible; mais ſi elle eſt impoſſible, il la faut tenter. Je regarde cette tentative, tout infructueuſe qu'elle peut être, comme un coup eſſentiel. Je voudrais qu'au temps de l'élection il fît ſes viſites, non pas comme demandant la place préciſément, mais comme eſpérant la première vacante, quand ſes principes et ſa conduite ſeront mieux connus. Je voudrais que dans ces viſites il déſarmât les dévots et ameutât les ſages. Il dirait en public qu'il ne prétend rien; il aurait au moins une douzaine de voix, ce ſerait un triomphe préliminaire. Il y a plus; il ſe peut que madame de *Pompadour* le ſoutienne, qu'elle s'en faſſe un mérite et un honneur, qu'elle déſabuſe le roi ſur ſon compte, et qu'elle ſe plaiſe à confondre une cabale qu'elle mépriſe.

Je ſuis encore aſſez impudent pour en écrire à madame de *Pompadour*, ſi vous le jugez à propos; et elle eſt femme à me dire ce qu'elle peut et ce qu'elle veut.

C'eſt donc à vous, mon cher philoſophe, à préparer les voies, à être le vrai protecteur de la philoſophie. Mettez-vous deux ou trois académiciens enſemble, prenez la choſe à cœur; ſi vous ne pouvez pas obtenir la majorité des voix, obtenez-en aſſez pour faire voir qu'un philoſophe n'eſt point incapable d'être de l'académie dont vous êtes. Il faudrait après cela le faire entrer dans celle des ſciences.

Le couſin *Vadé*, le ſieur *Aletof*, le père de la doctrine chrétienne, n'ont rien à ſe reprocher; ils ont fait humainement tout ce qu'ils ont pu pour rendre les ennemis de la raiſon ridicules; c'eſt à vous à rendre la raiſon reſpectable. Tâchez, je vous en

conjure, d'être de mon avis ſur la démarche que je vous propoſe; vous la ferez avec prudence; elle ne peut faire aucun mal, et elle fera beaucoup de bien. 1760.

Serait-il poſſible que cinq ou ſix hommes de mérite qui s'entendront, ne réuſſiſſent pas après les exemples que nous avons de douze faquins qui ont réuſſi? Il me ſemble que le ſuccès de cette affaire vous ferait un honneur infini. Adieu; je recommande ſurtout la charité aux frères, et l'union la plus grande; je vous eſtime comme le plus bel eſprit de la France, et vous aime comme le plus aimable.

LETTRE LXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 3 d'auguſte.

Il y a apparence, mon cher et grand philoſophe, que celui de nous deux qui ſe trompe ſur la perſonne en queſtion, ſe trompera long-temps; car nous ne paraiſſons diſpoſés ni l'un ni l'autre à changer d'avis. Quoi qu'il en ſoit, je n'entends rien, je l'avoue, à cette nouvelle juriſprudence qui permet à une femme de la cour de ſe mettre à la tête d'une cabale infame contre des gens de lettres eſtimables, et qui ne permet pas aux gens de lettres outragés de donner un léger ridicule à la protectrice. Au ſurplus, l'abbé *Morellet* eſt enfin ſorti de la baſtille, et ſa détention n'aura point d'autres ſuites. M. *Duclos* (avec qui je ſuis d'ailleurs fort mal, mais avec qui je me réunirai s'il

1760. eſt néceſſaire pour la bonne cauſe) me dit hier en confidence que vous lui aviez écrit au ſujet de l'admiſſion de *Diderot* à l'académie. Nous convînmes des difficultés extrêmes, et peut-être inſurmontables de ce projet; il croit cependant qu'on pourrait le tenter, quoiqu'à dire vrai j'en déſeſpère. Je crois bien que madame de *Pompadour*, et même M. de *Choiſeul* ſeront favorables; mais je doute que tout puiſſans qu'ils ſont, ils aient aſſez de crédit dans cette occaſion. Vous entendrez de Genève crier les dévots de Paris et de Verſailles, et ces dévots iront au roi directement, et à coup sûr ils l'emporteront. Or, je n'imagine pas qu'il faille tenter cette affaire, ſi elle ne doit point réuſſir.

> A quoi vous ſervirait ce zèle impétueux?
> Qu'à charger vos amis d'un crime infructueux.

Au reſte, l'élection ne ſe fera de trois ou quatre mois, et nous tâterons doucement le gué, avant que de rien entreprendre. Je verrai *Diderot*, je reparlerai à *Duclos*, et nous nous concerterons avec vous, et je vous rendrai compte de la ſuite de nos démarches.

L'Ecoſſaiſe a un ſuccès prodigieux; j'en fais mon compliment à l'auteur. Hier, à la quatrième repréſentation, il y avait plus de monde qu'à la première. On dit que *Fréron* avait prouvé, il y a quinze jours, dans une feuille, que cette pièce ne devait pas réuſſir. Je ne l'ai point encore vue; et quand on m'en a demandé la raiſon, j'ai répondu que, *ſi un décrotteur m'avait inſulté, et qu'il fût mis au carcan à ma porte, je ne me preſſerais pas de mettre la tête à la fenêtre.*

Quelqu'un

Quelqu'un me dit, le jour de la première repréſentation, que la pièce avait commencé fort tard; *c'eſt apparemment*, lui dis-je, que *Fréron était monté à l'hôtel de ville*. 1760.

Un conſeiller de *la claſſe* du parlement de Paris, dont on n'a pu me dire le nom, diſait avant la pièce que cela ne vaudrait rien, qu'il en avait lu l'extrait dans *Fréron ;* on lui répondit qu'il allait voir quelque choſe de meilleur, l'extrait de *Fréron* dans la pièce.

Ce n'eſt ni *Bourgelat* ni perſonne de ma connaiſſance qui a envoyé au *Journal encyclopédique* l'extrait de l'épître du roi de Pruſſe; c'eſt apparemment quelqu'un de ceux à qui je l'ai lue, et qui en aura retenu ces bribes. Au reſte, les endroits outrecuidans ne ſe trouvent pas dans l'imprimé, et j'en ſuis fort aiſe.

Savez-vous que votre ami *Paliſſot* a eu une priſe très-vive dans les foyers avec M. *Séguier*, qui avait pourtant fort protégé *les Philoſophes* ? Il trouvait (lui *Paliſſot*) que l'Ecoſſaiſe était une choſe atroce. A ce propos, je vous dirai que vos amis ne ſont point contens de votre troiſième lettre. Il ne faut point plaiſanter avec de pareilles gens, ſurtout lorſqu'ils s'enferrent d'eux-mêmes, comme *Paliſſot* a fait dans ſes dernières réponſes. Adieu, mon cher philoſophe.

1760.

LETTRE LXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 13 d'augufte.

Vous êtes affurément, mon divin *Protagoras*, un des plus falés philofophes que je connaiffe ; vous devriez bien honorer de quelques pincées de votre fel cette troupe de poliffons hypocrites, qui veut tantôt être férieufe et tantôt plaifante, et qui n'eft jamais que ridicule. Si on ne peut avoir l'aréopage de fon côté, il faut avoir les rieurs, et il me paraît qu'ils font pour nous.

Sans doute, il faut fe réunir avec *Duclos*, et même avec *Mairan*, quoiqu'il fe foit plaint autrefois amèrement d'être contrefait par vous en perfection ; il faut qu'on puiffe couvrir tous les philofophes d'un manteau ; marchez, je vous en conjure, en bataillon ferré. Je fuis enivré de l'idée de mettre *Diderot* à l'académie ; ou je me trompe, ou vous avez une belle ouverture. L'académie travaille à fon *Dictionnaire*, et y fait entrer tous les termes des arts. On dira au roi qu'on ne peut achever ce *Dictionnaire* fans *Diderot;* cela pourra exciter une petite guerre civile ; et à votre avis, la guerre civile n'eft-elle pas fort amufante ? Après avoir fait entrer *Diderot*, je prétends qu'on faffe entrer l'abbé *Mords-les*. Il ne fe paffait pas de jour de pofte que je n'écriviffe pour cet abbé, que je n'ai pas l'honneur de connaître ; mais j'aime paffionnément mes frères en *Belzébuth*. Je crois, entre

nous, que M. d'*Argental* a fait déterminer le temps de sa captivité en Babylone, et qu'il a beaucoup plus servi que *Jean-Jacques* à délivrer notre frère. 1760.

J'ai lu mon *Commercium epistolicum* que *Charles Palissot* a fait imprimer. Je ne sais pas si un bon chrétien comme lui, qui se respecte et qui observe toutes les bienséances, est en droit d'imprimer les lettres qu'on lui écrit. Il a poussé la délicatesse jusqu'à altérer le texte en plusieurs endroits; mais il en reste encore assez pour que le public ait quelques reproches à lui faire sur sa conduite et sur ses œuvres. Il me semble qu'il s'est fait son procès lui-même : le pis de la chose, c'est qu'il croit sa pièce bonne, parce qu'elle n'est pas absolument mal écrite; il ne sait pas encore qu'il faut être ou plaisant ou intéressant.

On m'a parlé d'une lettre au vieux *Stentor-Astruc*, qu'on dit qui fait crever de rire; j'espère que le fidelle *Thiriot* me l'enverra. Adieu, mon grand et charmant philosophe; quoique j'aye dit à *Palissot* que vous m'écrivez quelquefois des lettres de lacédémonien, je voudrais que vous fussiez avec moi le plus diffus de tous les hommes.

Il faut que vous me fassiez un plaisir essentiel; je veux finir ma vie par le supplice que demandait *Arlequin;* il voulait mourir de rire. Engagez l'ami *Thiriot* ou le prêtre de *Baal*, *Mords-les*, à me donner les éclaircissemens suivans que je demande.

Quelques anecdotes vraies sur *Gauchat* et *Chaumeix*, quels sont leurs ouvrages, le nom de leurs libraires; le catalogue des œuvres de l'évêque du Puy *Pompignan*, en recommandant à l'ami *Thiriot* de m'envoyer la *Réconciliation de la piété et de l'esprit*, le nom de la

1760. m . . . . . nommée par l'archevêque pour directrice de l'hôpital, le nom du magiſtrat qui a le plus protégé en dernier lieu les convulſionnaires, le nom du révérend père jéſuite du collége de Louis-le-grand, qui paſſe pour aimer le plus tendrement la jeuneſſe. J'attends ces utiles mémoires pour mettre au net une *Dunciade;* cela m'amuſe plus que *Pierre le grand.* J'aime mieux les ridicules que les héros. *Le Conte du tonneau* a fait plus de mal à l'Egliſe romaine que *Henri VIII.*

Je viens de lire le paſſage d'un jacobin; le voici: ,, Le prêtre qui célèbre fait beaucoup plus que DIEU ,, n'a fait; car celui-ci travailla pendant ſept jours ,, à faire des ouvrages de boue; l'autre engendre DIEU ,, même, la cauſe des cauſes, &c. ,, Ce paſſage eſt de frère *Alain de la Roche, in Tractu de dignitate ſacerdotum.* L'abbé *Mords-les* devrait bien déférer ce jacobin à noſſeigneurs de *la claſſe* du parlement.

LETTRE LXXIII.

1760.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 de feptembre.

Il y a un fiècle, mon cher et grand philofophe, que je ne vous ai rien dit. Un grand diable d'ouvrage de géométrie, que je viens de mettre fous preffe, en eft la caufe. Je profite du premier moment pour me renouveler dans votre fouvenir.

La difficulté n'eft pas de trouver dans l'académie des voix pour *Diderot*, mais 1°. de lui en trouver affez pour qu'il foit élu; 2°. de lui fauver douze ou quinze boules noires qui l'exclûraient à jamais; 3°. d'obtenir le confentement du roi. Il ferait médiocrement foutenu à Verfailles; chacun de nos candidats y a déjà fes protecteurs. Je fais que cela ferait une guerre civile; et je conviens avec vous que la guerre civile a fon amufement et fon mérite; mais il ne faut pas que *Pompée* y perde la vie.

J'ai dit à l'abbé *Mords-les* toutes les obligations qu'il vous a, et dès qu'il fera fédentaire à Paris, il fe propofe de vous en remercier. Il eft pourtant un peu fâché de ce que, dans vos lettres à *Paliffot*, vous appelez *la Vifion* une ..... pièce ou autant vaut: c'eft pourtant cette ..... pièce qui a mis les rieurs de notre côté.

J'ai donné à *Thiriot* le peu d'anecdotes que je favais fur les différens perfonnages dont vous me parlez. J'y ajoute que *Chaumeix* a, dit-on, gagné

la .... à l'opéra comique ; que l'abbé *Trublet* pré-
1760, tend avoir fait autrefois beaucoup de conquêtes par le confeſſionnal, lorſqu'il était prêtre habitué à Saint-Malo. Il me dit un jour qu'en prêchant aux femmes de la ville, il avait fait tourner toutes les têtes ; je lui répondis : *C'eſt peut-être de l'autre côté.*

L'Ecoſſaiſe a été bravement et avec affluence juſqu'à la ſeizième repréſentation. On aſſure que les comédiens la reprendront cet hiver, et ils feront fort bien. J'ai lu le jour de Saint-Louis, à l'académie françaiſe, un morceau contre les mauvais poëtes et en votre honneur, Je ne vous ai trouvé que deux défauts impardonnables, c'eſt *d'être français et vivant.* C'eſt par-là que je finiſſais, et le public a battu des mains ; beaucoup moins pour moi que pour vous. J'ai auſſi étrillé les *Waſp* en paſſant, En un mot, cela a fort bien réuſſi. Adieu, mon cher et grand philoſophe.

1760.

LETTRE LXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, 22 de ſeptembre.

MON cher et illuſtre maître, je viens de remettre à l'ami *Thiriot* une copie de ma petite drôlerie que vous me paraiſſez avoir envie de lire. Je ſouhaiterais qu'elle fût de votre goût, mais je déſire encore plus vos conſeils. Perſonne au monde n'en a de copie que vous, et je compte qu'elle ne ſortira pas de vos mains.

Je fus avant-hier, pour la troiſième fois, à Tancrède. Tout le monde y fond en larmes, à commencer par moi, et la critique commence à ſe taire. Laiſſez dire les *Aliborons*, et ſoyez ſûr que cette pièce reſtera au théâtre. Mademoiſelle *Clairon* y eſt incomparable, et au-deſſus de tout ce qu'elle a jamais été. En vérité, elle mériterait bien de votre part quelque monument marqué de reconnaiſſance. Vous avez célébré *Gauſſin* qui ne la vaut pas; vous lui devez au moins une épître ſur la déclamation, ſur l'art du théâtre, ſur ce que vous voudrez, en un mot; mais vous lui devez une ſtatue pour la poſtérité. Vous ſaurez de plus qu'elle eſt philoſophe; qu'elle a été la ſeule, parmi ſes camarades, qui ſe ſoit déclarée ouvertement contre la pièce de *Paliſſot;* qu'elle a pris grande part au ſuccès de l'Ecoſſaiſe, quoiqu'elle n'y jouât pas; qu'enfin elle eſt digne, à tous égards,

1760. d'un petit ſouvenir de votre part, tant par ſes talens que par ſa manière de penſer.

L'abbé d'*Olivet*, qui ne lit qu'*Ariſtophane* et *Sophocle*, alla voir votre pièce, il y a quelques jours, ſur tout ce qu'il en entendait dire. Il prétend que, depuis défunt *Roſcius* pour lequel *Cicéron* plaida, il n'y a point eu d'actrice pareille; elle fait tourner toutes les têtes, non pas dans le ſens de l'abbé *Trublet*, mais du bon côté. J'écrivais ces jours-ci à ſon amant qu'elle finirait par me mettre à mal, et que

Si non pertæſum cunni peniſ*que fuiſſet*,
Huic uni forſan potui ſuccumbere culpæ.

Je vous ai écrit, il y a quelques jours, pour vous recommander un homme d'eſprit et de mérite, M. le chevalier de *Maudave*. Vous aurez bientôt une autre viſite dont je vous préviens; c'eſt celle de M. *Turgot*, maître des requêtes, plein de philoſophie, de lumières et de connaiſſances, et fort de mes amis, qui veut aller vous voir en *bonne fortune*; je dis en *bonne fortune*, car, *propter metum judæorum*, il ne faut pas qu'il s'en vante trop, ni vous non plus. Adieu, mon cher et grand philoſophe.

LETTRE LXXV. 1760.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 d'octobre.

J'AI eu, mon très-cher maître, votre discours et M. de *Maudave*, et j'ai été bien content de l'un et de l'autre. Indépendamment de vos bontés pour moi, j'aime tout ce que vous faites; vous avez un style ferme qui fait trembler les sots. Je vous sais bon gré de n'avoir pas mis la tragédie dans la foule des genres de poësie qu'on ne peut lire. Je vous prie, à propos de tragédie, de ne pas croire que j'aye fait Tancrède comme on le joue à Paris. Les comédiens m'ont cassé bras et jambes; vous verrez que la pièce n'est pas si dégingandée. Heureusement le jeu de mademoiselle *Clairon* a couvert les sottises dont ces messieurs ont enrichi ma pièce, pour la mettre à leur ton. Nous l'avons jouée ici; et, si vous y revenez, nous la jouerons pour vous. Vous seriez étonné de nos acteurs. Grâce au ciel, j'ai corrompu Genève, comme m'écrivait votre fou de *Jean-Jacques*. Il faut que je vous conte, pour votre édification, que j'ai fait un singulier prosélyte. Un ancien officier, homme de grande condition, retiré dans ses terres à cent cinquante lieues de chez moi, m'écrit sans me connaître, me confie qu'il a des doutes, fait le voyage pour les lever, les lève, et me promet d'instruire sa famille et ses amis. La vigne du Seigneur n'est pas mal cultivée. Vous prenez le parti de rire et moi aussi; mais

1760.

En riant quelquefois on rafe
D'affez près ces extravagans
A manteaux noirs, à manteaux blancs,
Tant les ennemis d'Athanafe,
Honteux ariens de ce temps,
Que les amis de l'hypoftafe
Et ces fots qui prennent pour bafe
De leurs ennuyeux argumens
De Baïus quelque paraphrafe.
Sur mon bidet, nommé Pégafe,
J'éclabouffe un peu ces pédans ;
Mais il faut que je les écrafe
En riant.

Laiffons là ce rondeau ; ce n'eft pas la peine de le finir ; le temps eft trop cher. M. le chevalier de *Maudave* m'a donné des commentaires fur le *Veidam* qui en valent bien d'autres. Il m'a donné de plus un dieu qui en vaut bien un autre ; c'eft le *Phallum*. Il m'a l'air d'en porter fur lui une belle copie.

Duclos m'a envoyé le *T*, pour rapetaffer cette partie du dictionnaire (*). *Signa T fuprà caput dolentium.* Je n'ai pas encore eu le temps d'y travailler ; il nous faut jouer la comédie deux fois par femaine. Nous avons eu, dans notre trou, quarante-neuf perfonnes à fouper, qui parlaient toutes à la fois comme dans l'Ecoffaife ; cela rompt le chaînon des études. Je donnerais ces quarante-neuf convives pour vous avoir. A propos, vous frondez la perruque de *Boileau ;* vous avez la tête bien près du bonnet. S'il

(1) Ce travail de M. de *Voltaire* a été joint au Dictionn. philof. Voyez la lettre *T*.

avait fait une épître à sa perruque, bon; mais il en parle en un demi-vers, pour exprimer en passant une chose difficile à dire dans une épître morale et utile. 1760.

Si j'ai le temps et le génie, je ferai une épître à *Clairon*, et je vous promets de n'y point parler de ma perruque. Il n'y a point de *metum Judæorum*. Nous avons ici deux maîtres de requêtes qui m'ont annoncé M. *Turgot*. Nous allons avoir un conseiller de grand'-chambre : c'est dommage qu'*Omer Joly de Fleuri* n'y vienne pas.

Luc est remonté sur sa bête, et sa bête est *Daun*.

Aimez-moi un peu; et s'il y a à Paris quelque bonne et grave impertinence, ne me la laissez pas ignorer.

LETTRE LXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 18 d'octobre.

Je m'attendais bien, mon cher et grand philosophe, que vous seriez content de l'indien que je vous ai adressé, et qui brûlait d'envie d'aller prendre vos ordres pour les bramines. A l'égard de mon discours, maître *Aliboron*, votre ami et le mien, n'en a pas pensé comme vous. Il ne l'a ni lu ni entendu; et en conséquence il vient de faire deux feuilles contre moi, que je n'ai aussi ni lues ni entendues, et dans lesquelles je sais seulement que vous avez votre part. Il prétend que, si votre siècle a des bontés pour vous, la postérité ne vous promet pas poires molles, et il vous

1760. met au-dessous de tous les poëtes passés, présens et à venir, depuis *Homère* jusqu'à *Pompignan*. J'ai hésité si je vous annoncerais crûment cette humiliation; mais je veux être l'esclave des triomphateurs romains, et vous apprendre à ne pas mettre au pilori, comme vous avez fait, l'honneur de la littérature française.

Je ne sais pas si les comédiens ont cassé bras et jambes à *Tancrède*; mais je sais que, pour un roué, il avait encore très-bonne grâce. Au reste, je suis bien aise de vous apprendre encore, car je veux absolument vous humilier aujourd'hui, que l'on répète à cette occasion ce qu'on a dit régulièrement à chacune de vos pièces, que *vous n'avez encore rien fait d'aussi faible;* il est vrai qu'on dit cela les yeux gros, et cela doit essuyer les vôtres.

Vraiment, je vous félicite de tout mon cœur de la conquête que vous venez de faire à la *vigne du Seigneur*. Depuis le voyage de la reine de Saba, il n'y en a point de plus édifiant que celui de ce bon gentilhomme qui fait cent cinquante lieues pour être bien sûr que deux et un font trois; il est vrai que vous étiez fait plus que personne pour lui persuader que trois ne font qu'un; car il a dû voir que vous en valiez bien trois autres.

Je ne doute point que vous ne conserviez précieusement le dieu que M. de *Maudave* vous a apporté des Indes (*). Ces gens-là sont plus sensés que nous; nous avons fait notre dieu d'une gaufre; les Indiens vont, comme *Bartholomée*, *droit au solide*.

(2) C'était un *Lingam* ou *Phallus*, très-révéré dans l'Inde. C'est l'instrument qui distinguait le dieu *Priape*, et qui était également honoré chez les Romains comme l'emblème de la génération.

Priapum
Maluit esse deum. 1760.

C'est celui-là qu'on peut bien appeler *Dieu le père.*

Je passe à *Boileau* d'avoir parlé en vers de sa perruque, mais je ne lui passe pas de s'être donné là-dessus les violons. La poësie, quoi qu'il en dise, ne doit se permettre qu'à regret les petits détails qui ne valent pas la peine qu'ils donnent; elle est faite pour exprimer de grandes choses, nobles et vraies. Si vous ne pensiez pas comme moi, je dirais que vous avez fait, comme M. *Jourdain*, de la prose sans le savoir.

Oui, en vérité, vous devez une épître à mademoiselle *Clairon*, et je ne vous laisserai point en repos que vous n'ayez acquitté cette dette. Je vous permets, pour vous mettre à votre aise, d'y parler de tout ce qu'il vous plaira, même de votre perruque; et s'il vous en faut encore une autre, je vous abandonne celles de *Pompignan*, *Fréron* et *Trublet*, que vous avez déjà si bien peignées.

M. *Turgot* m'écrit qu'il compte être à Genève vers la fin de ce mois; vous en serez surement très-content. C'est un homme d'esprit, très-instruit et très-vertueux, en un mot, un très-honnête cacouac, mais qui a de bonnes raisons pour ne le pas trop paraître; car je suis payé pour savoir que la *Cacouaquerie* ne mène pas à la fortune, et il mérite de faire la sienne.

Comment diable, quarante-neuf convives à votre table, dont deux maîtres des requêtes et un conseiller de grand'chambre, sans compter le duc de *Villars* et compagnie!

1760. Vous êtes donc comme le père de famille de l'évangile, qui admet à son festin les clair-voyans et les aveugles, les boiteux et ceux qui marchent droit. Votre maison va être comme la bourse de Londres; le jésuite et le janséniste, le catholique et le socinien, le convulsionnaire et l'encyclopédiste vont bientôt s'y embrasser de bon cœur, et rire encore de meilleur cœur les uns des autres. Si vous pouviez encore engager *Jean-Jacques Rousseau* à venir à quatre pattes, de Montmorenci à Genève, faire amende honorable à la comédie, en se redressant sur ses deux pieds de derrière pour jouer dans quelqu'une de vos pièces, ce serait vraiment là une belle cure, et plus belle que celle de votre campagnard nouveau converti; mais je crois que pour *Jean-Jacques*, l'heure de la grâce n'est pas encore venue.

Il me semble, comme à vous, que votre ancien disciple est un peu remonté sur sa bête; mais je crains qu'elle ne soit encore un peu récalcitrante, et je ne le vois pas bien affermi sur ses étriers. Mais, à propos de bête, que dites-vous de la figure que nous fesons sur la nôtre? que dites-vous de ce fameux duc de *Broglie*,

Sage en projets, et vif dans les combats,
Qui va venger les malheurs de la France?

En attendant, nous avons perdu le Canada. Voilà le fruit de la besogne de ce grand cardinal que vous appeliez si bien *Margot la bouquetière*, et dont j'osais dire autrefois, en lui entendant lire ses poësies, que, si on coupait les ailes aux Zéphirs et à l'Amour, on lui couperait les vivres. Nous ne nous attendions

pas, vous et moi, qu'il nous prouverait un jour, par le traité de Verſailles, que ſa proſe vaudrait encore moins que ſes vers. Nous n'aurions pas cru cela lorſqu'il liſait à l'académie ſon poëme contre les incrédules, pour attraper un petit bénéfice de l'archimage *Yébor*, qui l'écoutait en branlant ſa vieille tête de ſinge, et qui ſemblait lui dire : *Non, non, vous n'aurez rien, quoi que vous diſiez ; on ne m'attrape pas ainſi.* Que Dieu le béniſſe, lui, ſes vers et ſa proſe ! On dit qu'il a permiſſion d'aller ſe promener dans ſes abbayes ; on aurait dû l'envoyer promener quatre ans plutôt. Il ne reſte plus qu'à ſavoir ce que nous allons devenir, et quel parti nous allons prendre. 1760.

Quand on a tout perdu, quand on n'a plus d'eſpoir,
La *guerre* eſt un opprobre, et la *paix* un devoir.

Quant à nos ſottiſes inteſtines, elles commencent à foiſonner un peu moins dans ce moment-ci. Il n'y a rien de nouveau, que je ſache, du quartier général de l'*Encyclopédie* et de *la Paliſſoterie.* La philoſophie eſt entrée en quartier d'hiver. Dieu veuille qu'on l'y laiſſe reſpirer !

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; continuez à rire de tout ce qui ſe paſſe. J'en ris tout autant que vous, quoique je ſois dans la poële : heureux qui, comme vous, a trouvé moyen de ſauter dehors ! Vous ne vous plaindrez pas que cette épître eſt une *lettre de lacédémonien ;* pourvu qu'elle ne vous paraiſſe pas une lettre de *béotien*, je ſerai conſolé de mon bavardage.

A propos, vraiment j'oubliais de vous dire que je ſuis raccommodé, vaille que vaille, avec madame

1760. *du Deffant*; elle prétend qu'elle n'a point protégé *Paliſſot* ni *Fréron*, et j'ai tout mis aux pieds, non du . . . . ., mais de *Socrate*. Ainſi, qu'elle ne ſache jamais ce que je vous avais écrit pour me plaindre d'elle; cela me ferait de nouvelles tracaſſeries que je veux éviter.

LETTRE LXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

17 de novembre.

MON cher maître, mon digne philoſophe, je ſuis encore tout plein de M. *Turgot*. Je ne ſavais pas qu'il eût fait l'article *Exiſtence* : il vaut encore mieux que ſon article. Je n'ai guère vu d'homme plus aimable ni plus inſtruit; et, ce qui eſt aſſez rare chez nos métaphyſiciens, il a le goût le plus fin et le plus sûr. Si vous avez pluſieurs ſages de cette eſpèce dans votre ſecte, je tremble pour l'*inf*. . .; elle eſt perdue dans la bonne compagnie. M. de *Leire* n'eſt pas encore venu chez les fidelles des Délices; s'il y vient, il ſera reçu comme un initié chez ſes frères. Il me paraît que l'infant parmeſan ſera bien entouré. Il aura un *Condillac* et un de *Leire*; ſi avec cela il eſt bigot, il faudra que la grâce ſoit forte.

Vous n'aurez ni échafaud ni potence à Tancrède, mais vous aurez une grande bière et un drap mortuaire à la *belle pénitente* (*); ainſi conſolez-vous.

Si vous voyez notre diaconeſſe madame *du Deffant*,

(*) Caliſte, tragédie de *Colardeau*.

ſaluez-la

1760.

ſaluez-la pour moi en *Belzébuth;* dites - lui que je ne ſais plus comment faire pour lui envoyer des infamies. Il devient plus difficile que jamais de confier de gros paquets à la poſte. J'aurai l'honneur de lui écrire inceſſamment. Ce qui me manque le plus dans ma retraite, c'eſt le loiſir. Il faut que je plante, et le czar *Pierre* me lutine; je ne ſais comment m'y prendre avec monſieur ſon fils; je ne trouve point qu'un prince mérite la mort pour avoir voyagé de ſon côté, quand ſon père courait du ſien, et pour avoir aimé une fille quand ſon père avait la gonorrhée.

Luc me mande qu'il eſt un peu ſcandaliſé que j'aye fait, dit-il, l'hiſtoire des loups et des ours: cependant ils ont été à Berlin des ours très-bien élevés.

Nous attendons demain les détails de la bataille entre *Luc* et le cunctateur. On dit que *Fabius* a tué beaucoup de pruſſiens, fait trois mille priſonniers, pris trente drapeaux. Il court un bruit que *Luc*, après ſa défaite, a donné le lendemain un ſecond combat, et qu'il a eu l'avantage. Tous ces illuſtres maſſacres ne ſont pas tirés au clair; mais le réſultat preſque infaillible de cette guerre ſera que les philoſophes perdront un protecteur de la philoſophie. Ce protecteur eſt un peu malin et dangereux, mais enfin c'était un bon appui pour les fidelles. Travaillez, mon cher *Paul*, à la vigne du Seigneur. Un homme de votre trempe fait plus de bien que cent ſots ne font de mal. C'eſt un grand plaiſir de voir croître ſon petit troupeau. Vous ne ſerez point mordu des loups, vous êtes auſſi ſage qu'intrépide. Vous ne vous commettez point, vous ne jetez la ſemence que dans le

bon terrain. Que Dieu répande ſes ſaintes bénédic-
1760. tions ſur vous et les vôtres! Mille reſpects à madame *du Deffant*. Comptez qu'il y a peu de femmes qui aient autant d'eſprit qu'elle. Il faut qu'elle aime les frères de tout ſon cœur, et comme je vous aime.

LETTRE LXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 6 de janvier.

MON cher et aimable philoſophe, je vous ſalue,
1761. vous et les frères. La patience ſoit avec vous. Marchez toujours en ricanant, mes frères, dans le chemin de la vérité. Frère *Thimotée-Thiriot* ſaura que la capilotade eſt achevée, et qu'elle forme un chant de *Jeanne* par voie de prophétie, ou à peu-près. DIEU m'a fait la grâce de comprendre que, quand on veut rendre les gens ridicules et mépriſables à la poſtérité, il faut les nicher dans quelque ouvrage qui aille à la poſtérité. Or, le ſujet de *Jeanne* étant cher à la nation; et l'auteur, inſpiré de DIEU, ayant retouché et achevé ce ſaint ouvrage avec un zèle pur, il ſe flatte que nos derniers neveux ſiffleront les *Fréron*, les *Hayet*, les *Caveirac*, les *Chaumeix*, les *Gauchat*, et tous les énergumènes et tous les fripons ennemis des frères. Vous ſavez d'ailleurs que je tâche de rendre ſervice au genre-humain, non en paroles, mais en œuvres, ayant forcé les frères jéſuites, mes voiſins, à rendre à ſix gentilshommes,

tous frères, tous officiers, tous en guenilles, un domaine considérable que St *Ignace* avait usurpé sur eux. Sachez encore, pour votre édification, que je m'occupe à faire aller un prêtre aux galères. J'espère, Dieu aidant, en venir à bout. Vous verrez paraître incessamment une petite lettre *al signor marchese* (*) *Albergati Capacelli*, *senatore di Bologna la grassa*. Je rends compte dans cette épître de l'état des lettres en France, et surtout de l'insolence de ceux qui prétendent être meilleurs chrétiens que nous. Je leur prouve que nous sommes incomparablement meilleurs chrétiens qu'eux. Je prie monsieur *Albergati Capacelli* d'instruire le pape que je ne suis ni janséniste, ni moliniste, ni d'aucune *classe* du parlement, mais catholique romain, sujet du roi, attaché au roi, et détestant tous ceux qui cabalent contre le roi. Je me fais encenser tous les dimanches à ma paroisse; j'édifie tout le clergé, et dans peu l'on verra bien autre chose. Levez les mains au ciel, mes frères. Voilà pour les faquins de persécuteurs de l'Eglise de Paris, venons aux faquins de Genève. Les successeurs du picard qui fit brûler *Servet*, les prédicans qui sont aujourd'hui *Servétiens*, se sont avisés de faire une cabale très-forte dans le couvent de Genève appelée ville, contre leurs concitoyens qui déshonoraient la religion de *Calvin* et les mœurs des usuriers et des contrebandiers de Genève, au point de venir quelquefois jouer Alzire et Mérope dans le château de Tourney en France. *Jean-Jacques Rousseau*, homme fort sage et fort conséquent, avait écrit plusieurs lettres contre ce scandale à des diacres de

1761.

(*) Voyez la correspondance générale.

1761. l'Eglise de Genève, à mon marchand de clous, à mon cordonnier. Enfin on a fait promettre à quelques acteurs qu'ils renonceraient à *Satan* et à ses pompes. Je vous propose pour problème de me dire si on est plus fou et plus sot à Genève qu'à Paris. Je vous ai déjà mandé que votre ami *Necker* a demandé pardon au consistoire, et a été privé de sa professorerie pour avoir couché avec une femme, et que le cocu qui lui a tiré un coup de pistolet, a été condamné à garder sa chambre un mois. *Nota benè* qu'un cocu assassin est impuni, et que *Servet* a été brûlé à petit feu pour l'hypostase. *Nota benè* que le curé que je poursuis pour avoir assassiné un de mes amis, chez une fille, pendant la nuit, dit hardiment la messe; et voyez comme va le monde.

Je vous prie, mon cher frère, de m'écrire quelque mot d'édification, de me mander de vos nouvelles et de celles des fidelles. Je vous embrasse.

Urbis amatorem fuscum salvere jubemus
Ruris amatores.

LETTRE LXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 9 de février.

Mon cher et grand philosophe, vous devenez plus nécessaire que jamais aux fidelles, aux gens de lettres, à la nation. Gardez-vous bien d'aller jamais en Prusse; un général ne doit point quitter son armée. J'ai vu un extrait de votre discours à l'académie; en vérité, vous faites luire un nouveau jour aux yeux

des gens de lettres. Je ſais avec quelle bonté vous avez parlé de moi ; j'y ſuis d'autant plus ſenſible, que vous me couvrez de votre égide contre les gueules des *Cerbères;* mais mon intérêt n'entre pour rien dans mon admiration. Pouvez-vous me confier le diſcours entier ? Vous ſavez que je n'ai pas abuſé de la première faveur ; je ſerai auſſi diſcret ſur la ſeconde. 1761.

Vous n'avez pas probablement toute l'épître d'*Abraham Chaumeix* à mademoiſelle *Clairon.* Je ne crois pas qu'il faille la publier ſitôt ; il faut attendre du moins que *Clairon* ſoit guérie, et *Fréron* châtié.

Ne mettrez-vous point *Diderot* dans l'académie? Perſonne ne reſpecte l'abbé *le Blanc* plus que moi ; mais je ne crois pas qu'avec tout ſon mérite, il doive paſſer devant *Diderot.*

Un grand-homme comme lui devrait au contraire employer ſon crédit pour procurer à M. *Diderot* cette faible conſolation de toutes les injuſtices qu'il a eſſuyées. Nous remettons tout à votre prudence; vous ſavez agir comme écrire.

Votre *Chaumeix* ne s'appelle-t-il pas *Sinon* dans ſon nom de baptême? n'eſt-il pas détaché par quelque *Ulyſſe*, et *Omer* n'eſt-il pas dans le cheval?

Il y a des gens aſſez mal-aviſés pour dire que le petit ſinge à face de *Therſite* s'appelle un *Omer* dans le pays des ſinges ; voyez la méchanceté! Je penſe que voici le temps de faire ſentir aux pédans en rabat, en ſoutane, en perruque, en cornette, qu'on les brave autant qu'on les mépriſe.

Pour moi, qui n'ai que deux jours à vivre, je les mettrai à perſécuter les perſécuteurs, mais ſurtout je les mettrai à vous aimer.

1761.

LETTRE LXXX.

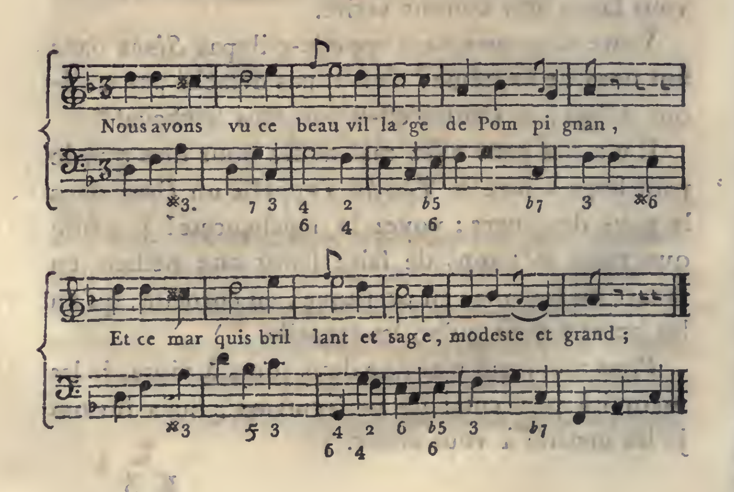
DE M. DE VOLTAIRE.

Le 21 de février.
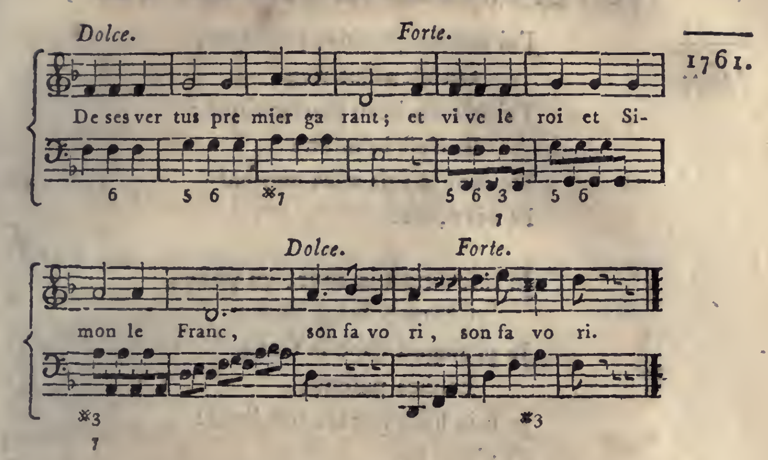
J'ENVOIE à mon digne et parfait philoſophe ces coïonneries qui me ſont venues de Montauban. Nous avons chanté l'hymne avec l'accompagnement. Je joins ici l'air noté. Les philoſophes devraient le chanter en goguettes, car il faut que les philoſophes ſe réjouiſſent.

HYMNE

Chantée au village de Pompignan.



1761.



Il a recrépi ſa chapelle
 Et tous ſes vers;
Il pourſuit avec un ſaint zèle
 Les gens pervers.
Tout ſon clergé s'en va chantant:
Et vive, &c.

En aumuſſe un jeune jéſuite
 Allait devant;
Gravement marchait à ſa ſuite
 Sir Pompignan
En beau ſatin de préſident:
Et vive, &c.

Je ſuis marquis, robin, poëte,
 Mes chers amis;
Vous voyez que je ſuis prophète
 En mon pays:
A Paris c'eſt tout autrement:
Et vive, &c.

1761.

J'ai fait un pſautier judaïque ;
On n'en ſait rien.
J'ai fait un beau panégyrique ;
Et c'eſt le mien :
De moi je ſuis aſſez content :
Et vive, &c.

Je retourne à la cour, en poſte,
Charmer les grands ;
Je protége l'abbé la Coſte
Et mes parens ;
Je ſuis ſifflé par les méchans :
Et vive, &c.

Bientôt il revient à Verſaille
D'un air humain,
Aux ducs et pairs, à la canaille
Serrant la main ;
Récitant ſes vers dignement ;
Et vive le roi, et Simon le Franc,
Son favori,
Son favori.

LETTRE LXXXI.

1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, pays de Gex, 27 de février.

Vous êtes un franc ſavant, dans votre charmante et drôle de lettre ; vous concluez dans votre cœur pervers que je n'ai point été à la meſſe de minuit, parce que mon libraire hérétique a mis le 23 pour le 24. Vous triomphez de cette erreur, mon cher et grand philoſophe, comme un *Saumaiſe* ou un *Scaliger ;* mais vous êtes fort plaiſant, ce que les *Scaliger* n'étaient pas. Sachez que vos bonnes plaiſanteries ne m'ôteront point ma dévotion, et qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de ſe déclarer meilleur chrétien que ceux qui nous accuſent de n'être pas chrétiens. J'ai un évêque qui eſt un ſot, et qui me regarde comme un perſécuteur de l'Egliſe de DIEU, parce que je pourſuis vivement la condamnation d'un curé grand diſeur de meſſes et aſſaſſin. Je conjure mon évêque, par les entrailles de *Jéſus-Chriſt*, de ſe joindre à moi pour ôter le ſcandale de la maiſon d'*Iſraël;* les impies diront que je me moque, mais je ne rougirais point de mon père céleſte devant eux; quand on a l'honneur de rendre le pain béni à Pâques, on peut aller par-tout la tête levée.

Je regarde le ſuccès du *Père de famille* comme une preuve évidente de la bénédiction de DIEU et des progrès des frères; il eſt clair que le public n'était pas mal diſpoſé contre cet homme qu'on a

1761. voulu rendre si odieux ; point de cabales, point de murmures ; le public a fait taire les *Palissots* et les *Frérons ;* le public est donc pour nous.

Comptez, mon cher et vrai philosophe, que je suis de bon cœur pour la langue française. J'avoue qu'elle est bien lâche sous la plume de nos bavards; mais elle est bien ferme et bien énergique sous la vôtre.

J'apprends qu'il y a vingt-cinq candidats pour l'académie ; je conseille qu'on fasse l'abbé *le Blanc* portier ; je vous réponds qu'alors personne ne voudra plus entrer. M. de *M.,..* avilit la littérature, j'en conviens ; il est philosophe, et il fait tort à la philosophie, d'accord ; il aime le chamaillis ; il fait payer le *Journal des savans* qui ne se vend point, par le produit des infamies de *Fréron* qui se vendent; c'est le dernier degré de l'opprobre. Mais un impudent qui se fait en plein parlement le secrétaire et l'écolier d'*Abraham Chaumeix*, un lâche délateur public, qui cite faux publiquement, un vil ennemi de la vertu et du sens commun, voilà ce qu'il faudrait faire siffler dans la cour du palais par les laquais des philosophes.

Envoyez-moi, je vous prie, pour me consoler, votre roide discours sur l'histoire, prononcé avec tant d'applaudissemens dans l'académie. On dit que cette journée fut brillante ; j'ai d'autant plus besoin de votre discours, qu'on réimprime actuellement mes insolences sur l'*Histoire générale*. J'avais trop ménagé mon monde ; mais,

Qui n'a plus qu'un moment à vivre,
N'a plus rien à dissimuler.

Il faut peindre les choses dans toute leur vérité, 1761.
c'est-à-dire dans toute leur horreur.

Je vous embrasse, vous aime, estime, et révère.

LETTRE LXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mars.

A quelque chose près, je suis de votre avis en tout, mon cher et vrai philosophe. J'ai lu avec transport votre petite drôlerie sur l'histoire, et j'en conclus que vous seul êtes digne d'être historien : mais daignez dire ce que vous entendez par la défense que vous faites d'écrire l'histoire de son siècle. Me condamnez-vous à ne point dire, en 1761, ce que *Louis XIV* fesait de bien et de mal en 1662? Ayez la bonté de me donner le commentaire de votre loi.

Je ne sais pas encore s'il est bon de prendre les choses à rebours. Je conçois bien qu'on ne court pas grand risque de se tromper, quand on prend à rebours les louanges que des fripons lâches donnent à des fripons puissans; mais si vous voulez qu'on commence par le dix-septième siècle, avant de connaître le seizième et le quinzième, je vous renverrai au conte du belier qui disait à son camarade: *Commence par le commencement.*

J'aime à savoir comment les jésuites se sont établis, avant d'apprendre comment ils ont fait assassiner

1761. le roi de Portugal. J'aime à connaître l'Empire romain, avant de le voir détruit par des *Albouins* et des *Odoacres ;* ce n'eſt pas que je déſapprouve vôtre idée, mais j'aime la mienne quoiqu'elle ſoit commune.

J'ai bien de la peine à vous dire qui l'emporte chez moi du plaiſir que m'a fait votre diſſertation, ou de la reconnaiſſance que je vous dois d'avoir ſi noblement combattu en ma faveur ; cela eſt d'une ame ſupérieure. Je connais bien des académiciens qui n'auraient pas oſé en faire autant. Il y a des gens qui ont leurs raiſons pour être lâches et jaloux ; il fallait un homme de votre trempe pour oſer dire tout ce que vous dites. Quelques perſonnes vous regardent comme un novateur ; vous l'êtes ſans doute : vous enſeignez aux gens de lettres à penſer noblement. Si on vous imite, vous ſerez fondateur; ſi on ne vous imite pas, vous ſerez unique.

Voulez-vous me permettre d'envoyer votre diſcours au *Journal-encyclopédique* ? Il faut que vous permettiez qu'on publie ce qui doit inſtruire et plaire; je vous le demande en grâce pour mon pauvre ſiècle qui en a beſoin.

Adieu, être raiſonnable et libre ; je vous aime autant que je vous eſtime, et c'eſt beaucoup dire. *V.*

LETTRE LXXXIII. 1761.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 19 de mars.

MON très-digne et ferme philoſophe, vrai ſavant, vrai bel eſprit, homme néceſſaire au ſiècle, voyez, je vous prie, dans mon épître à madame *Denis*, une partie de mes réponſes à votre énergique lettre.

Mon cher archidiacre et archi-ennuyeux *Trublet* eſt donc de l'académie! il compilera un beau diſcours de phraſes de *la Mothe*. Je voudrais que vous lui répondiſſiez, cela ferait un beau contraſte. Je crois que vous accuſez à tort *Cicéron-d'Olivet;* il n'eſt pas homme à donner ſa voix à l'aumônier d'*Houdart* et de *Fontenelle*. Imputez tout au ſurintendant de la reine. (*)

Ce qu'il y a de déſeſpérant pour la nature humaine, c'eſt que ce *Trublet* eſt athée comme le cardinal de *Tençin*, et que ce malheureux a travaillé au *Journal chrétien*, pour entrer à l'académie par la protection de la reine. Les philoſophes ſont déſunis; le petit troupeau ſe mange réciproquement, quand les loups viennent le dévorer; c'eſt contre votre *Jean-Jacques* que je ſuis le plus en colère. Cet archi-fou qui aurait pu être quelque choſe, s'il s'était laiſſé conduire par vous, s'aviſe de faire bande à part; il écrit contre les ſpectacles, après avoir fait

(*) Le préſident *Hénault*.

1761. une mauvaiſe comédie ; il écrit contre la France qui le nourrit ; il trouve quatre ou cinq douves pourries du tonneau de *Diogène*, il ſe met dedans pour aboyer ; il abandonne ſes amis ; il m'écrit à moi la plus impertinente lettre que jamais fanatique ait griffonnée. Il me mande, en propres mots : *Vous avez corrompu Genève pour prix de l'aſile qu'elle vous a donné ;* comme ſi je me ſouciais d'adoucir les mœurs de Genève, comme ſi j'avais beſoin d'un aſile, comme ſi j'en avais pris un dans cette ville de *prédicans ſociniens*, comme ſi j'avais quelque obligation à cette ville. Je n'ai point fait de réponſe à ſa lettre : M. de *Ximenès* a répondu pour moi, et a écraſé ſon miſérable roman. Si *Rouſſeau* avait été un homme raiſonnable à qui on ne pût reprocher qu'un mauvais livre, il n'aurait pas été traité ainſi. Quant aux courtiſans de *Pompignan* et de *Fréron*, il n'eſt pas mal de plonger le muſeau de ces gens-là dans le bourbier de leurs maîtres.

Mon digne philoſophe, que deviendra la vérité ? que deviendra la philoſophie ? Si les ſages veulent être fermes, s'ils ſont hardis, s'ils ſont liés, je me dévoue pour eux ; mais s'ils ſont diviſés, s'ils abandonnent la cauſe commune, je ne ſonge plus qu'à ma charrue, à mes bœufs et à mes moutons ; mais en cultivant la terre, je prierai DIEU que vous l'éclairiez toujours, et vous me tiendrez lieu de public. Que dites-vous du bonnet carré de *Midas-Omer* ? Je vous embraſſe tendrement.

LETTRE LXXXIV. 1761.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de m'avoir envoyé votre charmante épître sur l'agriculture, qui ne parle guère d'agriculture, et qui n'en vaut que mieux. C'eſt, à mon avis, un des plus agréables ouvrages que vous ayez faits. Des gens de votre connaiſſance, qui en ont penſé comme moi, et qui ne ſont pas deſcendus d'*Iſmaël*, car *ils ſervent et Baal et le Dieu d'Iſraël*, l'ont trouvée ſi bonne, qu'ils ont voulu la lire à la reine; mais il y avait deux vers *mal-ſonnans* et *offenſant les oreilles pieuſes*, qu'il a fallu corriger pour mettre votre épître en habit décent, et pour la rendre propre à être portée aux pieds du trône; et croiriez-vous que c'eſt moi qui ai fait cette correction? J'ai donc mis le *bon mari d'Eve*, au lieu du *ſot mari*, qui était pourtant la vraie épithète, et au lieu de *manger la moitié de ſa pomme*, qui eſt plaiſant, j'ai mis *goûter de la fatale pomme*, qui eſt bien plat; mais cela eſt encore trop bon pour Verſailles.

Riez, ſi vous voulez, de cette petite anecdote; mais, s'il vous plaît, riez-en tout ſeul, et n'allez pas en écrire à Paris, comme vous avez fait de ce que je vous ai mandé au ſujet des parrains de l'archidiacre.

Je ſuis ſûr, au moins, autant qu'on le peut être, que le ſurintendant de la reine a nommé *Saurin*; mais il eſt vrai que je ne lui ai parlé que la veille

1761. de l'élection, et il se pourrait bien qu'avant ce temps-là il en eût servi un autre ; c'est ce que je ne sais pas assez positivement pour pouvoir vous l'assurer. Après tout, c'est ce qu'il est fort peu important d'approfondir ; par malheur *le vin et Trublet sont tirés, il faut les boire.*

Nous recevons aujourd'hui l'évêque de Limoges qui ne sait pas lire, et *Batteux* qui ne sait pas écrire ; mais en revanche nous avons un directeur qui sait lire et écrire, qui s'en pique du moins. Je m'attends à un grand déluge d'esprit, et je crois qu'il faudra qu'on me tienne, comme à *Rémond de Saint-Marc*, *la tête bien ferme.* A lundi prochain la réception de l'archidiacre, qui évoquera surement l'ombre de *Fontenelle* ; et à qui le directeur fera apparemment compliment sur ses *bonnes fortunes ;* car il prétend en avoir eu beaucoup par le confessionnal et par la prédication.

Nous avons encore une place vacante à l'académie, mais ce ne sera pas, je crois, pour *Marmontel.* M. le duc d'*Aumont* fait peur à ces messieurs. Vous devez juger par-là qu'ils ne sont pas fort braves. Ainsi nous aurons eu sept places vacantes à la fois, et nous n'aurons pas choisi le seul homme qu'il nous convenait de prendre. Je ne ferai qu'en rire (car il n'y a que cela de bon), tant qu'ils n'iront pas jusqu'à l'avocat sans cause, *auteur des Cacouacs ;* car pour lors cela passerait la raillerie, et je pourrais bien les prier de nommer *Chaumeix* ou *Omer* à ma place, surtout si vous vouliez en même temps donner la vôtre à frère *Berthier.*

Je viens à *Jean-Jacques*, non pas à *Jean-Jacques* le

le Franc de Pompignan qui *penſe être quelque choſe*, mais à *Jean-Jacques Rouſſeau* qui *penſe être cynique*, et qui n'eſt qu'inconſéquent et ridicule. Je veux qu'il vous ait écrit une lettre impertinente, je veux que vous et vos amis vous ayez à vous en plaindre; malgré tout cela, je n'approuve pas que vous vous déclariez publiquement contre lui comme vous faites; et je n'aurai ſur cela qu'à vous répéter vos propres paroles: *Que deviendra le petit troupeau, s'il eſt déſuni et diſperſé?* Nous ne voyons point que ni *Platon*, ni *Ariſtote*, ni *Sophocle*, ni *Euripide* aient écrit contre *Diogène*, quoique *Diogène* leur ait dit à tous des injures. *Jean-Jacques* eſt un malade de beaucoup d'eſprit, et qui n'a d'eſprit que quand il a la fièvre. Il ne faut ni le guérir ni l'outrager. 1761.

A propos, j'oubliais de vous demander ſi vous avez reçu un mémoire que j'ai fait ſur l'inoculation, et dans lequel je crois avoir prouvé, non que l'inoculation eſt mauvaiſe, mais que ſes partiſans ont aſſez mal raiſonné juſqu'ici, et ne ſe ſont pas doutés de la queſtion. Ce mémoire très-clair, à ce que je crois, et très-impartial, a été lu il y a ſix mois à une aſſemblée publique de l'académie des ſciences, et m'a paru avoir fait beaucoup d'impreſſion ſur les auditeurs. On vient d'imprimer dans une gazette (à la vérité aſſez obſcure) qu'un médecin de Clermont en Auvergne, ayant inoculé ſon fils, le fils eſt mort de l'inoculation, et que le père eſt mort de chagrin. Ce fait, s'il eſt vrai, ſerait très-fâcheux contre l'inoculation, quoiqu'au fond il ne ſoit pas déciſif. Adieu, mon cher confrère; je ne vous écrirai pourtant plus *de l'académie françaiſe*; je crains qu'il

1761. ne faille dire bientôt de ce titre-là ce que *Jacques Rosbif* dit du nom de *monsieur : Il y a trop de faquins qui le portent.* Adieu.

LETTRE LXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 20 d'avril.

Je me hâte de vous répondre, mon grand calculateur de petite vérole, plein d'esprit et de génie, et antipode des calculateurs ..... : *Diligo adhuc Ciceronianum-Olivetum quia optimus grammaticus, quia* il fut mon maître, et qu'il me donnait des claques sur le cu quand j'avais quatorze ans. Je ne dirai pas qu'il en a menti, mais il a dit la chose qui n'est pas. Qu'il vous montre ma lettre, s'il l'ose. Certainement votre nom n'y est pas. Il peut avoir quelque finesse, ayant été jésuite. Il a voulu se jouer de votre vivacité parisienne, et vous arracher votre secret. Vous avez peut-être donné dans le panneau. Soyez très-sûr que je ne vous compromettrai jamais, et que vous pouvez donner l'essor avec moi à votre très-plaisante imagination en toute sureté.

Vous me paraissez bien honnête de dire qu'un homme de trente ans peut en espérer trente autres. La vie commune ne s'étend qu'à vingt-deux ans sur la masse totale. Je n'ai pas encore bien examiné votre compte; je vais vous relire : à Paris on ne relit point. Vive la campagne où le temps est à nous. En général, je vois que vous en savez plus que notre sourdaud.

Je vous remercie de votre *bon mari*. Il faut avouer que la reine est bien *bonne*, et que si elle était la maîtresse, nous aurions un siècle bien éclairé. Je vous donne mon blanc seing pour ma place à l'académie, à la première fantaisie que vous aurez de résigner; cela sera assez plaisant, et c'est une facétie qu'il ne faut pas manquer. Faites la lettre de remercîment, et je vous réponds de la signer. A l'égard de *Jean-Jacques*, s'il n'était qu'un inconséquent, un petit bout d'homme pétri de vanité, il n'y aurait pas grand mal; mais qu'il ait ajouté à l'impertinence de sa lettre l'infamie de cabaler du fond de son village avec des pédans *sociniens*, pour m'empêcher d'avoir un théâtre à Tourney, ou du moins pour empêcher ses concitoyens, qu'il ne connaît pas, de jouer avec moi; qu'il ait voulu, par cette indigne manœuvre, se préparer un retour triomphant dans ses rues basses; c'est l'action d'un coquin, et je ne lui pardonnerai jamais. J'aurais tâché de me venger de *Platon*, s'il m'avait joué un pareil tour; à plus forte raison du laquais de *Diogène*. Je n'aime ni ses ouvrages ni sa personne, et son procédé est haïssable. L'auteur de la nouvelle *Aloïsia* n'est qu'un polisson mal-fesant. Que les philosophes véritables fassent une confrérie comme les francs-maçons, qu'ils s'assemblent, qu'ils se soutiennent, qu'ils soient fidelles à la confrérie, et alors je me fais brûler pour eux. Cette académie secrète vaudrait mieux que l'académie d'Athènes, et toutes celles de Paris; mais chacun ne songe qu'à soi, et on oublie le premier des devoirs qui est d'anéantir l'*inf*....

1761.

Je vous prie, mon grand philosophe, de dire à

1761. madame *du Deffant* combien je lui ſuis attaché. Je lui écrirai quelque jour une énorme lettre. J'aime à penſer avec elle; je voudrais y ſouper: je l'aime d'autant plus que j'ai les ſots en horreur. Mes complimens à l'abbé *Trublet ;* j'attends ſa harangue avec l'impatience du parterre qui a des ſifflets en poche, et qui ne voit pas lever la toile.

A propos, haïſſez-vous toujours M. de *Chimène* ou *Ximenès ?* il vient d'acheter une maiſon, des prés, des vignes et des champs dans le pays de Gex. Voilà le fruit apparemment de l'épître ſur l'agriculture. Je ſuis devenu un malin vieillard. Il y a long-temps que j'ai fait la capilotade; c'eſt un chant qui entre dans la Pucelle: il y aura toujours place pour les perſonnes que vous me recommanderez. J'ai ſouffert quarante ans les outrages des bigots et des poliſſons. J'ai vu qu'il n'y avait rien à gagner à être modéré, et que c'eſt une duperie. Il faut faire la guerre et mourir noblement

Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

Riez et aimez-moi, confondez l'*inf*.... le plus que vous pourrez.

N. B. J'ai lu le mémoire contre les jéſuites banqueroutiers. L'avocat a raiſon; aucun jéſuite ne peut traiter ſans engager ſes ſupérieurs. — Quand je les ai chaſſés d'un domaine qu'ils avaient uſurpé, il a fallu que le provincial ſignât le déſiſtement; mais je les ai chaſſés ſans bruit, je n'ai eu que la moitié du plaiſir.

1761.

LETTRE LXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 ou 8 de mai.

MONSIEUR *le Protée*, monſieur le multiforme, je crois que votre diſcours ſur l'étude eſt celui de vos ouvrages qui m'a fait le plus de plaiſir, ſoit parce que c'eſt le dernier, ſoit parce que je m'y retrouve. Somme totale, vous êtes grand penſeur et grand metteur en œuvre, mais ce n'eſt pas aſſez de montrer qu'on a plus d'eſprit que les autres. Allons donc, rendez quelque ſervice au genre-humain; écraſez le fanatiſme, ſans pourtant riſquer de tomber comme *Samſon* ſous les ruines du temple qu'il démolit; faites ſentir à notre ſiècle toute ſa petiteſſe et tout ſon ridicule; renverſez ſes idoles. Quel eſt ce poliſſon qui a répondu à mademoiſelle *Clairon* par du galimatias? a-t-on jamais rien vu de plus ſot que le livre de cet avocat? La ſéance contre l'*Encyclopédie* et l'abſurde réquiſitoire d'*Omer*, ne ſont-ils pas dignes du quatorzième ſiècle? faut-il qu'une troupe de convulſionnaires, tels que des *Chaumeix*, des *Gauchat*, &c. ſoit toute-puiſſante? et ne doit-on pas rougir, quand on eſt homme, de ne pas ſonner le tocſin contre ces ennemis de l'humanité? On ſe plaignait autrefois des jéſuites; mais S[t] *Médard* devient plus à craindre que S[t] *Ignace*. Rendons ces perturbateurs du repos public ridicules aux yeux des honnêtes gens. Qu'ils

1761. n'aient plus pour eux que le faubourg Saint-Marceau et les halles. Mon cher philoſophe, vous vous déclarez l'ennemi des grands et de leurs flatteurs, et vous avez raiſon ; mais ces grands protégent dans l'occaſion ; ils peuvent faire du bien ; ils mépriſent l'infame ſuperſtition ; ils ne perſécuteront jamais les philoſophes, pour peu que les philoſophes daignent s'humaniſer avec eux.

Notre académie a donné, pour ſujet de ſon prix, les louanges d'un chancelier janſéniſte, perſécuteur de toute vérité, mauvais cartéſien, ennemi de *Newton*, et faux ſavant. Paſſe pour le maréchal de *Saxe* qui aimait les filles, et qui ne perſécutait perſonne. Je ſuis indigné de ce qui m'eſt revenu de Paris. Je ne connais que vous qui puiſſiez venger la raiſon. Dites hardiment et fortement tout ce que vous avez ſur le cœur. Frappez et cachez votre main. On vous reconnaîtra : je veux bien croire qu'on en ait l'eſprit, qu'on ait le nez aſſez bon ; mais on ne pourra vous convaincre, et vous aurez détruit l'empire des cuiſtres dans la bonne compagnie. L'oracle des fidelles devrait faire une prodigieuſe ſenſation ; mais la nation eſt trop frivole pour un livre qui demande de l'attention.

A propos, je n'ai pas ici mes calculs de la vie humaine ; mais il eſt clair que, nous autres animaux à deux pieds, nous n'avons que vingt-deux ans dans le ventre, l'un portant l'autre. Expliquez-moi comment à trente ans on doit eſpérer ſoixante. J'en ai ſoixante et ſept, et je ſuis bien malingre. Je voudrais vous voir avant de rendre mon corps et mon ame aux quatre élémens.

Dites, je vous prie, à madame *du Deffant* combien je lui suis attaché. Elle pense et parle, et il y en a de par le monde qui ne savent pas même parler. 1761.

LETTRE LXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 25 de juin.

MON cher philosophe, vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps, ni moi non plus, cependant il faut donner signe de vie. Dites-moi en conscience à quelle distance vous croyez que nous sommes éloignés du soleil, depuis le passage de *Vénus*, et si vous pensez que cette *Vénus* ait un laquais, comme on le prétend. Pour moi, je suis occupé actuellement de mademoiselle *Corneille*, et je vous prie de faire beau bruit à l'académie pour l'édition des ouvrages de ce grand-homme.

M. l'abbé *Grizel* me charge de vous faire ses complimens. *Omitte res cœlestes*, et envoyez un petit mot à votre vieil ami. *V.* chez M. *Damilaville.*

1761.

LETTRE LXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Pontoife, le 9 de juillet.

J'AI reçu, mon cher philofophe, votre petit billet, en partant pour la campagne. Il eft vrai que je fuis un peu en retard avec vous ; prenez-vous-en à un gros livre de géométrie, tout plein de calculs, que je fais imprimer actuellement, et dont j'efpère être bientôt débarraffé. Je ne fais pas de la part de qui vous m'avez envoyé le *Grizel;* ce *Grizel* eft un drôle de corps. Si Me *Huerne* avait auffi bien plaidé, les rieurs auraient été pour lui ; mais ni Me *Huerne*, ni Me *le Dain*, ne font faits pour avoir les rieurs de leur côté. Les jéfuites même ne les ont plus depuis qu'ils fe font brouillés avec la philofophie; ils font à préfent aux prifes avec les gens du parlement, qui trouvent que la *fociété de Jéfus* eft contraire à la *fociété* humaine, comme la fociété de *Jéfus* trouve de fon côté que *l'ordre* du parlement n'eft pas de l'ordre de ceux qui ont le fens bien droit, et la philofophie jugerait que la fociété de *Jéfus* et l'ordre du parlement ont tous deux raifon.

Je ne fais ce qui arrivera du *laquais* de *Vénus*; j'ai bien peur que ce ne foit un laquais de louage, qui ne lui reftera pas long-temps, d'autant que ledit laquais n'a pas fuivi fa maîtreffe dans fon paffage fur le foleil. Si *Fontenelle* n'était pas mort, il vous dirait là-deffus les plus jolies chofes du monde; par

exemple, que *Vénus* a trop de ſatellites ſur la terre pour en avoir beſoin dans le ciel; et que les vieux galans qui ne peuvent plus lui faire leur cour, regretteront le temps où *Vénus* ſe promenait toute ſeule dans le ciel, *ſans laquais*, *ſans ajuſtement*, *de ſes ſeules grâces ornée*, &c. Son chancelier *Trublet* vous en dira davantage, pour peu que vous vouliez ſavoir le reſte. Je vous dirai moi, plus ſérieuſement, que nous attendons les obſervations faites aux Indes et en Sibérie, pour ſavoir, par la comparaiſon avec celles de France, à combien de poſtes nous ſommes du ſoleil; et s'il nous faut quelques jours de plus ou de moins pour y arriver, que nous ne l'avons cru juſqu'ici.

1761.

Je n'aurai pas beſoin d'ameuter l'académie françaiſe ſur l'édition de *Pierre Corneille;* il n'y a aucun de nous qui ne ſe faſſe un plaiſir et un devoir de ſouſcrire, et quelques-uns même pour pluſieurs exemplaires. Cette entrepriſe fera beaucoup d'honneur à l'entrepreneur, à l'académie et à la nation; et je me flatte qu'elle avertira enfin l'académie de ce qu'elle doit faire, de donner des éditions grammaticales des auteurs claſſiques.

Adieu, mon cher maître; que le ciel vous tienne toujours en joie! N'oubliez pas vos amis et vos admirateurs; je me flatte que vous me comptez parmi les premiers, et je prends la liberté de me mettre parmi les ſeconds. Je ne ſais pas s'il en eſt de même du profeſſeur *Formey*, et s'il prendra cette qualité dans ſes lettres aux journaliſtes, et dans ſa bibliothéque partiale, toute *impartiale* qu'elle prétend être. *Vale iterum.*

1761.

LETTRE LXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 d'auguste.

Messieurs de l'académie françoise ou française, prenez bien à cœur mon entreprise, je vous en prie; ne manquez pas les jours des assemblées, soyez bien assidus. Y a-t-il rien de plus amusant, s'il vous plaît, que d'avoir un *Corneille* à la main, de se faire lire mes observations, mes anecdotes, mes rêveries, d'en dire son avis en deux mots, de me critiquer, de me faire faire un ouvrage utile, tout en badinant? J'attends tout de vous, mon cher confrère.

Il me paraît que M. *Duclos* s'intéresse à la chose. Je me flatte que vous vous en amuserez, et que je verrai quelquefois de vos notes sur mes marges. Encouragez-moi beaucoup, car je suis docile comme un enfant; je ne veux que le bien de la chose; j'aime mieux *Corneille* que mes opinions; j'écris vîte, je corrige de même; secondez-moi, éclairez-moi et aimez-moi.

LETTRE XC.

1761.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de ſeptembre.

JE ne ſais, mon cher maître, ſi vous avez reçu une lettre que je vous écrivis, il y a quelque temps, de Pontoiſe. Je vous y parlais, ce me ſemble, de votre édition de *Corneille*, et de l'intérêt que j'y prenais comme homme de lettres, comme français, comme académicien, et encore plus comme votre confrère, votre diſciple et votre ami. Depuis ce temps, nous avons reçu à l'académie vos Remarques ſur les Horaces, ſur Cinna et ſur le Cid, la préface du Cid, et l'épître dédicatoire. Tout cela a été lu avec ſoin dans les aſſemblées, et *Duclos* nous dit hier que vous aviez reçu nos remarques, et que vous en paraiſſiez content. N'oubliez pas d'inſiſter plus que vous ne faites dans votre épître, ſur la protection qu'on accordait aux perſécuteurs de *Corneille*, et ſur l'oubli profond où ſont tombées toutes les infamies qu'on imprimait contre lui, et qui vraiſemblablement lui cauſaient beaucoup de chagrin. Vous pouvez mieux dire, et avec plus de droit que perſonne, à tous les gens de lettres et à tous les protecteurs, des choſes fort utiles aux uns et aux autres, que cette occaſion vous fournira naturellement.

Nous avons été très-contens de vos Remarques ſur les Horaces; beaucoup moins de celles ſur Cinna,

1761. qui nous ont paru faites à la hâte. Les Remarques fur le Cid font meilleures, mais ont encore befoin d'être revues. Il nous a femblé que vous n'infiftiez pas toujours affez fur les beautés de l'auteur, et quelquefois trop fur des fautes qui peuvent n'en pas paraître à tout le monde. Dans les endroits où vous critiquez *Corneille*, il faut que vous ayez fi évidemment raifon que perfonne ne puiffe être d'un avis contraire; dans les autres, il faut ou ne rien dire ou ne parler qu'en doutant. Excufez ma franchife; vous me l'avez permife, vous l'avez exigée; et il eft de la plus grande importance pour vous, pour *Corneille*, pour l'académie et pour l'honneur de la littérature françaife, que vos Remarques foient à l'abri même des mauvaifes critiques. Enfin, mon cher confrère, vous ne fauriez apporter dans cet ouvrage trop de foin, d'exactitude et même de minutie. Il faut que ce monument que vous élevez à *Corneille*, en foit auffi un pour vous, et il ne tient qu'à vous qu'il le foit.

Je foufcris, fi vous le trouvez bon, pour deux exemplaires, pour l'un comme votre ami, et pour l'autre comme homme de lettres et comme français. Si les gens de lettres de cette frivole et moutonnière nation qui les perfécute en riant, ne foutiennent pas l'honneur de la *chère patrie*, comme difent les Allemands, hélas! que deviendra ce malheureux honneur? Vous voyez le beau rôle que nous jouons *fur la terre et fur l'onde;* et ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eft que nous avons l'air de le jouer encore quelque temps, car la paix ne paraît pas prochaine. Cependant le parlement fe bat *à outrance* avec les jéfuites, et Paris en eft encore plus

occupé que de la guerre d'Allemagne; et moi qui n'aime ni les fanatiques convulſionnaires ni les fanatiques de S[t] *Ignace*, tout ce que je leur ſouhaite, c'eſt de ſe détruire les uns par les autres, fort tranquille d'ailleurs ſur l'événement, et bien certain de me moquer de quelqu'un, quoi qu'il arrive. Quand je vois un parlement plus intolérant que des capucins, aux priſes avec des imbécilles, des ignorans et des intolérans, je ſuis tenté de lui dire ce que diſait *Timon* le miſanthrope à *Alcibiade*: *Jeune écervelé, que je ſuis content de te voir à la tête des affaires! tu me feras raiſon de ces marauds d'Athéniens.* La philoſophie touche peut-être au moment où elle va être vengée des jéſuites; mais qui la vengera des autres fanatiques? pouvons-nous nous flatter que la deſtruction de la canaille jéſuitique entraînera après elle l'abolition de la canaille janſénienne, &c.? Prions DIEU mon cher confrère, que la raiſon obtienne de nos jours ce triomphe ſur l'imbécillité. En attendant, portez-vous bien, commentez *Corneille*, et aimez-moi.

1761.

LETTRE XCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de ſeptembre.

Vos très-plaiſantes lettres, mon cher philoſophe, égayeraient *Socrate* tenant en main ſon gobelet de ciguë, et *Servet* ſur ſes fagots verts. Vous demandez qui nous défera des fanatiques; ce ſera vous, pardieu, en vous moquant d'eux tant que vous pourrez, et en les couvrant de ridicule par vos bons mots.

1761. Notre nation ne mérite pas que vous daigniez raiſonner beaucoup avec elle ; mais c'eſt la première nation du monde pour ſaiſir une bonne plaiſanterie, et ce qu'aſſurément vous ne trouverez pas à Berlin, ſouvenez-vous-en.

Je vous remercie de toute mon ame de l'attention que vous donnez à *Pierre*. Songez, s'il vous plaît, que je n'avais point ſon édition de 1664, quand j'ai commencé mon Commentaire. Soyez sûr que tout ſera très-exact. Je n'oublierai pas ſurtout les petits perſécuteurs de la littérature, quand je pourrai tomber ſur eux.

J'ai déjà mandé à M. *Duclos* que je n'envoyais que des eſquiſſes ; mon unique but eſt d'avoir le ſentiment de l'académie, après quoi je marche à mon aiſe et d'un pas sûr.

Je n'ai pas été aſſez poli, je le ſais bien ; les complimens ne me coûteront rien : mais, en attendant, il faut tâcher d'avoir raiſon. Ou mon cœur eſt un ſou, ou j'ai la plus grande raiſon quand je dis que les remords de *Cinna* viennent trop tard ; que ſon rôle ſerait attendriſſant, admirable, ſi le diſcours d'*Auguſte*, au ſecond acte, le touchait tout d'un coup du noble repentir qu'il doit avoir. J'étais révolté, à l'âge de quinze ans, de voir *Cinna* perſiſter avec *Maxime* dans ſon crime, et joindre la plus lâche fourberie à la plus horrible ingratitude. Les remords qu'il a enſuite ne paraiſſent point naturels, ils ne ſont plus fondés, ils ſont contradictoires avec cette atrocité réfléchie qu'il a étalée devant *Maxime ;* c'eſt un défaut capital que *Metaſtaſio* a ſoigneuſement évité dans ſa Clémence de *Titus*. Il ne s'agit pas ſeulement

de louer *Corneille*, il faut dire la vérité. Je la dirai à genoux, et l'encenſoir à la main. 1761.

Il eſt vrai que, dans l'examen de Polyeucte, je me ſuis armé quelquefois de veſſie de cochon au lieu d'encenſoir. Laiſſez faire, ne ſongez qu'au fond des choſes ; la forme ſera toute autre. Ce n'eſt pas une petite beſogne d'examiner trente-deux pièces de théâtre, et de faire un commentaire qui ſoit à la fois une grammaire et une poëtique. Ainſi donc, Meſſieurs, quand vous vous amuſerez à parcourir mes eſquiſſes, examinez-les comme s'il n'était pas queſtion de *Corneille;* ſouvenez-vous que les étrangers doivent apprendre la langue françaiſe dans ce livre. Quand j'aurai oublié une faute de langage, ne l'oubliez pas; c'eſt-là l'objet principal. On apprend notre langue à Moſcou, à Copenhague, à Bude et à Liſbonne. On n'y fera point de tragédies françaiſes; mais il eſt eſſentiel qu'on n'y prenne point des ſolécismes pour des beautés : vous inſtruirez l'Europe, en vous amuſant.

Vous ſerez, mon cher ami, colloqué pour deux; mais ſi le roi, les princes et les fermiers généraux qui ont ſouſcrit, payent les *Cramer*, vous nous permettrez de préſenter humblement le livre à tous les gens de lettres qui ne ſont ni fermiers généraux ni rois. Vous verrez ce que j'écris ſur cela *in meâ epiſtola ad Olivetum-Ciceronianum.* Adieu. Je ſuis abſolument touché de l'intérêt que vous prenez à notre petite drôlerie.

Je ſuis haraſſé de fatigue ; je bâtis, je commente, je ſuis malade, je vous embraſſe de tout mon cœur,

1761.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

Je ne sais pas, mon cher et illustre maître, si mes lettres sont aussi plaisantes que vous le prétendez, mais je sais que tout ce qui se passe y fournit bien matière; et s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il est bon de rire un peu pour la santé, jamais saison n'a été si favorable pour se bien porter. Voici, par exemple, *Paul le Franc de Pompignan* (je ne sais si c'est *Paul* l'apôtre ou *Paul* le simple) qui vient encore de fournir aux rieurs de quoi rire par son *Eloge historique du duc de Bourgogne.* J'imagine qu'on vous aura envoyé cette pièce, et qu'en la lisant vous aurez dit comme l'hermite de *la Fontaine :*

> Voici de quoi, si tu sais quelque tour ;
> Il te le faut employer, frère Luce.

Je sais que la matière est un peu délicate, et qu'en donnant des croquignoles au vivant, il faut prendre garde d'égratigner le mort; mais *à vaincre sans péril on triomphe sans gloire.* On prétend que *Pompignan* sollicite pour récompense, de son bel ouvrage, une place d'*historiographe des enfans de France ;* je voudrais qu'on la lui donnât, avec la permission de commencer *dès le ventre de la mère*, et la défense d'*aller au-delà de sept ans.* Je ne sais si cette impertinence vous paraîtra aussi plaisante qu'à moi ; mais il est sûr que

... Si

. . . Si Dieu m'avait fait naître
Propre à tirer marrons du feu, 1761.
Certes le *Franc* verrait beau jeu.

Me voilà presque aussi en train de vous citer des vers que M. le théologien *Martin Kahle* qui vous en citait tant de mauvais, pour vous prouver que ce monde ridicule était le meilleur des mondes possibles. Laissons là et *Martin Kahle* et *Pompignan*, et parlons de *Corneille*.

Nous avons relu vos Remarques sur Cinna, et vous avez dû recevoir la réponse de l'académie sur vos nouvelles critiques. Voulez-vous que je *vous parle net* comme le misanthrope, et sur la pièce et sur vos remarques ? Je vous avouerai d'abord que la pièce me paraît d'un bout à l'autre froide et sans intérêt ; que c'est une conversation en cinq actes, et en style tantôt sublime, tantôt bourgeois, tantôt suranné ; que cette froideur est le grand défaut, selon moi, de presque toutes nos pièces de théâtre, et qu'à l'exception de quelques scènes du Cid, du cinquième acte de Rodogune, et du quatrième d'Héraclius, je ne vois rien (dans *Corneille* en particulier) de *cette terreur et de cette pitié* qui fait l'ame de la tragédie. Si je suis si difficile, prenez-vous-en à vos pièces qui m'ont accoutumé à chercher sur le théâtre tragique de l'intérêt, des situations et du mouvement. Si je suivais donc mon penchant, je dirais que presque toutes ces pièces sont meilleures à lire qu'à jouer ; et cela est si vrai qu'il n'y a presque personne aux pièces de *Corneille*, et médiocrement à celles de *Racine ;* mais ce n'est pas le tout d'avoir raison, il faut être poli ; il faut donc de grands ménagemens,

1761. pour avertir les gens qu'ils s'ennuyent et qu'ils n'osent le dire.

A l'égard de vos raisonnemens et des nôtres sur les remords de *Cinna* qui, selon vous, viennent trop tard, et qui selon nous viennent assez tôt, ce sont-là, ce me semble, de ces questions sur lesquelles on peut dire le pour et le contre sans se convaincre réciproquement. Je voudrais donc, sans prétendre que vous ayez tort (car le diable m'emporte si j'en sais rien), je voudrais que vous ne fissiez aucune critique qui fût sujette à contradiction, et que vous vous bornassiez aux fautes évidentes contre le théâtre ou la grammaire; vous aurez encore assez de besogne. Croyez-moi, ne donnez point de prise sur vous aux sots et aux mal-intentionnés, et songez qu'un vivant qui critique un mort en possession de l'estime publique, doit avoir raison et demie pour parler, et se taire quand il n'a que raison. Voyez comme on a reçu les pauvres gens qui ont relevé les sottises d'*Homère;* ils avaient pourtant au moins raison et demie, ces pauvres diables-là; et le grand tort de *la Mothe* n'a pas été de critiquer l'*Iliade*, mais d'en faire une.

Réservez donc, mon cher maître, *les vessies de cochon au lieu d'encensoir* pour les *Pompignans* et consors; pour ceux-là, on ne demande qu'à rire à leurs dépens, et vous aurez le double plaisir de faire rire et d'avoir raison. Il est vrai que, si la guerre continue, je crois que *Pompignan* même ne fera plus rire personne. Pour moi, je rirai le plus long-temps que je pourrai, et je vous aimerai plus long-temps encore. Adieu, mon cher philosophe.

1761.

LETTRE XCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 d'octobre.

A quoi penſez-vous, mon très-cher philoſophe, de ne vouloir que rire de l'hiſtoriographe *le Franc de Pompignan*? ne ſavez-vous pas qu'il compte être à la tête de l'éducation de M. le duc de *Berri*, avec ſon fou de frère? que ce ſont tous deux des perſécuteurs? que les gens de lettres n'auront jamais de plus cruels ennemis? Il me paraît qu'il eſt d'une conſéquence extrême de faire ſentir à la famille royale elle-même ce que c'eſt que ce malheureux. Il faut ſe mettre à genoux devant monſieur le dauphin, en feſſant ſon hiſtoriographe.

Voici ce qu'une bonne ame m'envoie de Montauban. Si vous étiez une bonne ame de Paris, cela vaudrait bien mieux; mais, meſſire *Bertrand*, vous vous ſervez de la patte de *Raton*.

Il eſt ſûr que ce déteſtable ennemi de la littérature a calomnié tous les gens de lettres, quand il a eu l'honneur de parler à monſieur le dauphin. Son épître dédicatoire eſt pire que ſon diſcours à l'académie; ce ſont-là de ces coups qu'il faut parer. Il ne faut pas ſeulement le rendre ridicule, il faut qu'il ſoit odieux. Mettons-le hors d'état de nuire, en feſant voir combien il veut nuire.

Vraiment, vous avez mis le doigt deſſus en diſant que *Corneille* eſt froid, du moins Cinna n'eſt pas

1761. fort chaud; mais d'où vient en partie cette glace? de la note de l'académie. Elle me dit dans sa note (et c'est vous qui l'avez écrite) qu'*on s'intéresse à Auguste.* Eh! messieurs, c'est à *Cinna* qu'on s'intéresse dans le premier acte; car vous savez qu'on aime tous les conspirateurs. *Cinna* est conjuré, il est amant, il fait un tableau terrible des proscriptions, il rend *Auguste* exécrable; et puis, Messieurs, on s'intéresse, dites-vous, à *Auguste!* on change donc d'intérêt; il n'y en a donc point; et voilà ce qui fait que votre fille est muette. Proposez ce petit argument quand vous irez là; mais ce n'est pas assez de savoir la langue, il faut connaître le théâtre. Ah! mon cher philosophe, il n'est que trop vrai que notre théâtre est à la glace. Ah! si j'avais su ce que je sais, si on avait plutôt purgé le théâtre de petits maîtres, si j'étais jeune! mais tout vieux que je suis, je viens de faire un tour de force, une espièglerie de jeune homme. J'ai fait une tragédie en six jours; mais il y a tant de spectacle, tant de religion, tant de malheur, tant de *nature*, que j'ai peur que cela ne soit ridicule. L'œuvre des six jours est sujette à rencontrer des railleurs.

J'ai actuellement le plus joli théâtre de France. Nous avons joué Mérope; mademoiselle *Corneille* a été applaudie; madame *Denis* a fait pleurer des anglaises. Les prêtres de Genève ont une faction horrible contre la comédie; je ferai tirer sur le premier prêtre socinien qui passera sur mon territoire.

Jean-Jacques est un jean.... qui écrit tous les quinze jours à ces prêtres pour les échauffer contre les spectacles. Il faut pendre les déserteurs qui combattent

contre leur patrie. Aimez-moi beaucoup, je vous en prie; car je vous aime, car je vous eſtime prodigieuſement; car tous les êtres penſans doivent être tendrement unis contre les êtres non penſans, contre les fanatiques et les hypocrites également perſécuteurs. 1761.

LETTRE XCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 d'octobre.

Je ſuis, mon cher et illuſtre maître, un peu inquiet de votre ſanté; il faut qu'elle ne ſoit pas ſi bonne que l'année paſſée. Il y a un an que vous vouliez, diſiez-vous, ne faire que rire de tout pour vous bien porter; aujourd'hui vous voulez vous fâcher, et c'eſt contre *Moïſe de Montauban!* Voilà un plaiſant objet pour vous échauffer la bile! eh, pardieu, laiſſez-le devenir hiſtoriographe, inſtituteur, correcteur, éberneur des enfans de France, et tout ce qu'il voudra; et ſoyez, vous, mais toujours en riant, l'hiſtoriographe de ſes ſottiſes, l'inſtituteur de votre nation, et le correcteur des fanatiques.

Je vous remercie de ce que vous m'envoyez de la part de la *bonne ame de Montauban;* je l'ai lu avec plaiſir, et j'en ferai part aux *bonnes ames de Paris.* Je crois cependant que cela aurait encore été plus utile, ſi la bonne ame de Montauban n'avait voulu que rire, et n'avait point voulu ſe fâcher. Vous voyez, mon cher philoſophe, combien j'ai profité

1761. de vos leçons; autrefois tout me donnait de l'humeur, depuis la comédie des *Philoſophes* juſqu'au mémoire de *Pompignan;* aujourd'hui je verrais *Moïſe de Montauban* premier miniſtre, et *Aaron* grand aumônier, que je crois que j'en rirais encore. Je me fierais à la Providence qui, à la vérité, ne gouverne pas trop bien ce meilleur des mondes poſſibles; mais qui pourtant fait parfois des actes de juſtice. Qui aurait dit, par exemple, il y a dix ans, aux jéſuites, que ces bons pères, qui aiment tant à brûler les autres, verraient bientôt venir leur tour, et que ce ſerait le Portugal, c'eſt-à-dire le pays le plus fanatique et le plus ignorant de l'Europe, qui jetterait le premier jéſuite au feu? Ce qu'il y a de très-plaiſant, c'eſt que cette aventure commence à réconcilier les janſéniſtes avec l'inquiſition qu'ils haïſſaient juſqu'ici mortellement: *En vérité*, diſent-ils, cet *établiſſement a du bon; les affaires y ſont jugées avec beaucoup plus de maturité et de juſtice qu'on ne croit en France, et il faut avouer que ce tribunal-là fait fort bien en Portugal.* Ils ont imprimé que *Malagrida* ſe ſouvenait encore, dans l'oiſiveté de la priſon, de ſon ancien métier de jéſuite; qu'on l'a ſurpris quatre fois s'amuſant tout ſeul, pour donner, diſait-il, du ſoulagement à ſon corps. Notez qu'il a ſoixante et treize ans; cela ſerait en vérité fort beau à cet âge-là; mais je crois que les janſéniſtes n'en parlent que par envie.

Laiſſons brûler *Malagrida*, et venons à *Corneille* qui, ſelon vous et ſelon moi, n'eſt pas ſi *chaud.* Si c'eſt moi qui ai écrit qu'on *s'intéreſſe à Auguſte*, je n'ai écrit en cela que l'avis de l'académie, et point

du tout le mien ; je ne crois ni avec elle qu'on s'intéresse à *Auguste*, ni avec vous qu'on s'intéresse à *Cinna;* je crois qu'on ne s'intéresse à personne, qu'on ne se soucie pas plus d'*Auguste*, d'*Emilie* et de *Cinna*, que de *Maxime* et d'*Euphorbe*, et que cet ouvrage est meilleur à lire qu'à voir jouer. Aussi n'y va-t-il personne. 1761.

Oui, en vérité, mon cher maître, notre théâtre est à la glace. Il n'y a, dans la plupart de nos tragédies, ni vérité, ni chaleur, ni action, ni dialogue. Donnez-nous vîte votre *Oeuvre des six jours*, mais ne faites pas comme DIEU, et ne vous reposez pas le septième. Ce n'est point un plat compliment que je prétends vous faire ; mais je ne vous dis que ce que j'ai déjà dit cent fois à d'autres : vos pièces seules ont du mouvement et de l'intérêt ; et ce qui vaut bien cela, de la philosophie, non pas de la philosophie froide et *parlière*, mais de la philosophie en action. Je ne vous demande plus d'échafaud ; je sais et je respecte toute la répugnance que vous y avez, quoique depuis *Malagrida* les échafauds aient leur mérite ; mais je vous demande de nous faire voir, ce qui ne tient qu'à vous, qu'en fait de tragédies nous ne sommes encore que des enfans bien élevés, et les autres peuples de vieux enfans. Votre réputation vous permet de risquer tout ; vous êtes à cent lieues de l'envie ; osez, et nous pleurerons, et nous frémirons, et nous dirons : Voilà la tragédie, voilà la nature : *Corneille* disserte, *Racine* converse, et vous nous remuerez.

A propos, vraiment, j'oubliais de vous remercier de la mention honorable que vous avez faite de

1761. moi dans votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, telle que vous l'avez envoyée au *Journal encyclopédique ;* car il eſt bon de vous dire que mon nom ni celui de *Duclos* ne ſe trouvent point dans l'imprimé de Paris, malgré ce que vous aviez recommandé à ce ſujet, comme je le ſais de ſcience certaine ; c'eſt votre ancien inſtituteur, *Joſephus Olivetus*, qui a fait, en tout bien et tout honneur, cette petite ſuppreſſion dont j'aurai le plaiſir de le remercier à la première occaſion favorable, mais toujours en riant, parce que *cela eſt bon pour la ſanté.*

Oui vraiment, les prêtres de Genève ſont comme des diables contre la comédie ; mais on dit auſſi que vous en êtes un peu la cauſe. Vous vous êtes un peu trop moqué de ces ſociniens honteux ; vous avez fait rire à leurs dépens ; et pour s'en venger, ils voudraient bien que vous ne fiſſiez pleurer perſonne. Il faut que les comédiens de l'égliſe et ceux du théâtre ſe ménagent réciproquement. A l'égard de *Rouſſeau*, j'avoue que c'eſt un *déſerteur qui combat contre ſa patrie ;* mais c'eſt un déſerteur qui n'eſt plus guère en état de ſervir, ni par conſéquent de faire du mal ; ſa veſſie le fait ſouffrir, et il s'en prend à qui il peut. Prions DIEU qu'il conſerve la nôtre.

On dit que les jéſuites font courir dans les maiſons trois mémoires manuſcrits pour leur juſtification. C'eſt beaucoup que *trois*, car je crois qu'ils auraient de la peine à en faire lire un ſeul, tant l'animoſité publique eſt grande. On dit qu'ils prouvent, dans un de ces mémoires, que le parlement a falſifié et tronqué les paſſages de leurs conſtitutions. Cela pourrait bien être, puiſqu'*Omer-Anitus*, dans ſon beau

réquisitoire, a bien falsifié et tronqué, d'après *Abraham Chaumeix*, les passages de l'*Encyclopédie*. Adieu, mon cher philosophe ; faites des tragédies, moquez-vous de tout, et portez-vous bien. 1761.

LETTRE XCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de janvier.

VOUS avez dû, mon cher et illustre confrère, recevoir, il y a peu de temps, par M. *Damilaville*, le *Manuel des Inquisiteurs*, que j'étais chargé de vous faire parvenir. Que dites-vous de ce monument d'atrocité et de ridicule, qui rend tout à la fois l'humanité si odieuse et si à plaindre? Il n'y a, je crois, de terme dans aucune langue pour exprimer le sentiment que cette lecture fait naître. *On ne peut s'empêcher* d'en frémir *et d'en rire*. L'auteur, ou plutôt le traducteur et l'éditeur utile de cette abomination, qu'il était si bon de faire connaître, m'a prié de vous présenter son ouvrage de sa part, en vous assurant des sentimens qu'il vous a voués, et qui vous sont dus par tous les amateurs de la raison et des lettres. Cet auteur est le même abbé *Morellet*, ou *Morlet*, ou *Mords-les*, qui fut mis, il y a dix-huit mois, non à la grande inquisition arragonoise, mais à la petite inquisition de France, pour avoir dit, dans une *Vision* meilleure que celle d'*Ezéchiel*, qu'une méchante femme, qu'il ne nommait pas, était *bien malade*. 1762.

1762. Admirez, mon cher philosophe, combien la raison gagne de terrain ; cet ennemi de la persécution, qui travaille si bien à la rendre ridicule, est un prêtre, ci-devant théologien ou théologal de l'*Encyclopédie*, qui nous a donné pour cet ouvrage l'article *Figure*, où vous verrez entre autres que S[t] *Ambroise* ou S[t] *Augustin* (je ne sais plus lequel) compare les dimensions de l'arche à celles du corps de l'homme, et la petite porte de l'arche au trou du derrière ; c'est un beau passage qui vous a échappé dans votre chapitre sur les *allégories*.

Comme il faut encourager les gens de bien, écrivez-moi, je vous prie, un mot d'honnêteté pour cet honnête ecclésiastique ; il le mérite par son zèle pour la bonne cause, et par son respect pour vous.

Je ne sais si je vous ai prié de remercier M. le chevalier de *Molmire* de ses *Etrennes aux sots*, et M. le rabbin *Akib* de son *sermon*. Je vous prie de leur dire à l'un et à l'autre que si l'un s'avise encore de *prêcher*, et l'autre de donner des *étrennes*, ils n'oublient pas de m'en faire part.

Nous continuons à lire vos Remarques sur *Corneille*, et nous venons de finir Héraclius. Je prends la liberté de vous répéter à ce sujet ce que vous m'avez déjà permis de vous dire ; ne critiquez *Corneille* que lorsque vous aurez deux fois raison ; il a un nom très-respecté, il est mort ; voilà déjà une raison bien forte (je ne vous dis pas bien bonne) en sa faveur. Vous savez mieux que moi que, dans un genre tel que celui du théâtre, dont les règles renferment beaucoup d'arbitraire, on peut condamner et justifier presque tout ; et pour peu que *Corneille* soit justi-

fiable par des raisons telles quelles, dans les endroits où vous l'attaquez, vous êtes sûr d'avoir contre vous les pédans et les sots, qui déchireraient *Corneille* s'il n'était pas mort, et qui seront bien aises de vous déchirer parce que vous êtes vivant. Attendez-vous, par exemple, au mal qu'ils diront de Zulime. Je ne ferai pas chorus avec eux, car cette pièce m'a fait beaucoup de plaisir, au moins dans le rôle principal; j'y trouve la passion bien ressentie, bien exprimée et bien différente de cet amour de ruelle qui affadit notre théâtre. 1762.

Si par hasard vous connaissez l'auteur de l'Ecueil du sage, dites-lui aussi, je vous prie, que son ouvrage m'a fait plaisir, qu'il est surtout très-moral, et par cette raison digne de rester au théâtre; que le troisième et le quatrième acte sont excellens, qu'il y a dans les autres des scènes fort agréables, et des détails très-intéressans. J'y voudrais un autre cinquième acte: la pièce eût été meilleure en quatre, ou même en trois; mais voilà ce que fait la superstition des règles. Il me semble que les auteurs dramatiques sont pour les règles comme les Français pour les impôts; ils y obéissent en murmurant.

Que dites-vous de l'état fâcheux de votre ancien disciple? Il y a long-temps que je n'en ai reçu de nouvelles; vous écrit-il toujours? Je le crois aux abois, et c'est grand dommage; la philosophie ne retrouvera pas aisément un prince tolérant comme lui par indifférence, ce qui est la bonne manière de l'être, et l'ennemi de la superstition et du fanatisme.

On dit que vos bons amis et les miens vont avoir un vicaire général en France; on ajoute qu'ils

1762. en ſont très-mécontens : leur principale raiſon pour ſe plaindre eſt que, ſi on leur donne ce vicaire, *ils ne ſeront plus rien;* c'eſt préciſément ce qu'il faut qu'ils ſoient.

Je fais mon compliment, non à vous, mais au gouvernement, ſur la penſion qu'on vient de vous rendre. Si on n'en donnait qu'à des gens comme vous, l'Etat donnerait beaucoup moins, et encouragerait beaucoup plus.

Adieu, mon cher philoſophe; portez-vous bien, écrivez-moi quelquefois, et ſurtout moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de ſolide. Le vicaire général des jéſuites fait dire qu'au moyen de cet arrangement, il va y avoir en France un *vice-général* de plus: voilà de quoi vivent les Pariſiens.

LETTRE XCVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Février.

Si j'ai lu la belle juriſprudence de l'inquiſition! et oui, mordieu, je l'ai lue, et elle a fait ſur moi la même impreſſion que fit le corps ſanglant de *Céſar* ſur les Romains. Les hommes ne méritent pas de vivre, puiſqu'il y a encore du bois et du feu, et qu'on ne s'en ſert pas pour brûler ces monſtres dans leurs infames repaires. Mon cher frère, embraſſez en mon nom le digne frère qui a fait cet ouvrage excellent; puiſſe-t-il être traduit en portugais et en caſtillan! Plus nous ſommes attachés à la ſainte religion de notre Sauveur *Jéſus-Chriſt*,

plus nous devons abhorrer l'abominable ufage qu'on fait tous les jours de fa divine loi. 1762.

Il eft bien à fouhaiter que vos frères et vous, donniez tous les mois quelque ouvrage édifiant qui achève d'établir le royaume du *Chrift*, et de détruire les abus. Le trou du cu eft quelque chofe; je voudrais qu'on mît en fentinelle un jéfuite à cette porte de l'arche.

On a imprimé en Hollande le teftament de *Jean Meflier;* ce n'eft qu'un très-petit extrait du teftament de ce curé. J'ai frémi d'horreur à la lecture. Le témoignage d'un curé qui, en mourant, demande pardon à DIEU d'avoir enfeigné le chriftianifme, peut mettre un grand poids dans la balance des libertins. Je vous enverrai un exemplaire de ce teftament de l'*antechrift*, puifque vous voulez le réfuter. Vous n'avez qu'à me mander par quelle voie vous voulez qu'il vous parvienne; il eft écrit avec une fimplicité groffière qui, par malheur, reffemble à la candeur. Vraiment, il s'agit bien de Zulime et du Droit du feigneur ou de l'Ecueil du fage, que le philofophe *Crébillon* a mutilé et eftropié, croyant qu'il égorgeait un de mes enfans! Jurez bien que cette petite bagatelle eft d'un académicien de Dijon, et foyez sûr que vous direz la vérité; mais ces misères ne doivent pas vous occuper; il faut venir au fecours de la fainte vérité qu'on attaque de toutes parts. Engagez vos frères à prêter continuellement leur plume et leur voix à la défenfe du dépôt facré.

Vous m'avez envoyé un beau livre de mufique (*),

(*) Elémens de mufique théorique et pratique, fuivant les principes de M. *Rameau*, par M. d'*Alembert*.

1762. à moi qui ſais à peine ſolfier; je l'ai vîte mis ès mains de notre nièce la *virtuoſe*.

Je ſuis le coq qui trouva une perle dans ſon fumier, et qui la porta au lapidaire. Mademoiſelle *Corneille* a une jolie voix; mais elle ne peut comprendre ce que c'eſt qu'un dièſe.

Pour ſon oncle le rabâcheur et le déclamateur, le cardinal de *Bernis* dit que je ſuis trop bon et que je l'épargne trop.

J'ai fait très-ſérieuſement une très-grande perte dans l'impératrice de toutes les Ruſſies.

LETTRE XCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 25 de février.

MON cher et univerſel, vous avez le nez fin, et c'eſt pour cela que j'ai voulu que vous luſſiez Olimpie; mais après avoir mandé à madame de *Fontaine* de vous donner cette corvée, je lui mandai de n'en rien faire, attendu que j'ai le nez fin auſſi, et que je m'étais très-bien aperçu que *Caſſandre* et *Olimpie* ne remuaient pas comme ils doivent remuer. J'avais, DIEU et le duc de *Villars* m'en ſont témoins, j'avais broché en ſix jours cette beſogne. Il n'appartient qu'au Dieu de *Moïſe* de créer en ſix jours un monde. J'avais fait le chaos; j'ai débrouillé beaucoup, et voilà pourquoi je ne voulais plus que vous viſſiez mon ours avant que je l'euſſe léché. Toutes vos critiques me paraiſſent aſſez juſtes; ce n'eſt point peu

pour un auteur d'en convenir : il n'y en a qu'une qui me paraît mauvaiſe. Vous voulez qu'un homme qui eſt à la porte d'une égliſe interrompe une cérémonie qu'on fait dans le ſanctuaire, et à laquelle il n'a nul droit, nul prétexte de s'oppoſer.

On voit bien que vous n'allez jamais à la meſſe. Je ſuppoſe que vous viſſiez *Fréron* et *Chaumeix*, &c. communier à Notre-Dame, iriez-vous leur donner des coups de bâton à l'autel ? n'attendriez-vous pas qu'ils allaſſent de l'égliſe au b..... ? Vous ne ſavez pas combien les cérémonies de l'Egliſe ſont reſpectables.

Il y a encore d'autres remarques ſur leſquelles je pourrais diſputer ; mais le grand point eſt d'intéreſſer, tout le reſte vient enſuite. J'ai choiſi ce ſujet moins pour faire une tragédie, que pour faire un livre de notes à la fin de la pièce, notes ſur les myſtères, ſur la conformité des expiations anciennes et des nôtres, ſur les devoirs des prêtres, ſur l'unité d'un Dieu prêchée dans tous les myſtères, ſur *Alexandre* et ſes conſors, ſur le ſuicide, ſur les bûchers où les femmes ſe jetaient dans la moitié de l'Aſie ; cela m'a paru curieux et ſuſceptible d'une hardieſſe honnête : *Meſlier* eſt curieux auſſi. Il part un exemplaire pour vous; le bon grain était étouffé dans l'ivraie de ſon in-folio. Un bon ſuiſſe a fait l'extrait très-fidellement, et cet extrait peut faire beaucoup de bien. Quelle réponſe aux inſolens fanatiques qui traitent les ſages de libertins ! quelle réponſe, miſérables que vous êtes, que le teſtament d'un prêtre qui demande pardon à DIEU d'avoir été chrétien ! Le livre de *Mords-les* ſur l'inquiſition, me met toujours en fureur.

1762. Si j'étais *Candide*, un inquisiteur ne mourrait que de ma main.

Mademoiselle *Corneille* est bien élevée ; il faut remercier DIEU d'avoir arraché cette ame à l'horreur d'un couvent.

Je fais un peu de bien dans la mission que le ciel m'a confiée. O, mes frères ! travaillez sans relâche, semez le bon grain, profitez du temps pendant que nos ennemis s'égorgent. Madame *Denis* est très-contente de votre musique.

Quoi ! *Meslier* en mourant aura dit ce qu'il pense de *Jésus*, et je ne dirai pas la vérité sur vingt détestables pièces de *Pierre*, et sur les défauts sensibles des bonnes ? Oh, pardieu, je parlerai ; le bon goût est préférable au préjugé. *Salvâ reverentiâ.*

LETTRE XCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 29 de mars.

MON cher et grand philosophe, vous avez donc lu cet impertinent petit libelle d'un impertinent petit prêtre, qui était venu souvent aux Délices, et à qui nous avons daigné faire trop bonne chère. Le sot libelle de ce misérable était si méprisé, si inconnu à Genève, que je ne vous en avais point parlé. Je viens de lire, dans le *Journal encyclopédique*, un article où l'on fait l'honneur à ce croquant de relever son infamie. Vous voyez que les presbytériens ne valent

pas

pas mieux que les jéſuites, et que ceux-ci ne ſont pas plus dignes du carcan que les janſéniſtes. 1762.

Vous avez fait à la ville de Genève un honneur qu'elle ne méritait pas ; je ne me ſuis vengé qu'en amuſant ſes citoyens. On joua Caſſandre ces jours paſſés ſur mon théâtre de Ferney, non le Caſſandre que vous avez vu croqué, mais celui dont j'ai fait un tableau ſuivant votre goût. Les miniſtres n'ont oſé y aller, mais ils y ont envoyé leurs filles. J'ai vu pleurer génevois et génevoiſes pendant cinq actes, et je n'ai jamais vu une pièce ſi bien jouée ; et puis un ſouper pour deux cents ſpectateurs, et puis le bal : c'eſt ainſi que je me ſuis vengé.

On venait de pendre un de leurs prédicans à Toulouſe, cela les rendait plus doux ; mais on vient de rouer un de leurs frères, accuſé d'avoir pendu ſon fils, en haine de notre ſainte religion pour laquelle ce bon père ſoupçonnait dans ſon fils un ſecret penchant. La ville de Toulouſe, beaucoup plus ſotte et plus fanatique que Genève, prit ce jeune pendu pour un martyr. On ne s'aviſa pas d'examiner s'il s'était pendu lui-même, comme la choſe eſt très-vraiſemblable. On l'enterra pompeuſement dans la cathédrale ; une partie du parlement aſſiſta pieds nuds à la cérémonie ; on invoqua le nouveau ſaint ; après quoi la chambre criminelle fit rouer le père à la pluralité de huit voix contre cinq. Ce jugement était d'autant plus chrétien, qu'il n'y avait aucune preuve contre le roué. Ce roué était un bon bourgeois, un bon père de famille, ayant cinq enfans en comptant le pendu ; il a pleuré ſon fils en mourant, il a proteſté de ſon innocence ſous les coups de

1762. barre, il a cité le parlement au jugement de DIEU. Tous nos cantons hérétiques jettent les hauts cris; tous disent que nous sommes une nation aussi barbare que frivole, qui sait rouer, et qui ne sait pas combattre; et qui passe de la Saint-Barthelemi à l'opéra comique. Nous devenons l'horreur et le mépris de l'Europe; j'en suis fâché, car nous étions faits pour être aimables.

Je vous promets de n'aller ni à Genève ni à Toulouse; on n'est bien que chez soi.

Pour l'amour de Dieu, rendez aussi exécrable que vous le pourrez le fanatisme qui a fait pendre un fils par son père, ou qui a fait rouer un innocent par huit conseillers du roi.

Mandez-moi, je vous prie, quel est le corps que vous méprisez le plus; je suis empêché à résoudre ce problème.

Interim, vous savez combien je vous aime, estime et révère.

LETTRE XCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mars.

UN mal-entendu a été cause, mon cher philosophe, que je n'ai reçu que depuis peu de jours l'ouvrage de *Jean Meslier*, que vous m'aviez adressé, il y a près d'un mois; j'attendais que je l'eusse pour vous écrire. Il me semble qu'on pourrait mettre sur la tombe de ce curé: *Ci gît un fort honnête prêtre, curé de village,*

en Champagne, qui, en mourant, a demandé pardon à DIEU *d'avoir été chrétien, et qui a prouvé par-là que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois ne sont pas cent bêtes.* Je soupçonne que l'extrait de son ouvrage est d'un suisse qui *entend fort bien le français*, quoiqu'il affecte de le parler mal. Cela est net, pressant et serré, et je bénis l'auteur de l'extrait quel qu'il puisse être. 1762.

C'est du Seigneur la vigne travailler.

Après tout, mon cher philosophe, encore un peu de temps, et je ne sais si tous ces livres seront nécessaires, et si le genre-humain n'aura pas assez d'esprit pour comprendre *par lui-même* que trois ne sont pas un, et que du pain n'est pas DIEU. Les ennemis de la raison font dans ce moment assez sotte figure, et je crois qu'on pourrait dire comme dans la chanson :

Pour détruire tous ces gens-là,
Tu n'avais qu'à les laisser faire.

Je ne sais ce que deviendra la religion de *Jésus*, mais sa *compagnie* est dans de mauvais draps. Ce que *Pascal*, *Nicole* et *Arnaud* n'ont pu faire, il y a apparence que trois ou quatre fanatiques absurdes et ignorés en viendront à bout : la nation fera ce coup de vigueur au dedans, dans le temps où elle en fait si peu au dehors ; et on mettra dans les abrégés chronologiques futurs, à l'année 1762 : *Cette année, la France a perdu toutes ses colonies, et chassé les jésuites.* Je ne connais que la poudre à canon qui, avec si peu de force apparente, produise d'aussi grands effets.

Il s'en faut beaucoup, j'en conviens, que les

1762. fanatiques d'un certain rang tiennent, entre les fanatiques de *Loyola* et les fanatiques de Saint-Médard, *la balance* auſſi égale qu'un certain philoſophe de vos amis; mais laiſſons les pandoures détruire les troupes régulières. Quand la raiſon n'aura plus que les pandoures à combattre, elle en aura bon marché.

A propos de pandoures, ſavez-vous qu'ils ne laiſſent pas de faire encore quelques incurſions par-ci par-là ſur nos terres? Un curé de Saint-Herbland, de Rouen, nommé *le Roi* (ce n'eſt pas le roi des orateurs), qui prêche à Saint-Euſtache, vous a honoré, il y a environ quinze jours, d'une ſortie apoſtolique, dans laquelle il a pris la liberté de vous mettre en accolade avec *Bayle*. N'oubliez pas cet honnête homme, à la première bonne digeſtion que vous aurez; ſon ſermon mérite qu'il ſoit recommandé au prône.

En voilà aſſez ſur les ſots et les ſottiſes. Tout cela ne ſerait rien, ſi nous n'avions pas perdu la Martinique, et ſi tout, juſqu'aux Ruſſes, ne ſe moquait pas de nous. Eh bien, que dites-vous de votre ancien diſciple? Je ne crois pas qu'il regrette autant que vous *Eliſabeth Petrowna*. Par ma foi, il avait beſoin de cette mort, et il en a bien promptement tiré parti. Je me ſouviens de ce que vous me diſiez, il y a ſix ans: *Il a plus d'eſprit qu'eux tous*. Dieu veuille que nous profitions de l'exemple ou du prétexte que les Ruſſes nous donnent pour nous débarraſſer de cette maudite alliance autrichienne, qui nous coûtera plus que l'Eſpagne n'a coûté à *Louis XIV*.

Laiſſons les rois s'égorger, ainſi que les parlemens et les jéſuites, et parlons un peu de votre tragédie.

Je ſuis charmé des corrections que vous y faites; *il faut qu'Olimpie et Caſſandre intéreſſent*, et c'eſt-là la grande affaire. A l'égard de la figure que fait *Antigone* au premier acte, pendant la bénédiction nuptiale de *Caſſandre* et d'*Olimpie*, je ne prétends point du tout qu'*Antigone* doive troubler cette bénédiction. Je ſuis trop bon chrétien pour exiger qu'on donne, dans l'égliſe, des coups de pied dans le cu à un prêtre qui fait ſes fonctions; mais, pour s'épargner cette incartade, quand on n'eſt pas ſûr de ſoi, il faut faire comme vous, mon cher maître, il faut ne point aller à l'égliſe : et pourquoi *Antigone* y reſte-t-il pour y faire une ſi ſotte figure? que ne ſe tient-il chez lui pendant ce temps-là? Il me paraît que ſa préſence et ſon ſilence le rendent, en cette occaſion, un perſonnage de comédie. Tout cela ſoit dit, mon cher maître, ſauf votre meilleur avis, comme de raiſon; je ſuis auſſi flatté de votre confiance que peu attaché à mes opinions. 1762.

Où en eſt l'édition de *Corneille*? Il y a bien long-temps que nous n'avons reçu de vos notes. Au nom de Dieu, ſoyez ſur vos gardes; ayez raiſon autant qu'il vous plaira, mais ſoyez poli; c'eſt où vos ennemis vous attendent; ils vous déchireront pour peu que vous maltraitiez *Corneille;* et quand vous n'y ſerez plus, il ne leur en coûtera rien pour dire que vous aviez raiſon : ne ſerez-vous pas bien avancé?

Vous ne me dites rien du mémoire de M. de *la Chalotais*. C'eſt, à mon avis, un terrible livre contre les jéſuites, d'autant plus qu'il eſt fait avec modération. C'eſt le ſeul ouvrage philoſophique qui ait été fait juſqu'ici contre cette canaille. Il s'en faut bien

1762. que cet esprit de philosophie règne dans les parlemens. Vous savez, sans doute, ce que le parlement de Toulouse vient de faire, en condamnant à la corde un pauvre ministre dont tout le crime était d'avoir fait, au *désert*, des baptêmes et des mariages; et en fesant rouer vif un pauvre vieillard protestant de soixante et dix ans, accusé faussement d'avoir pendu son fils. Tous les inquisiteurs ne sont pas à Lisbonne.

Adieu, mon cher philosophe. Quel atroce et ridicule monde que ce meilleur des mondes possibles! encore s'il n'était que ridicule sans être atroce, il n'y aurait que demi-mal; les impertinences jésuitiques et médardiques, seraient les menus plaisirs de la philosophie; mais peut-on avoir le courage de rire, quand on voit tant d'hommes s'égorger pour les sottises des prêtres et pour celles des rois? Tâchons, mon cher maître, de ne nous laisser égorger ni par personne ni pour personne. Je ne sais, mais cette année 1762 me paraît *grosse* de grands événemens politiques et civils. Les bavards auront de quoi parler, les fanatiques de quoi crier, et les philosophes de quoi réfléchir. Adieu; je suis charmé que mademoiselle *Corneille* croisse, comme *Jésus-Christ*, *en sagesse et en grâce* devant DIEU et devant les hommes.

LETTRE C.

1762.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

Oui, mon cher et illuſtre maître, j'ai lu ou plutôt parcouru, en bâillant, l'impertinente diatribe de ce petit ſocinien honteux, qui mériterait bien d'être catholique, et qui m'a fait l'honneur de m'aſſocier avec vous pour être l'objet de ſa plate ſatire. Il me ſerait bien aiſé de le couvrir de ridicules, mais c'eſt un honneur que je ne juge pas à propos de lui faire. Peut-être cependant trouverai-je occaſion de lui donner quelque jour une légère marque de reconnaiſſance : ſes variations plaiſantes ſur la *révélation*, dont il a d'abord fait valoir la *néceſſité*, qu'il a bornée à de l'*utilité* dans une édition ſuivante, et qu'apparemment il aſſurera dans la troiſième être une choſe tout-à-fait *commode*, et, comme on dit, *bien gracieuſe ;* ces ſottiſes et d'autres donneraient beau jeu à la plaiſanterie : mais l'auteur et le ſujet ſont trop plats pour qu'on ſoit tenté d'en plaiſanter.

Je pourrais bien en effet mériter un peu les reproches que vous me faites d'avoir fait trop d'honneur à vos prédicans, en les peignant comme des hommes raiſonnables ; ce ſera, ſi vous voulez, une fable morale que je voulais faire ſervir d'inſtruction à nos prêtres fanatiques : mais ſi vos Génevois ſont offenſés du bien que j'ai dit d'eux, ils n'ont qu'à parler, et je les tiendrai pour auſſi ſots qu'ils veulent l'être. Nos jéſuites de

Paris ſe défendent, à tort ou à droit, d'être des aſſaſ-
1762. ſins, des voleurs, des fourbes, &c. et encore cela en vaut-il la peine. Vos jéſuites presbytériens ſe défendent de toutes leurs forces d'avoir le ſens commun; ils ſont bien plus avancés que les nôtres.

Eſt-ce que les Génevois oſent aller à vos comédies? on m'avait pourtant aſſuré que la ſéréniſſime ou obſcuriſſime république avait rendu un décret portant que tout cordonnier, tailleur, barbier ou autre, qui ferait atteint et convaincu d'avoir aſſiſté à cette œuvre du démon, ne pourrait jamais devenir *magiſtrat*. Vous n'avez que votre théâtre dans la tête, et vous ne vous ſouciez guère, à ce que je vois, que les Etats de ce monde ſoient bien gouvernés.

Quant à nous, malheureuſe et drôle de nation, les Anglais nous font jouer la tragédie au dehors, et les jéſuites la comédie au dedans. L'évacuation du collége de Clermont nous occupe beaucoup plus que celle de la Martinique. Par ma foi, ceci eſt très-ſérieux, et les *claſſes* du parlement n'y vont pas de main morte. Ils croient ſervir la religion; mais ils ſervent la raiſon ſans s'en douter; ce ſont des exécuteurs de la haute juſtice, pour la philoſophie, dont ils prennent les ordres ſans le ſavoir; et les jéſuites pourraient dire à St *Ignace: Mon père, pardonnez-leur, car ils ne ſavent ce qu'ils ſont.* Ce qui me paraît ſingulier, c'eſt que la deſtruction de ces fantômes, qu'on croyait ſi redoutables, ſe faſſe avec auſſi peu de bruit. La priſe du château d'Arensberg n'a pas plus coûté aux Hanovriens que la priſe des biens des jéſuites à noſſeigneurs du parlement. On ſe contente, à l'ordinaire, d'en plaiſanter. On dit que *Jéſus-chriſt* eſt un pauvre capitaine

réformé, qui a perdu fa *compagnie*. Il n'y a pas jufqu'aux fulpiciens qui ne s'avifent auffi d'être plaifans. 1762.
Le curé de Saint-Sulpice, qui n'eft pourtant pas un homme à bons mots, dit qu'il n'ofe demander pour fon petit féminaire la maifon du noviciat des jéfuites, parce qu'il a peur des *revenans*. Quant au père de *la Tour*, il fe croit pour le moins *Caton* et *Socrate*: *Il en arrivera*, dit-il, *tout ce qu'il plaira à* DIEU, *je n'en ferai pas moins l'être le plus vertueux qui exifte.* Cela me fait fouvenir de l'abbé de *Dangeau* qui difait, dans le temps de nos malheurs à Hochftet et à Ramillies: *Il en arrivera ce qu'il pourra, j'ai là-dedans*, en montrant fon bureau, *trois mille verbes bien conjugués.*

Votre parlement de Touloufe, qui ne fe preffe pas de chaffer les jéfuites, comme il ne s'en preffa pas du temps de l'affaffinat d'*Henri IV*, et qui en attendant fait rouer des innocens, reffemble, s'il eft permis de rire en matière fi trifte, à ce capitaine fuiffe qui fefait enterrer les bleffés pour morts, et qui s'écriait fur leurs plaintes : *Bon, bon, fi on voulait en croire tous ces gens-là, il n'y en aurait pas un de mort.*

Ecrafez l'inf..., me répétez-vous fans ceffe: eh, mon Dieu, laiffez-la fe précipiter elle-même; elle y court plus vîte que vous ne penfez. Savez-vous ce que dit *Aftruc*? *Ce ne font point les janfeniftes qui tuent les jéfuites, c'eft l'Encyclopédie, mordieu, c'eft l'Encyclopédie.* Il pourrait bien en être quelque chofe, et ce maroufle d'*Aftruc* eft comme *Pafquin*, *il parle quelquefois d'affez bon fens.* Pour moi qui vois tout, en ce moment, couleur de rofe, je vois d'ici les janféniftes mourant l'année prochaine de leur belle mort, après

1762. avoir fait périr, cette année-ci, les jésuites de mort violente, la tolérance s'établir, les protestans rappelés, les prêtres mariés, la confession abolie, et le fanatisme écrasé sans qu'on s'en aperçoive.

A propos, vous ne me parlez plus de votre ancien disciple qui doit offrir une si belle chandelle à DIEU, et dire un si beau *De profundis* pour la czarine. Que dites-vous de sa position actuelle ? je ne doute point qu'il n'ait déjà fait des vers pour le czar; assurément la chose en vaut bien la peine. Quant à moi, le papier m'avertit de finir ma prose, en vous embrassant mille fois.

LETTRE CI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 12 de juillet.

Le nom de *Zoïle* me pique, mon cher philosophe, il est très-injuste. Je vais au-delà des bornes quand je loue *Corneille*, et en deçà quand je le critique. Je crois d'ailleurs faire un ouvrage très-utile, et que la comparaison des pièces de *Shakespeare* et de *Calderon* avec *Corneille*, sur des sujets à peu-près semblables, est un grand éloge de *Pierre*, et un service à la littérature. Je ne me relâcherai en rien, parce que je suis sûr que j'ai raison : j'en suis sûr, parce que j'ai cinquante ans d'expérience, parce que je me connais au théâtre, parce que je consulte toujours

des gens qui s'y connaiſſent, et qui ſont entièrement de mon avis. Eſt-ce à vous à vouloir des ménagemens, et à conſeiller la faibleſſe ? que m'importe que le préjugé crie, quand j'ai pour moi la raiſon ? je ne ſonge qu'au vrai et à l'utile. La Bérénice de *Corneille* eſt déteſtable : je fais imprimer à côté celle de *Racine* avec des remarques. 1762.

Attila eſt au-deſſous des pièces de *Danchet*. Je m'en tiens au *holà* de *Boileau*. Je le loue de l'avoir dit, et je ne l'approuve pas de l'avoir imprimé, parce que cela n'en valait pas la peine. Mon cher philoſophe, prenez le parti de la vérité, et point de faibleſſe humaine.

Sans doute, il faut ſe réjouir que *Jean-Jacques* ait oſé dire ce que tous les honnêtes gens penſent, et ce qu'ils devraient dire tous les jours ; mais ce miſérable n'en eſt que plus coupable d'avoir inſulté ſes amis, ſes bienfaiteurs. Sa conduite fait honte à la philoſophie. Ce petit monſtre n'écrivit contre vous et contre les ſpectacles que pour plaire aux prédicans de Genève ; et voilà ces prédicans qui obtiennent qu'on brûle ſon livre, et qu'on décrète l'auteur de priſe de corps. Vous m'avouerez que le magot s'eſt conduit comme un fou. Il s'eſt borné à dire que les hommes ont pu nous tromper ; et les fripons répandent toujours que DIEU a parlé par la bouche de ces hommes ; et les ſots croiront les fripons. Il me paraît que le teſtament de *Jean Meſlier* fait un plus grand effet : tous ceux qui le liſent demeurent convaincus : cet homme diſcute et prouve. Il parle au moment de la mort, au moment où les menteurs diſent vrai : voilà le plus fort de tous les argumens. *Jean Meſlier* doit

1762. convertir la terre. Pourquoi ſon évangile eſt-il en ſi peu de mains? Que vous êtes tièdes à Paris! vous laiſſez la lumière ſous le boiſſeau.

Je ne veux point croire que *Paliſſot* ait vingt mille livres de rente, mais il en a certainement trop; de pareils exemples découragent. Il m'a envoyé ſa comédie, elle eſt curieuſe par la préface et par les notes.

Je ſuis actuellement occupé d'une tragédie plus importante, d'un pendu, d'un roué, d'une famille ruinée et diſperſée, le tout pour la ſainte religion. Vous êtes, ſans doute, inſtruit de l'horrible aventure des *Calas*, à Toulouſe. Je vous conjure de crier et de faire crier. Voyez-vous madame *du Deffant* et madame de *Luxembourg*? pouvez-vous les animer? Adieu, mon grand philoſophe.

LETTRE CII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 31 de juillet.

COMMENT avez-vous pu imaginer, mon cher et illuſtre maître, que j'aye eu intention de vous comparer à *Zoïle*? je ne ſuis ni injuſte ni ſot à ce point-là; j'ai ſeulement cru devoir vous repréſenter que vos ennemis, qui vous ont déjà dit tant d'autres injures plus graves et auſſi peu méritées, ne vous épargneraient pas cette nouvelle qualification, pour peu que vous laiſſiez ſubſiſter dans vos Remarques

ſur *Corneille* ce ton ſévère qui ſe montre ſurtout dans celles ſur Rodogune, et qui a paru bleſſer quelques-uns de nos confrères. Il pourrait nuire même à vos critiques les plus juſtes, et il ne faut pas donner cet avantage à vos ennemis. Il s'en faut de beaucoup, en mon particulier, que je trouve Rodogune une bonne pièce, ſoit pour le fond, ſoit pour le ſtyle; mais ſi j'avais des coups de bâton à lui donner, ce ſerait comme *Alcidas* à *Sganarelle*, dans le Mariage forcé, avec de grandes proteſtations de reſpect et de déſeſpoir d'y être obligé. *On me fait haïr*, dit *Montagne*, *les choſes les plus évidentes*, *quand on me les plante pour infaillibles. J'aime ces mots qui adouciſſent la témérité de nos propoſitions : il me ſemble*, *par aventure*, *il pourrait être*, &c. 1762.

Vous trouvez ſi mauvais, dans votre critique de Polyeucte, qu'il aille briſer à grands coups les autels et les idoles; ne faites donc pas comme lui; faites remarquer tout doucement au peuple que cette idole, qu'il croyait d'or pur, eſt farcie d'alliage; vous ſerez pour lors très-utile, ſans vous nuire à vous-même. Les adouciſſemens que je vous propoſe ſont d'ailleurs d'autant plus néceſſaires qu'en matière de pièces de théâtre (vous le ſavez mieux que moi), l'opinion peut jouer un grand rôle. Telle critique qui ſera trouvée excellente dans une pièce médiocre, trouvera des contradicteurs dans une pièce conſacrée (à tort ou à droit) par l'eſtime publique. Et que ne juſtifie-t-on pas quand on le veut? combien y a-t-il dans *Homère* d'abſurdités qui ne ſont encore des abſurdités que pour très-peu de gens? Je ſuis convaincu que la plupart des pièces de *Corneille* n'auraient aujourd'hui

1762. qu'un médiocre ſuccès ; qu'elles ſont froides, bourſouflées, peu théâtrales et mal écrites ; mais je me garderai bien de le dire, et encore moins de l'imprimer, à moins que je ne veuille être banni à perpétuité du royaume, comme les prêtres de paroiſſe qui refuſent les ſacremens aux janſéniſtes. Le public eſt un animal à longues oreilles qui ſe raſſaſie de chardons, qui s'en dégoûte peu à peu, mais qui brait quand on veut les lui ôter de force ; ſes opinions moutonnières, et le reſpect qu'il veut qu'on leur porte, me paraiſſent dire aux auteurs : *Il ſe peut faire que je ne ſois qu'un ſot, mais je ne veux pas qu'on me le diſe.*

Voyez un peu ce pauvre diable de *Jean-Jacques* ; le voilà bien avancé de s'être brouillé avec les dieux, les prêtres, les rois et les auteurs. On dit qu'il eſt actuellement dans les Etats du roi de Pruſſe, près de Neuchâtel. Je ne voudrais pas répondre qu'il y reſtât ; car le roi de Pruſſe, tout roi de Pruſſe qu'il eſt, n'eſt pas le maître à Neuchâtel comme à Berlin ; et les vénérables paſteurs de ce pays-là n'entendent point raillerie ſur l'affaire de la religion : c'eſt une vieille ..... pour laquelle ils ont d'autant plus d'égards qu'ils s'en ſoucient moins.

On dit que ſon livre cauſe de la rumeur parmi le peuple à Genève ; que ce peuple trouve la religion de *Jean-Jacques* meilleure que celle qu'on lui prêche, et qu'il le dit aſſez haut pour embarraſſer ſes dignes paſteurs. La grande *utilité* ou *commodité* que le miniſtre *Vernet* trouve à la révélation, eſt pourtant bien agréable. Il ſerait fâcheux d'être obligé de renoncer ainſi aux commodités de ce monde. On prétend que *Rouſſeau* fait actuellement trois partis dans la ſéréniſſime

république : les miniſtres pour l'auteur et contre le livre, le conſeil pour le livre et contre l'auteur, et le peuple pour le livre et pour l'auteur. Vous y ajouterez, ſans doute, un quatrième parti contre le livre et contre l'auteur; et j'avoue que ce parti-là peut avoir auſſi ſes raiſons; mais voilà encore ce qu'il ne faudrait pas dire trop haut, ſurtout à Paris, car *Jean-Jacques* y eſt un peu le roi des halles. 1762.

Vous nous reprochez de la tiédeur; mais je crois vous l'avoir déjà dit, la crainte des fagots eſt très-rafraîchiſſante. Vous voudriez que nous fiſſions imprimer le *Teſtament de Jean Meſlier*, et que nous en diſtribuaſſions quatre ou cinq mille exemplaires; le fanatiſme infame, puiſqu'*infame* y a, n'y perdrait rien ou peu de choſe, et nous ſerions traités de fous par ceux-mêmes que nous aurions convertis. Le genre-humain n'eſt aujourd'hui plus éclairé que parce qu'on a eu la précaution ou le bonheur de ne l'éclairer que peu à peu. Si le ſoleil ſe montrait tout-à-coup dans une cave, les habitans ne s'apercevraient que du mal qu'il leur ferait aux yeux; l'excès de lumière ne ferait bon qu'à les aveugler ſans reſſource. Ce que vous ſavez doit être attaqué comme *Pierre Corneille*, avec ménagement.

Ce qui n'en mérite point, c'eſt le parlement de Toulouſe, ſi en effet, comme il y a toute apparence, les *Calas* ſont innocens. Il eſt très-important que tout le public ſoit au fait de cette horrible aventure. Vous n'avez pas donné aſſez d'exemplaires des *pièces juſtificatives :* à peine les connaît-on ici, et tout Paris devrait en être inondé. Je vous réponds bien de ne pas me taire, et de faire crier tous ceux qui m'écou-

1762. teront; jésuites, jansénistes, prédicans de Genève, franche canaille que tout cela, et par malheur, canaille méchante et dangereuse. Enfin le six du mois prochain, nous serons délivrés de la canaille jésuitique; mais la raison en sera-t-elle mieux, et l'*inf*... plus mal?

Madame *du Deffant* me charge de vous faire mille complimens, et de vous dire que, si elle ne vous importune point de ses lettres, c'est par attention pour vous et par respect pour votre temps; qu'elle a pris beaucoup de part au rétablissement de votre santé; qu'elle est toujours de la bonne doctrine, et *n'encense point les faux dieux;* c'est ce qu'elle m'a expressément recommandé de vous dire.

Adieu, mon cher et grand philosophe; portez-vous bien, moquez-vous de la sottise des hommes; j'en fais autant que vous, mais je n'ai pas la sottise de m'en moquer trop haut ni trop fort; il ne faut point faire son tourment de ce qui ne doit servir qu'aux menus plaisirs.

LETTRE CIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 8 de septembre.

L'ACADEMIE m'a chargé, mon cher confrère, en l'absence de M. *Duclos*, de vous remercier de la traduction que vous lui avez envoyée du Jules-César de *Shakespeare*. Elle l'a lue avec plaisir, et elle pense que vous avez très-bien fait de relever, par ce parallèle, le mérite de notre théâtre. Elle s'en rapporte à

vous

vous pour la fidélité de la traduction, n'ayant pas eu d'ailleurs l'original fous les yeux. Elle eft étonnée qu'une nation qui n'eft pas barbare puiffe applaudir à des rapfodies fi groffières ; et rien ne lui paraît plus propre, comme vous l'avez très-bien penfé, à affurer la gloire de *Corneille*. 1762.

Après m'être acquitté des ordres de l'académie, voici maintenant pour mon compte. Quelque abfurde que me paraiffe la pièce de *Shakefpeare*, quelque groffiers que foient réellement les perfonnages, quelque fidélité que je penfe que vous ayez mife dans votre traduction, j'ai peine à croire qu'en certains endroits l'original foit auffi mauvais qu'il le paraît dans cette traduction. Il y a un endroit, par exemple, où vous faites dire à un des acteurs, *mes braves gentilshommes*; il y a apparence que l'anglais porte *gentlemen*, ou peut-être *worthy gentlemen*, expreffion qui ne renferme pas l'idée de familiarité qui eft attachée dans notre langue à celle-ci, *mes braves gentilshommes*. Vous favez d'ailleurs mieux que moi que *gentleman* en anglais ne fignifie pas ce que nous entendons par *gentilhomme*. Vous faites dire à un des conjurés, après l'affaffinat de *Céfar*, *l'ambition vient de payer fes dettes :* cela eft ridicule en français, et je ne doute point que cela ne foit fidellement traduit; mais cette façon de parler eft-elle ridicule en anglais ? je m'en rapporte à vous pour le favoir. Si je difais de quelqu'un qui eft mort : *Il a payé fes dettes à la nature*, je m'exprimerais ridiculement; cependant la phrafe latine correfpondante, *naturæ folvit debitum*, n'aurait rien de répréhenfible. Vous fentez bien, mon cher maître, que je ne fais en tout ceci que vous propofer mes

doutes; je ſais très-médiocrement l'anglais; je n'ai
1762. point l'original ſous les yeux; la préſomption eſt pour vous à tous égards; et moi-même tout le premier je parierais pour vous contre moi: mais comme l'anglais et le français ſont deux langues vivantes, et dans leſquelles, par conſéquent, on connaît parfaitement ce qui eſt bas ou noble, propre ou impropre, ſérieux ou familier, il eſt très-important que dans votre traduction vous ayez conſervé par-tout le caractère de l'original dans chaque phraſe, afin que les Anglais ne vous reprochent pas ou d'ignorer la valeur des expreſſions dans leur langue, ou d'avoir défiguré leur idole, pour ne pas dire leur magot.

J'ai lu auſſi dans l'imprimé la fin des notes ſur Cinna. Le ton m'en paraît convenable et beaucoup mieux que dans les notes manuſcrites. Vous pouvez tout dire, et vous ferez même très-bien; il ne s'agit que de la manière.

J'ai lu à l'académie françaiſe, le jour de la Saint-Louis, un morceau ſur la poëſie, et principalement ſur l'ode: les partiſans de *Rouſſeau* (qui n'en a plus guère) ne ſeront pas trop contens de moi, car j'ai oſé dire que ce poëte penſait peu, et que chez lui la partie du ſentiment eſt nulle. Comme rien n'eſt plus vrai, les clameurs que cette déciſion pourra exciter ne m'inquiétent guère, d'autant que *Rouſſeau* n'a pas encore, comme *Corneille*, les honneurs de l'apothéoſe. J'ai trouvé occaſion, dans le même écrit, de vous rendre la juſtice que vous méritez, à l'occaſion de l'uſage de la philoſophie dans la poëſie, genre de mérite rare et précieux que vous ſeul avez eu parmi nous.

Qu'eſt-ce qu'un *Eloge de Crébillon*, ou plutôt une ſatire ſous le nom d'éloge, qu'on vous attribue? Quoique je penſe abſolument comme l'auteur de cette brochure ſur le mérite de *Crébillon*, je ſuis très-fâché qu'on ait choiſi le moment de ſa mort pour jeter des pierres ſur ſon cadavre; il fallait le laiſſer pourrir de lui-même, et cela n'eût pas été long. 1762.

Les amis de *Rouſſeau* (non plus de *Rouſſeau* le poëte, mais de *Rouſſeau* de Genève) répandent ici que vous le perſécutez, que vous l'avez fait chaſſer de Berne, et que vous travaillez à le faire chaſſer de Neuchâtel. Je ſuis perſuadé qu'il n'en eſt rien, et que, malgré les torts que *Rouſſeau* peut avoir avec vous, vous ne voudriez pas l'écraſer à terre. Je me ſouviens d'un beau vers de Sémiramis:

> La pitié dont la voix,
> Alors qu'on eſt vengé, fait entendre ſes lois.

Souvenez-vous d'ailleurs que ſi *Rouſſeau* eſt perſécuté, c'eſt pour avoir jeté des pierres, et d'aſſez bonnes pierres, à cet infame fanatiſme que vous voudriez voir écraſé, et qui fait le refrain de toutes vos lettres, comme la *deſtruction de Carthage* était le refrain de tous les diſcours de *Caton* au ſénat. *Rouſſeau* reſſemble à cet homme des *Fables* d'*Eſope*, qui donnait des ſoufflets aux paſſans, et à qui on conſeilla, pour ſon malheur, d'aller ſouffleter auſſi un ſot accrédité qui ſe trouva ſur ſon chemin, et qui lui fit payer les ſoufflets pour lui et pour les autres paſſans. Mais il ne faut pas que la philoſophie, tout inſultée qu'elle eſt par lui, puiſſe être accuſée d'avoir contribué ou

1762. même d'insulter à son malheur. L'archevêque vient de faire contre lui un grand diable de mandement, qui donnera envie de lire sa *Profession de foi* à ceux qui ne la connaissaient pas. Un mandement d'archevêque n'est qu'un titre de plus pour la célébrité ; cela s'appelle sortir avec les honneurs de la guerre.

On dit que le parlement est assemblé dans ce moment pour défendre aux jésuites de *prêcher : c'est ainsi qu'en partant il leur fait ses adieux.* Je n'aurais jamais cru que la destruction de cette vermine dût faire un si petit événement. A peine en a-t-on parlé deux jours, et ces jésuites si orgueilleux périssent comme des capucins, sans faire de sensation.

Savez-vous que frère *Berthier* a pensé être instituteur des enfans de France ? heureusement ce ridicule choix n'a pas eu lieu ; voilà en effet un plaisant instituteur qu'un capelan sans philosophie, sans goût, sans connaissance des hommes ! si on le fesait balayeur de la bibliothéque du roi, je le trouverais mieux placé.

Que dites-vous de la révolution de Russie, et de votre ancien disciple dont vous vous obstinez à ne me point parler ? Vous avez toujours cru qu'il périrait ; il s'en tirera pourtant, si je ne me trompe, grâce à son activité et à son courage. Je me flatte qu'après la paix qu'on nous fait espérer bientôt, il redeviendra notre ami, et que tout rentrera dans l'ordre accoutumé.

Adieu, mon cher et illustre philosophe ; vous me négligez un peu ; je ne reçois plus de vos nouvelles que de loin à loin, et je trouve cela très-mauvais.

1762.

LETTRE CIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Ferney, par Genève, 15 de ſeptembre.

MON très-aimable et très-grand philoſophe, je ſuis emmitouflé. Je viſe à être ſourd et aveugle. Si je n'étais qu'aveugle, je reviendrais voir madame *du Deffant;* mais étant ſourd il n'y a pas moyen.

Je vous prie de dire à l'académie que je la régalerai inceſſamment de l'Héraclius de *Calderon*, qui pourra réjouir autant que le Céſar de *Shakeſpeare.* Soyez très-perſuadé que j'ai traduit *Gilles Shakeſpeare*, ſelon l'eſprit et ſelon la lettre. *L'ambition qui paye ſes dettes* eſt tout auſſi familier en anglais qu'en français, et le *dimitte nobis debita noſtra* n'en eſt pas plus noble pour être dans le *Pater.*

On a bien de la peine avec les *Calas;* on n'a été inſtruit que petit à petit, et ce n'eſt qu'avec des difficultés extrêmes qu'on a fait venir les enfans à Genève, l'un après l'autre, et la mère à Paris. Les mémoires ont été faits ſucceſſivement, à meſure qu'on a été inſtruit. Ces mémoires ne ſont faits que pour préparer les eſprits, pour acquérir des protecteurs, et pour avoir le plaiſir de rendre un parlement et des pénitens blancs, exécrables et ridicules.

Comment peut-on imaginer que j'aye perſécuté *Jean-Jacques?* voilà une étrange idée; cela eſt abſurde. Je me ſuis moqué de ſon *Emile*, qui eſt aſſurément

1762. un plat perſonnage : ſon livre m'a ennuyé ; mais il y a cinquante pages que je veux faire relier en marroquin ; en vérité, ai-je le nez tourné à la perſécution ? croit-on que j'aye un grand crédit auprès des prêtres de Berne ? Je vous aſſure que la prêtraille de Genève aurait fait retomber ſur moi, ſi elle avait pu, la petite correction qu'on a faite à *Jean-Jacques*, et que j'aurais pu dire, *jam proximus ardet Eucalegon*, ſi je n'avais pas des terres en France, avec un peu de protection. Quelques cuiſtres de calviniſtes ont été fort ébahis et fort ſcandaliſés que l'illuſtre république me permît d'avoir une maiſon dans ſon territoire, dans le temps qu'on brûle et qu'on décrète de priſe de corps *Jean-Jacques* le citoyen ; mais comme je ſuis fort inſolent, j'en impoſe un peu, et cela contient les ſots. Il y a d'ailleurs plus de *Jean Meſlier* et de *Sermon des cinquante*, dans l'enceinte de nos montagnes, qu'il n'y en a à Paris. Ma miſſion va bien, et la moiſſon eſt aſſez abondante. Tâchez de votre côté d'éclairer la jeuneſſe autant que vous le pourrez.

J'ai envoyé à frère *Damilaville* un long détail d'une bêtiſe imprimée dans les journaux d'Angleterre ; c'eſt une lettre qu'on prétend que je vous ai écrite : vous auriez un bien plat correſpondant, ſi je vous avais en effet écrit de ce ſtyle.

Le factum de l'archevêque de Paris contre *Jean-Jacques* me paraît plus plat que l'éducation d'*Emile* ; mais il n'approche pas de certains réquiſitoires Je ſuis très-sûr qu'on a propoſé *Berthier* pour la place de maître *Editue*. Il faut avouer qu'il y a certaines familles où l'on élève bien les enfans ; mais, Dieu merci, nous n'avons eu qu'une fauſſe alarme.

Je vous parle rarement de *Luc*, parce que je ne pense plus à lui : cependant, s'il était capable de vivre tranquille et en philosophe, et de mettre à écraser l'*inf*... la centième partie de ce qui lui en a coûté pour faire égorger du monde, je sens que je pourrais lui pardonner. 1762.

Vous avez vu, sans doute, la belle lettre que *Jean-Jacques* a écrite à son pasteur, pour être reçu à la sainte Table : je l'ai envoyée à frere *Damilaville*. Vous voyez bien que ce pauvre homme est fou : pour peu qu'il eût eu un reste de sens commun, il serait venu au château de Tourney que je lui offrais ; c'est une terre entièrement libre. Il y eût bravé également et les prêtres ariens, et tous les fanatiques ; mais son orgueil ne lui a pas permis d'accepter les bienfaits d'un homme qu'il avait outragé.

Criez par-tout, je vous en prie, pour les *Calas* et contre le fanatisme, car c'est-là l'*infame* qui a fait leur malheur. Vous devriez bien venir un jour à Ferney avec quelque bon cacouac. Je voudrais vous embrasser avant que de mourir, cela me ferait grand plaisir.

1762.

LETTRE CV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de ſeptembre.

Ce que vous me mandez de votre ſanté, mon cher et illuſtre maître, m'inquiéte et m'afflige. Votre converſation et la lecture de vos ouvrages m'ont tant fait remercier DIEU de n'être ni ſourd ni aveugle, que je le trouverais bien injuſte, s'il vous puniſſait par deux ſens que vous avez rendus ſi précieux à tous ceux qui ſavent penſer. J'eſpère que vous conſerverez vos yeux en les ménageant, et c'eſt de quoi je vous prie bien fort. A l'égard des oreilles, je n'y ſais point d'autre remède que d'entendre le moins de ſottiſes que vous pourrez; par malheur ce remède n'eſt pas d'une obſervation facile.

J'ai annoncé à l'académie l'Héraclius de *Calderon;* et je ne doute point qu'elle ne le liſe avec plaiſir, comme elle a lu l'arlequinade de *Gilles Shakeſpeare.* Ce que je vous marquais ſur votre traduction n'était qu'un doute; et je ſuis convaincu, puiſque vous m'en aſſurez, que vous avez conſervé dans cette traduction le génie des deux langues; perſonne n'eſt plus à portée de cela que vous.

Grâces à vous, j'eſpère que les *Calas* viendront à bout de prouver leur innocence; mais ſavez-vous ce qu'il y a de plus fort à objecter à leurs mémoires? c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible d'imaginer, je ne dis pas que des magiſtrats, mais que des hommes qui ne

marchent pas à quatre pattes, aient condamné ſur de pareilles preuves un père de famille à la roue. Il eſt abſolument néceſſaire (et je le leur ai dit) qu'ils préviennent dans leurs mémoires cette objection, en demandant que les pièces du procès ſoient miſes ſous les yeux du public. Cela eſt d'autant plus important qu'il y a ici des émiſſaires du parlement de Toulouſe, qui répandent que *Calas* le père a été juſtement condamné, que toute la ville de Toulouſe en eſt convaincue, et que c'eſt par commiſération qu'on n'a pas fait mourir les trois autres qui le méritaient auſſi. La juſtification eſt bien ridicule, puiſque de façon ou d'autre il s'enſuivrait que les juges auraient prévariqué; mais n'importe, il y a des ſots qui ſe payent de pareilles raiſons, et ces ſots-là en entraînent d'autres, et de ſots en ſots l'innocence et la vérité reſtent opprimées.

1762.

Je ne ſuis pas plus édifié que vous de la *Profeſſion de ſoi* de *Jean-Jacques*, d'autant que je ne crois pas cette momerie fort néceſſaire pour dîner et ſouper tranquillement, et dormir de même, dans les Etats de votre ancien diſciple, où *Jean-Jacques* s'eſt réfugié après avoir dit aſſez de mal du maître. Je plains le malheur que ſa bile et ſes perſécuteurs lui cauſent; mais s'il a beſoin pour être heureux d'*approcher de la ſainte Table*, et d'appeler *ſainte*, comme il le fait, une religion qu'il a vilipendée, j'avoue que je rabats beaucoup de l'intérêt. Au reſte, je ne ſuis ſurpris ni que vous lui ayez offert un aſile, ni qu'il l'ait refuſé; il eût été trop inconſéquent d'aller demeurer chez le *corrupteur de ſon pays*, car c'eſt ainſi que vous m'avez mandé qu'il vous appelait. Mais enfin il a

1762. travaillé ſans le vouloir, et beaucoup mieux qu'il ne penſait, pour la *vigne du Seigneur*, et pour ma part je lui en tiens beaucoup de compte.

Je ne ſais ce que c'eſt que cette bêtiſe qu'on a imprimée, ſous votre nom et ſous le mien, dans les journaux d'Angleterre. Si vous voulez me la faire parvenir, je ſuis prêt à donner tous les déſaveux que vous jugerez néceſſaires.

Frère *Berthier* avait envie, à ce qu'il diſait, d'aller à la trape, et il a fini par vouloir être à Verſailles. Il y a actuellement dans ce pays-là dix-ſept ou dix-huit *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*, comme les *claſſes* du parlement les appellent; ils ſe ſont réfugiés là; jamais il n'y en a tant eu, et ils ont dit, en quittant Paris, à frère *Berthier*, comme *Strabon* au payſan ſon pourvoyeur:

Nous allons à la cour, on t'a mis du voyage.

On dit qu'il ſe mêlera de l'éducation ſans avoir de titre; il ſe contentera d'être *appelé* ſans être *élu*.

Savez-vous ce qu'on me dit hier de vous? que les jéſuites commençaient à vous faire pitié, et que vous ſeriez preſque tenté d'écrire en leur faveur, s'il était poſſible de rendre intéreſſans des gens que vous avez rendus ſi ridicules. Croyez-moi, point de faibleſſe humaine; laiſſez la canaille janſéniſte nous déſaire tranquillement de la canaille jéſuitique, et n'empêchez point ces araignées de ſe dévorer les unes les autres.

Je ne puis être fâché ni pour la France ni pour la philoſophie de voir votre ancien diſciple remonté ſur ſa bête. Il m'a envoyé, il y a un mois, trois

pages de vers contre la géométrie. J'attends pour lui répondre qu'il ait fini le siége de Schweidnitz ; ce serait trop d'avoir à la fois la maison d'Autriche et la géométrie sur les bras. 1762.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; conservez votre santé, vos yeux, vos oreilles, votre gaieté, et surtout votre amitié pour moi. Mille respects à madame *Denis*, et mille complimens à frère *Thiriot*. S'il plaît aux rois de faire la paix, je ne désespère pas d'avoir encore le plaisir de vous embrasser.

LETTRE CVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de septembre.

AVEZ-VOUS répondu, mon cher philosophe, à M. de *Schouvalof* (*)? Vous voilà entre *Frédéric* et *Catherine*. Voyez de laquelle de ces deux planètes vous voulez grêler sur le persil d'*Omer*? Vous resterez en France; mais il est bon de faire connaître que, si la superstition et la sottise contristent la face de votre beau pays, les Vandales et les Scythes se disputent l'honneur de venger les *Socrates* des *Anitus*.

Ces misérables doivent être bien humiliés, et moi bien joyeux. Voulez-vous m'adresser votre réponse à M. de *Schouvalof*, et la donner à notre frère *Damilaville*?

(*) M. le comte de *Schouvalof* avait proposé à M. d'*Alembert* de la part de l'impératrice de Russie, d'être l'instituteur du grand duc son fils.

1762.

LETTRE CVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 2 d'octobre.

Oui, mon cher et illustre maître, j'ai reçu l'invitation de M. de *Schouvalof*, et j'y ai répondu comme vous vous y attendiez.

Scipion, accusé sur des prétextes vains,
Remercia les Dieux, et quitta les Romains;
Je puis en quelque chose imiter ce grand-homme;
Je rendrai grâce au ciel, et resterai dans Rome.

Quand je dis que je rendrai grâce au ciel, je crois que cela est bien honnête à moi, que je n'en ai pas trop de sujet, et que le ciel pourrait répondre à mes remercîmens; *il n'y a pas de quoi*. Je mettrais bien plus volontiers à la tête de l'*Encyclopédie*, si jamais nous la finissons :

Faites rougir ces dieux qui vous ont condamnée.

Vous mettriez peut-être *ces sots* au lieu de *ces dieux*, et vous auriez raison.

L'air doux qu'on respire en France me fait supporter l'air du fanatisme dont on voudrait l'infecter, et je pardonne au moral en faveur du physique. Il faut faire dans ce pays-ci comme en temps de peste, prendre les précautions raisonnables, et ensuite aller son chemin, et s'abandonner à la Providence, si Providence y a. Voilà, mon cher et grand philosophe,

mes dispositions ; je ne désire, même dans mon propre pays, ni places ni honneurs ; jugez si j'en irai chercher à huit cents lieues ; mais je suis d'ailleurs de votre avis. Il faut faire servir les offres qu'on nous fait à l'humiliation de la superstition et de la sottise ; il faut que toute l'Europe sache que la vérité persécutée par les bourgeois de Paris, trouve un asile chez des souverains qui auraient dû l'y venir chercher ; et que la lumière, chassée par le vent du midi, est prête à se réfugier dans le nord de l'Europe, pour venir ensuite refluer de là contre ses persécuteurs, soit en les éclairant, soit en les écrasant. 1762.

Avouez pourtant, mon cher philosophe, malgré vos plaintes continuelles, que vous ne devez pas être trop mécontent de votre mission ; vous voyez que la philosophie commence déjà très-sensiblement à gagner les trônes. Votre illustre et ancien disciple a commencé le branle, la reine de Suède a continué, *Catherine* les imite tous deux, et fera peut-être mieux encore ; quelques autres, à ce qu'on dit, *branlent au manche*, et je rirais bien de voir *le chapelet se défiler* de mon vivant.

Il n'y a point ici de sottises nouvelles qui méritent que je vous en parle. On dit du bien d'une lettre adressée à *Jean-Jacques* sur son *Emile ;* je ne l'ai point encore lue ; j'entends dire qu'elle est gaie et de bon goût, à l'exception de la réfutation du savoyard, qui est plate et ennuyeuse. Si la czarine avait proposé à *Jean-Jacques* l'éducation de son fils, j'imagine que sa première question aurait été : *Madame, quel métier voulez-vous que je lui fasse apprendre ?* Il y a aussi une grosse et longue refutation de *Rousseau*

1762. par quelque prêtre de paroiſſe ; on pourrait l'intituler: *Réfutation du vicaire ſavoyard, par un décrotteur.*

Un homme d'eſprit, qui par malheur a beſoin d'être théologien ou de le contrefaire, vient de donner en deux gros volumes in-12 un *Dictionnaire des héréſies*, qui mérite d'être parcouru ; il y a mis avec beaucoup de bonne foi les objections d'un côté et les réponſes de l'autre, et on peut bien dire pour le coup que la *foi* ne trouve pas ſon compte avec la *bonne foi.* Par ma foi, c'eſt un terrible livre, à mon avis, contre l'*inf*... que vous haïſſez tant. Ce que l'auteur dit entre autres choſes pour expliquer la tranſſubſtantiation (voilà un cruel mot à concevoir et à prononcer) eſt tout-à-fait comique ; il prétend qu'au moyen d'une *viteſſe infinie* un corps peut être en pluſieurs lieux à la fois, et que moyennant un million de fois plus d'agilité qu'un lévrier, le corps de *Jéſus-Chriſt* peut ſe trouver à la fois dans les pains de Paris et dans ceux de Goa.

Avouez que tous les matins ce pauvre corps-là ne ſait à qui entendre, et qu'il doit avoir beſoin de repos l'après midi. Pauvre eſpèce humaine ! je ſerais tenté de dire à l'auteur :

C'eſt trop peu ſi c'eſt raillerie ;
C'en eſt trop ſi c'eſt tout de bon.

Adieu, mon très-cher et très-illuſtre maître. Comment vont les oreilles et les yeux ?

LETTRE CVIII.

1762.

DE M. DE VOLTAIRE.

Ferney, 17 d'octobre.

Mon cher confrère, mon cher et vrai philosophe, je vous ai envoyé la traduction de cette infame lettre anglaise insérée dans les papiers de Londres, du mois de juin. C'est la même que M. le duc de *Choiseul* a eu la bonté de me faire parvenir. Si je vous avais écrit une pareille lettre, il faudrait me pendre à la porte des petites maisons : et il serait très-triste pour vous d'être en correspondance avec un mal-honnête homme si insensé.

Après y avoir bien rêvé, je crois que vous n'avez autre chose à faire qu'à m'envoyer, sous l'enveloppe de M. le duc de *Choiseul*, la lettre que je vous écrivis au mois de mai ou d'avril, sur laquelle on a mis cette abominable broderie. Je crois que c'était un billet en petit papier, que ce billet était ouvert, et que je l'avais adressé chez M. d'*Argental*, ou chez M. *Damilaville*, ou chez M. *Thiriot*. Je me souviens que je vous instruisais de l'affaire des *Calas*, et que je vous disais très-librement mon avis sur les huit juges de Toulouse qui, malgré les remontrances de cinq autres, ont fait un service solennel à un jeune protestant comme à un martyr, et ont roué un père innocent comme un parricide. J'ai pu vous dire ce que je pensais de ces juges, ainsi que quinze avocats de Paris et un avocat du conseil l'ont dit et imprimé

1762. dans leurs mémoires. J'ai pris, comme je le devais, le parti d'un vieillard que je connaissais, et dont les enfans sont chez moi. J'ai pu vous parler avec peu de respect pour les juges, comme je leur parlerais à eux-mêmes : mais il me paraît essentiel que M. de *Choiseul* voye si le roi et les ministres sont mêlés si indignement et si mal à propos dans ma lettre, et si j'ai écrit les bêtises, les absurdités et les horreurs qu'on a si charitablement ajoutées à mon billet. Cherchez-le, je vous en conjure; vous devez à vous et à moi la preuve de la vérité que je demande : c'est la seule manière de confondre une telle imposture, et il est bon que le ministère voye combien on calomnie les gens de lettres. Il y a soixante ans que j'y suis accoutumé, mais je n'y suis pas encore entièrement fait. Tâchez, encore une fois, de retrouver mon billet; envoyez, je vous en supplie, l'original de ma main à M. le duc de *Choiseul*, et à moi copie. S'il y a quelque chose de trop fort dans ce billet, je veux bien en porter la peine : je n'ai point d'ailleurs fait serment de fidélité aux juges de Toulouse; je l'ai fait au roi; je me crois un de ses plus fidelles sujets, et je pense que quiconque a écrit ce qui se trouve dans la lettre anglaise mérite une punition exemplaire.

Pour une cour de judicature, c'est autre chose : je ne lui dois rien que des épices quand j'ai des procès. En un mot, je vous supplie de chercher ce billet, et de l'envoyer à M. le duc de *Choiseul*, à mes risques, périls et fortunes.

Il y a un *Méhégan*, place Sainte-Geneviève, anglais ou irlandais d'origine, travaillant au *Journal encyclopédique*;

encyclopédique; on dit qu'il y eſt maltraité, et qu'il doit connaître ſes ennemis. Je le récompenſerai bien, s'il en vient à bout. Joignez-vous à moi, je vous en ſupplie ; vous en voyez l'importance. 1762.

Je ne vous écris pas de ma main; je ſuis malade, j'ai peur d'être aſſez ſot pour être malade de chagrin; mais que mes ennemis ne le ſachent pas.

LETTRE CIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 26 d'octobre.

Je crois, mon cher et illuſtre confrère, avoir fait encore mieux que vous ne me paraiſſez déſirer. Vous me demandiez, il y a huit jours, copie de la lettre que vous m'avez écrite, le 29 de mars; et je vous ai envoyé l'original même. Vous me priez aujourd'hui d'envoyer l'original à M. le duc de *Choiſeul*; vous êtes à portée de le lui faire parvenir, ſi vous le jugez à propos. Quant à moi, comme il ne m'eſt rien revenu de ſa part ſur cette ridicule et atroce imputation qu'on nous fait à tous deux, j'ai ſuppoſé qu'il en avait fait le cas qu'elle mérite; je me ſuis tenu et me tiendrai tranquille, et j'ai trop bonne opinion, comme je vous l'ai déjà dit, de l'équité du gouvernement, pour croire qu'il ajoute foi ſi légérement à de pareilles infamies. Il faudrait avoir auſſi peu de lumières que de goût, et ſe connaître auſſi mal en ſtyle qu'en hommes, pour vous croire capable d'écrire une auſſi plate et auſſi indigne lettre;

1762. et moi de la faire courir, de quelque part que je l'euſſe reçue; pour imaginer que vous donniez des éloges à un auſſi mauvais poëme que celui du *Balai*, que vous vous déchaîniez indignement contre la Majeſté royale dont vous n'avez jamais parlé ni écrit qu'avec le reſpect qui lui eſt dû, et que vous vouliez manquer groſſièrement et bêtement à des miniſtres dont vous avez tout lieu de vous louer. Il vous eſt trop facile, mon cher et illuſtre maître, de confondre la calomnie, pour être auſſi affecté que vous me le paraiſſez de l'impreſſion qu'elle peut faire. Quant à moi, je fais comme *Horace*, je m'enveloppe de ma vertu; je ne crains ni n'attends rien de perſonne; ma conduite et mes écrits parlent pour moi à ceux qui voudront les écouter. Je défie la calomnie, et je la mets à pis faire.

Nous ſommes fort heureux, vous et moi, que l'imbécille et impudent fauſſaire ait conſervé quelques phraſes de votre lettre du 29 de mars; il vous a fourni les moyens, en produiſant l'original, de mettre l'impoſture à découvert. Il eſt certain, mon cher confrère, qu'il a couru des copies de ce véritable original; j'en ai vu une, il y a trois ou quatre mois, entre les mains de l'abbé *Trublet*. On les vendait manuſcrites, à ce qu'il m'a dit lui-même, à la porte des Tuileries où il avait acheté la ſienne. De vous dire comment ces copies ont couru, c'eſt ce que j'ignore; ce qu'il y a de certain, c'eſt que je n'en ai donné ni laiſſé prendre à perſonne; mais d'ailleurs, il n'y a pas grand mal à cela, puiſqu'il y a une différence énorme entre l'original et la lettre infame qu'on vous impute, et que l'on vous

met à portée de vous justifier pleinement de l'autre. Si vous avez traité messieurs de Toulouse comme le méritent des pénitens blancs, je n'imagine pas que Versailles puisse vous en faire un crime; la canaille fanatique, tant jésuitique que convulsionnaire, est ici-bas pour le menu plaisir des sages; il faut s'en amuser comme des chiens qui se battent. 1762.

Il me paraît bien difficile, pour ne pas dire impossible, de remonter jusqu'au fabricateur de la lettre en question: on pourrait savoir de l'auteur du Journal anglais où elle a été imprimée, de qui il l'a reçue. Pour moi j'imagine que c'est l'ouvrage de quelque maraud de français réfugié à Londres, qui me paraît avoir eu principalement en vue de rendre la religion catholique et la nation française odieuses à toute l'Europe. Je lui abandonne l'une de tout mon cœur, et même une grande partie de l'autre, comme qui dirait la faction janséniste et jésuitique, aussi méprisables l'une que l'autre; mais je respecte le roi, et j'aime ma patrie, et je crois l'avoir prouvé aux dépens de ma fortune. La Prusse et la Russie peuvent me rendre ce témoignage, et méritent bien autant d'en être crues qu'un faussaire obscur, sans esprit et sans pudeur.

Adieu, mon cher et illustre philosophe; vous ne mériteriez pas ce dernier nom, si une plate calomnie, facile à confondre, avait pu vous rendre malade; j'aime mieux en accuser le travail et le changement de saison que la bêtise et l'imposture. Je me garderai vraiment bien de convenir qu'une pareille cause ait pu altérer votre santé; ce serait bien le cas de dire:

Et vous, heureux Romains, quel triomphe pour vous!

1762. Adieu ; le ciel vous tienne en paix et en joie ! Quand aurons-nous *Corneille*, la ſuite du czar, Olimpie, &c. &c. Voilà ce qui mérite de vous occuper, et non pas des atrocités abſurdes.

LETTRE CX.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, premier de novembre.

MON très-digne philoſophe, n'eſt-ce pas *Mécène* qui diſait, *non omnibus dormio ?* et moi chétif je vous dis, *non omnibus ægroto.* J'étais du moins fort aiſe que M. le duc de *Choiſeul* sût à quel point il m'avait chagriné : il avait pu me ſoupçonner d'être ingrat. Je lui ai les plus grandes obligations ; c'eſt à lui ſeul que je dois les priviléges de ma terre. Toutes les grâces que je lui ai demandées pour mes amis, il me les a accordées ſur le champ ; je ſuis d'ailleurs attaché depuis vingt ans à M. le comte de *Choiſeul.* Il faudrait que je fuſſe un monſtre pour parler mal du miniſtère dans de telles circonſtances. Vous avez parfaitement ſenti combien cette infame accuſation retombait ſur vous. On voulait nous faire regarder, nous et nos amis, comme de mauvais citoyens, et rendre notre correſpondance criminelle ; cette abominable manœuvre a dû m'être infiniment ſenſible. Mon cœur en a été d'autant plus pénétré que, dans le temps même que M. le duc de *Choiſeul* me feſait des reproches, il daignait accorder, à ma recommandation, le grade de lieutenant colonel à un de mes

amis : c'était *Auguste* qui comblait *Cinna* de faveurs. J'en ai le cœur percé, et je ne lui pardonne pas encore de nous avoir pris pour des conjurés. Je ne conçois pas comment il a pu imaginer un moment que cette infame et sotte lettre fût de moi. Je lui ai envoyé la véritable avec votre petit billet. Il verra à qui il a affaire, et que nous sommes dignes de son estime et de ses bontés. 1762.

Je persiste à croire que le parlement de Toulouse doit réparation à la famille des *Calas*, qu'*Omer* doit faire amende honorable à la philosophie, et que ce n'est pas assez d'abolir les jésuites, quand on a tant d'autres moines.

Nous sommes au dixième tome de *Corneille* le sublime et le rabâcheur. Sa nièce joue la comédie très-joliment, et me fait plus de plaisir que son oncle. Nous avons à Ferney des spectacles toutes les semaines, et en vérité d'excellens acteurs. Il y a beaucoup à travailler à Olimpie; l'ouvrage des six jours était fait pour que l'auteur se repentît. Il m'a fallu mettre un an à polir ce qu'une semaine avait ébauché. Les difficultés ont été grandes; nous verrons si j'en serai venu à bout. Au bout du compte, il est assez plaisant de faire les pièces, le théâtre, les acteurs, les spectateurs. Les déserts du pays de Gex sont fort étonnés. La superstition commence à y être fort bafouée. Rendez-lui toujours le petit service de la montrer dans tout son ridicule et dans sa laideur. Le curé d'Etrepigni fait de merveilleux effets en Allemagne. J'ai lu le *Dictionnaire des hérésies;* je connais quelque chose d'un peu plus fort. Dieu nous aidera.

Adieu; je vous embrasse tendrement.

1762. LETTRE CXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 17 de novembre.

Vous auriez eu très-grand tort, mon cher et illuſtre maître, de faire une ſatire contre un miniſtre à qui vous avez, dites-vous, de ſi grandes obligations; vous auriez même eu tort de l'outrager, quand vous euſſiez été intéreſſé dans la comédie des *Philoſophes*, dont il a procuré et favoriſé la repréſentation. Il ne faut jamais attaquer plus fort que ſoi. D'ailleurs, c'eſt peine perdue que l'éloge ou la ſatire d'un homme en place, parce que toutes ſes actions étant, pour ainſi dire, au ſoleil, il n'y a perſonne qui ne ſache par ſoi-même ce qu'il peut mériter de louanges ou de blâme; et j'ai toujours remarqué qu'à cet égard le public était très-juſte, et ſait bien mettre à leur place les auteurs ou les objets de l'éloge ou de la critique. Quant à moi, qui par bonheur ou par malheur (comme il vous plaira) n'ai pas la plus petite obligation à aucun de ceux qui gouvernent aujourd'hui, et à qui ils n'ont fait proprement ni bien ni mal, j'ai pris pour deviſe à leur égard ce beau paſſage de *Tacite*: *Mihi Galba, Otho, Vitellius, nec beneficio nec injuriâ cogniti; ſed incorruptam fidem profeſſis, nec amore quiſquam, et ſine odio dicendus eſt.* J'aurais été très-fâché que l'on m'eût ſoupçonné d'être le bureau d'adreſſe des ſatires qu'on s'aviſe de faire contre le gouvernement, dont je n'ai ni à me louer ni à me

plaindre, et dont je ne voudrais d'ailleurs me venger, si j'en étais perſécuté, que par une conduite qui fît rougir les perſécuteurs. Mais de quoi je ſuis bien étonné, c'eſt qu'on ait pu vous attribuer un moment une rapſodie où il n'y a ni goût, ni ſtyle, ni fineſſe, et où on a même eu l'eſprit de défigurer le peu qu'on a conſervé de votre véritable lettre. Je crois, en effet, que M. de *Choiſeul* doit voir à préſent que nous ſommes dignes de ſon *eſtime ;* à l'égard de ſes *bontés*, je vous en ſouhaite la continuation. Vous devriez l'engager, puiſqu'il vous écoute et vous aime, à accorder quelque protection aux pauvres roués de Toulouſe. La veuve vint me voir, il y a quelques jours, et m'apporter ſon mémoire ; ce ſpectacle me fit grande pitié. Il ne faut pas ſe plaindre d'être malheureux, quand on voit une famille qui l'eſt à ce point-là. Je parlerai et crierai même en leur faveur, c'eſt tout ce que je puis faire : mais s'ils ſont innocens, comme j'en ſuis perſuadé, et qu'on ne force pas le parlement de Toulouſe à leur réparation, je ne pourrai m'empêcher de dire : *Dans quel pays ſommes-nous !* 1762.

Pour la philoſophie, je ne crois pas qu'*Omer* et *Paliſſot* lui faſſent réparation ſitôt ; mais, en attendant, on fait juſtice de ſes ennemis. Cependant il y a, dit-on, vingt-quatre jéſuites retirés à Verſailles ; ce ſont les vingt-quatre vieillards des *Provinciales* ou de l'*Apocalypſe*, comme il vous plaira. Le parlement ne les y voit pas de bon œil, et ſe propoſe, dit-on, dès qu'il ſera rentré, d'enfumer le terrier où ſe ſont accroupis ces renards, ou plutôt ces vieux lapins, car ils ne ſont plus guère renards. L'abbé de *Chauvelin* ſera dans cette chaſſe le baſſet à jambes torſes.

1762. Eh bien, que dites-vous de la paix? et croyez-vous, pour le coup, que votre ancien disciple s'en tire? Ce serait un grand malheur pour la philosophie que la maison d'Autriche, encore superstitieuse, fût la maîtresse de l'Allemagne où la vigne du Seigneur ne laisse pas de fructifier. On dit que pour dédommager la maison de Saxe, qui a bien l'air de payer les frais, on donnera un évêché en France ou en Allemagne au prince *Clément;* ce sera une maison crossée et mitrée. A propos de ceux qui la crossent, avez-vous des nouvelles de la czarine? On a mis, dans le *Journal encyclopédique*, une lettre où on parle des propositions qu'elle a eu la bonté de me faire; les journalistes ont ajouté une note où ils disent, assez mal à propos, que je suis *aussi cher à la France* qu'à la Russie : je crois bien être cher à quelques français qui me le sont aussi; mais, *cher à la France*, tout me prouve que je n'ai pas l'honneur de l'être.

Je vois, par ce que vous me mandez, que nous ne tarderons pas à avoir le *Corneille.* N'oubliez pas de le louer beaucoup quand il est *sublime;* et quand il est *rabâcheur*, faites-le sentir sans le dire : vous y gagnerez et l'art y gagnera, parce que vous direz vrai et ne blesserez personne. Je vous félicite, au surplus, de tous les plaisirs dont vous jouissez; je ne doute point, sur ce que vous m'en dites, de la bonté de vos acteurs; je crois pourtant que vous aimeriez bien autant *Clairon* et *Préville*, si vous les aviez. On vient de m'apporter le billet d'enterrement du pauvre *Sarrazin*, que vous m'avez entendu si bien contrefaire. Vous pourriez me dire comme *Phèdre :*

Seigneur, il n'est point mort, puisqu'il respire en vous.

A l'égard du fanatiſme, ſi les dégoûts qu'on lui donne continuent, il ne ſera pas néceſſaire de lui arracher le maſque, il tombera de lui-même; en tout cas, je crois trop dangereux de l'arracher, mais très-bien fait de le décoller peu à peu. *Plus fait douceur que violence.* 1762.

Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; portez-vous bien, moquez-vous de tout, et même des méchancetés qu'on veut vous faire; et aimez-moi comme je vous aime. Je vous embraſſe de tout mon cœur. Je ſerai bien content de voir Olimpie régénérée, je crois qu'elle en avait beſoin: il n'y a que *Candide* au monde qui puiſſe trouver *que tout ſoit bien* dans l'ouvrage des ſix jours. J'ai bien entendu parler de ce *Dictionnaire des héréſies* dont vous ne me dites qu'un mot, et j'ai grande envie de le voir; la mine eſt précieuſe et abondante.

LETTRE CXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de novembre.

MON cher confrère, mon grand philoſophe, vous ne me paraiſſez pas trop compter ſur l'amitié des grands; n'avez-vous jamais éprouvé que les petits n'aiment guère mieux? Pour moi, qui ai le bonheur d'être petit, je vous avertis que je vous aime de tout mon cœur. A l'égard du duc de *Choiſeul*, convenez que je lui ai une très-grande obligation, puiſque je

lui dois d'être libre chez moi, et de ne pas dépendre
1762. d'un intendant. Vous ne ſavez pas ce que c'eſt qu'un intendant de province. Le frère d'*Omer* me manda un jour qu'il n'était en place que pour faire du mal; auſſi voulut-il m'en faire, et j'eus les franchiſes de ma terre malgré lui. C'eſt à M. le duc de *Choiſeul* que je dois tout cela. S'il a eu le malheur de croire, ſur une lecture rapide, que j'avais écrit une ſotte lettre, il a bien réparé ſon erreur; il a noblement avoué ſon tort: autrefois les miniſtres ne feſaient jamais de tels aveux.

Pour *Luc*, quoique je doive être fâché contre lui, je vous avoue qu'en qualité d'être penſant et de français, je ſuis fort aiſe qu'une très-dévote maiſon n'ait pas englouti l'Allemagne, et que les jéſuites ne confeſſent pas à Berlin. La ſuperſtition eſt bien puiſſante vers le Danube. Vous me dites qu'elle perd ſon crédit vers la Seine, je le ſouhaite; mais ſongez qu'il y a trois cents mille hommes gagés pour ſoutenir ce coloſſe affreux, c'eſt-à-dire, plus de combattans pour la ſuperſtition que la France n'a de ſoldats. Tout ce que peuvent faire les honnêtes gens, c'eſt de gémir entre eux, quand cette ſuperſtition eſt perſécutante, et de rire quand elle n'eſt qu'abſurde; d'éclairer le plus d'eſprits bien nés qu'on peut, et de former inſenſiblement, dans l'eſprit des hommes deſtinés aux places, une barrière contre ce fléau abominable. Ils doivent ſavoir que, ſans les diſputes ſur la tranſſubſtantiation et ſur la bulle, *Henri III*, *Henri IV* et *Louis XV* n'auraient pas été aſſaſſinés. C'eſt un bon arbre, diſent les ſcélérats dévots, qui a produit de mauvais fruits; mais, puiſqu'il en a tant produit,

ne mérite-t-il pas qu'on le jette au feu? Chauffez-vous-en donc, tant que vous pourrez, vous et vos amis. 1762.

Courage, mes frères; prêchez avec force, et écrivez avec adreſſe, DIEU vous bénira.

Protégez, mon frère, tant que vous pourrez, la veuve *Calas;* c'eſt une huguenotte imbécille, mais ſon mari a été la victime des pénitens blancs. Il importe au genre-humain que les fanatiques de Toulouſe ſoient confondus. Un autre fanatique de *Patouillet*, aidé de *Caveirac*, a écrit deux volumes contre l'*Hiſtoire générale :* tant mieux, ſi on lit leur livre, cela fera naître des éclairciſſemens. J'avais levé un coin du voile dans la première édition, je le déchire un peu dans la ſeconde. Vous y trouverez de quoi vous édifier. En attendant, j'enverrai à l'académie l'Héraclius de *Calderon :* il fera connaître le génie eſpagnol. En vérité, ils ſont dignes d'avoir chez eux l'inquiſition. Que faites-vous à préſent? travaillez-vous en géométrie, en hiſtoire, en littérature?

1763.

LETTRE CXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 12 de janvier.

Il eſt vrai, mon cher et illuſtre maître, que je n'aime *les grands* que quand ils le ſont comme vous, c'eſt-à-dire, par eux-mêmes, et qu'on peut vraiment ſe tenir pour honoré de leur amitié et de leur eſtime; pour les autres, je les ſalue de loin, je les reſpecte comme je dois, et je les eſtime comme je peux. Je ne dis pas cependant que, ſi j'avais comme vous le bonheur d'avoir des terres et le malheur d'avoir affaire à des intendans, je ne fuſſe très-reconnaiſſant envers le miniſtre qui me délivrerait de l'intendant, et qui affranchirait mes terres;

Mais pour moi, Dieu merci, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, et comme il plaît à Dieu.

dit *Deſpréaux.* J'ajoute, et je ne dis ni bien ni mal des gens en place, pourvu que je conſerve la mienne, qui eſt trop petite pour incommoder perſonne, et pour faire envie aux intendans.

S'il eſt vrai que le duc de *Choiſeul* ait protégé la comédie des *Philoſophes*, et qu'en même temps il rende à la philoſophie (peut-être ſans le vouloir) le bon ſervice de la délivrer des jéſuites, la philoſophie pourra dire de lui ce que *Corneille* diſait du cardinal de *Richelieu* :

Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

1763.

Au furplus, fi vous voulez favoir mon tarif, je trouve qu'un philofophe vaut mieux qu'un roi, un roi qu'un miniftre, un miniftre qu'un intendant, un intendant qu'un confeiller, un confeiller qu'un jéfuite, et un jéfuite qu'un janfénifte; et qu'un ami comme vous vaut mieux que tout cela pris enfemble.

En vérité, on a eu bien de la bonté à Verfailles de juger enfin, à force de difcernement, que vous n'aviez pas écrit une lettre infolente et abfurde : il eft vrai que, dans ce pays-là, on dit à toutes les fottifes qui fe font; *c'eft la philofophie*, comme *Crifpin* dit, *c'eft votre léthargie.* Savez-vous que c'eft à la philofophie que ces meffieurs imputent nos difgrâces? Il eft vrai, leur a-t-on répondu, que les Anglais et le roi de Pruffe ne font pas philofophes.

A propos de ce roi de Pruffe, le voilà pourtant qui furnage; et je penfe bien comme vous, en qualité de français et d'être penfant, que c'eft un grand bonheur pour la France et pour la philofophie. Ces Autrichiens font des capucins infolens qui nous haïffent et nous méprifent, et que je voudrais voir anéantis avec la fuperftition qu'ils protégent : je parle, comme vous, de la fuperftition, et non pas de la religion chrétienne, que j'honore comme les fociniens honteux de Genève honorent fon divin fondateur. Voilà encore le focinien *Vernet* qui vient d'imprimer deux lettres contre vous et contre moi; il ne m'a pas été poffible de les achever : cela eft d'un ftyle et d'un goût exécrables. Ne pourrait-on

1763. pas pourtant donner ſur les oreilles à ce preſtolet? mais il faudrait avoir, pour cela, ce qui a été écrit contre lui en Hollande et ailleurs, au ſujet de ſon catéchiſme; et puis il faudrait avoir du temps de reſte pour lire toutes ces rapſodies, et pour en écrire d'autres ſur celle-là, et ni vous ni moi n'avons du temps à perdre.

Avez-vous entendu parler d'une nouvelle feuille périodique, intitulée *la Renommée littéraire*, où on dit que vous êtes aſſez maltraité? que de chenilles qui rongent la littérature! Par malheur ces chenilles durent toute l'année, et celles des bois n'ont qu'une ſaiſon. On dit que l'auteur de cette infamie, que je n'ai pas eu le temps ni le courage de lire, eſt un certain *le Brun* à qui vous avez eu la bonté d'écrire une lettre de remercîment ſur une mauvaiſe ode qu'il vous avait adreſſée. Je me ſouviens que, dans cette ode, il y avait un vers qui finiſſait par *les lauriers touffus :* une femme avec qui je liſais cette ode trouva l'épithète ſingulière *: Je la trouve comme vous*, lui dis-je; *je ne crois pourtant pas que ce ſoit une faute d'impreſſion.* Les lauriers de M. *le Brun* ſe contentent de rimer à touffus, mais ne le ſont pas.

Laiſſons là toutes ces vilenies, et dites-moi où vous en êtes de *Corneille*, du czar et d'Olimpie. A propos, on dit que vous ſerez obligé de changer le titre de cette dernière pièce, à cauſe de l'équivoque, *ô l'impie !* et puis dites que nous ne ſommes pas plaiſans.

Il paraît que l'affaire des *Calas* prend une tournure aſſez favorable; cependant ces pauvres gens-là ont bien des ennemis, et on écrit de Toulouſe que

les abſous ſont coupables, mais que le roué n'était pas innocent. Pour moi, je ſuis perſuadé, comme vous, que cette malheureuſe famille a été la victime des pénitens blancs. Croiriez-vous qu'un conſeiller au parlement diſait, il y a quelques jours, à un des avocats de la veuve *Calas*, que ſa requête ne ſerait point admiſe, parce qu'il y avait en France plus de magiſtrats que de *Calas*? Voilà où en ſont ces *pères de la patrie*. 1763.

En attendant que vous répondiez à *Caveirac* qui n'en vaut pas la peine, le châtelet vient de décréter ce *Caveirac* de priſe de corps, pour avoir fait l'*Appel à la raiſon* en faveur des jéſuites. Tous ces fanatiques en appellent de part et d'autre à la raiſon; mais la raiſon fait pour eux comme la mort:

La cruelle qu'elle eſt ſe bouche les oreilles,
Et les laiſſe crier.

On dit que frère *Griſet* pourrait bien ſe trouver impliqué dans l'affaire de *Caveirac*, qui très-ſagement a pris la fuite. Notez que ledit *Caveirac* eſt l'auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, pour laquelle on ne lui a pas dit plus haut que ſon nom; mais on veut le pendre pour l'*Apologie des jéſuites*. Au ſurplus, pourvu qu'il ſoit pendu, n'importe le pourquoi. Le parlement vient déjà de faire pendre un prêtre pour quelques mauvais propos; cela affriande ces meſſieurs, et l'appétit leur vient en mangeant. Adieu, mon cher et illuſtre maître.

Nous n'avons point encore reçu à l'académie l'Héraclius de *Calderon*; je le crois ſans peine digne d'être placé à côté du Céſar de *Shakeſpeare*. A propos

1763. de *Calderon* et de *Shakeſpeare*, que dites-vous du mauſolée qu'on fait élever à *Crébillon*? Je crois que vous pouvez être tranquille ; ce mauſolée-là ſera bien ſon tombeau, et ne ſera pas le vôtre. Voilà le premier monument que le miniſtère élève aux lettres ; il me ſemble qu'on aurait pu commencer plutôt et commencer mieux. Adieu, mon cher philoſophe ; je ſuis actuellement abſorbé dans la géométrie ; on m'a reproché que je n'en feſais plus, et de rage j'ai donné deux volumes de diablerie l'an paſſé, et j'en vais encore donner deux. *Damilaville* m'a montré ce que vous dites de l'*Encyclopédie* dans l'*Hiſtoire générale* ; vous avez bien fait de retrancher ce qui regarde le parlement ; vous avez pourtant toute raiſon, mais ces meſſieurs ne l'entendent pas. Adieu, encore une fois.

LETTRE CXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

MON cher philoſophe, ſi vous faites de la géométrie pour votre plaiſir, vous faites bien ; s'il s'agit de vérités utiles, encore mieux ; mais s'il ne s'agit que de difficultés ſurmontées, je vous plains un peu de prendre tant de peine. J'aimerais bien mieux, pour ma ſatisfaction, que vous donnaſſiez de nouveaux mémoires de littérature, qui amuſent et qui inſtruiſent tout le monde ; mais l'eſprit ſouffle où il veut.

Dès

Dès qu'il ne fera plus ſi froid, j'enverrai à monſieur le ſecrétaire l'Héraclius eſpagnol, et j'eſpère qu'il vous fera rire. 1763.

Nous ne connaiſſons point du tout ici les deux lettres de ce pauvre *Vernet.* Vous ſavez que le père du cardinal *Mazarin* étant mort à Rome, on mit dans la Gazette de Rome : *Nous apprenons de Paris que le ſeigneur Pierre Mazarin, père du cardinal, eſt mort ici;* de même nous apprenons de Paris qu'il y a à Genève un nommé *Vernet* qui a écrit deux lettres.

La philoſophie a fait de ſi merveilleux progrès, depuis cinq ou ſix ans, dans ce pays-ci, qu'on ignore parfaitement tout ce que font ces cuiſtres-là. Cette philoſophie n'a pourtant pas empêché qu'on ait incendié le livre de *Jean-Jacques;* mais ça été une affaire de parti dans la petitiſſime république. *Jean-Jacques* fait des lacets dans ſon village avec les montagnards; il faut eſpérer qu'il ne ſe ſervira pas de ces lacets pour ſe pendre. C'eſt un étrange original, et il eſt triſte qu'il y ait de pareils fous parmi les philoſophes. Les jéſuites ne ſont pas encore détruits; ils ſont conſervés en Alſace; ils prêchent à Dijon, à Grenoble, à Beſançon; il y en a onze à Verſailles, et un autre qui me dit la meſſe.

Je ſuis vraiment très-édifié du diſcours ſage et meſuré de votre conſeiller au parlement, qui s'adreſſe à l'avocat des *Calas* pour lui dire qu'ils n'obtiendront point juſtice, parce qu'ils plaident contre *meſſieurs*, et qu'il y a plus de *meſſieurs* que de roués. Je crois pourtant que nous avons affaire à des juges intègres qui ont une autre juriſprudence.

O l'impie! n'eſt pas juſte, car rien n'eſt plus pie

1763. que cette pièce; et j'ai grand'peur qu'elle ne ſoit bonne qu'à être jouée dans un couvent de nonnes, le jour de la fête de l'abbeſſe.

Comment donc, ce *le Brun, ſous les lauriers touffus*, me pique de ſes épines! lui qui m'a fait une ſi belle ode pour m'engager à prendre la nièce à *Pierre!* On ne ſait plus à qui ſe fier dans le monde.

Il eſt difficile de plaindre l'abbé *Caveirac*, quoique perſécuté. Cet aumônier de la Saint-Barthelemi eſt, dit-on, un des plus grands fripons du royaume, et employé par pluſieurs évêques pour ſoutenir la bonne cauſe.

Pour l'autre prêtre qu'on a pendu pour avoir parlé, il me ſemble qu'il a l'honneur d'être unique en ſon genre; c'eſt, je crois, le premier, depuis la fondation de la monarchie, qu'on ſe ſoit aviſé d'étrangler pour avoir dit ſon mot; mais auſſi on prétend qu'à ſouper, chez les mathurins, il s'était un peu lâché ſur l'abbé de *Chauvelin;* cela rend le cas plus grave; et il eſt bon que *meſſieurs* apprennent aux gens à parler.

Depuis quelque temps, les folies de Paris ne ſont pas trop gaies; il n'y a que l'opéra comique qui ſoutienne l'honneur de la nation. Nos laquais pourtant le ſoutiennent ici, car ils ont donné un bal avec un feu d'artifice, en l'honneur de la paix, avec les laquais anglais. Un ſcélérat de génevois a dit qu'il n'y avait que les laquais qui puſſent ſe réjouir de cette paix; il ſe trompe, tous les honnêtes gens s'en réjouiſſent. J'eſpère que l'auguſte maiſon d'Autriche ſera auſſi la ſienne, et que les révérends frères jéſuites de Prague et de Vienne ne ſeront pas deſpotiques dans le ſaint empire romain.

Mon cher philosophe, je dicte, parce que je perds les yeux au milieu des neiges. Je vous embrasse de tout mon cœur, et je vous serai attaché tant que je végéterai et que je souffrirai sur notre globule terraqué. 1763.

N. B. On a lu le *Sermon des cinquante* publiquement, pendant la messe de minuit, dans une province de ce royaume, à plus de cent lieues de Genève; la raison va grand train.

LETTRE CXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de février.

MON cher et illustre confrère, il semble que si quelques pédans ont attaqué en France la philosophie, ils ne s'en sont pas bien trouvés, et qu'elle a fait une alliance avec les puissances du Nord. Cette belle lettre de l'impératrice de Russie vous venge bien : elle ressemble à la lettre que *Philippe* écrivit à *Aristote* le jour de la naissance d'*Alexandre*.

Je me souviens que dans mon enfance je n'aurais pas imaginé qu'on écrirait un jour de pareilles lettres de Moscou à un académicien de Paris. Je suis du temps de la création, et voilà quatre femmes de suite qui ont perfectionné en Russie ce qu'un grand-homme y avait commencé. Votre galanterie française doit quelques complimens au sexe féminin sur cette singularité dont l'histoire ne fournit aucun exemple. La belle lettre que celle de *Catherine !* Ni

1763. Ste *Catherine* de Sienne, ni Ste *Catherine* de Bologne, ni Ste *Catherine* d'Alexandrie, n'en auraient jamais écrit de pareilles. Si les princeſſes ſe mettent ainſi à cultiver leur eſprit, la loi ſalique n'aura pas beau jeu. Ne remarquez-vous pas que les grands exemples et les grandes leçons nous viennent du Nord. Les *Newton*, les *Locke*, les *Guſtave*, les *Pierre le grand* et gens de cette eſpèce ne furent point élevés à Rome dans le collége de la Propagande.

J'ai parcouru ces jours derniers une groſſe apologie des jéſuites, pleine d'*ithos* et de *pathos*. On y fait le dénombrement des grands génies qui illuſtrent notre ſiècle; ils ſont tous jéſuites; c'eſt, dit l'auteur, un *Peruſſeau*, un *Neuville*, un *Griſet*, un *Chapelain*, un *Bodauri*, un *Buffier*, un *Desbillons*, un *Caſtel*, un *la Borde*, un *Briet*, un *Pezenas*, un *Garnier*, un *Simonet*, un *Huth*, et enfin ce *Berthier*, ajoute-t-on, qui a été long-temps l'oracle des gens de lettres.

Je ſuis aſſez comme M. *Chicaneau*, je ne connais pas un de ces gens-là, excepté frère *Berthier* que je croyais mort ſur le chemin de Verſailles; mais enfin je ſuis ravi que la France ait encore tant de grands-hommes.

On dit auſſi que l'on compte parmi ces ſublimes génies un M. *le Roi* prédicateur de Saint-Euſtache, qui prêche contre les philoſophes avec l'éloquence du révérend père *Garaſſe*. (*)

A vous parler ſérieuſement, je trouve que, ſi quelque choſe fait honneur à notre ſiècle, ce ſont les trois factums de MM. *Mariette*, *Elie de Beaumont* et

(*) Jéſuite qui a écrit, il y a plus de cent ans, en ſtyle burleſque, contre les incrédules.

Loyſeau, en faveur de la famille infortunée des *Calas*. 1763.

Employer ainſi ſon temps, ſa peine, ſon éloquence, ſon crédit; et loin de recevoir aucun ſalaire, procurer des ſecours à des opprimés: c'eſt-là ce qui eſt véritablement grand, et ce qui reſſemble plus au temps des *Cicéron* et des *Hortenſius*, qu'à celui de *Briet*, de *Huth* et de frère *Berthier*. Je m'embarraſſe fort peu du jugement qu'on rendra; car, Dieu merci, l'Europe a déjà jugé, et je ne connais de tribunal infaillible que celui des honnêtes gens de différens pays, qui penſent de même et compoſent, ſans le ſavoir, un corps qui ne peut errer, parce qu'ils n'ont pas l'eſprit du corps.

Je ne ſais ce que c'eſt que le petit libelle dont vous me parlez, où l'on me dit des injures à propos d'un examen de quelques pièces de *Crébillon*. Je ne connais ni cet examen ni ces injures; j'aurais trop à faire s'il fallait lire tous ces rogatons. *Pierre le grand* et le grand *Corneille* m'occupent aſſez: j'en ſuis malheureuſement à Pertharite, et je marie ſa nièce pour me conſoler. Nous mettrons dans le contrat de mariage qu'elle eſt couſine germaine de *Chimène*, et qu'elle ne reconnaît pour ſes parens ni *Grimoald* ni *Unulphe*. Elle pourra bien avoir fait un enfant avant que l'édition ſoit achevée. Beaucoup de grands ſeigneurs ont ſouſcrit très-généreuſement; les graveurs diſent que leurs noms ne ſont pas des lettres de change.

J'envoie à l'académie l'Héraclius eſpagnol que j'ai traduit de *Calderon*, et qui eſt imprimé avec l'Héraclius français. Vous jugerez quel eſt l'original de

Calderon ou de *Corneille ;* vous pâmerez de rire.
1763. Cependant vous verrez qu'il y a, de temps en temps, dans le *Calderon* de bien brillantes étincelles de génie. Vous recevrez aussi bientôt une certaine Histoire générale. Le genre-humain y est peint cette fois des trois quarts ; il ne l'était que de profil aux autres éditions. Quoique je sois bien vieux, j'apprends tous les jours à le connaître.

Adieu, mon illustre philosophe ; je suis obligé de dicter, je deviens aveugle comme *la Mothe ;* quand l'abbé *Trublet* le saura, il trouvera mes vers meilleurs.

LETTRE CXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de février.

Je commence à croire, mon cher et illustre maître, que le fanatisme pourrait bien avoir le même sort que l'Empire romain, d'être détruit par les Tartares. Les souverains de la zone glaciale donneront ce grand exemple aux princes des zones tempérées ; et *Fontenelle* eût dit à *Catherine* qu'elle est destinée à être l'*aurore boréale* de l'Europe. En attendant, je ris, à part moi, de la manière dont les choses sont arrangées dans ce meilleur des mondes possibles ; au Midi, la philosophie persécutée, vilipendée sur le théâtre ; au fond du Nord, une princesse qui la protége et qui la cultive :

C'est dommage, Garo, que tu n'es point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé,
Tout en eût été mieux.

J'ai bien peur que *Catherine* d'Alexandrie, qui confondit, *comme vous ſavez*, les philoſophes avec tant de ſuccès, ne voye de fort mauvais œil, l'accueil que leur fait *Catherine* de Ruſſie, et ne ſe récuſe pour ſa patronne. Il faut eſpérer que la cour de Pétersbourg ſera plus fidelle au traité qu'elle fait avec la philoſophie, qu'elle ne l'a été à ceux qu'elle a faits avec le cardinal de *Bernis*. Il eſt vrai que le fruit de ces derniers a été de faire égorger un million d'hommes, et que la philoſophie aura peut-être le bonheur d'en éclairer un plus grand nombre. Je ne ſais pourtant ſi jusqu'ici elle doit ſe réjouir ou s'affliger, tant ſes ſuccès ſont équivoques, du moins ſur les bords de la Seine. Expliquez-moi par quelle fatalité la philoſophie ne peut ſe réſoudre à quitter ces bords, malgré les dégoûts qu'elle y éprouve, et le peu de proſélytes qu'elle y fait. Les philoſophes ſont comme la femme du Médecin malgré lui, qui veut que ſon mari la batte. Il eſt vrai que, pour ſe dédommager, ils viennent de faire donner aux jéſuites quelques coups de bâton, et qu'ils ſe flattent même d'être au moment d'en faire maiſon nette; il faudra voir ce que cela produira.

1763.

Je n'ai point lu l'apologie des jéſuites dont vous me parlez; mais je trouve la France fort à plaindre de perdre d'un coup de filet tant de grands génies. Il faut eſpérer que le collége de la Propagande en fera recrue. Nous pourrions même y ajouter, par-deſſus le marché, ce prédicateur *le Roi*, qui vraiſemblablement n'eſt pas le roi des prédicateurs, et dont le nom, ignoré dans ſon quartier, a eu le bonheur de parvenir jusqu'à vous. Vous m'apprenez de Genève que M. *le Roi*

1763. prêche à Paris. Je voudrais que les avocats de la famille infortunée des *Calas* eussent mis dans leurs mémoires moins de *pathos* et plus de pathétique ; mais je conviens avec vous que leur zèle et leur désintéressement font un véritable honneur à notre siècle ; tant de vertu me fait désirer une éloquence qui y réponde. Je plaindrais mademoiselle *Corneille*, si elle n'avait pour dot que les souscriptions des gens de Versailles. Tout le mercure est infecté d'épitaphes de *Crébillon*, qui sont ignorées comme ses vers ; voici celle que je ferais à quelqu'un de votre connaissance, à condition qu'elle ne servirait de longtemps : *Il fut l'auteur de la Henriade...., &c. &c. et maria la nièce du grand Corneille.*

Avec cette épitaphe-là, on peut se passer d'un mausolée fait par *le Moine*, et même d'être loué après sa mort dans le mercure ; mais en attendant les petits cousins que vous allez donner à Cinna, puissiez-vous, mon cher maître, donner encore longtemps des frères à Tancrède ! J'attends l'Héraclius de *Calderon*, mais je suis bien plus curieux de l'Histoire générale. Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre-humain tout-à-fait de face ; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits ; je crains même qu'il ne se trouve trop hideux étant montré de trois quarts, et qu'il ne lui prenne envie de brûler le tableau, et de crier au feu contre le peintre qui heureusement se trouvera à cent lieues des *Omer* et des *Berthier*. Adieu, mon cher et illustre philosophe ; conservez bien vos yeux, sans quoi les fanatiques diraient que vous ressemblez à *Tirésie* que les dieux aveuglèrent pour

avoir révélé leur ſecret aux hommes. Vivez, voyez et écrivez long-temps pour l'honneur des lettres, pour le progrès de la raiſon, et pour le bien de l'humanité ; et ſouvenez-vous quelquefois qu'il y a ſur les bords de la Seine un homme qui vous aime, vous honore et vous admire, et qui vous eût conſervé les mêmes ſentimens ſur les bords de la Sprée et ſur ceux de la Neva. 1763.

LETTRE CXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Premier de mai.

MON cher et grand philoſophe, je ſuis aveugle quand il neige, et je commence à voir quand la terre a pris ſa robe verte. Vous me demandez ce que je fais ; je vois et je voudrais bien vous voir : comptez que c'eſt un très-grand plaiſir d'avoir les yeux crevés pendant quatre mois, cela rend les huit autres délicieux. Je ſouhaite que madame *du Deffant* puiſſe avoir mon ſecret. Quand je ſerai aveugle tout-à-fait, je lui écrirai régulièrement ; mais je ne ſuis pas encore digne d'elle.

J'ai lu la *Poëtique* dont vous me parlez : on voit que c'eſt un philoſophe-poëte qui a fait cela. Si vous ne le faites pas *intrare in noſtro digno corpore* à la première occaſion, en vérité, Meſſieurs, vous aurez grand tort. Il faut qu'il entre, et qu'enſuite *Diderot* entre, et ſi *Jean-Jacques* avait été ſage, *Jean-Jacques* aurait entré ou ſerait entré ; mais c'eſt

1763. le plus grand petit fou qui foit au monde. Il y a des chofes charmantes dans fa lettre à *Chriſtophe:* il lui prouve que le tout eft plus petit que la partie chez les papiftes. Il prétend qu'il eft très-vraifemblable que *Chriſt*, en inftituant la divine Euchariftie, mangea de fon pain béni, et qu'alors il eft vifible qu'il mit fa tête dans fa bouche; mais nous répondrons à cela que la tête dans le pain n'était pas plus groffe qu'une tête d'épingle. Au refte, *Jean-Jacques* parle un peu trop de lui dans fa lettre; il affure que tous les Etats policés lui doivent une ftatue; il jure qu'il eft chrétien, et donne à notre fainte religion tous les ridicules imaginables. Il y a un petit mot fur *Omer Fleuri;* il foupçonne *Omer* d'être un fot, mais ce n'eft qu'en paffant: *Chriſtophe* et *Chriſt* font fes grands objets. *Luc* lui donne un habit par an, du bois et du blé, et il vit dans fon tonneau affez fièrement à Motier-Travers, entre deux montagnes.

Pour *Simon le Franc*, apprenez qu'on fe moque de lui à Montauban comme à Paris: on y chante fa chanfon, et il fait de nouveaux cantiques hébraïques dans fa belle bibliothéque. Depuis *Montmor*, l'abbé *Malotru* et M. *Chiantpot-la-perruque*, perfonne n'a plus égayé fa nation.

Si vous allez voir *Luc*, paffez par chez nous: vous trouverez que Genève a fait de grands progrès, et qu'il y a plus de philofophes que de fociniens. *Luc* eft l'ami de votre impératrice; rien ne vous empêchera d'aller voir votre *Catherine*. Vous ferez plus fêté, plus honoré que tous nos ambaffadeurs; mais repaffez par chez nous en revenant. Je vous avertis

que toute la cour de *Catherine* joue des pièces françaises. Bientôt on parlera français chez les Calmoucks. Ce n'est pourtant ni à messieurs du parlement, ni à messieurs des convulsions, ni à nos généraux, ni à nos premiers commis qu'on doit cette petite distinction. Une douzaine d'êtres pensans, à la tête desquels vous êtes, empêche que la France ne soit la dernière des nations. Continuez, mon cher philosophe, à lui faire honneur; jouissez de votre considération personnelle et de votre noble indépendance. C'est à vous qu'il appartient de rire de tout, car vous vous portez bien, et je ne suis qu'un vieux malade. 1763.

N. B. Voici un jeune anglais digne de vous voir et qui veut vous voir; c'est M. *Macartney*, savant pour son âge, philosophe, et qui brillera comme un autre et mieux qu'un autre en *parlement*. Je prends la liberté de recommander *liberum hominem homini libero*.

LETTRE CXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Potsdam, le 7 d'auguste.

DEPUIS six semaines, mon cher confrère, que je suis arrivé ici, j'ai toujours voulu vous écrire sans en pouvoir trouver le moment; différentes occupations et des distractions de toute espèce m'en ont empêché; cependant je ne veux pas retourner en

1763. France sans vous donner ſigne de vie. Mon voyage a été des plus agréables, et le roi me comble de toutes les bontés poſſibles. Je puis vous aſſurer que ce prince eſt ſupérieur à la gloire même qu'il vient d'acquérir par la juſtice qu'il rend à ſes ennemis, et par la modeſtie bien ſincère avec laquelle il parle de ſes ſuccès. Vous êtes convenu avec moi, et vous avez bien raiſon, que la deſtruction de ſa puiſſance eût été un grand malheur pour les lettres et pour la philoſophie. Les gazettes ont dit, mais ſans fondement, que j'étais préſident de l'académie; je ne puis douter, à la vérité, que le roi ne le déſire, et j'oſe vous dire que l'académie même m'a paru le ſouhaiter beaucoup; mais mille raiſons dont aucune n'eſt relative au roi, et dont la plupart ſont relatives à moi ſeul, ne me permettent pas de fixer mon ſéjour en ce pays. Le roi me parle ſouvent de vous. Il ſait vos ouvrages par cœur, il les lit et les relit, et il a été charmé tout récemment de la lecture qu'il a faite de vos additions à l'Hiſtoire générale. Je puis vous aſſurer qu'il vous rend bien toute la juſtice que vous pouvez déſirer. Le marquis d'*Argens* me charge de vous faire mille complimens de ſa part; il vous regrette beaucoup, et me le dit ſouvent; il n'en fait pas de même de *Maupertuis* qui, ce me ſemble, n'a pas laiſſé beaucoup d'amis dans ce pays.

Je ne vous donne aucune nouvelle de littérature, car je n'en ſais point; et vous ſavez combien elles ſont ſtériles dans ce pays où perſonne, excepté le roi, ne s'en occupe. Que dites-vous du bel arrêt du parlement de Paris pour conſulter la *faculté de*

théologie ſur l'inoculation, cette même faculté qu'il a déclarée ne pouvoir être juge en matière de ſacremens? Cette nouvelle ſottiſe françaiſe nous rend la fable des étrangers. Il faut avouer que nous ne démentons notre gloire ſur rien. 1763.

Adieu, mon cher et illuſtre maître. Comme je compte partir à la fin de ce mois pour retourner en France, adreſſez-moi votre réponſe à Paris. Je compte toujours faire le voyage d'Italie, et vous embraſſer en allant ou en revenant.

LETTRE CXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 de ſeptembre.

J'APPRENDS que *Platon* eſt revenu de chez *Denys* de Syracuſe; ce n'eſt pas que je ne vous croye au-deſſus de *Platon*, et l'autre au-deſſus de *Denys*, mais les vieux noms font un merveilleux effet. Vous avez par-devers vous deux traits de philoſophie dont nul grec n'a approché; vous avez refuſé une préſidence et un grand gouvernement. Tous les gens de lettres doivent vous montrer au doigt, comme un homme qui leur apprend à vivre. Pour moi, mon illuſtre et incomparable voyageur, je ne vous pardonnerai jamais de n'être pas revenu par Genève. Vous dédaignez les petits triomphes; vous auriez été bien content de voir l'accompliſſement de vos prédictions. Il n'y a plus dans la ville de *Calvin* que quelques gredins qui croient au conſubſtantiel. On penſe

1763. ouvertement comme à Londres, ce que vous ſavez, eſt bafoué. Il n'y a pas long-temps qu'un pauvre miniſtre de village, prêchant devant quelques citoyens qui ont des maiſons de campagne, un de ces meſſieurs le fit taire. Vous m'ennuyez, lui dit-il, allons dîner; il fit ſortir de l'égliſe toute l'honorable compagnie. *Jean-Jacques*, il eſt vrai, a été condamné, mais c'eſt parce que dans un petit livret intitulé *Contrat ſocial*, il avait trop pris le parti du peuple contre le magiſtrat: auſſi le peuple, très-reconnaiſſant, a pris à ſon tour le parti de *Jean-Jacques*. Sept cents citoyens ſont allés deux à deux en proceſſion proteſter contre les juges; ils ont fait quatre remontrances. Ils ſoutiennent que *Jean-Jacques* était en droit de dire tout ce qu'il voulait contre la religion chrétienne, qu'il fallait conférer amicalement avec lui, et non pas le condamner. Vous aurez, dans quelques mois, le plaiſir d'apprendre qu'on aura deſtitué quatre ſyndics pour avoir jugé *Jean-Jacques*. Quand deſtituera-t-on *Omer*? Les Français arrivent tard à tout.

Il m'eſt revenu qu'on vend dans votre ville de Paris une petite brochure fort dévote, intitulée *le Catéchiſme de l'honnête homme*. Je crois que frère *Damilaville* en a un exemplaire: je vous exhorte à vous en procurer quelques-uns; c'eſt un ouvrage, dit-on, qui fait beaucoup de bien. Il faut que ce ſoit le curé du vicaire ſavoyard qui en ſoit l'auteur. J'ai toujours peur que vous ne ſoyez pas aſſez zélé. Vous enfouiſſez vos talens; vous vous contentez de mépriſer un monſtre qu'il faut abhorrer et détruire. Que vous coûterait-il de l'écraſer en quatre pages,

en ayant la modeſtie de lui laiſſer ignorer qu'il meurt de votre main ? C'eſt à *Méléagre* à tuer le ſanglier. Lancez la flèche ſans montrer la main. Faites-moi quelque jour ce petit plaiſir. Conſolez-moi dans ma vieilleſſe. 1763.

Savez-vous bien que j'ai chez moi un jéſuite pour aumônier ? Je vous prie de le dire à frère *Berthier*, quand vous irez à Verſailles. Il eſt vrai que je ne l'ai pris qu'après m'être bien aſſuré de ſa foi.

Je vous embraſſe très - tendrement, mon cher philoſophe.

LETTRE CXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 d'octobre.

Je ne me pique, mon cher et illuſtre maître, d'être ni auſſi ſublime que *Platon*, s'il eſt vrai qu'il ſoit auſſi ſublime qu'on le prétend, ni auſſi obſcur qu'il me paraît l'être ; vous me faites donc trop d'honneur de me comparer à lui. A l'égard de celui que vous appelez *Denys* de Syracuſe, et que vous avouez valoir un peu mieux, je crois que s'il était réduit à ſe faire maître d'école, comme l'autre, les généraux et les miniſtres feraient bien de ſe mettre en penſion chez lui. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ſuis plus affligé que je ne puis vous dire, que le protecteur et le ſoutien de la philoſophie ne ſoit pas bien avec tous les philoſophes ; que ne donnerais-je point pour que cela fût ? Il m'a écrit,

1763. peu de jours avant mon départ, une lettre pleine d'amitié, par laquelle il me marque qu'il laissera la présidence vacante jusqu'à ce qu'il me plaise de venir l'occuper. Il m'a donné son portrait, m'a très-bien payé mon voyage, et m'a témoigné beaucoup de regrets de me voir partir. Ma satisfaction eût été parfaite si j'avais pu me trouver à Potsdam avec vous.... Mais... que je suis fâché de ce qui s'est passé! Ce que je puis vous assurer, c'est que vous êtes regretté de tout le monde, le marquis d'*Argens* à la tête, qui est assurément bien votre serviteur et votre ami. Il ne dit pas la même chose, ni les autres non plus, du défunt président, à qui DIEU fasse paix.

Je n'ai point repassé par chez vous, parce que je comptais vous voir en allant en Italie; mais des raisons de santé et d'affaires m'obligent à différer ce voyage; en tout cas, ce n'est que partie remise; croyez que je ne préfère pas les rois à mes amis. Je ne suis point étonné que ce que vous savez soit bafoué à Genève, comme à Paris, par les gens raisonnables. Je ne serais pas fâché non plus que *Jean-Jacques*, tout fou qu'il est, fût réhabilité pour l'honneur de la bonne cause qui a servi de prétexte à la persécution qu'il a éprouvée. Nous avons lu à Sans-souci *le Catéchisme de l'honnête homme*, et nous en avons jugé comme vous, le révérend père abbé à la tête. Vous avez raison; je suis bien peu zélé, et je me le reproche; mais songez donc que le bon sens est emprisonné dans le pays que j'habite:

En quoi peut un pauvre *reclus*
Vous assister? que peut-il faire
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci?

Savez-vous

Savez-vous que *Jean-George le Franc*, frère de *Jean-Simon le Franc*, vient de faire une grosse *Instruction pastorale* contre nous tous? Il m'a fait l'honneur de me l'envoyer; je l'ai renvoyée au libraire, et j'ai écrit à l'auteur, en deux mots, que surement c'était une méprise, et que ce présent n'était pas pour moi. J'avais projeté, pour toute réponse, de lui faire une chanson sur l'air: *M. l'abbé, où allez-vous, vous allez vous casser le cou, vous allez sans chandelle*, &c. Achevez le reste, mon cher maître; il me semble que *vous allez sans chandelle* est assez heureux. Adieu, mon cher et illustre philosophe; celui que je viens de quitter l'est plus que jamais en tout sens, et me l'a rendu aussi en tout sens plus encore que je ne l'étais. Je ne veux plus penser, comme l'Ecclésiaste, qu'à me moquer de tout en liberté; ce n'est pas que *Jean-George le Franc* n'assure que vous n'avez pas entendu l'Ecclésiaste; mais j'en crois plutôt vos commentaires que les siens. Adieu; je vous embrasse mille et mille fois. 1763.

LETTRE CXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 de décembre.

J'AI, mon cher et illustre maître, des remercîmens et des reproches tout à la fois à vous faire; les remercîmens seront de grand cœur, et les reproches sans amertume. Je vous remercie donc d'abord de la Lettre du quakre que vous m'avez envoyée: c'est

1763. apparemment un de vos amis de Philadelphie qui vous a chargé de me faire ce cadeau-là ; il ne pouvait choisir une voie plus agréable pour moi de me faire parvenir sa petite remontrance à *Jean-George*. Je ne sais si je vous ai dit que ce *Jean-George* (qui assurément n'est pas aussi habile à se battre contre le diable que l'était *George* son patron) a fait une réponse impertinente à la lettre par laquelle je lui mandais que j'avais renvoyé son *Instruction pastorale* à son libraire et à ses moutons. J'ai répondu à sa réponse, en lui prouvant très-poliment qu'il était un sot et un menteur, et *Jean-George*, tout *Jean-George* qu'il est, n'a pas répliqué, quoique je ne lui parlasse pas, comme votre ami le quakre, le chapeau sur la tête, mais le chapeau sous le bras, en lui donnant, à la vérité, de grands coups de bâton. J'aurais bien envie de lui faire essuyer quelque petite humiliation publique, de lui donner en cinq ou six pages quelques petits dégoûts sur sa charmante *Instruction*. Il y donne assurément beau jeu, et ne s'attend pas aux questions que je lui ferais ; mais celles que lui fait notre ami le quakre me paraissent suffisantes pour l'occuper.

Je vous remercie de plus, mon cher philosophe, de vos excellentes additions à l'Histoire générale, non-seulement de celles que vous avez refondues dans l'ouvrage, mais de celles que vous avez données à part en un petit volume, et qui m'ont paru excellentes. L'ambassade de *César* aux Chinois, et l'arrivée du brame philosophe parmi nous, sont deux apologues admirables. Ce qu'il y a d'heureux, c'est que ces apologues, bien meilleurs que ceux d'*Esope*,

ſe vendent ici aſſez librement. Je commence à croire que la librairie n'aura rien perdu à la retraite de M. de *Maleſherbes*. Il eſt vrai qu'on a fait aux gens de lettres l'honneur de les mettre dans le même département que les filles de joie, auxquelles j'avoue qu'ils ſont aſſez ſemblables par l'importance de leurs querelles, l'objet de leur ambition, la modération de leurs haines, et l'élévation de leurs ſentimens; mais enfin il me ſemble que perſonne n'aura à ſe plaindre, ſi la preſſe, la religion et la *coucherie* ſont également libres en France. 1763.

Venons à préſent aux reproches. J'ai entendu parler d'un Traité ſur la tolérance, qui eſt auſſi d'un de vos amis, à ce qu'on m'aſſure, et qui ne vient pas de Philadelphie; je demande cet ouvrage à tout ce que je vois, comme *Iphigénie* demande *Achille*, et je ne puis parvenir à l'avoir; et j'apprends que votre ami l'a envoyé à des gens qu'il ne devrait pas tant aimer que moi, et qui, ſans me vanter, ne ſont pas auſſi dignes que moi de lire tout ce qui vient de lui. Dites, je vous prie, à votre ami qu'il n'eſt pas trop équitable dans ſes préférences. Je pourrais faire là-deſſus un long commentaire, mais les commentaires ne ſont pas faits pour l'ami dont je parle; je m'en rapporte à ceux qu'il fera lui-même.

Voilà donc enfin *Marmontel* de l'académie. J'en ſuis d'autant plus charmé que la querelle qu'on lui feſait au ſujet de M. d'*Aumont* n'était qu'un prétexte pour ceux qui déſiraient de l'exclure. La véritable raiſon était ſa liaiſon avec des gens qu'on a pris fort en haine, je ne ſais pas pourquoi, à quatre lieues d'ici; en un mot, avec les philoſophes qui

1763. ſont aujourd'hui également peur aux dévots et à ceux qui ne le ſont pas. L'affaire de *Marmontel* était comme celle des jéſuites; il y avait une raiſon apparente qu'on mettait en avant, et une raiſon vraie que l'on cachait. Heureuſement pour la philoſophie, tous les gens faits pour la craindre n'ont pas penſé de même. M. le prince *Louis de Rohan*, tout coadjuteur qu'il eſt de l'évêché de Strasbourg, a bien voulu en cette occaſion être le coadjuteur de la philoſophie, et lui a rendu, ſans manquer à ſon état, tous les ſervices imaginables : c'eſt par lui que vous avez aujourd'hui dans l'académie françaiſe un partiſan et un admirateur de plus. M. le prince *Louis* mérite en vérité la reconnaiſſance de tous les gens de lettres, par la manière dont il ſait les défendre et les ſervir dans l'occaſion; et quand vous l'auriez préféré à moi, comme vous avez fait d'autres, pour lui envoyer l'ouvrage de votre ami ſur la tolérance, bien loin de vous en faire des reproches, je vous en ferais des remercîmens. Il faut, mon cher maître, que chacun de nous ſerve la bonne cauſe ſuivant ſes petits moyens. Vous la ſervez de votre plume, et moi, à qui on n'en laiſſerait pas une ſur le dos, ſi j'en feſais autant, je tâche de lui gagner des partiſans dans le pays ennemi; et ces partiſans ne ſeront point compromis, parce qu'ils ne doivent jamais l'être, mais ils recevront de moi, de tous mes amis, et ils devraient recevoir de vous le tribut de reconnaiſſance que tous les êtres penſans leur doivent. A propos de la bonne cauſe, je vous apprendrai encore qu'on m'a fait d'indignes et odieuſes tracaſſeries au ſujet de mon voyage de

Pruſſe ; on m'a prêté des diſcours que je n'ai jamais tenus, et que je n'aurais rien gagné à tenir. J'en ai appelé au témoignage du roi de Pruſſe lui-même, et ce prince vient de m'écrire une lettre qui confondrait mes ennemis s'ils méritaient que je la leur fiſſe lire. Vous ſavez apparemment qu'il y a actuellement à Berlin un fort honnête circoncis qui, en attendant le paradis de *Mahomet*, eſt venu voir votre ancien diſciple de la part du ſultan *Mouſtapha*. J'écrivais l'autre jour en ce pays-là que, ſi le roi voulait ſeulement dire un mot, ce ſerait une belle occaſion pour engager le ſultan à faire rebâtir le temple de Jéruſalem. Cela nous vaudrait vraiſemblablement une nouvelle inſtruction paſtorale de *Jean-George*, où il nous prouverait que, quoique le temple fût rebâti à chaux et à ciment, le *Chriſt* n'en aurait pas moins dit la vérité. Que penſez-vous de ce projet? il me ſemble que l'exécution en ſerait fort divertiſſante. Je m'étonne que vos bons amis les Turcs n'y aient pas encore penſé ; cela prouve le grand cas qu'ils font de nos prophéties. Adieu, mon cher et illuſtre maître ; aimez-moi, je vous prie, toujours. Il me ſemble que vous me négligez un peu ; vous m'écrivez de petits billets, et vous ne m'envoyez preſque rien. Je crains bien que celle-ci ne vous dégoûte d'en écrire de longues. Adieu, je vous embraſſe mille fois. 1763.

P. S. Je ne parle point de tout ce qui ſe paſſe ici au ſujet des déclarations, des édits, des impôts. Je laiſſe meſſieurs du parlement ſe mêler de tout cela ſans y rien entendre. Il y a deux de ces meſſieurs

1763. qui ſont à Berlin ; ils ont déſiré de voir le roi de Pruſſe, et le roi n'y a conſenti qu'après qu'ils ont aſſuré qu'ils n'avaient pas été d'avis de conſulter la ſorbonne ſur l'inoculation, et de s'oppoſer à la liberté du commerce des grains. Il faut avouer que le parlement et la ſorbonne n'ont point de reproches a ſe faire mutuellement.

LETTRE CXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de décembre.

Mon très-aimable et très-grand philoſophe, ne faites point de reproches à votre pauvre ami preſque aveugle. Il n'a pas eu un moment à lui. Ce bon quakre qui a voulu abſolument écrire un mot d'amitié à *Jean-George*, ce rêveur qui a envoyé une ambaſſade de *Céſar* à la Chine, et qui a fait venir en France un bramine du pays des Gangarides, cet autre fou qui trouve mauvais que les hommes ſe déteſtent, s'empriſonnent pour des paragraphes, quelques autres inſenſés de cette eſpèce, ont pris tout mon temps.

Vous ne ſavez pas d'ailleurs combien il eſt difficile de faire parvenir de gros paquets par la poſte. Trouvez-moi un contre-ſigneur qui puiſſe vous ſervir de couverture, et vous ſerez inondé de rogatons.

Je haſarde, par cet ordinaire, une Tolérance que j'envoie pour vous à M. *Damilaville* qui a ſes ports francs, mais dont on ſaiſit quelquefois les paquets,

quand ils ſont d'une groſſeur un peu ſuſpecte. Les pauvres philoſophes ſont obligés de faire mille tours de paſſe-paſſe, pour faire parvenir à leurs frères leurs épîtres canoniques. 1763.

Que ces petites épreuves, mon cher frère, ne nous découragent point; n'en ſoyons que plus fermes dans la foi, et plus zélés pour la bonne cauſe. DIEU bénira tôt ou tard nos bonnes intentions; mais vous ſerez très-coupable d'avoir enfoui votre talent, ſi vous ne faites pas à *Jean-George* une correction fraternelle à laquelle tous nos frères répandus dans différentes égliſes ſe ſont attendus.

Les deux frères, *Simon le Franc* et *Jean-George*, ſont des victimes dévouées au ridicule, et c'eſt à vous de les immoler.

Je ne ſuis pas étonné qu'à votre retour de Berlin on vous ait fait tenir des diſcours dans leſquels vous vous moquez de Paris; cela prouve que les frondeurs veulent s'appuyer de votre nom, et que les frondés le craignent. On ambitionne votre ſuffrage, et il me ſemble que vous jouez un aſſez beau rôle.

Vous êtes comme les anciens enchanteurs qui feſaient la deſtinée des hommes avec des paroles.

Je ne crois pas que *Mouſtapha* s'aviſe de faire rebâtir le temple des Juifs; mais quand vous voudrez, vous détruirez le temple de l'erreur à moins de frais. On m'a envoyé l'ouvrage de *du Marſais* attribué à *Saint-Evremont*; c'eſt un excellent ouvrage très-mal imprimé. Je vous exhorte, mon très-cher frère, à déterminer quelqu'un de vos amés et féaux à faire réimprimer ce petit livre qui peut faire un bien infini. Nous touchons au temps où les hommes vont

1763. commencer à devenir raisonnables : quand je dis les hommes, je ne dis pas la populace, la grand'chambre et l'assemblée du clergé, je dis les hommes qui gouvernent ou qui sont nés pour le gouvernement, je dis les gens de lettres dignes de ce nom. *Despréaux*, *Racine* et *la Fontaine* étaient de grands-hommes dans leur genre; mais en fait de raison, ils étaient au-dessous de madame *Dacier*.

Je suis enchanté que M. *Marmontel* soit notre confrère, c'est une bien bonne recrue; j'espère qu'il fera du bien à la bonne cause. Dieu bénisse M. le prince *Louis de Rohan!* J'envoie une Tolérance à M. le prince de *Soubise*, le ministre d'Etat, qui la communiquera à M. le coadjuteur. J'en ai très-peu d'exemplaires; l'éditeur a pris, pour envoyer à Paris ses ballots, une route si détournée et si longue, qu'ils n'arriveront pas à Paris cette année: c'est un contre-temps dont Dieu nous afflige, résignons-nous. Conservez-moi votre amitié; défendez la bonne cause, *pugnis*, *unguibus et rostro;* animez les frères, continuez à larder de bons mots les sots et les fripons.

P. S. Vous remarquerez que, si vous n'avez pas de Tolérance, c'est la faute de votre ami *Bourgelat* qui, dans son hippomanie, a rué contre les *Cramer*. Ces *Cramer*, éditeurs de l'ouvrage du saint prêtre auteur de la Tolérance, n'ont pu obtenir de lui qu'il laissât passer les ballots par Lyon. Vous pensez bien que dans ces ballots il y a des exemplaires pour vous. Les pauvres *Cramer* ont été obligés de faire faire à leurs paquets le tour de l'Europe, pour arriver à Paris. Le grand écuyer *Bourgelat* s'est en cela conduit

comme un fiacre. S'il eſt un de nos frères, vous devez lui laver la tête, et l'exhorter à réſipiſcence. Sur ce, je vous donne ma bénédiction, et vous demande la vôtre. 1763.

LETTRE CXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de décembre.

MON très-aimable philoſophe, c'eſt pour vous dire que l'ouvrage du ſaint prêtre ſur la tolérance ayant été très-toléré des miniſtres et des perſonnes plus que miniſtres, et ayant même été jugé fort édifiant, quoiqu'il y ait peut-être quelques endroits dont les faibles pourraient ſe ſcandaliſer, il a ſemblé bon au Saint-Eſprit et à nous, mon cher frère, de vous ſupplier de donner une ſaccade et un coup d'éperon au cheval qui a rué contre la Tolérance, et qui l'a empêché d'entrer en France par Lyon. Figurez-vous que ce ballot eſt actuellement ſur l'avare mer, expoſé à être pris par les Numides avec qui nous ſommes en guerre. Si votre ami M. *Bourgelat* avait un mors de votre façon, ſon allure deviendrait plus aiſée. Les frères *Cramer* feraient au plus vîte une nouvelle édition qu'ils enverraient en la cité de Lyon, en guiſe d'un ballot de ſoie, et les fidelles jouiraient bientôt de l'œuvre honnête dont ils ſont privés. Dieu ſait quand vous recevrez votre exemplaire.

Je vous demande en grâce de m'envoyer copie de la lettre dont vous avez honoré *Jean-George*. Vous

1763. ſavez qu'on a imprimé un examen de notre ſainte religion, attribué à *Saint-Evremont*, et qui eſt de *du Marſais*. Je ne l'ai point vu ; mais, comme je ſais que *du Marſais* était un très-bon chrétien, je ſouhaite paſſionnément que cet ouvrage ſoit entre les mains de tout le monde. Soyons toujours tendrement unis dans la communion des gens de bien ; liſons bien la *Sainte-Ecriture*, et *écr. l'inf.*

LETTRE CXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 de décembre.

Je vous prends au mot, mon cher et illuſtre maître, comme *Fontenelle* prenait la nature ſur le fait. M. de *la Reynière*, fermier des poſtes, veut bien me ſervir de chaperon pour recevoir vos épîtres canoniques ; faites-moi donc le plaiſir de lui adreſſer dorénavant ce que vous voudrez bien m'envoyer. Je n'ai point reçu l'exemplaire de la Tolérance que vous m'annoncez. Tous les corſaires ne ſont pas à Tetuan et ſur la Méditerranée ; cependant frère *Damilaville* me donne encore quelque eſpérance.

Dieu conduiſe la barque, et la mène à bon port ! J'ai écrit à frère *Hippolyte Bourgelat*. J'ai bien de la peine à croire qu'il ſoit coupable ; car c'eſt un des meilleurs tireurs de la voiture philoſophique, et aſſurément des mieux dreſſés, et qui ont le plus de cœur à l'ouvrage : mais il ignorait ſans doute ce que ce ballot contenait ; il ſe trouvait dans la circonſtance

critique du changement de miniſtre de la librairie; 1763.
il n'a oſé rien haſarder, il a craint d'être mis en fourrière, et aſſurément la voiture y aurait perdu beaucoup: mais auſſi pourquoi MM. *Cramer* n'ont-ils pas attendu huit jours? Puiſque vous dites que l'ouvrage du ſaint prêtre ſur la tolérance a été toléré des miniſtres et des perſonnes plus que miniſtres, un petit mot dit de leur part à *Hippolyte Bourgelat*, qui ne ſe pique pas d'être plus intolérant qu'un miniſtre, aurait levé toute difficulté, et le ballot ſerait préſentement à Paris, au lieu qu'il eſt peut-être actuellement entre les mains du roi de Maroc, qui aimerait mieux un traité de la tolérance des corſaires que de celle des religions, et qui peut-être fera donner quelques centaines de coups de bâton de plus aux eſclaves chrétiens, pour apprendre à nos prêtres à vivre. S'il y a quelque pauvre mathurin ou père de la Merci dans les priſons de Méquinez, vous m'avouerez qu'il ſe paſſerait bien de cette aubaine que MM. *Cramer* lui auront valu.

Je vous envoie de mémoire, car je n'en ai point gardé de copie, mon petit commerce avec *Jean-George* (*); vous verrez qu'il n'eſt pas long. *Jean-*

(*) *Lettre de M. d'Alembert à M. l'évêque du Puy.*

MONSEIGNEUR,

On vient de m'apporter de votre part un ouvrage où je ſuis perſonnellement inſulté. Je ne puis croire que votre intention ait été de me faire un pareil préſent: c'eſt ſans doute une mépriſe de votre libraire à qui je viens de le renvoyer. J'ai l'honneur d'être, &c.

Réponſe de l'évêque.

Ce n'eſt point par mon ordre, Monſieur, que mon *Inſtruction paſtorale* vous a été envoyée. Je vous le déclare volontiers, et je ſuis fâché de cette mépriſe, puiſqu'elle vous a déplu. Je le ſuis auſſi

1763. *George* n'a pas répondu à la réplique qui, en effet, était un peu embarraſſante pour un ſot et pour un fripon à qui on prouve géométriquement qu'il n'eſt pas autre choſe. Sa réponſe ſera apparemment pour la prochaine inſtruction paſtorale. Vous m'accuſez d'enfouir mes talens, parce que je n'ai pas donné les étrivières, comme je le pouvais, à ce fanatique *Aaron;* prenez-vous-en au peu de ſenſation que ſa rapſodie a faite à Paris. C'était lui donner une exiſtence que de l'attaquer ſérieuſement; car, dans la poſition où je ſuis, je ne pouvais l'attaquer que de la ſorte, et des plaiſanteries auraient mal réuſſi, ſurtout après les vôtres. Au reſte, ne m'accuſez point, mon reſpectable patriarche, de ne pas ſervir la bonne cauſe; perſonne peut-être ne lui rend de plus grands ſervices que moi. Savez-vous à quoi je travaille

de ce que vous vous regardez comme perſonnellement inſulté dans un ouvrage où vous ne l'êtes pas.

J'ai l'honneur d'être avec les ſentimens les plus ſincères, &c.

Réplique.

Vous m'avez mis expreſſément, Monſeigneur, dans votre *Inſtruction paſtorale*, au nombre des ennemis de la religion, que je n'ai pourtant jamais attaquée, même dans les paſſages que vous citez de mes écrits. J'avais cru qu'une imputation ſi publique et ſi injuſte, faite par un évêque, était une inſulte perſonnelle, ſans parler des qualifications peu obligeantes que vous y avez jointes, et qui, à la vérité, n'y ajoutent rien de plus. Quoi qu'il en ſoit, je vois, par votre lettre, combien votre libraire a été peu attentif à vos ordres, puiſqu'il m'a expreſſément écrit que vous l'aviez chargé d'envoyer votre mandement à tous les membres de l'académie françaiſe. Vous voyez bien, Monſeigneur, qu'il était néceſſaire de vous avertir de cette petite mépriſe, dont je ne ſuis d'ailleurs nullement bleſſé, non plus que de l'inſulte. J'eſpère qu'au moins en cela vous ne me trouverez pas mauvais chrétien. C'eſt dans ces diſpoſitions que j'ai l'honneur d'être, Monſeigneur, votre &c.

actuellement? à faire chaſſer de Siléſie la canaille jéſuitique, dont votre ancien diſciple n'a que trop d'envie de ſe débarraſſer, attendu les trahiſons et perfidies qu'il m'a dit lui-même en avoir éprouvées durant la dernière guerre. Je n'écris point de lettres à Berlin, où je ne diſe que les philoſophes de France ſont étonnés que le roi des philoſophes, le protecteur déclaré de la philoſophie, tarde ſi long-temps à imiter les rois de France et de Portugal. Ces lettres ſont lues au roi qui eſt très-ſenſible, comme vous le ſavez, à ce que les vrais croyans penſent de lui; et cette ſemence produira ſans doute un bon effet, moyennant la grâce de DIEU qui, comme dit très-bien l'*Ecriture*, tourne le cœur des rois comme un robinet. Je ne doute pas non plus que nous ne parvinſſions à faire rebâtir le temple des Juifs, ſi votre ancien diſciple ne craignait de perdre à cette négociation quelques honnêtes circoncis qui emporteraient de chez lui trente ou quarante millions.

1763.

Marmontel, dans ſon diſcours à l'académie, a parlé de vous comme il le devait, et comme nous en penſons tous. Je me flatte comme vous que c'eſt une acquiſition pour la bonne cauſe. Petit à petit l'Egliſe de DIEU ſe fortifie.

Je ne connais point l'ouvrage de *du Marſais*, dont vous me parlez. S'il eſt en effet auſſi utile que vous le dites, je prie DIEU de donner à l'auteur, dans l'autre monde, un lieu de rafraîchiſſement, de lumière et de paix, comme s'exprime la très-ſainte meſſe. Mais ce que je connais, et ce qui m'a fait très-grand plaiſir, ce ſont deux jolis contes qui courent le monde, et qui ſeront, à ce qu'on m'aſſure, ſuivis de beaucoup

1763. d'autres. Que le Seigneur béniſſe et conſerve l'aveugle très-clair-voyant à qui nous devons de ſi jolies veillées! puiſſe-t-il faire long-temps de pareils contes, et ſe moquer long-temps de ceux dont on nous berce! Il y aurait encore bien d'autres choſes dont il pourrait ſe moquer, s'il le voulait; mais il a, car je ſuis en train de citer l'*Evangile*, la *prudence du ſerpent*, et peut-être auſſi la *ſimplicité de la colombe*, en croyant de ſes amis des gens qui n'en ſont guère. Après tout, il eſt bon que la philoſophie faſſe flèche de tout bois, et que tout concoure à la ſervir, même les parlemens qui ne s'en doutent pas, et quelques honnêtes gens qui la déteſtent; mais qui, tout en la déteſtant, lui ſont utiles malgré eux.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir!

Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe.

LETTRE CXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

Mon cher philoſophe, vous ne me dites point ſi vous avez reçu la Tolérance. Je ne ſais plus où j'en ſuis. On a arrêté à la poſte conſécutivement deux exemplaires de cet ouvrage, que les *Cramer* envoyaient à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* ſon fils. Comment accorder cette rigueur avec l'approbation que madame de *Pompadour* et plus d'un miniſtre d'Etat ont donnée à ce petit livret qui eſt ſi

honnête? Deux paquets adreſſés à M. *Damilaville* ſont reſtés entre les griffes des vautours. Il faut que le vôtre n'ait point échappé à leur barbarie, puiſque je n'ai aucune nouvelle de vous : tout cela m'embarraſſe. Je vois qu'on ne tolère ni la Tolérance ni les tolérans. On a beau ſe contraindre dans des matières ſi délicates, juſqu'au point d'être ſage, les fanatiques vous trouvent toujours trop hardi, et peut-être, dans ce moment-ci où les finances mettent tous les eſprits en fermentation, on ne veut pas qu'ils s'échauffent ſur d'autres objets. 1763.

On parlait d'un mandement de votre archevêque que le roi a fait, dit-on, ſupprimer amicalement; ce mandement n'était pourtant pas tolérant. De quelque côté que vous vous tourniez à Paris, vous avez de quoi exercer votre philoſophie. Vous vous contentez de rire des ſottiſes des hommes; ils ne méritent pas que vous les éclairiez : cependant, il eſt toujours bon de couper de temps en temps quelques têtes de l'hydre, duſſent-elles renaître. Ce monſtre, en ſe ſouvenant du couteau, en eſt moins hardi et moins inſolent; il voit que vous tenez la maſſue prête à l'écraſer, et il tremble.

J'ai été ſi dégoûté depuis peu de ce qu'on appelle les choſes ſérieuſes, que je me ſuis mis à faire des contes de ma *Mère-l'oie*. J'en ſuis un peu honteux, à mon âge; mais ce qui convient à tous les âges, c'eſt de vous aimer et de vous admirer.

1764.

LETTRE CXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de janvier.

Enfin je me flatte qu'il vous parviendra deux exemplaires de cette Tolérance non tolérée, à peu-près dans le temps que vous recevrez ma lettre. Je me garderai bien, mon très-cher philoſophe, de faire adreſſer un exemplaire à M. de *la Reynière;* on lui ſaiſirait ſon exemplaire tout comme aux autres. Figurez-vous que ceux qui étaient envoyés directement par la poſte à M. de *Trudaine* et à M. de *Montigny* ſon fils, n'ont jamais pu leur parvenir. Vous me direz qu'à la poſte M. de *la Reynière* eſt bien plus grand ſeigneur que M. de *Trudaine ;* déſabuſez-vous, s'il vous plaît ; un exemplaire adreſſé à M. *Bouret*, le puiſſant *Bouret*, l'intendant des poſtes *Bouret*, l'officieux *Bouret*, a été ſaiſi impitoyablement.

Vous trouverez peut-être, par le calcul des probabilités, combien il y a à parier au juſte que les prêtres et les cagots l'ont emporté, dans cette affaire, ſur les miniſtres d'Etat les mieux intentionnés, et ſur les perſonnes les plus puiſſantes. Vous conclurez qu'il y a tant de querelles en France ſur les finances qu'on n'entend point, que le miniſtère craint de nouvelles tracaſſeries ſur la religion qu'on entend encore moins. Le nom de celui à qui on attribue malheureuſement le Traité ſur la tolérance, effarouche les conſciences

timorées.

timorées. Vous verrez combien elles ont tort, combien l'ouvrage est honnête ; et vous, qui citez si bien et si à propos la *Sainte-Ecriture*, vous en trouverez les passages les plus édifians fidellement recueillis. 1764.

Je vous suis très-obligé de votre petit commerce épistolique avec *Jean-George* : voilà un impudent personnage. Je vous trouve bien bon de le traiter de *monseigneur ;* aucun de nos confrères ne devrait donner ce titre au frère de *Pompignan*. Les évêques n'ont aucun droit de s'arroger cette qualification qui contredit l'humilité dont ils doivent donner l'exemple. Ils ont eu la modestie de changer en *monseigneur* le titre de *révérendissime père en* DIEU, qu'ils avaient porté douze cents ans.

Pour *Jean-George*, il n'est assurément que ridiculissime. Je vous prie, mon cher philosophe, de vous amuser à lire la lettre que mon petit secrétaire a écrite au grand secrétaire du célèbre *Simon le Franc de Pompignan*, frère aîné de *Jean-George*. Vous direz comme *Marot* :

> Monsieur l'abbé et monsieur son valet
> Sont faits égaux, tous deux comme de cire.

L'ouvrage qui est en partie de *du Marsais*, et qu'on attribue à *Saint-Evremont* se débite dans Paris, et je suis étonné qu'il ne soit point parvenu jusqu'à vous. Il est écrit, à la vérité, trop simplement ; mais il est plein de raison. C'est bien dommage que cette raison funeste, qui nous égare si souvent, s'élève avec tant de force contre la religion chrétienne. Ce livre n'est que trop capable d'affermir les incrédules, et d'ébranler la foi des plus croyans.

1764. Vous voulez donc, mon grand philoſophe, vous abaiſſer juſqu'à chaſſer les jéſuites de Siléſie. Je n'ai pas de peine à croire que vous réuſſiſſiez dans cette digne entrepriſe ; mais vous n'aurez pas le plaiſir de chaſſer des jéſuites français ; il y a long-temps que *Luc* s'eſt défait d'eux. Il n'y a plus en Siléſie que de gros vilains jéſuites allemands, ivrognes, fripons et fanatiques, qui ne ſont pas aſſurément les favoris du philoſophe *Sans-ſouci*.

Continuez, je vous prie, à m'aimer un peu, à vous moquer des ſots, à faire trembler les fripons ; et ſi vous faites jamais ce voyage d'Italie que vous projetiez, de grâce paſſez par chez nous.

LETTRE CXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 15 de janvier.

Ce que j'ai d'abord de plus preſſé, mon très-cher et très-reſpectable maître, c'eſt de juſtifier frère *Hippolyte Bourgelat* qui, comme je m'en doutais bien, n'eſt point coupable, ainſi que vous le verrez par la lettre qu'il m'a écrite à ce ſujet, et dont je vous envoie copie. J'eſpère que M. *Galatin* échappera aux griffes des vautours, et que je pourrai lire enfin cette Tolérance dont noſſeigneurs de la rue Plâtrière, qui ont preſqu'autant d'eſprit que noſſeigneurs du parlement, me privent avec une cruauté ſi intolérable. La vérité eſt que ceux qui ont lu le livre ne ſe ſoucient guère qu'on le liſe, et que les fanatiques

qui en ont eu vent craignent qu'il ne soit lu. Voilà la solution du problème que vous me proposez sur le calcul des probabilités. 1764.

Si je n'avais pas donné du monseigneur à *Jean-George*, il aurait fait imprimer ma lettre, et mis contre moi tous les monseigneurs et les *monsignori* de l'Europe; mais un évêque s'appelle *monseigneur* comme un chien *citron*. Le point essentiel, c'est d'avoir prouvé à monseigneur qu'il est un sot et un menteur; c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. Quoi qu'il en soit, je vous promets, s'il m'écrit encore, de l'appeler mon révérend père, et de l'avertir qu'il a en moi un fils bien mal morigéné. Je ne désespère pas de lui en dire quelque chose un jour plus solennellement que je n'ai fait, au risque d'être excommunié au Puy en Velay.

Tandis que j'écris des *lettres obscures* à ce plat monseigneur, il en est un qui mérite ce titre mieux que lui, et à qui vous devriez écrire une lettre ostensible, pour le remercier au nom de nous tous de la manière honnête dont il se conduit avec les gens de lettres: c'est M. le prince *Louis de Rohan*, qui serait certainement très-flatté de recevoir de vous cette marque d'estime, et d'autant plus flatté qu'il n'a aucune liaison avec vous. Si vous pouviez même joindre à votre lettre quelques vers (vous en faites bien pour MM. *Simon* et *George le Franc*), le tout n'en irait que mieux. Vous devez bien être sûr qu'il a pour vous tous les sentimens que vous pouvez désirer, et qu'il n'est pas du nombre des fanatiques qui ont mis dans leurs intérêts les commis de la poste.

A propos d'académie, ne croyez pas que moi et

1764. quelques autres de vos amis exigions la plate souscription de *très-humble et très-obéissant serviteur* (*) *:* la pluralité l'a emporté, et je pense qu'attendu le sot public, le contraire eût peut-être fait tenir de plats discours, et que vous ferez mieux de suivre l'usage ; mais, à l'égard de votre nom, il me paraît indispensable pour vous, pour l'académie, pour le public et pour *Corneille*.

Je ferai chercher ce livre de *du Marsais* dont je n'ai aucune connaissance ; c'était un grand serviteur de DIEU. Je me souviens du compliment qu'il fit au prêtre qui lui apporta les sacremens, et qui venait de l'exhorter : *Monsieur, je vous remercie ; cela est fort bien ; il n'y a point là-dedans d'alibiforains.* Je vous remercie, de mon côté, de la lettre de votre secrétaire à celui de *Simon le Franc*. Je ne doute point qu'en la lisant *Simon le Franc* ne s'écrie :

Quid domini facient, audent cùm talia fures ?

Je vous remercie aussi d'avance de tous les contes de ma *Mère-l'oie*, que je compte à présent recevoir de la première main ; car je n'imagine pas que l'intolérance s'étende jusqu'à empêcher les oies de conter, à moins que la philosophie, dont ils ont tant de peur, ne s'avise de se comparer aux oies du capitole, à qui les Gaulois se repentirent bien de n'avoir pas coupé le cou.

Voilà l'archevêque de Paris qui voudrait bien rejoindre le cou des jésuites avec leur tête que les gaulois du parlement en ont séparée. Il a fait, pour leur défense, un grand diable de mandement qui va,

(*) Dans la dédicace des *Commentaires sur Corneille*.

dit-on, être dénoncé; et on ajoute que l'auteur pourrait aller à la conciergerie, ſi le roi n'aime mieux l'envoyer à la Roque. En attendant, le parlement travaille à de belles remontrances ſur l'affaire de M. de *Fitz-James;* ils prétendent que cela ſera fort beau, et qu'ils pourront dire du gouvernement, comme M. de *Pourceaugnac : Il me donna un ſoufflet, mais je lui dis bien ſon fait.* 1764.

Que dites-vous du nouveau contrôleur général? auriez-vous cru, il y a ſix ans, que les janſéniſtes parviendraient à la tête des finances? Comme ils ſe connaiſſent en convulſions, on a crû apparemment qu'ils ſeraient plus propres à guérir celles de l'Etat, et à empêcher les Anglais de nous donner une autre fois des coups de buche. Et du cardinal de *Bernis*, qu'en penſez-vous? croyez-vous qu'après avoir fait le poëme des *Quatre ſaiſons*, il revienne encore à Verſailles faire la pluie et le beau temps? *L'éclairciſſement*, comme dit la comédie, *nous éclaircira;* et moi j'attends tout en patience, sûr de me moquer de quelqu'un et de quelque choſe, quoi qu'il arrive.

Je n'ai point eu, depuis quelque temps, des nouvelles de votre ancien diſciple. Dieu veuille qu'il envoye les jéſuites allemands prêcher et s'enivrer hors de chez lui.

Adieu, mon cher maître; envoyez-moi tout ce que vous ferez, car j'aime vos ouvrages autant que votre perſonne. Ménagez vos yeux et votre ſanté, et continuez à rire aux dépens des ſots et des fanatiques. *Marmontel* engraiſſe à vue d'œil, depuis qu'il eſt de l'académie; ce n'eſt pourtant pas pour la bonne chère qu'on y fait.

1764.

LETTRE CXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de janvier.

MON illuſtre philoſophe m'a envoyé la lettre d'*Hippias-B*. Cette lettre de *B* prouve qu'il y a des *T*, et que la pauvre littérature retombe dans les fers dont M. de *Maleshcrbes* l'avait tirée. Ce demi-ſavant et demi-citoyen d'*Agueſſeau* était un *T* : il voulait empêcher la nation de penſer. Je voudrais que vous euſſiez vu un animal nommé *Maboul ;* c'était un bien ſot *T*, chargé de la douane des idées ſous le *T* d'*Agueſſeau*. Enſuite viennent les ſous-*T* qui ſont une demi-douzaine de gredins dont l'emploi eſt d'ôter pour quatre cents francs par an tout ce qu'il y a de bon dans les livres.

Les derniers *T* ſont les poliſſons de la chambre ſyndicale ; ainſi je ne ſuis pas étonné qu'un pauvre homme, qui a le privilége des fiacres à Lyon, ne veuille pas s'expoſer à la colère de tant de *T* et de ſous-*T*. J'avoue qu'il ne doit pas riſquer ſes fiacres pour faire aller *Gabriel Cramer* en carroſſe.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, mon cher philoſophe, que l'auteur de la Tolérance eſt un bon prêtre, un brave théologien, et qu'il y aurait une injuſtice manifeſte à m'attribuer cet ouvrage. Je conſeille à l'auteur de ne le pas publier ſitôt ; il n'eſt pas juſte que la raiſon s'aviſe de paraître au milieu de tant de remontrances, de mandemens, d'opéra comiques qui occupent vos compatriotes.

On dit qu'un naturaliſte fait actuellement l'hiſtoire des ſinges. Si cet auteur eſt à Paris, il doit avoir d'excellens mémoires. 1764.

Je ne ſais encore ſi le *carniſex* de *meſſieurs* a brûlé la paſtorale de monſeigneur. Que vous êtes heureux ! vous devez rire du matin au ſoir de tout ce que vous voyez. Vous avez aſſurément l'eſprit en joie ; vous m'avez écrit une lettre charmante.

Je crois que l'auteur des *Quatre ſaiſons* ne fera la pluie et le beau temps que dans un diocèſe. Il a la rage d'être archevêque ; j'en ſuis bien fâché. Je lui dirais volontiers :

Nec tibi regnandi veniat tam dira cupido.

Au milieu de toute votre gaieté, tâchez toujours d'écraſer l'*inf...* ; notre principale occupation dans cette vie doit être de combattre ce monſtre. Je ne vous demande que cinq ou ſix bons mots par jour, cela ſuffit ; il n'en relèvera pas. Riez, *Démocrite* ; faites rire, et les ſages triompheront. Si vous voyez frère *Damilaville*, il peut vous faire avoir le livre de *du Marſais*, attribué à *Saint-Evremont*. Quand vous n'aurez rien à faire, écrivez-moi ; vos lettres me prolongeront la vie : je les relis vingt fois, et mon cœur ſe dilate. Une lettre de vous vaut mieux que tout ce qu'on écrit depuis vingt ans.

Je vous aime comme je vous eſtime.

1764.

LETTRE CXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de février.

Gardez-vous bien, mon très-cher philosophe, d'alarmer la foi des fidelles par vos cruelles critiques. Je ne vous demande pas de changer d'avis, parce que je sais que les philosophes sont têtus; mais je vous conjure d'immoler vos raisonnemens au bien de la bonne cause. Le bon homme, auteur de la Tolérance, n'a travaillé qu'avec les conseils de deux très-savans hommes. Vous vous doutez bien que ce n'est pas de son chef qu'il a cité de l'hébreu. Ces deux théologiens sont convenus avec lui, à leur grand étonnement, que ce peuple abominable, qui égorgeait, dit-on, vingt-trois mille hommes pour un veau, et vingt-quatre mille pour une femme, &c.; ce même peuple pourtant donne les plus grands exemples de tolérance; il souffre dans son sein une secte accréditée de gens qui ne croient ni à l'immortalité de l'ame ni aux anges. Il a des pontifes de cette secte. Trouvez-moi sur le reste de la terre une plus forte preuve de tolérantisme dans un gouvernement. Oui, les Juifs ont été aussi indulgens que barbares; il y en a cent exemples frappans : c'est cette énorme contradiction qu'il fallait développer, et elle ne l'a jamais été que dans ce livre.

On a très-long-temps examiné, en composant l'ouvrage, s'il fallait s'en tenir à prêcher simplement

l'indulgence et la charité, ou si l'on devait ne pas craindre d'inspirer de l'indifférence. On a conclu unanimement qu'on était forcé de dire des choses qui menaient, malgré l'auteur, à cette indifférence fatale, parce qu'on n'obtiendra jamais des hommes qu'ils soient indulgens dans le fanatisme, et qu'il faut leur apprendre à mépriser, à regarder même avec horreur les opinions pour lesquelles ils combattent.

1764.

On ne peut cesser d'être persécuteurs sans avoir cessé auparavant d'être absurdes. Je peux vous assurer que le livre a fait une très-forte impression sur tous ceux qui l'ont lu, et en a converti quelques-uns. Je sais bien qu'on dit que les philosophes demandent la tolérance pour eux; mais il est bien fou et bien sot de dire, *que quand ils y seront parvenus, ils ne tolèreront plus d'autre religion que la leur;* comme si les philosophes pouvaient jamais persécuter, ou être à portée de persécuter. Ils ne détruiront certainement pas la religion chrétienne, mais le christianisme ne les détruira pas, leur nombre augmentera toujours; les jeunes gens destinés aux grandes places s'éclaireront avec eux, la religion deviendra moins barbare et la société plus douce. Ils empêcheront les prêtres de corrompre la raison et les mœurs. Ils rendront les fanatiques abominables, et les superstitieux ridicules. Les philosophes, en un mot, ne peuvent qu'être utiles aux rois, aux lois et aux citoyens. Mon cher *Paul* de la philosophie, votre conversation seule peut faire plus de bien dans Paris que le jansénisme et le molinisme n'y ont jamais fait de mal; ils tiennent le haut du pavé chez les bourgeois, et vous dans la

1764. bonne compagnie. Enfin, telle eſt notre ſituation, que nous ſommes l'exécration du genre-humain, ſi nous n'avons pas pour nous les honnêtes gens; il faut donc les avoir à quelque prix que ce ſoit; travaillez donc à la vigne, écraſez l'*inf*... Que ne pouvez-vous point faire ſans vous compromettre? ne laiſſez pas une ſi belle chandelle ſous le boiſſeau. J'ai craint pendant quelque temps qu'on ne fût effarouché de la Tolérance; on ne l'eſt point, tout ira bien. Je me recommande à vos ſaintes prières et à celles des frères.

Le petit livret de la Tolérance a déjà fait au moins quelque bien. Il a tiré un pauvre diable des galères, et un autre de priſon. Leur crime était d'avoir entendu en plein champ la parole de DIEU prêchée par un miniſtre huguenot. Ils ont bien promis de n'entendre de ſermon de leur vie. On a dû vous donner Macare et Thélème; je crois d'ailleurs que *Macare* eſt votre meilleur ami, et vous le méritez bien.

N. B. M. *Galatin* était chargé pour vous de deux exemplaires cachetés. *Ecr. l'inf*..., vous dis-je.

LETTRE CXXX. 1764.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de février.

Tu dors, Brutus, et Crévier veille !

SOUFFRIREZ-VOUS, mon cher et intrépide philoſophe, que ce cuiſtre de *Crévier* attaque ſi inſolemment *Monteſquieu* dans les ſeules choſes où l'auteur de l'*Eſprit* ſur *les lois* a raiſon ? n'eſt-ce pas vous attaquer vous-même, après le bel éloge que vous avez fait du philoſophe de Bordeaux. Le malheureux *Crévier* vous déſigne aſſez viſiblement dans ſa ſortie contre les philoſophes, à la fin de ſon ouvrage. Vous devez le remercier, car il vous fournit le ſujet d'un ouvrage excellent; et vous pouvez, en le réfutant avec le mépris qu'il mérite, dire des choſes très-utiles que votre ſtyle rendra très-intéreſſantes. C'eſt à vous de venger la raiſon outragée.

On dit que le parlement de Toulouſe refuſe d'enregiſtrer la déclaration du roi qui ordonne le ſilence; on ne vous l'a pas ordonné. Daignez travailler pour l'inſtruction des honnêtes gens et pour la confuſion des ſots. Je vous embraſſe très-tendrement, et je me recommande à vos prières.

1764.

LETTRE CXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

Paris, ce 22 de février.

Je crains, mon cher et illuftre maître, que votre frère et difciple *Protagoras* ne vous ait contrifté par ce que vous appelez fes *cruelles critiques.* Quoique vous m'affuriez que mes lettres vous divertiffent, je fuis encore plus preffé de vous confoler que de vous réjouir. Je vous prie donc de regarder mes réflexions comme des enfans perdus que j'ai jetés en avant fans m'embarraffer de ce qu'ils deviendraient, et furtout d'être perfuadé que ces enfans perdus n'ont été montrés qu'à vous, pour en faire tout ce qu'il vous plaira, et leur donner même les étrivières s'ils vous déplaifent. Permettez-moi cependant, toujours fous les mêmes conditions, d'ajouter deux ou trois réflexions, bonnes ou mauvaifes, à celles que je vous ai déjà faites. Les Juifs, cette canaille bête et féroce, n'attendaient que des récompenfes temporelles, les feules qui leur fuffent promifes : il ne leur était défendu ni de croire ni d'attaquer l'immortalité de l'ame, dont leur charmante loi ne leur parlait pas. Cette immortalité était donc une fimple opinion d'école, fur laquelle leurs docteurs étaient libres de fe partager, comme nos vénérables théologiens fe partagent en fcotiftes, thomiftes, mallebranchiftes, defcartiftes et autres rêveurs et bavards en *iftes.* Direz-vous pour cela que ces meffieurs font

tolérans, eux qui jetteraient si volontiers dans le même feu calvinistes, anabaptistes, piétistes, spinosistes, et surtout philosophes, comme les Juifs auraient jeté philistins, jébuséens, amorrhéens, cananéens, &c. dans un beau feu que les pharisiens auraient allumé d'un côté, et les saducéens de l'autre? Juifs et chrétiens, rabbins et sorbonistes, tous ces polissons consentent à se partager entre eux sur quelques sottises; mais tous crient de concert haro sur le premier qui osera se moquer des sottises sur lesquelles ils s'accordent. C'est une impiété de ne pas convenir avec eux que DIEU est habillé de rouge, mais ils disputent entre eux si les bas sont de la couleur de l'habit. 1764.

J'ai bien peur, ainsi que vous, mon cher et illustre confrère, qu'on ne puisse faire un traité solide de la tolérance, sans inspirer un peu cette indifférence fatale qui en est la base la plus solide. Comment voulez-vous persuader à un honnête chrétien de laisser damner tranquillement son cher frère? mais d'un autre côté, c'est tirer la charrue en arrière, que de dire le moindre mot *d'indifférence* à des fanatiques qu'on voudrait rendre tolérans. Ce sont des enfans méchans et robustes qu'il ne faut pas *obstiner*, et ce n'est pas le moyen de les gagner que de leur dire: *Mes chers amis, ce n'est pas le tout que d'être absurde; il faut encore n'être pas atroce.* La matière est donc bien délicate, et d'autant plus que tous les prédicateurs de la tolérance (parmi lesquels je connais même quelques honnêtes prêtres et quelques évêques qui ne les en désavouent pas) sont *véhémentement suspectés* (comme disent nosseigneurs du parlement), et plusieurs atteints et convaincus de cette maudite indifférence si

1764. raiſonnable et ſi pernicieuſe. Mon avis ſerait donc de faire à ces *pauvres chrétiens* beaucoup de politeſſes, de leur dire qu'ils ont raiſon, que ce qu'ils croient et ce qu'ils prêchent eſt clair comme le jour, qu'il eſt impoſſible que tout le monde ne finiſſe par penſer comme eux; mais qu'attendu la vanité et l'opiniâtreté humaine, il eſt bon de permettre à chacun de penſer ce qu'il voudra, et qu'ils auront bientôt le plaiſir de voir tout le monde de leur avis; qu'à la vérité il s'en damnera bien quelques-uns en chemin juſqu'au moment marqué par Dieu le père pour cette conviction et réunion univerſelle, mais qu'il faut ſacrifier quelques paſſagers pour amener tout le reſte à bon port.

Voilà, mon cher et grand philoſophe, ſauf votre meilleur avis, comment je voudrais plaider notre cauſe commune. Je travaille en mon petit particulier, et ſelon mon petit eſprit (*pro mentula mea*, comme diſait un ſavant et humble capucin), à donner de la conſidération au petit troupeau. Je viens de faire entrer dans l'académie de Berlin *Helvétius* et le chevalier de *Jaucourt*. J'ai écrit à votre ancien diſciple les raiſons qui me le feſaient déſirer, et la choſe a été faite ſur le champ; car cet ancien diſciple eſt plus tolérant et plus indifférent que jamais. Je voudrais ſeulement qu'il prît le temple de Jéruſalem un peu plus à cœur.

J'ai lu et je ſais par cœur Macare et Thélème; cela eſt charmant, plein de philoſophie, de juſteſſe, et conté à ravir. On vous dira comme M. *Thibaudois*: *Conte-moi un peu, conte;* et je *veux que tu me contes*, &c. C'eſt bien dommage que vous vous ſoyez aviſé ſi

tard de ce genre dans lequel vous réussissez à ravir comme dans tant d'autres. Ce n'est pourtant pas que je n'aye entendu faire de belles critiques de ce charmant ouvrage, à des gens qui à la vérité sont un peu difficiles, excepté sur les feuilles de *Fréron*. Ce sont pourtant des gens que vous louez (*), que vous croyez de vos amis, à qui vous écrivez, et même en prose et en vers : je vous les laisse à deviner; mais si vous devinez juste, ne me trahissez pas, et faites-en seulement votre profit. 1764.

A propos de lettres, vous en avez écrit une charmante au prince *Louis* qui en est ravi; il la montre à tout le monde; et en vérité il mérite ce que vous lui dites, par la manière dont il se conduit avec les gens de lettres.

Nosseigneurs du parlement travaillent à force leurs grosses et pesantes remontrances sur le mandement de l'archevêque de Paris en faveur des jésuites : cela est bien long, et surtout bien important. On prétend pourtant que l'effet de ces remontrances sera d'expulser les frères jésuites de Versailles, et peut-être du royaume : je leur souhaite à tous un bon voyage. Leur ami *Caveirac*, auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi*, a fait en leur faveur un ouvrage forcené qui a pour titre : *Il est temps de parler ;* je crois qu'on y répondra par : *Il est temps de partir*. Notez que ce *Caveirac*, qui écrit pour de l'argent, a autrefois fait des factums contre le père *Girard* en faveur de *la Cadière :* ainsi sont faits ces marauds-là.

Adieu, mon cher maître. Vous me conseillez de rire, j'y fais de mon mieux, et je vous assure que

(*) La marquise *du Deffant*.

1764. j'ai bien de quoi. Je ne ſais de quel côté le vent tournera pour l'auteur des *Quatre ſaiſons;* mais ſi ſon ambition ſe borne à faire le ſaint chrême et à donner la confirmation, je le trouve bien modeſte pour un cardinal philoſophe. J'aimerais mieux qu'il donnât un ſoufflet au fanatiſme en l'expulſant, qu'à ſes diocéſains en les confirmant. Adieu, encore une fois; je vous embraſſe et vous révère. Vous prétendez que mes lettres vous amuſent; je vous répondrai comme le feu médecin *Dumoulin*, grand feſſe-matthieu de ſon métier: *Mes enfans*, diſait-il à ſes héritiers, *vous n'aurez jamais autant de plaiſir à dépenſer l'argent que je vous laiſſe, que j'en ai eu à l'amaſſer.*

LETTRE CXXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mars.

Je dois vous dire, mon très-cher philoſophe, que ſi j'avais des citoyens à perſuader de la néceſſité des lois, je leur ferais voir qu'il y en a par-tout, même au jeu qui eſt un commerce de fripons, même chez les voleurs;

Hanno lor legg' i malandrini ancora.

C'eſt ainſi que le bon prêtre, auteur de la Tolérance, a dit aux *Velches*, nommés francs et français: Mes amis, ſoyez tolérans, car *Céſar* qui vous donna ſur les oreilles, et qui fit pendre tout votre parlement de Bretagne, était tolérant. Les Anglais, qui vous

vous ont toujours battus, reconnaissaient depuis cent ans la nécessité de la tolérance. Vous prétendez que votre religion doit être cruelle autant qu'absurde, parce qu'elle est fondée, je ne sais comment, sur la religion du petit peuple juif, le plus absurde et le plus barbare de tous les peuples ; mais je vous prouve, mes chers Velches, que tout abominable qu'était ce peuple, tout atroce, tout sot qu'il était, il a cependant donné cent exemples de la tolérance la plus grande. Or, si les tigres et les loups de la Palestine se sont adoucis quelquefois, je propose aux singes, mes compatriotes, de ne pas toujours mordre et de se contenter de danser.

1764.

Voilà, mon cher philosophe, tout le systême de ce bon prêtre. Il voulait dans son texte inspirer de l'indulgence, et rendre dans ses notes les Juifs exécrables. Il voulait forcer ses lecteurs à respecter l'humanité, et à détester le fanatisme. Six personnes des plus considérables de votre royaume ont approuvé ces maximes, et c'est beaucoup.

On n'aurait pas, il y a soixante ans, trouvé un seul homme d'Etat, à commencer par le chancelier d'*Aguesseau*, qui n'eût fait brûler le livre et l'auteur. Aujourd'hui on est très-disposé à permettre que ce livre perce dans le public avec quelque discrétion, et je voudrais que frère *Damilaville* vous en fît avoir une demi-douzaine d'exemplaires, que vous donneriez à d'honnêtes gens qui le feraient lire à d'autres gens honnêtes ; ces sages missionnaires disposeraient les esprits, et la vigne du Seigneur serait cultivée.

Je sais bien, mon cher maître, qu'on pouvait s'y

1764. prendre d'une autre façon pour prêcher la tolérance ; eh bien, que ne le faites-vous ? qui peut mieux que vous faire entendre raison aux hommes ? qui les connaît mieux que vous ? qui écrit comme vous d'un style mâle et nerveux ? qui sait mieux orner la raison ? mais venons au fait. Cette tolérance est une affaire d'Etat, et il est certain que ceux qui sont à la tête du royaume sont plus tolérans qu'on ne l'a jamais été ; il s'élève une génération nouvelle qui a le fanatisme en horreur. Les premières places seront un jour occupées par des philosophes ; le règne de la raison se prépare ; il ne tient qu'à vous d'avancer ces beaux jours, et de faire mûrir les fruits des arbres que vous avez plantés.

Confondez donc ce maraud de *Crévier;* fessez cet âne qui brait et qui rue.

Vraiment je sais très-bien à quoi m'en tenir depuis long-temps sur la personne dont vous me parlez ; mais, entre quinze-vingts, il faut se pardonner bien des choses. Vous avez vous-même à lui pardonner plus que moi ; vous savez d'ailleurs que dans la société on dit du bien et du mal du même individu vingt fois par jour. Pourvu que la vigne du Seigneur aille bien, je suis indulgent pour les pécheurs et les pécheresses. Je ne connais rien de sérieux que la culture de la vigne, je vous la recommande ; provignez, mon cher philosophe, provignez.

Je suis bien aise que les contes de feu *Guillaume Vadé* vous amusent. Mademoiselle *Catherine Vadé*, sa cousine, en a beaucoup de cette espèce, mais elle n'ose les donner au public. Son cousin *Vadé* les fesait

pour amuser sa famille pendant l'hiver, au coin du feu ; mais le public est plus difficile que sa famille. 1764.
Elle craint beaucoup que quelque libraire ne s'empare de ce précieux dépôt comparable au chapitre des torche-cus de *Gargantua*. Ce sont de petits amusemens qu'il faut permettre aux sages : on ne peut pas toujours lire les pères de l'Eglise, il faut se délasser. Riez, mon cher philosophe, et instruisez les hommes. Conservez-moi votre amitié. *Ecr. l'inf...*

LETTRE CXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 de mars.

Je n'ai ni lu ni aperçu, mon cher et illustre maître, cet ouvrage ou rapsodie de *Crévier*, dont vous me parlez ; et j'en ignorerais l'existence, si vous ne preniez la peine de m'écrire de Genève qu'un cuistre, dans son galetas, barbouille du papier à Paris. Vous êtes bien bon de le croire digne de votre colère, et même de la mienne qui ne vaut pas la vôtre. Que voulez-vous qu'on dise à un homme qui, parlant dans son *Histoire romaine* d'un cordonnier devenu consul, dit, à ce qu'on m'a assuré, que cet homme *passa du tranchet aux faisceaux*? Il faut l'envoyer écrire chez son compère le savetier les sottises qu'il *se chausse* dans la tête ; voilà tout ce qu'on y peut faire. Sérieusement ce livre est si parfaitement ignoré que

1764. ce ferait lui donner l'exiſtence qu'il n'a pas que d'en faire mention; et je vous dirai comme le valet du joueur:

Laiſſez-le aller;
Que feriez-vous, Monſieur, du nez d'un marguillier?

Il eſt vrai que cette canaille janſéniſte, dont *Crévier* fait gloire d'être membre, devient un peu inſolente depuis ſes petits ou grands ſuccès contre les jéſuites: mais ne craignez rien, cette canaille ne fera pas fortune; le dogme qu'ils prêchent et la morale qu'ils enſeignent ſont trop abſurdes pour *étrenner*. La doctrine des ci-devant jéſuites était bien plus faite pour réuſſir; et rien n'aurait pu les détruire s'ils n'avaient pas été perſécuteurs et inſolens. Les voilà qui font tous leurs paquets plutôt que de ſigner; cela eſt attendriſſant. Les janſéniſtes ſont un peu déroutés de leur voir tant de *conſcience*, dont ils ne les ſoupçonnaient pas. J'ai écrit en m'amuſant quelques réflexions fort ſimples ſur l'embarras où les jéſuites ſe trouvent entre leur ſouverain et leur général. Le but de ces réflexions eſt de prouver qu'ils font une grande ſottiſe de ſe laiſſer chaſſer, et qu'ils peuvent en *conſcience* (puiſque *conſcience* y a) ſigner le ſerment qu'on leur demande: mais je ſuis ſi aiſe de les voir partir, que je n'ai garde de les tirer par la manche pour les retenir; et ſi je fais imprimer mes réflexions, ce ſera quand je les saurai arrivés à bon port, pour me moquer d'eux; car vous ſavez qu'il n'y a de bon que de ſe moquer de tout. Une autre raiſon me fait déſirer beaucoup de voir, comme on dit, leurs talons; c'eſt que le dernier jéſuite qui ſortira du royaume emmènera avec

lui le dernier janſéniſte dans le panier du coche, et qu'on pourra dire le lendemain les *ci-devant ſoi-diſant janſéniſtes*, comme noſſeigneurs du parlement diſent aujourd'hui les *ci-devant ſoi-diſant jéſuites*. Le plus difficile ſera fait, quand la philoſophie ſera délivrée des grands grenadiers du fanatiſme et de l'intolérance; les autres ne ſont que des coſaques et des pandoures qui ne tiendront pas contre nos troupes réglées. En attendant, toutes les dévotes de la cour, que les jéſuites abſolvaient des *petits péchés commis dans leur jeune âge*, crient beaucoup contre la perſécution qu'on leur fait ſouffrir, et ſur la précipitation avec laquelle on les expulſe. Je leur ai répondu que le parlement reſſemblait à ce capitaine ſuiſſe qui feſait enterrer ſur le champ de bataille des bleſſés encore vivans; et qui, ſur les repréſentations qu'on lui feſait, répondait que, ſi on voulait s'amuſer à les écouter, il n'y en aurait pas un ſeul qui ſe crût mort, et que l'enterrement ne finirait pas.

1764.

A propos de ſuiſſe, ſavez-vous que frère *Berthier* ſe retire dans votre voiſinage? les uns diſent à Fribourg, les autres chez l'évêque de Bâle. Il prétend qu'il ne veut plus aller chez des rois, puiſqu'on l'accuſe de les vouloir aſſaſſiner; mais l'évêque de Bâle eſt roi auſſi dans ſon petit village; et à ſa place je ne me croirais pas en ſureté. Ce qu'il y a de fâcheux, c'eſt que ce frère *Berthier*, ſi ſcrupuleux ſur ſon vœu d'*obéiſſance*, ne l'eſt pas tant ſur ſon vœu de pauvreté, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'il s'en aille avec quatre mille livres de penſion pour la bonne nourriture qu'il a adminiſtrée aux enfans de France. Par ma foi, mon cher maître, ſi cet homme eſt ſi près de

1764. chez vous, vous devriez quelque jour le prier à dîner, et m'avertir d'avance, je m'y rendrais; nous nous embrasserions; nous conviendrions réciproquement, nous, que nous ne sommes pas chargés de foi, lui, qu'il est ennuyeux; et tout serait fini, et cela ressemblerait à l'âge d'or.

On dit que le *Corneille* arrive. J'ai bien peur qu'il n'excite de grandes clameurs de la part des fanatiques (car la littérature a aussi les siens), et que vous ne soyez réduit à dire comme *George-Dandin : J'enrage de bon cœur d'avoir tort lorsque j'ai raison*. Après tout, l'essentiel est pourtant d'avoir raison; cela est de précepte, et la politesse n'est que de conseil. En attendant, riez, ainsi que moi, de toutes les espèces de fanatiques, loyolistes, médardistes, homéristes, cornélistes, racinistes, &c.; ayez soin de vos yeux et de votre santé; aimez-moi comme je vous aime, et écrivez-moi quand vous n'aurez rien de mieux à faire; mais surtout laissez ce *Crévier* en repos. Quand les généraux sont bien battus, comme *Jean-George* et *Simon* son frère, les goujats doivent obtenir l'amnistie. Adieu, mon cher maître; il faut que je respecte bien peu votre temps pour vous étourdir de tant de balivernes.

LETTRE CXXXIV.

1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 d'avril.

JE vous dois une réponſe depuis long-temps, mon cher et illuſtre maître; et il y a plus de quinze jours que vous l'auriez, ſi je n'en avais été empêché par un débordement de bile, non pas au moral et au figuré (quoiqu'en vérité ce monde ſi parfait en vaille bien la peine), mais au propre et au phyſique, et preſque auſſi abondamment que *Paliſſot* vient d'en verſer dans ſa *Dunciade.* Avez-vous lu ce joli ouvrage, ou plutôt avez-vous pu le lire? Il faut avouer que de pareils écrivains font bien de l'honneur à leurs *Mécènes.* Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que l'auteur, pour avoir repréſenté, dans ſa pièce des *Philoſophes*, de très-honnêtes gens comme des cartouchiens, a été loué à la cour, protégé, récompenſé. Il s'aviſe, dans ſa *Dunciade*, de dire que *Crévier* eſt un âne; *Crévier*, vieux janſéniſte, ſe plaint au parlement; le parlement veut mettre *Paliſſot* au pilori; et les protecteurs de *Paliſſot* le font exiler, pour le ſouſtraire au parlement; on le traite avec la même faveur que l'archevêque de Paris. Dites après cela que les lettres ne ſont pas ſavoriſées. Quant à moi, j'en ſuis fort content; et ſi je fais jamais une *Dunciade*, je me flatte d'en être quitte auſſi pour quelques mois d'abſence; mais je ne ferai point de *Dunciade*, ou ſi j'avais le malheur d'en

1764. faire une, ce ne ferait ni M. *Blin*, ni M. *du Rôſoi*, ni M. *Sabatier*, ni M. *Rochon*; ni même M. *Fréron* que j'y mettrais, ce ferait des noms plus illuſtres.

Laiſſons toutes ces infamies, et parlons d'Olimpie. Je vous félicite de ſon grand ſuccès. Vous y avez fait des changemens heureux. Le rôle de *Statira* et celui de l'hiérophante ſont beaux, celui de *Caſſandre* a des momens de chaleur qui intéreſſent, celui d'*Antigone* et d'*Olimpie* m'ont paru faibles; mais mademoiſelle *Clairon* y eſt admirable au dernier acte. Quand elle ferait un mandement d'évêque ou l'*Encyclopédie*, elle ne ſe jetterait pas au feu de meilleure grâce. *Voiture* lui dirait qu'on ne lui reprochera pas de n'être bonne ni à rôtir ni à bouillir. Le ſpectacle eſt d'ailleurs grand et auguſte, et cela s'appelle une tragédie bien étoffée: la repréſentation m'a fait très-grand plaiſir, et la lecture que j'en ai refaite depuis a ajouté au plaiſir de la repréſentation.

J'ai lu auſſi depuis peu, par une eſpèce de fraude, un certain conte intitulé, *l'Education d'un prince;* cela me paraît bien fort pour feu *Vadé;* croyez-vous qu'il ait fait cela? Pour moi, ſans faire tort à la manière de *Vadé*, j'aime encore mieux ce conte-là que tous ceux qu'il nous a donnés, et que j'aime pourtant beaucoup. Mais à propos de ces contes, permettez-moi, mon cher maître, de vous dire que vous êtes un drôle de corps. Je vous écris qu'une perſonne, qui ſe dit de vos amies, dénigre Macare; le fruit de cet avertiſſement (après m'avoir marqué le peu de cas que vous faites de cette perſonne et de ſes jugemens) eſt une longue lettre que vous lui écrivez, et à laquelle vous joignez le conte des Trois

manières, en la priant de vouloir bien lui être favorable; cela s'appelle offrir une chandelle au diable. 1764.
Encore passe si vous n'en offriez qu'à des diables de cette espèce, qui, après tout, ne sont que des diablotins; mais vous avez des torts bien plus grands, et vous *sacrifiez sur les hauts lieux*, ce qui, comme vous le savez, est une *abomination devant le Seigneur*, du moins, si je me souviens encore du livre des *Rois* et des *Paralipomènes* dont vous vous souvenez mieux que moi.

Nous touchons au moment de n'avoir plus de jésuites; et ce qui m'étonne, c'est que les herbes poussent comme à l'ordinaire, et que le soleil ne s'obscurcit pas. La dernière éclipse même n'a pas été aussi forte que nous nous y attendions. L'univers ne sent pas la perte qu'il va faire (voilà un beau vers de tragédie).

J'ai reçu une lettre charmante de votre ancien disciple; il me mande que, depuis qu'il a fait la paix, il n'est en guerre ni avec les cagots, ni avec les jésuites, et qu'il laisse à une nation belliqueuse, comme la française, le soin de ferrailler envers et contre tous.

Que je confonde, dites-vous, ce maraud de *Crévier*? je m'en garderai bien; je n'ai pas d'envie d'être au pilori ou exilé. Ah! M. *Crévier*, que je trouve que vous avez raison dans tout ce que vous dites!

Cette Tolérance n'est point encore tolérée, et je ne sais quand elle pourra parvenir à l'être. Il me semble qu'on n'en distribue point encore. Nous attendons le *Corneille*; il est entre les mains d'un cuistre

1764. nommé *Marin*, qui doit décider ſi le public pourra le lire. Il faut rire de cela, ainſi que de tout le reſte. Adieu, mon cher confrère.

LETTRE CXXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

14 d'avril.

MON cher philoſophe, auriez-vous jamais lu un chant de la Pucelle, dans lequel tout le monde eſt devenu fou, et où chacun donne et reçoit ſur les oreilles à tort et à travers ? Voilà préciſément le cas de vos chers compatriotes les Français. Parlemens, évêques, gens de lettres, financiers, anti-financiers, tous donnent et reçoivent des ſoufflets à tour de bras ; et vous avez bien raiſon de rire ; mais vous ne rirez pas long-temps, et vous verrez les fanatiques maîtres du champ de bataille. L'aventure de ce cuiſtre de *Crêvier* fait déjà voir qu'il n'eſt pas permis de dire d'un janséniſte qu'il eſt un plat auteur. Vous ſerez les eſclaves de l'univerſité avant qu'il ſoit deux ans. Les jéſuites étaient néceſſaires, ils feſaient diverſion ; on ſe moquait d'eux, et on va être écraſé par des pédans qui n'inſpireront que l'indignation. Ce que vous écrit un certain goguenard couronné doit bien faire rougir votre nation belliqueuſe.

Répandez ce bon mot tant que vous pourrez, car il faut que vos gens ſachent le cas qu'on fait d'eux en Europe. Pour moi, je gémis ſérieuſement ſur la perſécution que les philoſophes et la philoſophie

vont infailliblement essuyer. N'avez-vous pas un souverain mépris pour votre France, quand vous lisez l'Histoire grecque et romaine? trouvez-vous un seul homme persécuté à Rome, depuis *Romulus* jusqu'à *Constantin*, pour sa manière de penser? le sénat aurait-il jamais arrêté l'*Encyclopédie*? y a-t-il jamais eu un fanatisme aussi stupide et aussi désespérant que celui de vos pédans? 1764.

Vraiment oui, j'ai donné une chandelle au diable; mais vous auriez pu vous apercevoir que cette chandelle devait lui brûler les griffes, et que je lui fesais sentir tout doucement qu'il ne fallait pas manquer à ses anciens amis.

A l'égard des hauts lieux dont vous me parlez, sachez que ceux qui habitent ces hauts lieux sont philosophes, sont tolérans, et détestent les intolérans avec lesquels ils sont obligés de vivre.

Je ne sais si le *Corneille* entrera en France, et si on permettra au roi d'avoir ses exemplaires. Ce dont je suis bien sûr, c'est que tous ceux qui s'ennuient à Sertorius et à Sophonisbe, &c. trouveront fort mauvais que je m'y ennuye aussi; mais je suis en possession depuis long-temps de dire hardiment ce que je pense, et je mépriserai toujours les fanatiques, en quelque genre que ce puisse être. Ce qui me déplaît dans presque tous les livres de votre nation, c'est que personne n'ose mettre son ame sur le papier, c'est que les auteurs feignent de respecter ce qu'ils méprisent; vos historiens surtout sont de plates gens. Adieu, mon cher philosophe; si vous pouvez écraser l'*inf*.. écrasez-la et aimez-moi, car je vous aime de tout mon cœur.

1764.

LETTRE CXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux Délices, 8 de mai.

Les uns me disent, mon cher philosophe, qu'il y aura un lit de justice, les autres qu'il n'y en aura point, et cela m'est fort égal. Quelques-uns ajoutent qu'on fera passer en loi fondamentale du royaume l'expulsion des jésuites, et cela est fort plaisant. On parle d'emprunts publics, et je ne prêterai pas un sou ; mais je vous parlerai de vous et de *Corneille*. On me trouve un peu insolent, et je pense que vous me trouvez bien discret; car, entre nous, je n'ai pas relevé la cinquième partie des fautes : il ne faut pas découvrir la turpitude de son père. Je crois en avoir dit assez pour être utile ; si j'en avais dit davantage, j'aurais passé pour un méchant homme. Quoi qu'il en soit, j'ai marié deux filles pour avoir critiqué des vers ; *Scaliger* et *Saumaise* n'en ont pas tant fait.

Avez-vous regretté madame de *Pompadour* ? oui, sans doute, car dans le fond de son cœur elle était des nôtres; elle protégeait les lettres autant qu'elle le pouvait : voilà un beau rêve de fini. On dit qu'elle est morte avec une fermeté digne de vos éloges. Toutes les paysannes meurent ainsi ; mais à la cour la chose est plus rare, on y regrette plus la vie, et je ne sais pas trop bien pourquoi.

On me mande qu'on établit une inquisition sur

la littérature ; on s'eſt aperçu que les ailes commençaient à venir aux Français, et on les leur coupe. Il n'eſt pas bon qu'une nation s'aviſe de penſer ; c'eſt un vice dangereux qu'il faut abandonner aux Anglais. J'ai peur que certains hommes d'Etat ne faſſent comme madame de *Bouillon*, qui diſait : *Comment édifierons-nous le public le vendredi ſaint ? feſons jeûner nos gens.* Ils diront, quel bien ferons-nous à l'Etat ? perſécutons les philoſophes. Comptez que madame de *Pompadour* n'aurait jamais perſécuté perſonne. Je ſuis très-affligé de ſa mort. 1764.

S'il y a quelque choſe de nouveau, je vous demande en grâce de m'en informer. Vos lettres m'inſtruiſent, me conſolent et m'amuſent, vous le ſavez bien ; je ne peux vous le rendre, car que peut-on dire du pied des Alpes et du mont Jura ?

Rencontrez-vous quelquefois frère *Thiriot* ? Je voudrais bien ſavoir pourquoi je ne peux pas tirer un mot de ce pareſſeux-là.

On m'a dit que vous travaillez à un grand ouvrage ; ſi vous y mettez votre nom, vous n'oſerez pas dire la vérité : je voudrais que vous fuſſiez un peu fripon. Tâchez, ſi vous pouvez, d'affaiblir votre ſtyle nerveux et concis ; écrivez platement, perſonne aſſurément ne vous devinera ; on peut dire peſamment de très-bonnes choſes ; vous aurez le plaiſir d'éclairer le monde ſans vous compromettre ; ce ſerait-là une belle action, ce ſerait ſe faire à tout pour la bonne cauſe, et vous ſeriez apôtre ſans être martyr. Ah ! mon Dieu, ſi trois ou quatre perſonnes comme vous avaient voulu ſe donner le mot, le monde ſerait ſage, et je mourrai peut-être avec

1764. la douleur de le laisser aussi imbécille que je l'ai trouvé.

Avez-vous toujours le projet d'aller en Italie ? Plût à Dieu ! je me flatte qu'alors je vous verrais en chemin ; et je bénirais le Seigneur. Je vous embrasse de trop loin, et j'en suis bien fâché.

LETTRE CXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

30 de juin.

CETTE lettre, mon cher et illustre confrère, vous sera remise par M. *Desmarets*, homme de mérite et bon philosophe, qui désire de vous rendre hommage en allant en Italie où il se propose des observations d'histoire naturelle, qui pourraient bien donner le démenti à *Moïse*. Il n'en dira mot au maître du sacré palais ; mais si par hasard il s'aperçoit que le monde est plus ancien que ne le prétendent même les Septante, il ne vous en fera pas un secret. Je vous prie de le recevoir et de l'accueillir comme un savant plein de lumières, et qui est aussi digne qu'empressé de vous voir. Adieu, mon cher et illustre confrère; je vous embrasse de tout mon cœur, et je voudrais bien partager avec M. *Desmarets* le plaisir qu'il aura de se trouver avec vous.

1764.

LETTRE CXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 9 de juillet.

Si vous aviez l'honneur, mon cher et illuſtre maître, d'être *Simon le Franc*, je vous dirais comme défunt le *Chriſt* à défunt *Simon Pierre : Simon, dormis?* Il y a un ſiècle que je n'ai entendu parler de vous. Je ſais que vous êtes très-occupé, et même à une beſogne très-édifiante; mais laiſſez là le *Talmud* un moment pour me dire que vous m'aimez toujours, et après cela je vous laiſſerai en liberté reprendre *Moïſe* et *Eſdras* au cu et aux chauſſes. Votre long ſilence m'a fait craindre un moment que vous ne fuſſiez mécontent de la liberté avec laquelle je vous ai dit mon avis ſur le *Corneille*, comme vous me l'aviez demandé; cependant, réflexions faites, cet avis ne peut vous bleſſer, puiſqu'il ſe réduit à dire que vous n'avez pas fait aſſez de révérences, en donnant des croquignoles, et que vous auriez dû multiplier les croquignoles et les révérences. A propos de croquignoles, vous venez d'en donner une aſſez bien conditionnée à maître *Aliboron* et à l'honnête homme qui, comme vous le dites très-plaiſamment, lui *fait ſa litière*. Il eſt vrai que vous l'aviez belle, et qu'on ne peut pas préſenter ſon nez de meilleure grâce. Cette croquignole était d'autant plus néceſſaire

1764. que maître *Aliboron*, à ce qu'on m'a assuré, répandait sourdement que vous lui aviez fait faire des propositions de paix. J'ai prétendu que, si vous lui en aviez fait, c'était apparemment comme *Sganarelle* en fait à sa femme après l'avoir bien battue. En attendant, maître *Aliboron* est allé faire les délices de la cour de Deux-Ponts, et il a laissé ses feuilles à fabriquer, pendant son absence, à quelques sous-marauds qui sont à sa solde; on prétend même qu'il va les quitter tout-à-fait pour être bailli ou maître d'école dans quelque village d'Allemagne. On assure aussi que le duc de Deux-Ponts, son digne ami et protecteur, qui a joué un rôle si brillant dans la dernière guerre à la tête des troupes de l'Empire, doit l'emmener à la cour de Manheim qui se prépare à le fêter beaucoup, et qui apparemment a oublié l'honneur que vous avez fait, il y a quelques années, au maître de la maison.

Savez-vous que je viens de recevoir de l'impératrice de Russie une lettre qui devrait être imprimée et affichée dans la salle du conseil de tous les princes? Elle me dit ces propres paroles: *On devrait faire dans tout gouvernement éclairé une loi qui défende aux citoyens de s'entre-persécuter, de quelque façon que ce soit.... Les guerres de plumes, qui, en décourageant les talens, détruisent le repos des citoyens sous le misérable prétexte de quelques différences d'opinion, sont aussi détestables que minutieuses.... Vous me dites*, ajoute-t-elle, *que le Nord donne des leçons au Midi: mais d'où vient donc que vous autres peuples du Midi, passez pour si éclairés, si les règles les plus naturelles et les plus simples n'ont pas encore pris racine chez vous? ou est-ce qu'à force de*

raffinement

raffinement elles vous ont échappé? Comme elle vient de réunir au domaine de la couronne tous les biens du clergé, elle ajoute très-plaisamment : *Chez nous on respecte trop le spirituel pour le mêler au temporel, et celui-ci se prête à soulager l'autre des vanités qui lui sont étrangères.* Avouez, mon cher philosophe, que tous les princes et princesses, sans en excepter le duc des Deux-Ponts, ne sont pas aussi avancés ; mais, comme dit très-bien la *Sainte-Ecriture*, l'*esprit souffle où il veut*. Je ne sais de quel côté le vent va souffler pour la philosophie. Voilà déjà des parlemens qui concluent à garder les jésuites : j'ai bien peur que ce ne soit enterrer le feu sous la cendre. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble, à en juger par bien de petites circonstances, que depuis la mort d'une certaine dame (qui n'aimait pourtant pas les philosophes), le parti jésuitique commence à revirer tant soit peu de bord, à la vérité insensiblement, et comme le père *Canaye*, par un mouvement de fesse imperceptible. Si ce mouvement de fesse allait en s'accélérant comme la chute des graves, la pauvre philosophie se trouverait une seconde fois dans le margouillis dont DIEU et vous la vouliez préserver. En attendant, il faut qu'elle se tienne à la fenêtre, pour voir la fin de tout ceci, sans pourtant se refuser le plaisir de jeter de temps en temps quelques pétards aux passans qui lui déplairont, lorsqu'elle n'aura point à craindre que cette *mièvreté* la fasse mettre à l'amende. A propos, on m'a prêté cet ouvrage attribué à *Saint-Evremont*, et qu'on dit de *du Marsais*, dont vous m'avez parlé il y a long-temps : cela est bon, mais le testament de *Meslier*, par extrait, vaut encore mieux.

1764.

1764. On m'a parlé auſſi d'un Dictionnaire (*) où beaucoup d'honnêtes fripons ont rudement ſur les oreilles; je voudrais bien qu'il me fût poſſible d'en avoir un exemplaire. Si vous connaiſſiez l'auteur, vous devriez bien lui dire de m'en faire tenir un par quelque voie sûre; il peut être perſuadé que j'en ferai bon uſage. Eh bien, voilà pourtant les *Calas* qui vraiſemblablement gagneront tout-à-fait leur procès, et tout cela grâce à vous. Meſſieurs les pénitens blancs devraient bien rougir d'être ſi noirs. Adieu, mon cher philoſophe; vous ne me parlez jamais de madame *Denis;* eſt-ce qu'elle m'a entièrement oublié? Je voudrais bien vous aller embraſſer, mais j'ai un eſtomac qui me joue d'auſſi mauvais tours que ſi je l'obligeais à digérer tout ce qui ſe fait et tout ce qui ſe dit en France.

LETTRE CXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de juillet.

MON grand philoſophe, et pour dire encore plus, mon aimable philoſophe, vous ne pouvez me dire ni *Simon dors-tu?* ni *tu dors Brutus;* car aſſurément je ne me ſuis pas endormi, demandez-le plutôt à l'*inf...*

Comment avez-vous pu imaginer que je fuſſe fâché que vous ſoyez de mon avis? non, ſans doute, je n'ai pas été aſſez ſévère ſur les vaines déclamations, ſur les raiſonnemens d'amour, ſur le ton bourgeois

(*) Le Dictionnaire philoſophique.

qui avilit le ton fublime, fur la froideur des intrigues; mais j'étais fi ennuyé de tout cela, que je n'ai fongé qu'à m'en débarraffer au plus vîte. 1764.

Il fe pourrait très-bien faire que St *Crépin* prît à fes gages maître *Aliboron ;* il m'a fu mauvais gré de ce que j'avais une fluxion fur les yeux qui m'empêchait d'aller chez lui. L'impératrice de Ruffie eft plus honnête; elle vous écrit des lettres charmantes, quoique vous ne foyez point allé la voir. C'eft bien dommage qu'on ne puiffe imprimer fa lettre ; elle fervirait à votre pays de modèle et de reproche.

Je fouhaite de tout mon cœur qu'il refte des jéfuites en France ; tant qu'il y en aura, les janféniftes et eux s'égorgeront; les moutons, comme vous favez, refpirent un peu quand les loups et les renards fe déchirent. Le teftament de *Meflier* devrait être dans la poche de tous les honnêtes gens. Un bon prêtre, plein de candeur, qui demande pardon à DIEU de s'être trompé, doit éclairer ceux qui fe trompent.

J'ai ouï parler de ce petit abominable Dictionnaire; c'eft un ouvrage de *Satan.* Il eft tout fait pour vous, quoique vous n'en ayez que faire. Soyez fûr que, fi je peux le déterrer, vous en aurez votre provifion. Heureufement je n'ai nulle part à ce vilain ouvrage, j'en ferais bien fâché ; je fuis l'innocence même, et vous me rendrez bien juftice dans l'occafion. Il faut que les frères s'aident les uns les autres. Votre petit écervelé de *Jean-Jacques* n'a fait qu'une bonne chofe en fa vie, c'eft fon *Vicaire favoyard*, et ce *Vicaire* l'a rendu malheureux pour le refte de fes jours. Le pauvre diable eft pétri d'orgueil, d'envie, d'inconféquences, de contradictions

1764. et de misère. Il imprime *que je ſuis le plus violent et le plus adroit de ſes perſécuteurs :* il faudrait que je fuſſe auſſi méchant qu'il eſt fou pour le perſécuter. Il me prend donc pour maître *Omer !* il s'imagine que je me ſuis vengé, parce qu'il m'a offenſé. Vous ſavez qu'il m'écrivit, dans un de ſes accès de folie, que *je corrompais les mœurs de ſa chère république, en donnant quelquefois des ſpectacles* à Ferney qui eſt en France. Sa chère république donna depuis un décret de priſe de corps contre ſa perſonne ; mais, comme je n'ai pas l'honneur d'être procureur général de la *parvuliſſime*, il me ſemble qu'il ne devrait pas s'en prendre à moi. J'ai peur, phyſiquement parlant, pour ſa cervelle ; cela n'eſt pas trop à l'honneur de la philoſophie ; mais il y a tant de fous dans le parti contraire qu'il faut bien qu'il y en ait chez nous. Voici une folie plus atroce. J'ai reçu une lettre anonyme de Toulouſe, dans laquelle on ſoutient que tous les *Calas* étaient coupables, et qu'on ne peut ſe reprocher que de n'avoir pas roué la famille entière. Je crois que s'ils me tenaient, ils pourraient bien me faire payer pour les *Calas*. J'ai eu bon nez de toutes façons de choiſir mon camp ſur la frontière ; mais il eſt triſte d'être éloigné de vous, je le ſens tous les jours ; madame *Denis* partage mes regrets. Si vous êtes amoureux, reſtez à Paris ; ſi vous ne l'êtes pas, ayez le courage de venir nous voir, ce ſerait une action digne de vous. Madame *Denis* et moi, nous vous embraſſons le plus tendrement du monde.

LETTRE CXL.

1764.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'août, ou d'auguſte, ou ſextile, comme il vous plaira.

VOUS recevrez, mon cher et illuſtre maître, preſque en même temps et peut-être en même temps que cette lettre, par le canal du frère *Damilaville*, un ouvrage intitulé *Sur le ſort de la poëſie en ce ſiècle philoſophe*, avec d'autres pièces de littérature et de poëſie, dont je recommande l'auteur à vos bontés. C'eſt un de mes amis, nommé *Chabanon*, de l'académie des belles-lettres, qui eſt digne par ſes talens et par ſon caractère de vous intéreſſer. Je crois que vous ſerez content et de l'ouvrage et de la lettre qu'il y a jointe, et je compte aſſez ſur votre amitié pour moi, pour eſpérer que vous voudrez bien l'étendre juſqu'à lui.

Parlons un peu à préſent de nos affaires. J'ai lu, par une grâce ſpéciale de la Providence, ce Dictionnaire de *Satan* dont vous me parlez. Si j'avais des connaiſſances à l'imprimerie de *Belzébuth*, je le prierais de m'en procurer un exemplaire ; car cette lecture m'a fait un plaiſir de tous les diables. Vous, mon cher philoſophe, qui êtes aſſez bien dans ce pays-là, à ce que m'a dit frère *Berthier*, ne pourriez-vous pas me rendre ce petit ſervice ? Je vous avoue que je ſerais bien charmé de pouvoir digérer un peu à mon aiſe ce que j'ai été obligé d'avaler

1764. gloutonnement, en mettant, comme on dit, les morceaux en double. Assurément, si l'auteur va jamais dans les Etats de celui qui a fait imprimer cet ouvrage infernal, il sera au moins son premier ministre; personne ne lui a rendu des services plus importans; et il est vrai qu'il ne faut pas dire à celui-là, ni *tu dors*, *Brutus*, ni *tu dors*, *Brute*.

A propos de *Brute*, savez-vous que *Simon le Franc* est à Paris? il est vrai que c'est bien incognito, et qu'il n'y tient pas de table de vingt-six couverts. Je l'aperçus l'autre jour à l'enterrement du pauvre M. d'*Argenson*, où il était comme *parent*, et moi comme homme de lettres. Il ne fit pas semblant de me voir, ni moi lui. Quelqu'un qui l'avait vu arriver, me dit qu'il était entré avec un air d'embarras que tout son fanatisme orgueilleux et impudent ne pouvait cacher :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
　　Serrant la queue, et portant bas l'oreille.

Il aurait peut-être eu le plaisir d'aller aussi à mon enterrement, si mon estomac avait continué à se dispenser de la digestion. Des amis, qui ne croient pas à la médecine plus que vous et moi, m'avaient conseillé et forcé, malgré ma répugnance, de voir un médecin, à peu-près comme ils m'auraient conseillé de voir un confesseur. Les remèdes que j'ai faits n'ont servi qu'à empirer mon état; et je ne me trouve mieux que depuis que j'ai envoyé paître les remèdes et la médecine qui est bien la plus ridicule chose, à mon avis, que les hommes aient inventée;

à moins que vous ne vouliez mettre devant la théologie, qui en effet eſt bien digne de la première place dans le catalogue des impertinences humaines. Pour tout remède à mon eſtomac, je me ſuis preſcrit un régime dont je me trouve très-bien, et que je ſuivrai très-fidellement ; et je compte qu'avant un mois mes entrailles rentreront dans l'ordre accoutumé. 1764.

Je doute fort qu'il en ſoit de même pour les jéſuites, quoique pluſieurs parlemens aient jugé à propos de les conſerver ſous le maſque, et d'enfermer ainſi le loup dans la bergerie.

Noſſeigneurs de la claſſe de Paris ont prétendu être *eſſentiellement* et *uniquement* la cour des pairs. Noſſeigneurs des autres claſſes en ont mis leur bonnet de travers ; et en conſéquence, parce qu'ils n'ont pas pu faire rouer le duc de *Fitz-james*, frère d'un évêque janſéniſte, leur bon ami, ils laiſſent au milieu de nous ces hommes qu'ils ont déclarés empoiſonneurs publics, aſſaſſins, cartouchiens, &c. Il y a bien à tout cela de quoi rire un peu de l'eſprit conſéquent qui dirige toutes les démarches de ces meſſieurs, et de l'eſprit patriotique qui les anime.

J'ai reçu une belle et grande lettre de votre ancien diſciple, pleine d'une très-ſaine et très-utile philoſophie. C'eſt bien dommage que ce prince philoſophe ne ſoit pas, comme autrefois, le meilleur ami du plus aimable et du plus utile de tous les philoſophes de nos jours. Que ne donnerais-je point pour que cela fût !

J'oubliais vraiment un article de votre dernière lettre qui mérite bien réponſe. *Si vous êtes amoureux*, dites-vous, *reſtez à Paris*. A propos de quoi me ſuppoſez-vous l'amour en tête ? je n'ai pas ce bonheur

1764. ou ce malheur-là. J'imagine bien qui peut vous avoir écrit cette impertinence, et à propos de quoi; mais il vaut mieux qu'on vous écrive que je suis amoureux, que si on vous mandait des faussetés plus atroces dont on est bien capable. On n'a voulu que me rendre ridicule, et ce ridicule-là ne me fait pas grand mal. Je craindrais bien plus le ridicule de ne pas digérer. Digérer un peu et rire beaucoup, voilà à quoi je borne mes prétentions.

Mes amours prétendus me rappellent une chose charmante que j'ai lue sur l'amour propre dans ce Dictionnaire du diable; que l'amour propre ressemble à l'instrument de la génération qui nous est nécessaire, qui nous fait plaisir, mais qu'il faut cacher. Cette comparaison est aussi charmante que juste. L'auteur aurait pu ajouter qu'il y a cette seule différence entre l'instrument physique et le moral; que le priapisme est l'état naturel et perpétuel du second, et que dans l'autre c'est une maladie dont frère *Thiriot* aurait pu nous donner autrefois des nouvelles, mais dont par malheur il est bien guéri. Adieu, mon cher philosophe et mon illustre maître.

1764.

LETTRE CXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de feptembre.

MON cher philofophe, vos lettres font comme vous, au-deffus de notre fiècle, et n'ont affurément rien de velche. Je voudrais pouvoir vous écrire fouvent pour m'en attirer quelques-unes. C'eft donc de votre eftomac, et non pas de votre cœur, que vous vous plaignez ! Vos calomniateurs fe font mépris. Il femble qu'on vous injurie, vous autres philofophes, quand on vous foupçonne d'avoir des fentimens. Il paraît que vous en avez en amitié, puifque vous avez été fidelle à M. d'*Argenfon* après fa difgrâce et après fa mort. Vous avez affifté à fon enterrement comme fon confrère; mais *Simon le Franc* qui n'eft le confrère de perfonne a prétendu y être comme parent : il fefait par vanité ce que vous fefiez par reconnaiffance.

Vous me parlez fouvent d'un certain homme. S'il avait voulu faire ce qu'il m'avait autrefois tant promis, prêter vigoureufement la main pour écrafer l'*inf*..., je pourrais lui pardonner; mais j'ai renoncé aux vanités du monde, et je crois qu'il faut un peu modérer notre enthoufiafme pour le Nord : il produit d'étranges philofophes. Vous favez bien ce qui s'eft paffé, et vous avez fait vos réflexions; Dieu merci, je ne connais plus que la retraite. Je laiffe madame

1764. *Denis* donner des repas de vingt-ſix couverts, et jouer la comédie pour ducs et préſidens, intendans et paſſe-volans qu'on ne reverra plus. Je me mets dans mon lit au milieu de ce fracas, et je ferme ma porte. *Omnia fert ætas.*

Vraiment j'ai lu ce Dictionnaire diabolique, il m'a effrayé comme vous; mais le comble de mon affliction eſt qu'il y ait des chrétiens aſſez indignes de ce beau nom pour me ſoupçonner d'être l'auteur d'un ouvrage auſſi anti-chrétien. Hélas! à peine ai-je pu parvenir à en attraper un exemplaire. On dit que frère *Damilaville* en a quatre, et qu'il y en a un pour vous. Je ſuis conſolé quand je vois que cette abominable production ne tombe qu'en ſi bonnes mains. Qui eſt plus capable que vous de réfuter en deux mots tous ces vains ſophiſmes? Vous en direz au moins votre avis avec cette force et cette énergie que vous mettez dans vos raiſonnemens et dans vos bons mots; et ſi vous ne daignez pas écrire en faveur de la bonne cauſe, du moins vous écraſerez la mauvaiſe, en diſant ce que vous penſez. Votre converſation vaut au moins tous les écrits des ſaints pères. En vérité, le cœur ſaigne quand on voit les progrès des mécréans. Figurez-vous que neuf ou dix prétendus philoſophes, qui à peine ſe connaiſſent, vinrent ces jours paſſés ſouper chez moi. L'un d'eux, en regardant la compagnie, dit: Meſſieurs, je crois que le *Chriſt* ſe trouvera mal de cette ſéance. Ils ſaiſirent tous ce texte. Je les prenais pour des conſeillers du prétoire de *Pilate;* et cette ſcène ſe paſſait devant un jéſuite et à la porte de *Calvin!* Je vous avoue que les cheveux me dreſſaient à la tête. J'eus beau leur

représenter les prophéties accomplies, les miracles opérés, et les raisons convaincantes d'*Augustin*, de l'abbé *Houteville* et du père *Garasse*, on me traita d'imbécille. Enfin la perversité est venue au point qu'il y a dans Genève une assemblée qu'ils appellent *cercle*, où l'on ne reçoit pas un seul homme qui croye en *Christ;* et quand ils en voient passer un, ils font des exclamations à la fenêtre, comme les petits enfans quand ils voient un capucin pour la première fois. J'ai le cœur serré en vous mandant ces horreurs, elles enflammeront peut-être votre zèle; mais vous aimez mieux rire que servir. Conservez-moi votre amitié, elle me servira à finir doucement ma carrière. Je me flatte que votre d'*Argenson*, mon contemporain, est mort avec componction et avec extrême-onction. C'est-là un des grands agrémens de ceux qui ont le bonheur de mourir chez vous; on ne leur épargne, Dieu merci, aucune des consolations qui rendent la mort si aimable. Toutes ces choses-là sont si sages, qu'on les croirait inventées par des Velches, s'ils avaient jamais inventé quelque chose. *Vale.* Je vous conjure de crier que je n'ai nulle part au *Portatif.*

1764.

1764.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de ſeptembre.

On dit, mon cher philoſophe, que vous perfectionnez les lunettes. Ceux qui ont de mauvais yeux vous béniront; mais moi qui perds la vue dès qu'il fait froid, et qu'il y a un peu de neige ſur la terre, je ne profiterai pas de votre belle invention. Après avoir rendu hommage à votre phyſique, il faut que je vous parle morale. Il y en a tant dans ce diabolique Dictionnaire, que je tremble que l'ouvrage et l'auteur ne ſoient brûlés par les ennemis de la morale et de la littérature.

Ce recueil eſt de pluſieurs mains, comme vous vous en ſerez aiſément aperçu. Je ne ſais par quelle fureur on s'obſtine à m'en croire l'auteur. Le plus grand ſervice que vous puiſſiez me rendre, eſt de bien aſſurer, ſur votre part du paradis, que je n'ai nulle part à cette œuvre d'enfer, qui d'ailleurs eſt très-mal imprimée et pleine de fautes ridicules. Il y a trois ou quatre perſonnes qui crient que j'ai ſoutenu la bonne cauſe, que je combats dans l'arène juſqu'à la mort contre les bêtes féroces. Ces bonnes ames me béniſſent et me perdent. C'eſt trahir ſes frères que de les louer en pareille occaſion; il faut agir en conjurés et non pas en zélés. On ne ſert aſſurément ni la vérité ni moi, en m'attribuant cet ouvrage. Si jamais vous rencontrez quelques pédans

à grand rabat ou à petit rabat, dites-leur bien, je vous en prie, que jamais ils n'auront ce plaisir de me condamner en mon propre et privé nom, et que je renie tout Dictionnaire jusqu'à celui de la *Bible* par dom *Calmet*. Je crois qu'il y a dans Paris très-peu d'exemplaires de cette abomination alphabétique; et qu'ils ne sont pas dans des mains dangereuses; mais dès qu'il y aura le moindre danger, je vous demande en grâce de m'avertir, afin que je désavoue l'ouvrage dans tous les papiers publics, avec ma candeur et mon innocence ordinaires.

1764.

Il se répand des bruits fâcheux sur l'impératrice de toutes les Russies. On prétend qu'à son retour elle a trouvé un violent parti contre elle, et que le sang du prince *Ivan* ou *Jean* a crié vengeance. Je ne garantis rien, pas même la mort de ce prince, qui est trop avérée. Portez-vous bien, digérez et aimez un peu qui vous aime beaucoup.

LETTRE CXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 d'octobre.

PREMIEREMENT, mon cher et grand philosophe, je vous conjure encore d'affirmer, sur votre part de paradis, que votre frère n'a nulle part au *Portatif*: car votre frère jure et ne parie pas que jamais il n'a composé cette infamie, et il faut l'en croire, et il ne faut pas que les frères soient persécutés. Ce n'est point le *mensonge officieux* que je propose à mon frère,

1764. c'eſt la clameur officieuſe, le ſervice eſſentiel de bien dire que ce livre renié par moi n'eſt point de moi; c'eſt de ne pas armer la langue de la calomnie et la main de la perſécution. Ce livre eſt divin, à deux ou trois bêtiſes près qui s'y ſont gliſſées, *quas aut INCURIA fudit aut humana parum cavit NATURA;* mais je jure par *Sabaoth* et *Adonaï*, *quia non ſum autor hujus libri.* Il ne peut avoir été écrit que par un ſaint inſpiré du diable; car il y a du moral et de l'infernal.

Mon ſecond point, c'eſt que je ſuis tombé aujourd'hui ſur l'article *Dictionnaire* en votre *Encyclopédie.* J'ai vu avec horreur ce que vous dites de *Bayle: Heureux s'il avait plus reſpecté la religion et les mœurs!* ou quelque choſe d'approchant. Ah! que vous m'avez contriſté! Il faut que le démon de *Jurieu* vous ait poſſédé dans ce moment-là. Vous devez faire pénitence toute votre vie de ces deux lignes. Qu'auriez-vous dit de plus de *Spinoſa* et de *la Fontaine?* Que ces lignes ſoient baignées de vos larmes! Ah, monſtres! ah, tyrans des eſprits! quel deſpotiſme affreux vous exercez, ſi vous avez contraint mon frère à parler ainſi de notre père!

Ut ut eſt, je vous demande en grâce, mon cher philoſophe, que je ne ſois jamais l'auteur de ce *Portatif;* c'eſt une rapſodie, un recueil de pluſieurs morceaux détachés de pluſieurs auteurs. Je ſais à quel point on eſt irrité contre ce livre. Les *Fréron* et les *Pompignan* crient qu'il eſt de moi, et par conſéquent les gens de bien doivent crier qu'il n'en eſt pas. On ne peut ni vous eſtimer ni vous aimer plus que je fais.

N. B. J'apprends dans ce moment que les orages s'élèvent contre le *Portatif.* La chofe eft très-férieufe. 1764.
L'ouvrage eft d'un nommé *Dubut* propofant, lequel n'a jamais exifté ; mais pourquoi me l'imputer ?

LETTRE CXLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'octobre.

VOUS ne voulez donc pas abfolument, mon cher maître, être l'auteur de cette abomination alphabétique qui court le monde, au grand fcandale des *Garaffes* de notre fiècle ? Vous avez affurément bien raifon de ne vouloir pas être foupçonné de cette production d'enfer ; et je ne vois pas d'ailleurs fur quel fondement on pourrait vous l'imputer. Il eft évident, comme vous dites, que l'ouvrage eft de différentes mains ; pour moi, j'y en ai reconnu au moins quatre, celles de *Belzébuth*, d'*Aftaroth*, de *Lucifer* et d'*Afmodée ;* car le docteur angélique, dans fon *Traité des anges et des diables*, a très-bien prouvé que ce font quatre perfonnes différentes, et qu'*Afmodée* n'eft pas *confubftantiel* à *Belzébuth* et aux autres. Après tout, puifqu'il faut bien trois *pauvres chrétiens* pour faire *le Journal chrétien* (car ils font tout autant à cette édifiante befogne), je ne vois pas pourquoi il faudrait moins de trois ou quatre *pauvres diables* pour faire un Dictionnaire diabolique. Il n'y a pas jufqu'à l'imprimeur qui ne foit auffi un *pauvre diable ;* car affurément il n'a fu ce

1764. qu'il fesait, tant l'ouvrage est misérablement imprimé. Soyez donc tranquille, mon cher et illustre confrère, et surtout n'allez pas faire comme *Léonard de Pourceaugnac* qui crie: *Ce n'est pas moi*, avant qu'on songe à l'accuser. Il me paraît d'ailleurs que l'auteur, quel qu'il soit, n'a rien à craindre; les pédans à petit rabat n'ont pas le haut du pavé, les pédans à grand rabat sont allés planter leurs choux. L'ouvrage, quoique peu commun, passe de main en main sans bruit et sans scandale; on le lit, on a du plaisir, et on fait le signe de la croix pour empêcher que le plaisir ne soit trop grand, et tout se passe fort en douceur. Il y a pourtant une femme (*) de par le monde qui, se trouvant offensée de ce que l'auteur ne lui a pas envoyé cet ouvrage, assure que c'est un chiffon posthume de *Fontenelle*, parce que l'auteur, en parlant de l'amour, dit (avec beaucoup de justesse selon moi) que c'est l'*étoffe de la nature que l'imagination a brodée*. Pour moi, je trouverais cette phrase très-bien, quand même l'abbé *Trublet* serait de mon avis. Je ne vous nomme point cette femme; mais vous la connaissez de reste, et vous êtes, après *Fréron*, la personne qu'elle estime le plus. Les lettres que vous avez la bonté de lui écrire ne l'empêchent pas de prendre grand plaisir à celles de l'*Année littéraire*, dont elle goûte fort les gentillesses qui, à la vérité, ne sont pas du *Fontenelle*. Ah, mon cher maître, que les lettres et la philosophie ont d'ennemis! Les ennemis publics et découverts ne sont rien, ceux-là on les secoue et on les écrase; ce sont les ennemis *cachés* et *puissans*, ce sont les

(*) La marquise *du Deffant*.

faux

faux amis qui ſont à craindre. Je me pique de ſavoir démêler un peu les uns et les autres, et aſſurément ils ne peuvent pas ſe vanter de m'avoir pris pour dupe. Votre contemporain d'*Argenſon* eſt mort aſſez joliment; une heure avant que d'expirer, il diſait à ſon curé qui lui parlait de ſacremens: *Cela ne preſſe pas*. On dit pourtant qu'il a eu l'extrême-onction; grand bien lui faſſe! C'eſt un homme que les gens de lettres doivent regretter, du moins il ne les haïſſait pas. 1764.

Ma bonne amie de Ruſſie vient de faire imprimer un grand manifeſte ſur l'aventure du prince *Ivan* qui était en effet, comme elle le dit, une eſpèce de bête féroce. *Il vaut mieux*, dit le proverbe, *tuer le diable, que le diable nous tue*. Si les princes prenaient des deviſes comme autrefois, il me ſemble que celle-là devrait être la ſienne. Cependant il eſt un peu fâcheux d'être obligé de ſe défaire de tant de gens, et d'imprimer enſuite qu'on en eſt bien fâché, mais que ce n'eſt pas ſa faute. Il ne faut pas faire trop ſouvent de ces ſortes d'*excuſes* au public. Je conviens avec vous que la philoſophie ne doit pas trop ſe vanter de pareils élèves; mais que voulez-vous? il faut aimer ſes amis *avec leurs défauts*. Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; c'eſt dommage que le papier me manque, car je ſuis en train de bien dire, auſſi mon eſtomac va-t-il mieux; on cherche le ſiége de l'ame, c'eſt à l'eſtomac qu'il eſt.

1764.

LETTRE CXLV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 d'octobre.

VOUS me paraiſſez, mon illuſtre maître, bien alarmé pour peu de choſe; j'ai déjà tâché de vous raſſurer par ma lettre précédente, et je vous répète que je ne vois pas juſqu'ici de raiſon de vous inquiéter. Et quelle preuve a-t-on que vous ſoyez l'auteur de cette production diabolique? et quelle preuve peut-on en avoir? et ſur quel fondement peut-on vous l'attribuer? Vous me mandez que c'eſt un petit miniſtre poſtulant, nommé *Dubut*, qui eſt l'auteur de cette abomination; au lieu du petit miniſtre *Dubut*, j'avais imaginé le *grand diable Belzébuth:* je me doutais bien qu'il y avait du *Buth* à ce nom-là, et je vois que je ne me trompais guère. S'il ne tient qu'à crier que l'ouvrage n'eſt pas de vous, ne vous mettez pas en peine; *je vous réponds*, comme *Criſpin, d'une bouche auſſi large* qu'il eſt poſſible de le déſirer. Il eſt évident, comme je vous l'ai dit, que cette production de ténèbres eſt l'ouvrage ou d'un diable en trois perſonnes, ou d'une perſonne en trois diables. A vous parler ſérieuſement, je ne m'aperçois pas, comme je vous l'ai dit, que cette abomination alphabétique cauſe autant de ſcandale que vous l'imaginez, et je ne vois perſonne tenté de s'arracher l'œil à cette occaſion, comme l'Evangile le preſcrit en pareil cas. D'ailleurs les pédans à grand rabat,

les ſeuls à craindre en cette circonſtance, ſont allés voir leurs confrères les dindons, et quand ils reviendront de leurs chaumières, le mal ſera trop vieux pour s'en occuper. Ils n'ont rien dit à *Saül*, que diantre voulez-vous qu'ils diſent à *Dubut*? 1764.

Vous me faites une querelle de ſuiſſe que vous êtes, au ſujet du *Dictionnaire de Bayle;* premièrement, je n'ai point dit : *Heureux s'il eût plus reſpecté la religion et les mœurs!* ma phraſe eſt beaucoup plus modeſte ; mais d'ailleurs qui ne ſait que, dans le maudit pays où nous écrivons, ces ſortes de phraſes ſont *ſtyle de notaire*, et ne ſervent que de paſſe-port aux vérités qu'on veut établir d'ailleurs? Perſonne au monde n'y eſt trompé, et vous me cherchez là une mauvaiſe chicane. Je trouverais, ſi je voulais, à peu-près l'équivalent de ce que vous me reprochez dans pluſieurs ouvrages où aſſurément vous ne le déſapprouvez pas, et juſque dans le Dictionnaire même de *Dubut*, quelque infernal qu'il vous paraiſſe ainſi qu'à moi. Adieu, mon cher confrère; ſoyez tranquille ; comptez que je vais braire comme un âne, mais à condition que vous ne me reprocherez pas d'avoir pris des précautions pour empêcher les ânes de braire après moi. *Vale.*

1764. LETTRE CXLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 d'octobre.

Mon cher philoſophe, on ne peut pas toujours rire; il faut cette fois-ci que je vous écrive férieuſement. Il eſt très-certain que la perſécution s'armerait de ſes feux et de ſes poignards, ſi le livre en queſtion lui était déféré. On en a déjà parlé au roi comme d'un livre dangereux, et le roi en a parlé ſur ce ton au préſident *Hénault*. On me l'attribue et on peut agir contre moi-même auſſi-bien que contre le livre.

Il eſt très-vrai que cet ouvrage eſt de pluſieurs mains. L'article *Apocalypſe* eſt tout entier d'un M. *Abauzit* ſi vanté par *Jean-Jacques;* je crois vous l'avoir déjà dit. Je crois auſſi vous avoir mandé, et que vous ſavez d'ailleurs, que ce M. *Abauzit* eſt le patriarche des ariens de Genève. Son *Traité ſur l'apocalypſe* court depuis long-temps en manuſcrit chez tous les adeptes de l'arianiſme. En un mot, il eſt public que l'article *Apocalypſe* eſt de lui.

Meſſie eſt tout entier de M. *Polier*, premier paſteur de Lauſane. Il envoya ce morceau avec pluſieurs autres à *Briaſſon*, qui doit avoir encore l'original; il était deſtiné à l'*Encyclopédie.*

Enfer eſt en partie de l'évêque de Gloceſter, *Warburton.*

Idolâtrie doit encore être chez *Briaſſon* ou entre les mains de *Diderot*, et fut envoyé pour l'*Encyclopédie.*

Il y a des pages entières copiées preſque mot pour

mot des Mélanges de littérature qu'on a imprimés sous mon nom. 1764.

Il eſt donc évident que le Dictionnaire philoſophique eſt de pluſieurs mains. Quelques perſonnes ont raſſemblé ces matériaux, et je puis y avoir eu quelque part; c'était uniquement dans la vue de tirer une famille nombreuſe de la plus affreuſe misère. Le père avait une mauvaiſe imprimerie; il a imprimé déteſtablement: mais on en fait en Hollande une édition très-jolie qu'on dit fort augmentée, et qu'on eſpère qui ſera correcte. Si vous vouliez fournir un ou deux articles, vous embelliriez le recueil, vous le rendriez utile, et on vous garderait un profond ſecret.

Une main comme la vôtre doit ſervir à écraſer les monſtres de la ſuperſtition et du fanatiſme; et quand on peut rendre ce ſervice aux hommes ſans ſe compromettre, je crois qu'on y eſt obligé en conſcience. J'oſe vous demander ce petit travail comme une grande grâce, et je vous demande le reſte comme une juſtice. Rien n'eſt plus vrai que tout ce que je vous ai dit ſur le Dictionnaire philoſophique. Votre voix eſt écoutée; et quand vous direz que ce recueil eſt de pluſieurs mains différentes, non-ſeulement on vous croira, mais on verra que ce n'eſt pas un ſeul homme qui attaque l'hydre du fanatiſme; que des philoſophes de différens pays et de différentes ſectes ſe réuniſſent pour le combattre. Cette réflexion même ſera utile à la cauſe de la raiſon ſi indignement perſécutée par des fripons ignorans, ſi lâchement abandonnée par la plupart de ſes partiſans, mais qui à la fin doit triompher.

1764. Dites-moi, je vous en prie, si ce n'est pas *Diderot* qui est l'auteur d'un livre singulier, intitulé *De la nature*? Adieu, mon cher philosophe; défendez la cause de la vérité et celle de votre ami. Quelle plus belle et plus juste pénitence pouvez-vous faire de ces deux cruelles lignes qui vous sont échappées contre *Pierre Bayle*? et de qui attendrons-nous quelque consolation, si ce n'est de nos frères, et d'un frère tel que vous?

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 d'octobre.

NON, vous ne brairez point, mon cher et grand philosophe, mais vous frapperez rudement les Velches qui braient. Je vous défie d'être plus indigné que moi de la maligne insolence de ces malheureux qui, dans leurs lettres sur l'*Encyclopédie*, vous ont attaqué si mal à propos, si indignement et si mal. Je voudrais bien savoir le nom de ces ennemis du sens commun et de la probité. Ils sont assez lâches pour réimprimer, à la fin de leur livre, les arrêts du conseil contre l'*Encyclopédie*. Par-là ils invitent le parlement à donner de nouveaux arrêts; ils embouchent la trompette de la persécution; et, s'ils étaient les maîtres, il est sûr qu'ils verseraient le sang des philosophes sur les échafauds.

Vous souvenez-vous en quels termes s'exprima

Omer dans ſon réquiſitoire ? On l'aurait pris pour l'avocat général de *Dioclétien* et de *Galérius* : on n'a jamais joint tant de violence à tant de ſottiſes. Il prétendait que, s'il n'y avait pas de venin dans certains articles de l'*Encyclopédie*, il y en aurait ſurement dans les articles qui n'étaient pas encore faits. Les renvois indiquaient viſiblement les impiétés des derniers volumes; au mot *Arithmétique*, voyez *Fraction;* au mot *Aſtre*, voyez *Lune;* il était clair qu'aux mots *Lune* et *Fraction*, la religion chrétienne ſerait renverſée : voilà la logique d'*Omer*. 1764.

Votre intérêt, celui de la vérité, celui de vos frères, ne demande-t-il pas que vous mettiez dans tout leur jour ces turpitudes, et que vous faſſiez rougir notre ſiècle en l'éclairant?

Il vous ſerait bien aiſé de faire quelque bon ouvrage ſur des points de philoſophie, intéreſſans par eux-mêmes, et qui n'auraient point l'air d'être une apologie; car vous êtes au-deſſus d'une apologie. Vous expoſeriez au public l'infamie de ces perſécuteurs; vous ne mettriez point votre nom, mais ils ſentiraient votre main, et ils ne s'en relèveraient pas. Permettez-moi de vous parler encore de ce Dictionnaire portatif; je ſais bien qu'il y en a peu d'exemplaires à Paris, et qu'ils ne ſont guère qu'entre les mains des adeptes. J'ai empêché juſqu'ici qu'il n'en entrât davantage, et qu'on ne le réimprimât à Rouen; mais je ne pourrai pas l'empêcher toujours. On le réimprime en Hollande. Vous me demandez pourquoi je m'inquiéte tant ſur un livre auquel je n'ai nulle part, c'eſt qu'on me l'attribue; c'eſt que, par ordre du roi, le procureur général prépare actuelle-

1764. ment un réquisitoire; c'est qu'à l'âge de soixante et onze ans, malade et presque aveugle, je suis prêt à essuyer la persécution la plus violente; c'est qu'enfin je ne veux pas mourir martyr d'un livre que je n'ai pas fait. J'ai la preuve en main que M. *Polier*, premier pasteur de Lausane, est l'auteur de l'article *Messie;* ainsi c'est la pure vérité que ce livre est de plusieurs mains, et que c'est un recueil fait par un libraire ignorant.

Par quelle cruauté a-t-on fait courir sous mon nom, dans Paris, quelques lignes de cet ouvrage? Enfin, mon cher maître, je vous remercie tendrement d'élever votre belle voix contre celle des méchans. Je vous avertis que je serai très-fâché de mourir sans vous revoir.

N. B. Un abbé d'*Estrées*, jadis confrère de *Fréron*, a donné un *Portatif* au procureur général.

LETTRE CXLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de novembre.

J'AI su par M. *Duclos*, mon cher et grand philosophe, qu'il s'était dit un petit mot à l'académie touchant le *Portatif*. C'est vous, sans doute, qui m'avez rendu justice, et qui avez certifié que cet ouvrage est de plusieurs mains; recevez mes remercîmens. Il est

plus difficile quelquefois de faire connaître la vérité au roi qu'aux académies ; cependant je crois être parvenu à détromper un peu sa Majesté, et à lui faire au moins approuver ma conduite dans cette petite affaire. Je crois qu'il a lu une partie du livre. Il y a dans le monde des *gens* qui ont l'esprit moins juste et le cœur moins bienfesant. Je ne sais si je vous ai mandé qu'un de ces *gens* disait qu'il ne serait point content, s'il ne voyait pendre quelques philosophes. Je vois, par vos lettres, que vous n'avez nulle envie d'être pendu, et je ne crois pas les philosophes si pendables. Il me semble qu'eux seuls ont un peu adouci les mœurs des hommes, et que sans eux nous aurions deux ou trois Saint-Barthelemi de siècle en siècle. Eux seuls ont prêché la tolérance dans le temps que toutes les sectes sont intolérantes autant qu'elles le peuvent. Les philosophes sont les médecins des ames dont les fanatiques sont les empoisonneurs.

1764.

En vérité, mon cher maître, vous devriez bien donner quelques aphorismes de médecine, en préférant le bonheur de servir les hommes à la gloire de vous faire connaître. En attendant, je vous prie de juger le procès sur le *Testament* prétendu *du cardinal de Richelieu*, qui n'est pas plus philosophique que les autres testamens.

Je vous prie de me dire votre avis qui me tiendra lieu de décision. Que dites-vous du nouveau roi de Pologne qui m'invite à l'aller voir, comme on va passer quinze jours à la campagne ? C'est un homme plein d'esprit et de goût.

Je ne sais qui est le plus philosophe de lui, du roi de Prusse et de la czarine. On est étonné des progrès

1764. que la raiſon fait dans le Nord, et il faut eſpérer qu'elle rendra les hommes très-heureux, puiſque ſa rivale les a rendus ſi miſérables.

Je vous envoie un ouvrage honnête qui ne fera pendre perſonne.

LETTRE CXLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de décembre.

MON cher philoſophe, à la réception de votre billet, j'écris à *Gabriel Cramer*, et je lui remontre ſon devoir. Il aurait dû commencer par envoyer des exemplaires à l'académie. Je ne me ſuis mêlé en aucune manière du temporel : j'ai eu beaucoup de peine avec le ſpirituel, et je me repentirai toute ma vie d'avoir été trop indulgent. Je reſpecte fort *Pierre Corneille;* j'aime ſa nièce, mais je ſuis pour ſes tragédies ce que *la Couture* était pour les ſermons; il diſait qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raiſonner*.

J'attends certains papiers dont vous ne me parlez pas, et dont je vous rendrai bon compte quand ils me ſeront parvenus. On gardera le ſecret comme chez des initiés et des conjurés.

Je crois que les malins et les gens à réquiſitoires ſont trop occupés de finances pour brûler de la philoſophie : c'était, comme je vous l'avais dit, cet honnête abbé d'*Eſtrées* qui avait été le premier délateur. Vous ſavez qu'il eſt généalogiſte; c'eſt une belle

ſcience, et dans laquelle on met ſouvent du génie. Il était à la campagne en qualité de généalogiſte et de poliſſon, chez M. de *la Roche-Aymon*, dont la terre touche à celle du procureur général. 1764.

C'eſt là qu'il fit ſa belle manœuvre. Il a un petit bénéfice auprès de Ferney; il vint ſe faire recevoir prieur, il y a un an, en grande pompe, monté ſur une haridelle; il ſe donna pour un deſcendant de *Gabrielle d'Eſtrées*. Je n'allai pas au-devant de lui, parce que je ne ſuis pas bon généalogiſte; il me ſut fort mauvais gré de mon peu de reſpect: ſi on me brûle, je lui en aurai l'obligation; mais, pourvu que j'évite les décrets éternels de DIEU et ceux du parlement, je bénirai ma deſtinée.

Je vous embraſſe, mon grand philoſophe, avec bien de la tendreſſe.

LETTRE CL.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

J'AI lu, mon cher philoſophe, l'hiſtoire de la *Deſtruction*, avec autant de rapidité que vous l'avez écrite, et avec un plaiſir que je n'avais pas connu depuis la première lecture des *Lettres provinciales*. Je vous demanderai, comme à *Paſcal*, comment avez-vous fait pour mettre tant d'intérêt et tant de grâce dans un ſujet ſi aride? Je ne connais rien de plus ſage et de plus fort; vous êtes le prêtre de la raiſon qui

1764. enterrez le fanatifme. Ce monftre expire dans les mains de tous les honnêtes gens de l'Europe ; il ne végète plus, et ne fait entendre fes fifflemens que dans les galetas des auteurs du *Journal chrétien* et de la *Gazette eccléfiaftique*. Dieu vous béniffe ! Dieu vous le rende ! Vous écrafez, en vous jouant, les moliniftes, les janféniftes ; vous faites le bien de l'Etat en rendant également méprifables les deux partis qui l'ont troublé. On va fe mettre dans deux jours à l'impreffion. *Cramer* vous enverra inceffamment ce que vous favez. On a lapidé les jéfuites avec les pierres des décombres du Port-royal ; vous lapidez les convulfionnaires avec les ruines du tombeau du diacre *Pâris*, et la fronde dont vous lancez vos cailloux va jufqu'à Rome frapper le nez du pape.

Cher défenfeur de la raifon, *macte animo*, et paffez joyeufement votre vie à écrafer de votre main les têtes de l'hydre, fans qu'elle puiffe, en expirant, nommer celui qui l'affomme.

1765.

LETTRE CLI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de janvier.

Je ne vous le diſſimule point, mon cher maître; vous me comblez de ſatisfaction par tout ce que vous me dites de mon ouvrage. Je le recommande à votre protection, et je crois qu'en effet il pourra être utile à la cauſe commune, et que *la ſuperſtition*, avec toutes les révérences que je fais ſemblant de lui faire, ne s'en trouvera pas mieux. Si j'étais comme vous aſſez loin de Paris, pour lui donner des coups de bâton, aſſurément ce ſerait *de tout mon cœur, de tout mon eſprit et de toutes mes forces*, comme on prétend qu'il faut aimer DIEU; mais je ne ſuis poſté que pour lui donner des croquignoles, en lui demandant pardon de *la liberté grande*, et il me ſemble que je ne m'en ſuis pas mal acquitté. Puiſque vous voulez bien veiller à l'impreſſion, je vous prie de faire main baſſe ſur tout ce qui vous paraîtra long ou de mauvais goût; je vous en aurai une véritable obligation. Je vous prie auſſi d'engager M. *Cramer* à hâter l'impreſſion; je déſirerais que le caractère en fût un peu gros, afin que l'ouvrage pût être lu plus aiſément, et auſſi pour ſes intérêts. A l'égard des miens, je les remets entièrement entre vos mains et entre celles de frère *Damilaville.* J'eſpère qu'il obtiendra ſans peine la permiſſion de faire entrer l'ouvrage.

Dites-moi un peu, je vous prie, ſi vous le ſavez,

1765. ce que c'eſt qu'une hiſtoire qu'on fait courir d'une lettre des Corſes à *Jean-Jacques*, pour le prier d'être leur légiſlateur ? Vous avez écrit à quelqu'un que les Corſes l'avaient ſeulement prié de mettre leurs lois en *bon français :* cela me paraît un perſiflage ou de leur part ou de la vôtre. C'eſt comme ſi *noſſeigneurs* écrivaient à *Paoli* de mettre leurs arrêts en *bon corſe*, ou aux ſauvages du Canada de les mettre en *bon iroquois*. J'avoue que cette dernière traduction conviendrait aſſez à certains réquiſitoires. Quoi qu'il en ſoit, dites-moi, je vous prie, ce que vous ſavez là-deſſus de certain. On aſſure qu'il a écrit une lettre à M. *Abauzit* (que peut-être vous ſerez à portée de voir), dans laquelle il ſe félicite beaucoup de l'honneur que les Corſes lui font ; et, en même temps, on aſſure qu'il a écrit, il y a peu de temps, à *Ducheſne*, ſon libraire à Paris, pour lui dire que cette prétendue lettre des Corſes eſt fauſſe, et que c'eſt un nouveau tour que lui jouent ſes ennemis. On ajoute que c'eſt vous qui lui avez joué ce tour-là, mais ſans en apporter la moindre preuve. Je ſais que *Jean-Jacques* a des torts avec vous, et qu'il vous a écrit des folies au ſujet des comédies que vous feſiez jouer auprès de Genève ; mais je ne puis croire que vous cherchiez à le tourmenter dans ſa ſolitude, où il eſt déjà aſſez malheureux par ſa ſanté, par ſa pauvreté, et ſurtout par ſon caractère. Il vient de faire des *Lettres de la Montagne*, qui mettent, dit-on, tout Genève en combuſtion ; mais qui vraiſemblablement, ſi j'en crois ſes plus zélés partiſans, ne feront pas grande ſenſation ailleurs. On dit qu'il y chante la palinodie à mon égard ſur le ſocinianiſme qu'il me reprochait

d'avoir imputé aux Génevois. Ce n'eſt pas la première fois qu'il ſe contredit; mais il ſouffre, il eſt malheureux, il faut bien lui paſſer quelque choſe. Il faut dire de lui comme le régent diſait d'un homme qui prenait force lavemens à la Baſtille : *Il n'a que ce plaiſir-là.* Vous avez cru comme moi, ſans fondement, que l'abbé de *Condillac* était mort; heureuſement il eſt tiré d'affaires, et reviendra bientôt chez nous jouir de la fortune et de la réputation qu'il mérite. La philoſophie aurait fait en lui une grande perte. En mon particulier, j'en aurais été inconſolable. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; n'oubliez pas votre Commentaire de *Corneille* pour l'académie. *Duclos* m'a dit que vous veniez de lui écrire à ce ſujet. Je lui avais fait part de votre lettre, et je ne doute point que l'oubli ne vienne de *Cramer.* 1765.

Si vous voulez ſavoir la *généalogie* du deſcendant de *Gabrielle d'Eſtrées*, adreſſez-vous à l'abbé d'*Olivet* qui vous en dira des nouvelles. Son père était laquais de feu M. de *Maucroix;* ce ne ſerait pas un tort, ſi le fils n'était pas un maraud; *mais ce n'eſt pas le tout d'être laquais, il faut être honnête.*

Dites-moi un peu, je vous prie, ſous le ſceau de la confeſſion, ce que vous penſez d'un M. le chevalier de *la Tremblaye* qui a été vous voir, qui fait, dit-on, de *petits vers innocens*, et à qui vous écrivez, à ce qu'on prétend, des lettres qui lui tournent la tête de vanité. Des perſonnes très-conſidérables déſireraient de ſavoir le jugement que vous en portez, et m'ont prié de vous le demander.

1765.

LETTRE CLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de janvier.

MON cher et grand philoſophe, en réponſe à votre lettre du 3, je vous dirai d'abord qu'il y a plus de huit jours que j'ai donné à frère *Cramer* la *Deſtruction;* il m'aſſura qu'il édifierait dès le lendemain, et vous enverrait ce que vous ſavez. Or, ce que vous ſavez eſt bien peu pour un ſi bon ouvrage. Depuis ce temps, je n'ai pas entendu parler de frère *Gabriel*. Je lui écris, dans le moment, pour le ſommer de ſa parole. Il donne beaucoup de promeſſes, ce *Gabriel*, et les tient rarement; il avait promis de remplir ſon devoir envers l'académie, et il ne l'a pas fait. Il faut lui pardonner cette fois-ci; il eſt un peu intrigué, ainſi que tous les autres bourdons de la ruche de Genève. Ils ont tous les ans des tracaſſeries pour étrennes, au ſujet des élections; elles ont été très-fortes cette année. Il y a beaucoup de diſſentions entre le conſeil et le peuple, qui ſe croient tous deux ſouverains. *Jean-Jacques* a un peu attiſé le feu de la diſcorde. La députation des Corſes à *Jean-Jacques* eſt une fable abſurde; mais les querelles génevoiſes ſont une vérité. C'eſt dommage pour la philoſophie que *Jean-Jacques* ſoit un fou, mais il eſt encore plus triſte que ce ſoit un mal-honnête homme. La lettre inſolente et abſurde qu'il m'écrivit, au ſujet des ſpectacles de Ferney, était à la fois d'un inſenſé et d'un brouillon.

brouillon. Il voulait se faire valoir alors auprès des pédans de Genève, qui prêchaient contre la comédie par jalousie de métier; il prétendait engager avec moi une querelle. Le petit magot, boursouflé d'orgueil, fut piqué de mon silence. Il manda au docteur *Tronchin* qu'il ne reviendrait jamais dans Genève, tant que je serais possesseur des Délices; et, huit jours après, il se brouilla avec *Tronchin* pour jamais. 1765.

A peine arrivé dans sa montagne, il fait un livre qui met le trouble dans sa patrie; il excite les citoyens contre le magistrat; il se plaint, dans ce livre, qu'on l'a condamné sans l'entendre; il m'y donne formellement comme l'auteur du Sermon des cinquante (*); il joue le rôle de délateur et de calomniateur: voilà, je vous avoue, un plaisant philosophe; il est comme les diables dans *Quinault* :

Goûtons l'unique bien des cœurs infortunés,
Ne soyons pas seuls misérables.

Et savez-vous dans quel temps ce malheureux fesait ces belles manœuvres? C'était lorsque je prenais vivement son parti, au hasard même de passer pour mauvais chrétien; c'était en disant aux magistrats de Genève, quand par hasard je les voyais, qu'ils avaient fait une vilaine action en brûlant *Emile* et en décrétant *Jean-Jacques;* mais, lui m'ayant offensé, il s'imaginait que je devais le haïr, et écrivait partout que je le persécutais, dans le temps que je le servais et que j'étais persécuté moi-même.

Tout cela est d'un prodigieux ridicule, ainsi que la plupart des choses de ce monde; mais je pardonne

(*) Voyez le premier volume de la Philosophie.

1765. tout, pourvu que l'infame ſuperſtition ſoit décriée comme il faut chez les honnêtes gens, et qu'elle ſoit abandonnée aux laquais et aux ſervantes, comme de raiſon.

Je croyais vous avoir mandé que l'abbé de *Condillac* était reſſuſcité : *Tronchin* le croyait mort avec raiſon, puiſqu'il ne l'avait pas traité. Pour M. le chevalier de *la Tremblaye*, tout ce que je ſais, c'eſt qu'il doit réuſſir auprès des hommes par la douceur de ſes mœurs, et auprès des dames par ſa figure.

Vous voilà inſtruit de tout, mon cher maître; je vous ferai part de la réponſe de *Gabriel*, s'il m'en fait une.

LETTRE CLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 de janvier.

MON cher philoſophe, j'ai vu aujourd'hui le commencement de la *Deſtruction* en gros caractère, comme vous le ſouhaitez. C'eſt une charmante édification que cette *Deſtruction ;* on n'y changera pas une virgule, on n'omettra pas un ïota de la loi, juſqu'à ce que toutes choſes ſoient accomplies. J'aurai plus de ſoin de cette beſogne que des Commentaires de *Pierre* qui m'ennuyaient prodigieuſement. Frère *Cramer*, afin que vous le ſachiez, eſt très-actif pour ſon plaiſir, et très-pareſſeux pour ſon métier. Tel était *Philibert Cramer*, ſon frère, qui a renoncé à la typographie. *Gabriel* et *Philibert* peuvent mettre au rang de leurs

négligences, de n'avoir pas fait préſenter à l'académie un exemplaire de mes fatras ſur les fatras de *Pierre Corneille. Gabriel* dit, pour excuſe, que la *Brunet*, votre imprimeuſe, était chargée de cette cérémonie, et qu'elle ne s'en eſt pas acquittée. J'ai grondé *Gabriel*, *Gabriel* a grondé la *Brunet*, et vous m'avez grondé, moi qui ne me mêle de rien, et qui ſuis tout ébaubi. 1765.

Gabriel dit qu'il a écrit à l'enchanteur *Merlin*, et que ce *Merlin* doit préſenter un fatras cornélien à monſieur le ſecrétaire perpétuel. Si cela n'eſt pas fait, je vous ſupplie de m'en inſtruire, parce que ſur le champ je ferai partir, par la diligence de Lyon, le ſeul exemplaire que j'aye, lequel je ſupplierai l'académie de mettre dans ſes archives.

Ce malheureux *Jean-Jacques* a fait un tort effroyable à la bonne cauſe. C'eſt le premier fou qui ait été mal-honnête homme; d'ordinaire les fous ſont bonnes gens. Il a trouvé en dernier lieu, dans ſon livre, le ſecret d'être ennuyeux et méchant. On peut écrire plus mal que lui, mais on ne peut ſe conduire plus mal. N'importe, *Peregrinus* eſt content, pourvu qu'on parle de *Peregrinus*. J'eſpère cependant que la bonne cauſe pourra bien ſe ſoutenir ſans lui. *Jean-Jacques* a beau être un miſérable, cela n'empêche pas que *Ezéchiel* ne ſoit un homme à mettre aux petites maiſons, ainſi que tous ſes confrères. Il faut avouer, quoi qu'on en diſe, que la raiſon a fait de terribles progrès depuis environ trente ans. Elle en fera tous les jours; il ſe trouvera toujours quelque bonne ame qui dira ſon mot en paſſant.

1765.

LETTRE CLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de janvier.

JE commence, mon cher et illustre maître, par vous remercier des soins que vous voulez bien vous donner pour moi. Voici une lettre où je prie monsieur *Cramer* de hâter l'impression. Je ne lui parle qu'en passant de ce qui concerne mes intérêts; c'est votre affaire de lui dire là-dessus ce qui convient; cela devrait être fait de sa part. Je désirerais beaucoup d'avoir à me louer de lui, parce que j'aurai vraisemblablement, dans le courant de cette année, d'autres ouvrages à lui donner, étant comme résolu de ne plus rien imprimer en France. Assurément je n'ai point envie de me faire d'affaire avec les pédans à long et à petit rabat; mais c'est bien assez de me couper les ongles moi-même de bien près, sans qu'un censeur vienne encore me les couper jusqu'au sang. M. *Cramer* peut compter, si j'ai lieu d'être content de lui en cette occasion, qu'il imprimera désormais tout ce que je ne voudrai pas soumettre à l'inquisition de nos *Midas*.

Je suis bien fâché, pour la philosophie et pour les lettres, du parti que prend *Jean-Jacques*, et en particulier de ce qu'il a dit contre vous dans son dernier livre que je n'ai pu lire, tant la matière est peu intéressante pour qui n'est pas bourdon ou guêpe de la ruche de Genève. Il a couru un bruit que vous

lui aviez fait une réponſe injurieuſe ; je ne l'ai pas cru, et des gens en état d'en juger, qui ont lu cette réponſe, m'ont aſſuré qu'elle n'était pas de vous. Au nom de Dieu, ſi vous lui répondez, ce qui n'eſt peut-être pas néceſſaire (du moins c'eſt le parti que je prendrais à votre place), répondez-lui avec le ſang froid et la dignité qui vous conviennent. Il me ſemble que vous avez beau jeu, ne fût-ce qu'en oppoſant aux horreurs qu'il dit aujourd'hui de ſa patrie tous les éloges qu'il en a faits, il y a quatre ou cinq ans, dans la dédicace d'un de ſes ouvrages, ſans compter ſon petit procédé avec moi, à qui il a donné tort et raiſon, ſelon que ſes intérêts l'exigeaient. Il eſt bien fâcheux que la diſcorde ſoit au camp de la philoſophie, lorſqu'elle eſt au moment de prendre Troye. Tâchons du moins de n'avoir rien à nous reprocher de ce qui peut nuire à la cauſe commune. 1765.

LETTRE CLV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de janvier.

Vous devez, mon cher philoſophe, avoir reçu une lettre ſatisfeſante de ce joufflu de *Gabriel Cramer.* Il eſt bien heureux d'imprimer la *Deſtruction* : cette *Deſtruction* ſuffirait pour bien établir un libraire de Paris. La quatrième feuille eſt déjà imprimée. Je vous remercie de m'avoir fourré là, j'en ſuis tout glorieux. Je me trouve enchâſſé avec des diamans

1765. que vous avez répandus sur le fumier des jansénistes et des molinistes.

Votre ami le roi de Prusse, à qui j'ai été obligé d'écrire, m'a félicité d'être toujours occupé à écraser l'*inf*. . . . Hélas! je ne l'écrase pas, mais vous la percez de cent petits traits dont elle ne se relèvera jamais chez les honnêtes gens. Le bon de l'affaire, c'est qu'étant percée à jour de votre main forte et adroite, elle n'osera pas seulement se plaindre.

Je vais faire partir mon exemplaire de *Corneille* pour l'académie. *Gabriel* m'en rendra un de la seconde édition.

Vous voilà en train de détruire; amusez-vous à détruire successivement toutes nos sottises velches; un destructeur tel que vous sera un fondateur de la raison.

LETTRE CLVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 de février.

MON adorable philosophe, nous en sommes à *H*. Vous me rendez les lettres de l'alphabet bien précieuses. Vous me comblez de joie en me fesant espérer que vous ne vous en tiendrez pas aux jésuites. Un homme qui a des terres près de Cîteaux me mande que le chapitre général va s'assembler; on donne à chacun six bouteilles de vin pour sa nuit; cela s'appelle le vin du chevet, et vous savez que ce vin

eſt le meilleur de France. Ces moines-là ne vous paraiſſent-ils pas plus habiles que les jéſuites? Cîteaux jouit de deux cents mille livres de rentes, et Clairvaux en a davantage; mais il eſt juſte de combler de biens des hommes ſi utiles à l'Etat. Détruiſez, détruiſez, tant que vous pourrez, mon cher philoſophe; vous ſervirez l'Etat et la philoſophie. 1765.

J'eſpère que frère *Gabriel Cramer* enverra bientôt à frère *Bourgelat* le recueil de ſoufflets que vous donnez à tour de bras aux janſéniſtes et aux moliniſtes. C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques*, *Diderot*, *Helvétius* et vous *cum aliis ejuſdem farinæ hominibus*, vous ne vous ſoyez pas entendus pour écraſer l'*inf*.... Le plus grand de mes chagrins eſt de voir les impoſteurs unis et les amis du vrai diviſés. Combattez, mon cher *Bellérophon*, et détruiſez la chimère.

N. B. Vous ſaurez qu'ennuyé de la négligence du gros *Gabriel*, j'ai envoyé mon exemplaire de *Corneille* à l'adreſſe de M. *Duclos*, à la chambre ſyndicale, par la diligence de Lyon. Je ſupplie le philoſophe, frère *Damilaville*, de vouloir bien payer les frais : c'eſt un philoſophe de finance avec lequel je m'entendrai fort bien. Adieu, je vous embraſſe; je ſuis bien vieux et bien malade.

1765. LETTRE CLVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 de février.

MON cher et illuſtre maître, je compte que nous aurons bientôt ici la *Deſtruction*, car frère *Damilaville* m'a dit, il y a pluſieurs jours, que vous lui aviez mandé, il y avait auſſi pluſieurs jours, que tout était fini. Dieu veuille que cette *Deſtruction* puiſſe ſervir *in ædificationem multorum!* Nous verrons ce que les pédans à grande et à petite queue en diront. Je m'attends à quelques hurlemens de la part des ſeconds, et peut-être à quelques grincemens de dents de la part des premiers; mais je compte m'être ſi bien mis à couvert de leurs morſures, que *fragili quærens illidere dentem offendet ſolido.* Je reſpecterai toujours, comme de raiſon, la religion, le gouvernement, et même les miniſtres; mais je ne ferai point de quartier à toutes les autres ſottiſes, et aſſurément j'aurai de quoi parler.

On dit que vous avez renoncé aux Délices, et que vous n'habitez plus le territoire de la parvuliſſime. Je vous conſeillerais cependant, attendu les pédans à grands rabats, qui deviennent de jour en jour plus inſolens et plus ſots, de conſerver toujours un pied à terre chez nos bons amis les Suiſſes.

Fréron a penſé aller au fort-l'évêque ou four-l'évêque, pour avoir inſulté groſſièrement, à ſon ordinaire, mademoiſelle *Clairon:* elle s'en eſt plainte,

mais le roi ſon compère (*) et la reine ont intercédé pour ce maraud qui eſt toujours cependant aux arrêts chez lui, ſous la verge de la police. Il eſt bien honteux qu'un pareil coquin trouve des protections reſpectables ; en vérité, *on ne peut s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.* Puiſque les choſes ſont ainſi, je prétends moi avoir auſſi mon franc-parler, et, à l'exception des choſes et des perſonnes auxquelles je dois reſpect, je dirai mon avis ſur le reſte. Avez-vous entendu parler d'une tragédie du Siége de Calais qu'on joue actuellement avec grand ſuccès ? Comme cette pièce eſt pleine de patriotiſme, on dit pour rendre les philoſophes odieux, qu'ils ſont déchaînés contre elle. Rien n'eſt plus faux, mais cela ſe dit toujours, pour ſervir *ce que de raiſon.* Quelle pauvre eſpèce que le genre-humain ! Adieu, mon cher maître ; moquez-vous toujours de tout, car il n'y a que cela de bon.

1765.

LETTRE CLVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Paris, ce 16 de mars.

FRERE *Gabriel*, mon cher deſtructeur, obéit ponctuellement à vos ordres ; la *Deſtruction* ſera magnifiquement reliée et envoyée à ſa deſtination. Madame *Denis* a dévoré ce petit livre qui contient deux cents trente - cinq pages, le ſeul de tous les livres qui reſtera ſur ce procès qui a produit tant

(*) Le roi *Staniſlas* était le parrain du fils de *Fréron*.

1765. de volumes. Je vous réponds que quand il ſera arrivé à Paris, il ſera enlevé en quatre jours. Je ſuis fâché que vous ayez oublié que notre ami *Fréron* a été jéſuite, et que même il a eu l'honneur d'être chaſſé de la ſociété; cela aurait pu vous fournir quelque douce et honnête plaiſanterie.

Je voudrais bien ſavoir qu'eſt devenu le petit jéſuite derrière lequel marchait *le Franc de Pompignan* à la proceſſion de ſon village. Eſt-il vrai que le jéſuite qui avait.... du prince de *G**** eſt mort? ne s'appelait-il pas *Marſy*? On dit que d'ailleurs c'était un garçon de mérite.

Dieu vous maintienne, mon cher deſtructeur, dans la noble réſolution où vous êtes de faire main baſſe ſur les fanatiques, en feſant patte de velours! Vous ſerez cher à tous les gens de bien. *Ecr..... l'inf.*

LETTRE CLIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 de mars.

Mon cher philoſophe utile et agréable au monde, ſachez que votre ouvrage eſt comme vous, et qu'aucun enfant n'a jamais ſi bien reſſemblé à ſon père. Sachez que, dès qu'il parut dans Genève entre les mains de quelques amis, tous dirent: Il écrit comme il parle, le voilà, je crois l'entendre. Quand on l'avait lu, on le reliſait; on en cite tous les jours des paſſages. J'écrivis à mon ami M. de

Cideville que je le croyais déjà répandu à Paris; je lui parlai du plaiſir qu'il aurait à le lire, et je lui recommandai, dans deux lettres conſécutives, de ne vous point nommer, précaution entre nous fort inutile : il eſt impoſſible qu'on ne vous devine pas à la ſeconde page. Vous aurez à la fois le plaiſir de jouir du ſuccès le plus complet, et de nier que vous ayez rendu ce ſervice au public devant les fripons et les ſots qui ne méritent pas même la peine que vous prenez de vous moquer d'eux. 1765.

Je ſuis très-fâché de n'avoir point encore appris que le roi ait dédommagé les *Calas*. On roue un homme plus vîte qu'on ne lui donne une penſion. Vous avez bien raiſon dans ce que vous dites du ſtyle des avocats; ils n'ont jamais ſu combien la déclamation eſt l'oppoſé de l'éloquence, et combien les adjectifs affaibliſſent les ſubſtantifs, quoiqu'ils s'accordent en genre, en nombre et en cas; mais, après tout, les raiſons que frère *Beaumont* a détaillées ſont fortes et concluantes, il y a de la chaleur, et le public reſte convaincu de l'innocence des *Calas*, *quod erat demonſtrandum.* Tout ce que je demande au ciel, c'eſt que le parlement de Toulouſe caſſe l'arrêt ſouverain des maîtres des requêtes. Je ne me ſouviens plus quel était l'honnête homme qui priait DIEU tous les matins que ſes ennemis fiſſent des ſottiſes. Le fanatiſme commence à être en horreur, d'un bout de l'Europe à l'autre. Figurez-vous qu'un grand ſeigneur eſpagnol, que je ne connais point, s'aviſe de m'écrire une lettre tout-à-fait antifanatique, pour me demander des armes contre ce monſtre, en dépit de la ſainte hermandad.

1765. *Jean-Jacques* eſt devenu entièrement fou ; il s'était imaginé qu'il bouleverſerait ſa chère patrie que je corrompais, dit-il, en donnant chez moi des ſpectacles ; il n'a pas mieux réuſſi en qualité de boutefeu, qu'en qualité de charlatan philoſophe.

Eſt-il vrai qu'*Helvétius* eſt à Berlin ? Il me paraît que le réquiſitoire compoſé par *Abraham Chaumeix* lui a donné une paralyſie ſur les trois doigts avec leſquels on tient la plume. Eſt-ce qu'il ne ſavait pas qu'on peut mettre l'*inf*.... en pièces, ſans graver ſon nom ſur le poignard dont on la tue ? Madame *Denis* vous embraſſe de tout ſon cœur, et moi auſſi.

LETTRE CLX.

DE M. D'ALEMBERT.

26 de mars.

OH, la belle lettre, mon cher maître, que vous venez d'écrire à frère *Damilaville* ſur l'affaire des malheureux *Sirven* (*) ! auſſi a-t-elle le plus grand et le plus juſte ſuccès ; on ſe l'arrache, on verſe des larmes, et on la relit, et on en verſe encore, et on finit par déſirer de voir tous les fanatiques dans le feu où ils voudraient jeter les autres. Je ſuis bien heureux que ma rapſodie ſur la deſtruction de *Loyola* n'ait pas paru en même temps ; votre lettre l'aurait

(*) Voyez Politique et Légiſlation, tome II, page 257. Cette lettre eſt adreſſée, par erreur, à M. d'*Alembert*.

effacée, et le cygne aurait fait taire la pie. Je ne fais quand ma *Destruction* arrivera ; mais ce que je fais, c'est qu'il y a des personnes à Paris qui l'ont déjà, et que mon secret n'a pas été trop bien gardé. Quoi qu'il en soit, je recommande ce malheureux enfant à votre protection. Le bien que vous en direz fera l'avis de beaucoup de gens, et surtout le fera vendre ; car c'est-là l'essentiel pour que M. *Cramer* ne soit pas lésé. 1765.

Je ne sais ni le nom ni le sort du jeune jésuite que *Simon le Franc* suivait à la procession. Je n'ai vu *Simon* depuis long-temps qu'une seule fois, à l'enterrement de M. d'*Argenson*, où il était, non comme homme de lettres, car il est trop grand seigneur pour se parer de ce titre, mais comme parent au quatre-vingt-dixième degré. S'il est encore à Paris, c'est si obscurément que personne n'en sait rien. Il lui arrivera ce qui arriva à l'abbé *Cotin*, que les satires de *Despréaux* obligèrent à se cacher si bien, que le *Mercure* annonça sa mort trois ou quatre ans d'avance. Il en est arrivé à peu-près autant au poëte *Roi*, cet ennuyeux coquin qui, depuis une centaine de coups de bâton qu'il reçut il y a dix ans, avait pris le parti de la retraite, et dont on avait annoncé la mort, il y a plus d'un an, dans les gazettes, quoiqu'il n'ait rendu que depuis peu sa belle ame à son créateur.

Oui vraiment, le bâtard du Portier des chartreux, *Marsy*, *olim* jésuite, comme il l'a mis à la tête d'un de ses ouvrages, est allé violer les anges en paradis. Il avait commencé par être l'associé d'*Aliboron* avec qui il s'était ensuite brouillé, du

1765. moins à ce que l'on m'a dit, car je n'avais l'honneur de fréquenter ni l'un ni l'autre.

Vous avez ſu que les *Calas* ont pleinement gagné leur procès; c'eſt à vous qu'ils en ont l'obligation. Vous ſeul avez remué toute la France et toute l'Europe en leur faveur. Je ne ſais ce qui arrivera des malheureux *Sirven*. On dit que l'avocat *Beaumont* va plaider leur cauſe; je voudrais bien qu'avec une ſi belle ame et ſi honnête, cet homme eût un peu plus de goût, et qu'il ne mît pas dans ſes mémoires tant de pathos de collége. Le parlement de Toulouſe eſt furieux, dit-on, et veut caſſer l'arrêt qui caſſe le ſien; il ne lui manque plus que cette ſottiſe-là à faire.

Adieu, mon cher maître; moquez-vous de tout, comme vous faites, ſans ceſſer de ſecourir les malheureux et d'écraſer le fanatiſme. Mes reſpects à madame *Denis*. Je ſuis charmé qu'elle ait été contente de ma petite drôlerie que la canaille janſéniſte et loyoliſte ne trouvera pourtant guère drôle.

LETTRE CLXI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'avril.

MA reconnaiſſance eſt vive, je l'avoue, mais ce n'eſt pas elle qui fait mon enthouſiaſme pour vous; c'eſt votre zèle auſſi intrépide que ſage, c'eſt votre manière d'avoir toujours raiſon, c'eſt votre art d'attaquer le monſtre, tantôt avec la maſſue d'*Hercule*, tantôt avec le ſtylet le plus affilé; et puis, quand vous l'avez mis ſous vos pieds, vous vous moquez de lui fort plaiſamment. Que j'aime votre ſtyle! que votre eſprit eſt net et clair! plût à Dieu que tous les autres frères euſſent écrit ainſi! l'*inf*...... ne ſe débattrait pas encore comme elle fait ſous la vérité qui l'écraſe. Je voudrais bien ſavoir quel eſt le poliſſon de théologien à qui vous faites tant d'honneur. Quoi qu'il en ſoit, vous ſerez obéi ponctuellement et promptement.

Avez-vous lu le Siége de Calais? je ſuis ami de l'auteur, je dois l'être; je trouve que le retour du maire et de ſon fils, à la fin, doit faire un bel effet au théâtre. Il ſe peut d'ailleurs qu'il y ait dans la pièce quelques défauts qui vous aient choqué; mais ce n'eſt pas à moi de m'en apercevoir, et d'ailleurs le patriotiſme excuſe tout. Je voudrais ſavoir juſqu'à quel point vous êtes bon patriote; j'ai peur que vous ne vous borniez à être bon juge. Je vous aime et révère; *écr. l'inf*....

1765.

LETTRE CLXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

5 d'avril.

MON cher et grand philoſophe, dans un fatras de lettres que je recevais par la voie de Genève, mon étourderie a ouvert celle que je vous envoie. Je ne me ſuis aperçu qu'elle vous était adreſſée qu'après avoir fait la ſottiſe de la décacheter; je vous en demande très-humblement pardon, en vous proteſtant, foi de philoſophe, que je n'en ai rien lu. J'avais ordonné en général qu'on retirât toutes celles qui vous feraient adreſſées d'Italie. Je n'ai trouvé que celle-là dans mon paquet; je me flatte qu'elle n'eſt pas du pape régnant; je préſume qu'elle eſt d'un être penſant, puiſqu'elle eſt pour vous.

Il y a peu de ces êtres penſans. Mon ancien diſciple couronné me mande qu'il n'y en a guère qu'un ſur mille; c'eſt à peu-près le nombre de la bonne compagnie; et s'il y a actuellement un millième d'hommes de raiſonnable, cela décuplera dans dix ans. Le monde ſe déniaiſe furieuſement. Une grande révolution dans les eſprits s'annonce de tous côtés. Vous ne ſauriez croire quels progrès la raiſon a faits dans une partie de l'Allemagne. Je ne parle pas des impies qui embraſſent ouvertement le ſyſtême de *Spinoſa*, je parle des honnêtes gens qui n'ont point de principes fixes ſur la nature des choſes, qui ne

ſavent

ſavent point ce qui eſt, mais qui ſavent très-bien ce qui n'eſt pas: voilà mes vrais philoſophes. Je peux vous aſſurer que, de tous ceux qui ſont venus me voir, je n'en ai trouvé que deux qui fuſſent des ſots. Il me paraît qu'on n'a jamais tant craint les gens d'eſprit à Paris qu'aujourd'hui. L'inquiſition ſur les livres eſt ſévère; on me mande que les ſouſcripteurs n'ont point encore le *Dictionnaire encyclopédique*. Ce n'eſt pas ſeulement être ſévère, c'eſt être très-injuſte. Si on arrête le débit de ce livre, on vole les ſouſcripteurs, et on ruine les libraires. Je voudrais bien ſavoir quel mal peut faire un livre qui coûte cent écus. Jamais vingt volumes in-folio ne feront de révolution; ce ſont les petits livres portatifs à trente ſous qui ſont à craindre. Si l'*Evangile* avait coûté douze cents ſeſterces, jamais la religion chrétienne ne ſe ferait établie. 1765.

Pour moi, j'ai mon exemplaire de l'*Encyclopédie*, en qualité d'étranger et de ſuiſſe. On veut bien que les Suiſſes ſe damnent, mais on veille de près, à ce que je vois, ſur le ſalut des Pariſiens. Si vous pouviez m'envoyer quelque choſe pour achever ma damnation, vous me feriez un plaiſir diabolique dont je vous ſerais très-obligé. Je ne peux plus travailler, mais j'aime à me donner du bon temps, et je veux quelque choſe qui pique.

Il faut que je vous diſe que je viens de lire *Grotius, De veritate*, &c. Je ſuis bien étonné de la réputation de cet homme; je ne connais guère de plus ſot livre que le ſien, excepté l'ampoulé *Houteville*. On avait, de ſon temps, de la réputation à bon marché. Il y a un bon article de *Hobbes* dans l'*Encyclopédie*.

1765. Plût à Dieu que tout cet ouvrage fût fait comme votre discours préliminaire !

Adieu, mon très-cher philosophe; sera-t-il dit que je mourrai sans vous revoir?

LETTRE CLXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 9 d'avril.

Vous avez dû, mon cher et illustre maître, recevoir, il y a peu de jours, par frère *Damilaville*, un excellent manuscrit pour justifier la *Gazette littéraire* des imputations ridicules des fanatiques. L'auteur, qui ne veut point être connu, vous prie de faire parvenir à l'imprimeur cette petite correction-ci qu'il faudra mettre dans l'errata, si par hasard cet endroit était déjà imprimé. J'espère qu'on ne sera pas la même faute pour cet ouvrage qu'on a faite pour le mien, d'en envoyer deux ou trois exemplaires extravasés à Paris, avant que le tout soit arrivé ; cette imprudence est cause que la canaille jansénienne et jésuitique a crié d'avance contre la *Destruction*, et que la publication en est suspendue par ordre du magistrat, quoique tous les gens sages qui l'ont lue trouvent l'ouvrage impartial, sage et utile. Tout ce que j'appréhende, c'est que pendant tous ces délais on n'en fasse une édition furtive qui pourrait léser M. *Cramer*. Ce ne sera pas la faute de l'auteur, mais il faut espérer que ceci servira d'avis pour une autre

fois. J'attends que cette affaire ſoit finie pour en entamer une autre ; mais il faudra déſormais être plus précautionné contre l'inquiſition. Je viens de recevoir de votre ancien diſciple une lettre charmante. Il me mande qu'il attend *Helvétius* qui doit être arrivé actuellement. J'eſpère qu'il ſera bien reçu, et que l'*inf*....... aura encore ce petit déſagrément. J'ai vu des additions au Dictionnaire philoſophique, qui m'ont fait beaucoup de plaiſir. La diſpute ſur le chien de *Tobie*, barbet ou lévrier, m'a extrêmement diverti, ſans parler du reſte. On dit que les miniſtres de Neuchâtel ne veulent plus de *Jean-Jacques*, et que votre ancien diſciple n'aura pas le crédit de l'y faire reſter malgré cette canaille. Je me ſouviens qu'il y a quatre ans, il fut obligé d'abandonner un pauvre diable qui avait prêché contre les peines éternelles, et que le conſiſtoire avait chaſſé. Le roi de Pruſſe écrivit à milord *Maréchal : Puiſque ces b...-là veulent être damnés éternellement, dites-leur que je ne m'y oppoſe pas, que le diable les emporte et qu'il les garde.* Au fond, le pauvre *Jean-Jacques* eſt fou. Il y a cinq ou ſix ans qu'il mettait Genève à côté de Sparte, et aujourd'hui il en fait une caverne de voleurs. Il faudrait, pour toute réponſe, faire imprimer l'éloge à côté de la ſatire, et y mettre pour épigraphe ce vers de je ne ſais quelle comédie : 1765.

Vous mentez à préſent, ou vous mentiez tantôt.

Adieu, mon illuſtre et reſpectable maître ; on peut dire de ce monde comme *Petit-Jean* dans les Plaideurs :

Que de fous ! je ne fus jamais à telle fête.

1765.

LETTRE CLXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'avril.

MON cher appui de la raifon, c'eft bien la faute à frère *Gabriel*, s'il a lâché trois ou quatre exemplaires à des indifcrets ; mais, ou je me trompe fort, ou jamais *Merlin* n'aurait ofé rien débiter fans une permiffion tacite ; et, malheureufement, pour avoir cette permiffion de débiter la raifon, il faut s'adreffer à des gens qui n'en ont point du tout. Si on en fait une édition furtive, alors *Gabriel* débitera la fienne. Fourniffez-nous fouvent de ces petits ftylets mortels à poignées d'or enrichies de pierreries, l'*inf*....... fera percée par les plus belles armes du monde, et ne craignez point que *Gabriel* y perde.

Vous avez bien raifon de citer le vers des Plaideurs : *Que de fous ! &c.* ; mais il ne tiendra qu'à vous de dire bientôt : Que de fous j'ai guéris ! Tous les honnêtes gens commencent à entendre raifon ; il eft vrai qu'aucun d'eux ne veut être martyr, mais il y aura fecrétement un très-grand nombre de confeffeurs, et c'eft tout ce qu'il nous faut.

Jean-Jacques, dont vous me parlez, fait un peu de tort à la bonne caufe ; jamais les pères de l'Eglife ne fe font contredits autant que lui. Son efprit eft faux, et fon cœur eft celui d'un mal-honnête homme; cependant il a encore des appuis. Je lui pardonnerais tous fes torts envers moi, s'il fe mettait à pulvérifer, par un bon ouvrage, les prêtres de *Baal* qui

le perſécutent. J'avoue que ſa main n'eſt pas digne de ſoutenir notre arche ; mais, 1765.

Qu'importe de quel bras Dieu daigne ſe ſervir?

Frère *Helvétius* réuſſira ſans doute auprès de *Frédéric*; s'il pouvait partir de là quelques traits qui ſecondaſſent les vôtres, ce ſerait une bonne affaire.

Adieu, mon cher maître et mon cher frère ; je m'affaiblis beaucoup, et je compte aller bientôt dans le ſein d'*Abraham* qui n'était, comme dit l'*Alcoran*, ni juif ni chrétien.

LETTRE CLXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 27 d'avril.

MON cher et illuſtre maître, il eſt arrivé ce que nous eſpérions au ſujet de l'hiſtoire de la *Deſtruction* des jéſuites. Les gens raiſonnables ont trouvé l'ouvrage impartial et utile, les amis des jéſuites même ſavent gré à l'auteur de n'avoir dit de la ſociété que le mal qu'elle méritait ; mais les janſéniſtes-convulſionnaires et attendant le prophète *Elie* (qui aurait bien dû leur prédire la tuile qui leur tombe aujourd'hui ſur la tête), ont crié comme tous les diables. Ils voudraient, dit-on, dénoncer le livre au parlement; mais comme le parlement y eſt traité avec ménagement, il y a apparence qu'on leur rira au

1765. nez ; ils commencent à perdre de leur crédit, même dans la compagnie : jugez de l'état où ſont leurs affaires. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que cette canaille trouve mauvais qu'on lui applique ſur le dos les coups de bûche qu'elle ſe fait donner ſur la poitrine. Il me ſemble pourtant que des coups de bûche ſont toujours des *ſecours*, et que la place doit leur être indifférente ;

Car il n'importe guère
Que Paſcal ſoit devant, ou Paſcal ſoit derrière.

J'enverrai inceſſamment à frère *Gabriel* de quoi les faire brailler encore ; car, pendant qu'ils ſont en train de braire, il n'y a pas de mal à leur tenir toujours la bouche ouverte. J'ai commencé par les croquignoles, je continuerai par les coups de houſſine, enſuite viendront les coups de gaule, et je finirai par les coups de bâton ; quand ils en ſeront là, ils ſeront ſi accoutumés à être battus, qu'ils prendront les coups de bâton pour des douceurs. Mon Dieu, l'odieuſe et plate canaille ! mais elle n'a pas long-temps à vivre, et je ne lui épargnerai pas un coup de ſtylet.

Vous avez ſu l'aventure de la comédie ; nous allons vraiſemblablement perdre mademoiſelle *Clairon*, qui ne remontera plus ſur le théâtre, ſi elle ne veut pas perdre l'eſtime des honnêtes gens. Votre maréchal a tenu une jolie conduite (*) ; ſon procédé eſt atroce et abominable, auſſi finira-t-il aux yeux du public par avoir tout l'odieux et tout le ridicule de cette affaire. Je ne doute pas que pluſieurs comédiens ne ſe retirent, s'ils ne ſont pas en effet auſſi vils

(*) Le maréchal de *Richelieu*.

qu'on voudrait les rendre. Vous avez beau faire, mon cher maître, vos vers passeront à la postérité, mais le nom de votre maréchal n'y passera pas; on lira vos vers, on demandera qui était cet homme, et l'histoire dira : *Je ne m'en souviens plus.* Il faut avouer que vos protégés de la cour (car je ne leur fais pas l'honneur et à vous le tort de dire vos protecteurs) ne sont pas heureux en renommée; voyez le beau coton qu'ils jettent tous. Que dites-vous de la belle colonie de Cayenne, pour laquelle on a dépensé des sommes immenses? On y a envoyé, il y a dix-huit mois, quatorze mille hommes dont il ne restait plus que quinze cents il y a trois mois; on va ramener tout ce qui reste, et peut-être n'en reviendra-t-il pas six cents. Que le roi est à plaindre d'être si indignement servi, lorsqu'il mérite tant de l'être bien! *Helvétius* me paraît bien content de son voyage. Adieu, mon cher maître. 1765.

LETTRE CLXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

VOTRE indignation, mon cher philosophe, est des plus plaisantes. J'aime à vous voir rire au nez des *Polichinels*, à qui vous donnez tant de nasardes. Vous voilà en train de faire des nazaréens (n'est-ce pas de nazaréens que vient nasarde?) de faire des nazaréens, dis-je, ce que *Blaise Pascal* fesait des

1765. jésuites. Vous les rendrez ridicules, *in sæcula sæculorum*, *amen*. Les croquignoles au cuistre théologien sont, je crois, parties, et je prie DIEU qu'elles arrivent à bon port.

On dit qu'... compose avec l'abbé d'*Estrées* un beau réquisitoire pour défendre de penser en France. Je ne conçois pas comment ce...... a osé soutenir, dans son tripot, que l'ame est spirituelle; je ne sais assurément rien de moins spirituel que l'ame d'....

Voyez-vous toujours mademoiselle *Clairon*? pourriez-vous lui dire, ou lui faire dire fortement qu'elle se fera un honneur immortel, si elle déclare, elle et ses confrères, que jamais ils ne remonteront sur le théâtre de Paris, si on ne leur rend tous les droits de citoyens; et que c'est une contradiction trop absurde d'être au cachot de l'évêque si on ne joue pas, et excommunié par l'évêque si on joue? Cette tournure ne pourrait offenser la cour, et rendrait odieux tous ces faquins de jansénistes. Dites-lui, je vous prie, que je lui suis plus attaché que jamais.

Courage, *Archimède*; le ridicule est le point fixe avec lequel vous enlèverez tous ces marousles, et les ferez disparaître.

1765.

LETTRE CLXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de mai.

Mon cher et illuftre confrère, voilà M. le comte de *Valbelle* que vous connaiffiez déjà par fes lettres, et que furement vous ferez charmé de connaître par fa perfonne. Une heure de converfation avec lui vous en dira plus en fa faveur que je ne pourrais vous en écrire ; il a voulu abfolument que je lui donnaffe une lettre pour vous, quoique affurément il n'en ait pas befoin. Il vous dira des nouvelles de mademoifelle *Clairon*, et de l'intérêt qu'ont pris tous les gens de lettres à la manière indigne dont elle a été traitée. Je ne fais pas fi elle remontera jamais fur le théâtre, mais je l'eftime affez pour croire qu'elle n'en fera rien. C'eft bien affez d'être excommuniée, fans être encore opprimée par des tyrans, et traitée avec la dernière barbarie. Les Velches mériteraient d'être réduits à la meffe et au fermon pour toute nourriture ; et j'efpère qu'ils finiront par ce régime fi digne d'eux. Si les comédiens, comme vous dites, ne profitent pas de cette circonftance pour demander qu'on leur rende tous les droits de citoyens, même celui de rendre le pain béni, ils feront à mes yeux les derniers des hommes. Mon avis ferait qu'ils préfentaffent requête à l'affemblée du clergé, pour obtenir main-levée de l'excommunication, et la liberté de communier *à tout le moins une fois l'an.* Je voudrais

1765. bien ſavoir ce que la cour aurait à leur dire, s'ils refuſaient de jouer en cas qu'on leur refuſât leur demande; ſans compter qu'il ſerait aſſez bon que l'aſſemblée du clergé, qui va demander à cor et à cri le rappel des jéſuites, qu'elle n'obtiendra pas, demandât en même temps, à toute force, la réhabilitation des comédiens au giron de l'Egliſe, et en vînt à bout. Imaginez-vous quel beau ſujet de réflexions pour le gazetier janſéniſte. A propos de gazetier janſéniſte, il me ſemble que ſes amis du parlement ont renoncé au projet de dénoncer la *Deſtruction;* ils ont ſenti, à force de diſcernement (car ils ont l'eſprit fin), le ridicule dont ils ſe couvriraient. J'en ſuis ſincèrement fâché, car vous ſavez tout le bien que je leur veux; je ne perdrai aucune occaſion de leur donner des marques de ſouvenir et d'attachement. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; mon attachement pour vous eſt d'une nature un peu différente, mais il n'en ſera pas moins durable. Je vous embraſſe de tout mon cœur, et j'envie bien à M. de *Valbelle* le plaiſir qu'il aura de vous voir.

Les comédiens ont gagné leur procès contre votre *Alcibiade*. Ne convenez-vous pas qu'il jette un beau coton? Vous aurez beau faire, mon cher philoſophe, vous n'en ferez jamais qu'un vieux freluquet, bien peu digne d'être célébré par une plume telle que la vôtre.

LETTRE CLXVIII. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Genève, 27 de mai.

J'AI eu l'honneur de voir M. de *Valbelle*, mon cher *Archimède;* il eſt bien aimable, comme vous dites. Je ne ſavais point que l'autre *Archimède-Clairaut* fût gourmand, et que des indigeſtions l'euſſent tué : ce n'eſt pas ainſi que doit mourir un philoſophe. Sa penſion vous eſt dévolue de droit. Peut-être avez-vous quelques ennemis qui vous ont deſſervi ; je n'en ſuis point du tout ſurpris. J'ai des ennemis auſſi, moi qui ne vous vaux pas. On m'a dit que l'académie des ſciences, en corps, demande cette penſion pour vous ; c'eſt une démarche qui vous honore autant que vos confrères. Vous me ferez grand plaiſir de m'en apprendre le ſuccès, ſoit par un petit mot de votre main, ſoit par notre digne ami.

On m'a fait accroire que mademoiſelle *Clairon* pourrait venir conſulter *Tronchin;* en ce cas, il faudra que je faſſe rebâtir mon théâtre : mais je ſuis devenu ſi vieux, que je ne peux plus même jouer les rôles de vieillard. D'ailleurs les tracaſſeries qu'on me fait continuellement m'ont rendu la voix rauque :

Lupi Mærim vidêre priores.

Je crois que, ſi *Clairaut* eſt allé voir *Newton*, j'irai bientôt faire très-humblement ma cour à *Milton*. En attendant, je vous embraſſe de tout mon cœur.

1765.

LETTRE CLXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

24 de juin.

MON cher philoſophe, je ſuis plus indigné que vous, parce que je ſais mieux que vous tout ce que vous valez. Il y a injuſtice, ingratitude, ridicule, le tout au premier degré, à refuſer une modique penſion, patrimoine d'académie ; et à qui? à celui qui a refuſé cent mille livres d'appointemens, pour continuer à faire honneur à ſa patrie. Je ne crois pas que vous ſoyez éconduit. Les hommes ont encore un petit reſte de pudeur. Vous voyez qu'on ne donne point votre penſion à d'autres; on vous fait donc ſeulement attendre : on veut peut-être que vous faſſiez quelque démarche. Je vous demande en grâce de me mander où vous en êtes. Ayez la bonté de donner votre lettre à M. de *Villette;* c'eſt un de nos plus aimables frères, ami éclairé de la bonne cauſe, et ſentant tout votre mérite. C'en ſerait trop, mon cher philoſophe, ſi les ſages avaient contre eux les prêtres et les miniſtres. Nous avons beſoin des hommes d'Etat pour nous défendre contre les hommes de Dieu. Je ne vous dis pas cela en l'air; il y a du temps que j'ai de très-bonnes raiſons de penſer ainſi. Mandez-moi, je vous prie, tout ce que vous avez ſur le cœur, attendu que le mien eſt à vous. Recommandez-moi aux prières de nos frères. *Ecr. l'inf.*

LETTRE CLXX.

1765.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 30 de juin.

Vous êtes bien bon, mon cher maître, de prendre tant de part à l'injuſtice que j'éprouve; il eſt vrai qu'elle eſt ſans exemple. Je ſais que le miniſtre n'a point encore rendu de réponſe définitive; mais vouloir me faire attendre et me faire valoir ce qui m'eſt dû à tant de titres, c'eſt un outrage preſque auſſi grand que de me le refuſer. Sans mon amour extrême pour la liberté, j'aurais déjà pris mon parti de quitter la France, à qui je n'ai fait que trop de ſacrifices. J'approche de cinquante ans; je comptais ſur la penſion de l'académie comme ſur la ſeule reſſource de ma vieilleſſe. Si cette reſſource m'eſt enlevée, il faut que je ſonge à m'en procurer d'autres, car il eſt affreux d'être vieux et pauvre. Si vous pouviez ſavoir les charges conſidérables et indiſpenſables, quoique volontaires, qui abſorbent la plus grande partie de mon très-petit revenu, vous ſeriez étonné du peu que je dépenſe pour moi; mais il viendra un temps, et ce temps n'eſt pas loin, où l'âge et les infirmités augmenteront mes beſoins. Sans la penſion du roi de Pruſſe, qui m'a toujours été très-exactement payée, j'aurais été obligé de me retirer ou à la campagne ou en province, ou d'aller chercher ma ſubſiſtance hors de ma patrie. Je ne doute point que ce prince, quand il ſaura ma poſition, ne redouble ſes inſtances pour me

1765. faire accepter la place qu'il me garde toujours, de préſident de ſon académie; mais le ſéjour de Potſdam ne convient point à ma ſanté, le ſeul bien qui me reſte; et d'ailleurs un roi eſt toujours meilleur pour maîtreſſe que pour femme. Je vous avoue que ma ſituation m'embarraſſe. Il eſt dur de ſe déplacer à cinquante ans, mais il ne l'eſt pas moins de reſter chez ſoi pour y eſſuyer des naſardes. Ce qui vous étonnera davantage, c'eſt que le miniſtre, qui en agit ſi indignement à mon égard, a dit à M. le prince *Louis* qu'il n'avait rien à me reprocher, ni pour mes écrits ni pour ma conduite. Le prince *Louis* voulait aller au roi, qui ſurement ignore cette indignité; mais il n'en a rien fait, dans la crainte de me nuire auprès du miniſtre, en voulant me ſervir. Ma ſeule conſolation eſt de voir que l'académie, le public, tous les gens de lettres, à l'exception de ceux qui ſont l'opprobre de la littérature, ne ſont pas moins indignés que vous du traitement que j'éprouve. J'eſpère que les étrangers joindront leurs cris à ceux de la France; et je vous prie de ne laiſſer ignorer à aucun de ceux que vous verrez, le nouveau genre de perſécution qu'on exerce contre les lettres.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je ſuis très-ſenſible à l'amitié que vous me témoignez; je crois la mériter un peu par mes ſentimens pour vous. J'oublie de vous dire que j'ai écrit au miniſtre une lettre ſimple et convenable, ſans baſſeſſe et ſans inſolence, et que je n'en ai pas eu plus de réponſe que l'académie. Si on attend que je faſſe d'autres démarches, on attendra long-temps.

LETTRE CLXXI. 1765.

DE M. DE VOLTAIRE.

8 de juillet.

MON cher philosophe, votre lettre m'a pénétré le cœur. Je vous aime assez pour vous apprendre des secrets que je ne devrais dire à personne, et je compte assez sur votre probité, sur votre amitié, pour être sûr que vous garderez le silence que je romps avec vous. Je ne vous parle point de l'intérêt que vous avez à vous taire; tout intérêt est chez vous subordonné à la vertu.

La plupart des lettres sont ouvertes à la poste; les vôtres l'ont été depuis long-temps. Il y a quelques mois que vous m'écrivîtes: *Que direz-vous des ministres, vos protecteurs, ou plutôt vos protégés?* et l'article n'était pas à leur louange. Un ministre m'écrivit, quinze jours après: *Je ne suis pas honteux d'être votre protégé, mais, &c.*; ce ministre paraissait très-irrité. On prétend encore qu'on a vu une lettre de vous à l'impératrice de Russie, dans laquelle vous disiez: *La France ressemble à une vipère, tout en est bon hors la tête.* On ajoute que vous avez écrit dans ce goût au roi de Prusse. Vous sentez, mon cher philosophe, combien il a été inutile que je vous aye rendu justice, et que j'aye écrit à ceux qui se plaignaient ainsi de vous, *que vous êtes l'homme qui fait le plus d'honneur à la France.* La voix d'un pauvre *Jean* criant dans le désert, et surtout d'un *Jean* persécuté, ne fait

1765. pas un grand effet. Voilà donc où vous en êtes. C'eſt à vous à tout peſer; voyez ſi vous voulez vous tranſplanter à votre âge, et s'il faut que *Platon* aille chez *Denys*, ou que *Platon* reſte en Gréce. Votre cœur et votre raiſon ſont pour la Gréce. Vous examinerez ſi, en reſtant dans Athènes, vous devez rechercher la bienveillance des *Périclès*. Je ſuis perſuadé que le miniſtre, qui n'a rien répondu ſur votre penſion, ne garde ce ſilence que parce qu'un autre miniſtre lui a parlé. On eſt fâché contre vous depuis la *Viſion*. Je ſentis cruellement le coup que cette *Viſion* porterait aux philoſophes; je vous le mandai; vous ne me crûtes pas, mais j'étais très-inſtruit. Madame la princeſſe de *R*... n'apprit qu'elle était en danger de mort que par cette brochure. Jugez quel effet elle dut faire. Depuis ce temps, des tréſors de colère ſe ſont amaſſés contre nous tous, et vous ne l'ignorez pas. J'ai cru apercevoir, au travers de ces nuages, qu'on vous eſtime comme on le doit, et qu'on aurait déſiré votre eſtime.

Je ſais bien que vous ne ferez jamais de démarche qui répugne à la hauteur de votre ame, mais il vous faut votre penſion. Voulez-vous me faire votre agent, quoique je ne ſois pas ſur les lieux? Il y a un homme qui eſt dans une très-grande place, et qui eſt mécontent de vous. Il n'eſt pas impoſſible que ſon reſſentiment ait influé ſur le refus ou ſur le délai de la juſtice qu'on vous doit. Permettez-vous que je prenne la liberté de lui écrire? Je ſuis ſans conſéquence; je ne compromettrai ni lui ni vous; je lui propoſerai une action généreuſe. Il eſt très-capable de la faire, très-capable auſſi de ſe moquer de moi; mais j'en courrai

volontiers les risques, et rien ne retombera sur vous. Je ne ferai rien assurément sans avoir vos instructions que vous pourrez me faire parvenir en toute sureté par la voie dont vous vous êtes déjà servi. 1765.

On crie contre les philosophes, on a raison ; car si l'opinion est la reine du monde, les philosophes gouvernent cette reine. Vous ne sauriez croire combien leur empire s'étend. Votre *Destruction* a fait beaucoup de bien. Bonsoir; je suis las d'écrire. Je ne le serai jamais de vous lire et de vous aimer.

LETTRE CLXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

MON cher et illustre maître, je reçois à l'instant votre lettre du 8, que M. de *Villette* m'envoie de sa campagne ; et comme il serait trop long, et peut-être peu sûr de vous répondre par son canal, en son absence je profite de l'occasion de mademoiselle *Clairon* pour vous ouvrir mon cœur. Il est très-vrai que j'ai écrit tout ce qu'on vous a dit ; mais, comme cela n'intéresse point le roi, je croyais pouvoir écrire en sureté, persuadé qu'on ne rendait compte qu'à lui de ce que pouvaient contenir mes lettres. Il n'est pas moins vrai que l'homme en place, dont vous me parlez, est parvenu à se rendre l'exécration des gens de lettres, dont il lui était si facile de se faire aimer. Je crois bien qu'il me hait, et je me pique de reconnaissance; cependant je n'imagine pas qu'il influe

1765. beaucoup dans le refus ou le délai de ma pension; je crois plutôt que les dévots de la cour ont fait peur au ministre, qui n'ose le dire pourtant, et qui donne de son délai toutes sortes de mauvaises raisons. Au reste, je vous laisse le maître de faire les démarches que vous jugerez utiles, pourvu que ces démarches ne m'engagent à rien : ce qui est bien certain, c'est que je n'en ferai pour ma part aucune. Le roi de Prusse m'a déjà fait écrire, et j'attends une lettre de lui. On me dit de sa part que la place de président est toujours vacante, qu'elle m'attend, et que, pour cette fois, il espère que je ne la refuserai pas; mais ma santé ne me permet plus de me transplanter, et puis je suis plus amoureux de la liberté que jamais, et si je quittais la France (ce qui pourrait bien arriver si le roi de Prusse venait à mourir), ce ferait pour aller dans un pays libre. Il est sûr que cette France m'est bien odieuse, et que, si *ma raison* est pour la Gréce, assurément *mon cœur* n'y est pas. Tous les savans de l'Europe sont déjà informés, par moi ou par d'autres, de l'indignité absurde avec laquelle on me traite, et quelques-uns m'en ont déjà témoigné leur indignation. Il arrivera de mon affaire ce qui plaira au destin. Je quitterai Paris du moment où je ne pourrai plus y vivre, et j'irai m'enterrer dans quelque solitude. On me fera tout le mal qu'on voudra; j'espère que mes amis, le public et les étrangers me vengeront. Adieu, mon cher maître; je ne vous dis rien de la porteuse de cette lettre, elle porte sa recommandation avec elle. Adieu.

1765.

LETTRE CLXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 5 d'auguste, car je ne puis souffrir août.

MON cher philosophe, si la cause que je soupçonnais n'est pas la véritable, il y a donc des effets sans cause. La raison suffisante de *Leibnitz* est donc à tous les diables; car tout ce qu'on peut alléguer, pour colorer l'injustice qu'on vous fait, est parfaitement absurde. Mademoiselle *Clairon*, dans son genre, se trouve à peu-près maltraitée comme vous; elle a essuyé assurément des choses plus désagréables; je lui conseille ce que probablement elle fera, et ce que vous lui avez conseillé. Pour vous, mon cher et grand philosophe, je n'ai point d'avis à vous donner; vous n'en prendrez que de votre fermeté et de votre sagesse. Je n'ai rien à dire à M. le duc de *Choiseul*, je lui ai tout dit; et, puisque vous ne le croyez pas l'auteur de cette injustice, mon rôle est terminé. Tout ce que je sais, c'est qu'il y a un déchaînement aussi violent que ridicule à la cour contre les philosophes; et pour compléter cette extravagance, c'est le beau Siége de Calais qui a fait pousser à l'excès ce déchaînement. J'ignore si vous quitterez cette nation de singes, et si vous irez chez des ours; mais si vous allez en Oursie, passez par chez nous. Ma poitrine commence un peu à s'engager. Il serait fort plaisant que je mourusse entre vos bras, en fesant ma profession de foi.

1765. Mais pourquoi ne viendriez-vous pas à Ferney attendre philoſophiquement la fin des orages? Vous me direz peut-être qu'on viendrait nous y brûler tous deux : je ne le crois pas, nous ne ſommes qu'au temps des *Frérons* et des *Pompignans*, et non à celui des *Dubourgs* et des *Servets;* d'ailleurs nous ſommes tous deux bons chrétiens, bons ſujets, bons diables; on nous laiſſera en paix dans ma tanière. Ecrivez-moi par frère *Damilaville.* Adieu; je vous aime autant que je vous eſtime.

LETTRE CLXXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 13 d'auguſte.

J'AI penſé, mon cher et illuſtre maître, aller demander ma penſion au père éternel, qui ſurement ne m'aurait pas traité plus mal qu'on ne le fait à Verſailles. Une inflammation d'entrailles m'a mis un pied dans la barque à *Caron*, dans laquelle il me ſemble que je deſcendais ſans regret. Heureuſement ou malheureuſement le grand danger n'a pas été long, quoique le médecin, qui craignait une fièvre maligne, n'ait oſé prononcer pendant pluſieurs jours. Je ſuis à préſent bien rétabli, à un peu de faibleſſe près. Quel beau livre j'ai ſoufflé aux jéſuites et aux janſéniſtes! et que de magnifiques choſes ils auraient dites, ſi le diable m'avait emporté! J'apprends, par une voie indirecte, qu'il a été au moment d'en faire

autant de vous, mais que vous lui avez échappé comme moi. Il faut que le diable, qui nous guette l'un et l'autre, ne fache pas fon métier, ou n'ait pas les ferres bien fortes; il fe confole apparemment en penfant que ce qui eft différé n'eft pas perdu. 1765.

Je fuis bien aife que vous n'ayez point écrit en ma faveur à l'homme dont vous me parlez, pour deux raifons; la première, parce que je ne puis ni l'aimer ni l'eftimer, ne fût-ce que par la protection ouverte qu'il a donnée à une fatire infame jouée fur le théâtre contre de fort honnêtes gens dont il n'avait point à fe plaindre; il s'eft déclaré l'ennemi des lettres, et je ne crois pas que cela lui tourne à bien. Quoique je fente les inconvéniens de la pauvreté, j'aime mieux refter pauvre que de devoir ma fortune à de pareilles gens, et je me fouviens de trois beaux vers de Zaïre, que je crains pourtant d'eftropier:

.... Il eft affreux pour un cœur magnanime
D'attendre des bienfaits de ceux qu'on méfeftime;
Leurs refus font affreux, leurs bienfaits font rougir.

Ma feconde raifon pour ne faire auprès de cet homme aucune démarche, c'eft que je fuis perfuadé, encore une fois, qu'il a moins influé que vous ne croyez dans l'avanie qu'on m'a faite; je crois que la cabale des dévots, dont le petit bout de miniftre *Saint-Florentin* a eu peur, y a eu plus de part que lui. Ajoutez que ce petit bout de miniftre, qui ne me voit jamais dans fon antichambre avec mes autres confrères, a été tout capable de me prendre, par cela feul, en averfion, et de chercher à me donner un

1765. dégoût qu'il n'ose pourtant consommer. Il vient d'écrire à l'académie des sciences, pour lui demander une seconde fois son avis qu'elle lui a déjà donné sans qu'il le lui demandât. On dit même que c'est cela en partie qui l'a piqué. L'académie doit lui répondre demain : enfin il faut espérer que cela finira. Le roi de Prusse me presse de nouveau très-vivement; mais, avec quelque indignité que la cour me traite, Paris m'a si bien vengé de Versailles, pendant ma maladie, que j'aimerais mieux être magister de Chaillot ou de Vaugirard que président de la plus brillante académie étrangère. Je ne m'attendais pas, je l'avoue, à l'intérêt que le public m'a témoigné en cette occasion, et mes amis même ont été au-delà de ce que je pouvais désirer. Je puis dire qu'*à quelque chose malheur a été bon*, puisqu'il m'a fait voir que j'avais en France de la considération et des amis. Me voilà cloué pour jamais à cette barque ou galère, comme vous voudrez l'appeler, à moins que quelque sous-pilote ne veuille me noyer, auquel cas

Je me sauve à la nage, et j'aborde où je puis.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous avez eu, et peut-être vous avez encore mademoiselle *Clairon*. Elle a été encore plus maltraitée que moi ; mais on a besoin d'elle, et on ne se soucie guère de moi ; on la cajolera pour la ramener; elle succombera peut-être, et j'en serai fâché pour elle. Je voudrais qu'on apprît une bonne fois, dans ce pays-ci, à respecter les talens dont on a besoin pour son plaisir ou pour son instruction, et à ne pas croire qu'après les avoir outragés et avilis, on les regagne par des caresses.

Je ſuis fâché de vous l'avouer, mon cher et illuſtre maître ; mais pourquoi n'épancherais-je pas mon cœur avec vous ? vous avez un peu gâté les gens qui nous perſécutent. J'avoue que vous avez eu beſoin plus qu'un autre de les ménager, et que vous avez été obligé d'offrir une chandelle à *Lucifer* pour vous ſauver de *Belzébuth ;* mais *Lucifer* en eſt devenu plus orgueilleux, ſans que *Belzébuth* en ait été moins méchant. Conſervez-vous néanmoins pour la bonne cauſe, duſſiez-vous brûler encore à regret quelque petit bout de chandelle devant ces idoles que vous connaiſſez, Dieu merci, pour ce qu'elles ſont.

1765.

Parlons de choſes un peu moins triſtes. Savez-vous que je vais être ſevré ? à quarante-ſept ans, ce n'eſt pas s'y prendre de trop bonne heure. Je ſors de nourrice où j'étais depuis vingt-cinq ans ; j'y prenais d'aſſez bon lait, mais j'étais renfermé dans un cachot où je ne reſpirais pas, et je ſens que l'air m'eſt abſolument néceſſaire ; je vais chercher un logement où il y en ait. Il m'en coûte ſix cents livres de penſion que je fais à cette pauvre femme pour la dédommager de mon mieux ; c'eſt plus que la penſion de l'académie ne me vaudra, ſuppoſé qu'on veuille bien enfin me faire la grâce de me la donner. Adieu, mon cher maître ; frère *Damilaville*, qui eſt plus malade que moi, va vous voir, et je l'envie.

1765.

LETTRE CLXXV.

DE M. DE VOLTAIRE.

28 d'auguſte.

MON très-cher et vrai philoſophe, je m'intéreſſe pour le moins autant à votre bien-être qu'à votre gloire; car, après tout, le vivre dans l'idée d'autrui ne vaut pas le vivre à l'aiſe. Je me flatte qu'on vous a enfin reſtitué votre penſion qui eſt de droit; c'était vous voler que de ne vous la pas donner. Il y a des injuſtices dont on rougit bientôt: celle qu'on feſait à la famille des *Calas*, de s'oppoſer au débit de ſon eſtampe, était encore un vol manifeſte. Une telle démarche a bien ſurpris les pays étrangers. Je voudrais que tout homme public, quand il eſt près de faire une groſſe ſottiſe, ſe dît toujours à lui-même: *l'Europe te regarde.*

Mademoiſelle *Clairon* a été reçue chez nous comme ſi *Rouſſeau* n'avait pas écrit contre les ſpectacles. Les excommunications de ce père de l'Egliſe n'ont eu aucune influence à Ferney. Il eût été à déſirer pour l'honneur de ce ſaint homme, ſi honnête et ſi conſéquent, qu'il n'eût pas déclaré, écrit et ſigné par-devant un nommé *Montmolin*, ſon curé huguenot, *qu'il ne demandait la communion que dans le ferme deſſein d'écrire contre le livre abominable d'Helvétius.* Vous voyez bien que ce n'eſt pas aſſez pour *Jean-Jacques* de ſe repentir; il pouſſe la vertu juſqu'à dénoncer ſes complices et à pourſuivre ſes bienfaiteurs; car, s'il avait renvoyé quelques louis à M. le duc d'*Orléans*,

il en avait reçu plusieurs d'*Helvétius*. C'est assurément le comble de la vertu chrétienne de se déshonorer et d'être un coquin pour faire son salut. 1765.

Ce sont de tels philosophes qui ont rendu la philosophie odieuse et méprisable à la cour. C'est parce que *Jean-Jacques* a encore des partisans que les véritables philosophes ont des ennemis. On est indigné de voir, dans le *Dictionnaire encyclopédique* une apostrophe à ce misérable comme on en ferait une à *Marc-Antonin*. Ce ridicule suffit avec l'article *Femme* pour décrier un livre, fût-il en vingt volumes in-folio. Comptez que je ne me suis pas trompé en mandant, il y a long-temps, que *Rousseau* ferait tort aux gens de bien.

Quand on a donné des éloges à ce polisson, c'était alors qu'on offrait réellement une chandelle au diable.

Croyez, mon cher philosophe, que je ne donnerai jamais à aucun grand seigneur les éloges que j'ai prodigués à mademoiselle *Clairon*. Le mérite et la persécution sont mes cordons bleus; mais aussi vous êtes trop juste pour exiger que je rompe en visière à des personnes à qui j'ai les plus grandes obligations. Faut-il manquer à un homme qui nous a fait du bien, parce qu'il est grand seigneur? Je suis bien sûr que vous approuverez qu'on estime ou qu'on méprise, qu'on aime ou qu'on haïsse très-indépendamment des titres. Je vous aimerais, je vous louerais, fussiez-vous pape; et, tel que vous êtes, je vous préfère à tous les papes, ce qui n'est pas coucher gros; mais je vous aime et vous révère plus que personne au monde.

1765.

LETTRE CLXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de ſeptembre.

MON cher et digne philoſophe, vous avez donc enfin votre penſion. Vous avez, ſans doute, bien remercié de la manière galante dont on vous l'a donnée. On ne peut rien ajouter à la promptitude et à la bonne grâce qu'on a miſes dans cette affaire.

M. le marquis d'*Argence* d'Angoulème m'a envoyé une lettre que vous lui avez écrite; c'eſt un homme plein de zèle pour la bonne cauſe, et qui a pris avec zèle le parti des *Calas* contre *Fréron*. J'ai bien de la peine à décider quel eſt le plus mépriſable d'*Aliboron* ou de *Jean-Jacques;* je crois ſeulement *Jean-Jacques* plus fou et non moins coquin. Promettre d'écrire contre *Helvétius* pour être reçu à la communion, eſt une baſſeſſe incroyable.

Je crois que vous aurez mademoiſelle *Clairon* au mois d'octobre, mais je ne crois pas qu'elle reparaiſſe ſur le théâtre des Velches. J'aime tous les jours de plus en plus mon philoſophe *Damilaville; Tronchin* lui a donné la fièvre pour le guérir. Je ſouhaite qu'il ſoit long-temps entre ſes mains, et je voudrais bien vous tenir avec lui, vous trouveriez Genève bien changé ; la raiſon y a fait des progrès dont on ne ſe doutait pas. *Calvin* n'y ſera bientôt regardé que comme un cuiſtre intolérant.

Conſervez bien votre ſanté ; jouiſſez de l'étonnante révolution qui ſe fait par-tout dans les eſprits, et vivez pour éclairer les hommes. 1765.

LETTRE CLXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 7 d'octobre.

Vous avez donc cru, mon cher maître, ainſi que frère *Damilaville*, que j'avais enfin ma penſion ; détrompez-vous : il eſt vrai que l'académie a fait, en ma faveur, une ſeconde démarche encore plus authentique et plus marquée, puiſqu'elle ne l'a faite que d'après une lettre du miniſtre qui lui demandait, une ſeconde fois, ſon avis ſur ce ſujet, imaginant apparemment qu'elle ſerait aſſez abſurde pour en changer. Elle a répondu comme *Cinna* :

Le même que j'avais et que j'aurai toujours.

et, depuis le 14 d'auguſte qu'elle a fait cette réponſe, le miniſtre n'a encore rien dit. Il eſt vrai qu'il a eu le poing coupé (*), et c'eſt une raiſon ; mais il s'eſt paſſé trois ſemaines et davantage entre la lettre de l'académie et la coupure de ſon poing. Ce poing d'ailleurs n'eſt que le poing gauche, et on dit qu'il recommence à ſigner du droit. Nous verrons s'il en fera uſage à ma ſatisfaction. Quoi qu'il en ſoit, je viens d'envoyer au *Journal encyclopédique* une petite

(*) M. de *Saint-Florentin*, depuis duc de *la Vrillière*, avait eu le poignet emporté d'un coup de fuſil, à la chaſſe.

1765. lettre fort ſimple à ce ſujet, où je dis ſimplement les faits ſans me plaindre de perſonne.

En vérité, ſi vous ne m'aſſuriez ce que vous m'apprenez de *Rouſſeau*, j'aurais peine à le croire. Quoi! il a promis d'écrire contre *Helvétius* pour être admis à ſa communion huguenotte! En vérité, cela eſt incroyable. C'eſt bien le cas de dire comme *Pourceaugnac : Voilà bien des raiſonnemens pour manger un morceau.*

J'imagine que vous avez encore frère *Damilaville*, et je vous en fais mon compliment à l'un et à l'autre. Ma ſanté ſerait paſſable ſi je dormais mieux; il faut eſpérer que cela reviendra. Je ſuis actuellement dans les embarras et les dépenſes d'un emménagement qui me donne beaucoup d'ennui et d'impatience; c'eſt ce qui fait que je ne vous dis que deux mots.

Adélaïde a eu beaucoup de ſuccès, et continue à en avoir. Vous avez très-bien fait de redonner la pièce ſous ſon ancien nom. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE CLXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 d'octobre.

MON cher et vrai et grand philoſophe, madame de *Florian*, qui retourne à Paris, vous dira combien vous êtes aimé à Ferney, et combien l'injuſtice qu'on vous fait nous a paru velche; mais en récompenſe on dit qu'on donne une penſion à l'auteur du

Siége de Calais et à ceux du *Journal chrétien.* Il y a des choſes bien humiliantes dans l'eſpèce humaine ; mais il n'y en a point de plus honteuſe que de voir continuellement les arts jugés par des *Midas.* 1765.

Votre aventure fait tort à la nation, ou plutôt à ceux qui la gouvernent par leurs premiers commis. Je rougis quand je ſonge qu'on vous a refuſé chez vous la vingtième partie de ce qu'on vous a offert dans les pays étrangers. Le mérite, les talens, la réputation feront-ils donc regardés comme les ennemis de l'Etat ?

Quoi ! vous ne voulez pas croire que *Jean-Jacques*, pour avoir la ſainte communion huguenotte, a promis (page 90) *de s'élever clairement contre l'ouvrage infernal de l'Eſprit, qui, ſuivant le principe déteſtable de ſon auteur, prétend que ſentir et juger ſont une ſeule et même choſe, ce qui eſt évidemment établir le matérialiſme.* Cela eſt écrit et ſigné de la main de *Jean-Jacques*, et frère *Damilaville* vous apporte l'exemplaire d'où ces belles paroles ſont tirées. En vérité, les Velches valent encore mieux que les Génevois. Vous êtes un peu vengé à préſent de ces déiſtes honteux ; les prêtres ſont dans la boue, et les citoyens dans un orage. Le conſeil et les bourgeois ſont diviſés plus que jamais, et je crois que le conſeil a tort, parce que des magiſtrats veulent toujours étendre leur pouvoir, et que le peuple ſe borne à ne vouloir pas être opprimé. Au milieu de toutes ces querelles, l'*inf*... eſt dans le plus profond mépris. On commence de tous côtés à ouvrir les yeux. Il y a certains livres dont on n'aurait pas confié le manuſcrit à ſes amis, il y a quarante ans,

1765. dont on fait ſix éditions en dix-huit mois. *Bayle* paraît aujourd'hui beaucoup trop timide. Vous ſentez bien que le fanatiſme écume de rage, à meſure que le jour commence à luire. J'eſpère que du moins cette fois-ci les parlemens combattront pour la philoſophie ſans le ſavoir. Ils ſont forcés de ſoutenir les droits du roi contre les uſurpations des évêques. On ne s'était pas douté que la cauſe des rois fût celle des philoſophes; cependant il eſt évident que des ſages qui n'admettent pas deux puiſſances, ſont les premiers ſoutiens de l'autorité royale. La raiſon dit que les prêtres ne ſont faits que pour prier DIEU; les parlemens ſont en ce point d'accord avec la raiſon.

Grâce aux préventions de leur eſprit jaloux,
Nos plus grands ennemis ont combattu pour nous.

J'ai paſſé des jours délicieux avec frère *Damilaville*, et je voudrais vivre et mourir entre vous et lui. Ne pouvant remplir ce déſir, je ſouhaite au moins que les ſages de Paris ſoient unis entre eux.

Cinq ou ſix perſonnes de votre trempe ſuffiraient pour faire trembler l'*inf*... et pour éclairer le monde. C'eſt une pitié que vous ſoyez diſperſés ſans étendard et ſans mot de ralliement. Si jamais vous faites quelque ouvrage en faveur de la bonne cauſe, frère *Damilaville* me le fera tenir avec ſureté; vous ne ſerez point compromis par des bavards, comme vous l'avez été.

On mettra le nom de feu M. *Boulanger* à la tête de l'ouvrage. Vous êtes comptable de votre temps à la raiſon humaine. Ayez l'*inf*... en exécration et

aimez-moi; comptez que je le mérite par les ſentimens que j'aurai pour vous jusqu'au jour où je rendrai mon corps aux quatre élémens, ce qui arrivera bientôt, car j'ai une faibleſſe continue avec des redoublemens. 1765.

LETTRE CLXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de novembre.

On a enfin accordé, mon cher maître, non à mes ſollicitations, car je n'en ai fait aucune, mais aux démarches réitérées de l'académie, aux cris du public, et à l'indignation de tous les gens de lettres de l'Europe, la magnifique penſion de trois à quatre cents livres (car elle ne ſera pas plus forte pour moi) qu'on jugeait à propos de me faire attendre depuis ſix mois. Vous croyez bien que je n'oublierai de ma vie cet outrage atroce et abſurde; je dis cet outrage, car le délai m'a plus offenſé que n'aurait fait un prompt refus qui m'aurait vengé en déshonorant ceux qui me l'auraient fait. Vous avez pu voir, dans le *Journal encyclopédique*, la petite lettre que j'y ai fait inſérer; elle fait un contraſte bien ridicule (et bien aviliſſant pour ceux qui en ſont l'objet) avec l'article du même *Journal* mis en note au bas de cette lettre. Si jamais j'ai été tenté de prendre mon parti, je puis vous dire que je l'ai été vivement dans cette occaſion. Le roi de Pruſſe me mettait bien à mon aiſe par les propoſitions qu'il

1765. me fesait; mais j'ai résolu de ne me mettre jamais au service de personne, et de mourir libre comme j'ai vécu. On dit que *Rousseau* va à Potsdam; je ne sais si la société du roi de Prusse sera de son goût; j'en doute, d'autant plus qu'il s'en faut de beaucoup que ce prince soit enthousiaste de ses ouvrages. Quant à moi, tout ce que je désirerais, ce serait d'être assez riche pour pouvoir me retirer dans une campagne, où je me livrerais en liberté à mon goût pour l'étude, qui est plus grand que jamais. L'affaiblissement de ma santé, les visites à rendre et à recevoir, la sujétion des académies, auxquelles malheureusement ma subsistance est attachée, me rendent la vie de Paris insupportable. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que je ne vois nul moyen de parvenir à cet heureux état; il mettrait le comble à mon indépendance, pour laquelle j'ai plus de fureur que jamais. J'ai fait un supplément à la *Destruction des jésuites*, où les jansénistes, les seuls ennemis qui nous restent, sont traités comme ils le méritent: mais je ne sais ni quand, ni où, ni comment je dois le donner. Je voudrais bien servir la raison, mais je désire encore plus d'être tranquille. Les hommes ne valent pas la peine qu'on prend pour les éclairer; et ceux même qui pensent comme nous nous persécutent. Adieu, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CLXXX.

1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de janvier.

MON grand philosophe, mon frère et mon maître, vous êtes sage, et *Jean-Jacques* est un fou ; il a été fou à Genève, à Paris, à Motier-Travers, à Neuchâtel ; il sera fou en Angleterre, à Port-Mahon, en Corse, et mourra fou. Or la folie fait grand tort à la philosophie, et c'est de quoi j'ai le cœur navré.

Je vous envoie les plats vers dont vous me parlez ; ils sont encore moins plats que tous ceux qu'on a faits et fera sur ce sujet. Mon maudit aumônier, ex-jésuite imbécille, les avait portés à Genève, et on les a imprimés. J'ai retiré les exemplaires que j'ai pu trouver, parce que je ne veux pas qu'on me reproche d'avoir préféré *Henri IV* à Ste *Geneviève*. *Henri IV* n'a fait que sauver le royaume ; il n'a été que l'exemple des rois, et Ste *Geneviève*, qui servait un boulanger, le vola à bonne intention. J'avoue donc mon extrême faute d'avoir donné la préférence à mon *Henri* sur ma *Geneviève*. Brûlez mes vers, et qu'il n'en soit plus parlé.

Quoi donc ! est-ce que frère *Damilaville* ne vous a pas dit qu'un certain duc, ministre, avait sollicité votre pension, ne sachant pas si elle était forte ou faible ? Il faut pourtant que vous le sachiez ; il faut que vous sachiez encore que, tout duc et tout

1766. ministre qu'il est, il a fait de très-belles et très-généreuses actions. Il a eu le malheur de protéger *Palissot*, j'en conviens; mais *Palissot* était le fils d'un homme qui avait fait les affaires de sa maison en Lorraine.

Le grand point, c'est que les sages ne soient pas persécutés, et certainement ce ministre ne sera jamais persécuteur. Dieu nous préserve des bigots! ce sont ces monstres-là qui sont à craindre.

Vous ne me mandez point ce que vous faites, où vous êtes, comment va votre santé, si vous êtes content, si vous resterez à Paris, si vous travaillez à quelque ouvrage; je m'intéresse pourtant très-vivement à tout cela.

Les tracasseries de Genève m'amusent; mais je suis si malade qu'elles ne m'amusent guère. Je m'en vais mon grand chemin de l'autre monde, ce pays dont jamais aucun voyageur n'est revenu, comme dit *Gilles Shakespeare*. Faut-il que je meure sans savoir au juste si *Poissonnier* a dessalé l'eau de la mer? cela serait bien cruel. Adieu; je ne sais qui avait plus raison de *Démocrite* ou d'*Héraclite* dans le meilleur des mondes possibles. Je vous embrasse du meilleur de mon cœur.

LETTRE CLXXXI. 1766.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 de mars.

Il y a un siècle, mon cher et illustre maître, que je ne vous ai demandé de vos nouvelles et donné des miennes. Vous voulez savoir comment je me porte? médiocrement, avec un estomac qui a bien de la peine à digérer: ce que je fais? bien des choses à la fois, géométrie, philosophie et littérature; je travaille à la dioptrique (non pas à celle de l'abbé de *Molières*, qui prouvait par la dioptrique la vérité de la religion chrétienne), à différens éclaircissemens que je prépare sur mes élémens de philosophie, et dans lesquels je touche délicatement à des matières délicates; à un supplément assez intéressant pour l'ouvrage sur la *Destruction des jésuites;* enfin à quelques autres broutilles: voilà mes occupations. Vous voulez savoir si j'irai m'établir en Prusse? non assurément; ni ma santé, ni mon amour pour l'indépendance, ni mon attachement pour mes amis ne me le permettent; si je resterai à Paris? oui, tant que j'y serai forcé par mon peu de fortune qui me rend nécessaire l'assiduité aux académies: mais si je devenais plus à mon aise, j'irais m'enfermer dans quelque campagne où je vivrais seul, heureux, et affranchi de toute espèce de contrainte. Vous devez juger par cette manière de penser que je suis bien éloigné du mariage, quoique les gazettes

1766. m'aient marié. Eh! mon Dieu, que deviendrais-je avec une femme et des enfans? la perſonne à laquelle on me marie (dans les gazettes) eſt, à la vérité, une perſonne reſpectable par ſon caractère, et faite par la douceur et l'agrément de ſa ſociété pour rendre heureux un mari; mais elle eſt digne d'un établiſſement meilleur que le mien, et il n'y a entre nous ni mariage, ni amour, mais de l'eſtime réciproque, et toute la douceur de l'amitié. Je demeure actuellement dans la même maiſon qu'elle, où il y a d'ailleurs dix autres locataires; voilà ce qui a occaſionné le bruit qui a couru. Je ne doute pas d'ailleurs qu'il n'ait été appuyé par madame *du Deffant* à laquelle on dit que vous écrivez de belles lettres (je ne ſais pas pourquoi). Elle ſait bien qu'il n'en eſt rien, de mon mariage; mais elle voudrait faire croire qu'il y a autre choſe. Elle ne croit pas aux femmes honnêtes; heureuſement elle eſt bien connue, et crue comme elle le mérite.

Je ne ſais pas ſi le miniſtre dont vous parlez eſt tel que vous dites; ce que je ſais, c'eſt qu'à la mort de *Clairaut*, il a mieux aimé partager entre deux ou trois poliſſons une penſion que *Clairaut* avait ſur la marine, que de me la donner, quoique je fuſſe ſeul en état de remplacer *Clairaut*. Il eſt vrai que je ne l'ai pas demandée; j'étais trop sûr d'être refuſé, et je ne me plains ni ne m'étonne qu'on ne ſoit pas venu me chercher; mais je ſuis sûr qu'on lui a parlé pour moi, et qu'il a donné à d'autres; ce qui prouve, comme on dit, la *bonne amitié des gens*. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur. On dit que le profeſſeur *Euler* quitte Berlin; j'en

ſerais fâché ; c'eſt un homme très-peu amuſant, mais un très-grand géomètre. Nous ſommes accablés d'oraiſons funèbres faites par des évêques et des abbés. Dieu veuille que l'Europe, la philoſophie et les lettres ne faſſent la vôtre de long-temps! 1766.

LETTRE CLXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 de mars.

Ce n'eſt point un jéſuite, mon cher et illuſtre ami, qui vous remettra cette lettre de ma part, quelque aguerri que vous deviez être à voir cette robe, puiſque vous en nourriſſez un depuis dix ans ; je ferais ſcrupule de vous ſurcharger de pareille marchandiſe. Ce n'eſt donc point un jéſuite, mais beaucoup mieux à tous égards, que je vous prie de recevoir et d'accueillir ; c'eſt un barnabite italien, nommé le père *Friſi*, mon ami depuis long-temps, et digne d'être le vôtre, grand géomètre qui a remporté pluſieurs prix dans les plus célèbres académies de l'Europe, excellent philoſophe, malgré ſa robe, et dont je vous annonce d'avance que vous ſerez très-content. Il s'en retourne à Milan, où il eſt profeſſeur de mathématiques, après avoir paſſé près d'un an à Paris, aimé et eſtimé de tous nos amis communs. Avant que de rentrer dans le ſéjour de la ſuperſtition autrichienne et eſpagnole, il a déſiré d'en voir le fléau, qui n'eſt pas fait pour faire peur à mon barnabite. Il a voulu voir mieux encore, l'ornement et la gloire

1766. de la littérature françaiſe ou plutôt européenne ; car un homme tel que vous n'appartient pas au pays des Velches où il eſt perſécuté, tandis qu'on l'admire ailleurs. Le père *Friſi* a pour compagnon de voyage un jeune ſeigneur milanais de beaucoup d'eſprit, que je vous recommande ainſi que lui. Je me flatte, mon cher philoſophe, que vous voudrez bien les recevoir l'un et l'autre comme deux perſonnes de beaucoup de mérite, et pour leſquels j'ai beaucoup d'amitié et d'eſtime. Adieu, mon cher maître ; je vous embraſſe de tout mon cœur. Si vous avez beſoin d'indulgences, mes deux voyageurs pourront vous en ménager ; car ils ont quelque crédit à la cour du ſaint père qui, par parenthèſe, pourrait bientôt faire banqueroute ; ainſi ceux qui veulent des abſolutions doivent ſe dépêcher. *Iterum vale et me ama.*

LETTRE CLXXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de mars.

MON très-cher philoſophe, ſi vous vous étiez marié, vous auriez très-bien fait ; et en ne vous mariant pas, vous ne faites pas mal ; mais de façon ou d'autre, faites-nous des d'*Alembert*. C'eſt une choſe infame que les *Frérons* pullulent, et que les aigles n'aient point de petits. Je me doute bien que votre dioptrique ne reſſemblera pas à celle de l'abbé *Molières* ; vous n'êtes pas fait pour voir les choſes comme lui.

Si vous avez quelque air d'un *Molière*, c'est de *Jean-Baptiste Poquelin ;* vous en avez la bonne plaisanterie, et je crois qu'il y paraîtra dans le petit supplément que vous préparez pour ces renards de jésuites, et pour ces loups de jansénistes. 1766.

C'est assurément un grand mal-entendu qu'un ministre qui a beaucoup d'esprit, n'ait pas été au-devant de votre mérite, et qu'il ait laissé cet honneur aux étrangers. Je crois qu'il avait grande envie de se raccommoder avec vous ; mais vous n'êtes pas homme à faire les avances. Je sers actuellement mon quartier de *Tirésie.* Mes fluxions sur les yeux me mettent hors d'état d'écrire, et je pourrais bien être aveugle encore quelques semaines. Nous avons ici M. de *Chabanon;* il est musicien, poëte, philosophe et homme d'esprit; il fait de vous le cas qu'il en doit faire. Nous avons tous été fort contens de la réponse de notre protecteur à messieurs du parlement ; cette pièce nous a paru noblement pensée et noblement écrite ; et si l'auteur n'était pas notre protecteur, je le voudrais pour notre confrère.

Je me flatte que votre ami M. de *la Chalotais* sortira brillant comme un cygne de la bourbe où on l'a fourré ; il a trop d'esprit pour être coupable.

Vous savez que le parlement d'Angleterre a révoqué son timbre; je ne pense pas qu'il raccommode celui de *Jean-Jacques.* Adieu, mon très-cher philosophe ; je me flatte que la personne avec qui vous vivez est philosophe aussi, et je fais des vœux pour que le nombre s'en augmente. Ne m'oubliez pas auprès de M. *Turgot*, s'il est à Paris. Je me sens beaucoup de tendresse pour les penseurs.

1766.

LETTRE CLXXXIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

13 de juin.

VOUS aurez pu ſavoir, mon cher philoſophe, par la lettre de *Covelle* (*), quelle a été l'abſurde inſolence du nommé *Vernet*, digne profeſſeur en théologie. Je ſais que vous dédaignerez à Paris les croaſſemens des grenouilles du lac de Genève; mais elles ſe font entendre chez toutes les grenouilles presbytériennes de l'Europe, et il eſt bon de les écraſer en paſſant.

Je ne ſais pas qui ſont les auteurs qui travaillent actuellement au *Journal encyclopédique*; ce journal eſt très-maltraité dans le libelle du profeſſeur. Voyez ſi vous pouvez lui faire donner quelques coups de fouet dans ce journal. Pour moi, je me diſpoſe à faire une juſtice exemplaire de la perſonne dudit huguenot, lorſqu'il viendra ſur mes terres catholiques. Je ne ſouffrirai pas qu'il attaque impunément notre ſaint père le pape, et vous, et frère *Hume*, et frère *Marmontel*, et même faux frère *Rouſſeau*, et la comédie.

Vous avez peut-être vu le livre attribué à *Fréret*, qu'on dit être d'un capitaine au régiment du roi. Ce capitaine eſt plus ſavant que dom *Calmet*, et a autant de logique que *Calmet* avait d'imbécillité. Ce livre doit faire un très-grand effet; j'en ſuis émerveillé, et j'en rends grâces à DIEU. Vous ſouciez-vous beaucoup du bâillon de *Lalli*, et de ſon gros cou que le fils aîné de monſieur l'exécuteur a coupé

(*) Mélanges littéraires, tome III, page 208.

fort mal-adroitement pour ſon coup d'eſſai ? Je connaiſſais beaucoup cet irlandais, et j'avais eu même avec lui des relations fort ſingulières en 1746. Je ſais bien que c'était un homme très-violent, qui trouvait aiſément le ſecret de ſe faire haïr de tout le monde ; mais je parierais mon petit cou qu'il n'était point traître. L'arrêt ne dit point qu'il ait été concuſſionnaire. Cet arrêt lui reproche vaguement des vexations, et ce mot de vexations eſt ſi indéterminé qu'il ne ſe trouve chez aucun criminaliſte. 1766.

La France eſt le ſeul pays où les arrêts ne ſoient point motivés. Les parlemens crient contre le deſpotiſme ; mais ceux qui font mourir des citoyens, ſans dire préciſément pourquoi, ſont aſſurément les plus deſpotiques de tous les hommes.

Savez-vous quand finira l'aſſemblée du clergé, et quand on débitera l'*Encyclopédie* ? j'imagine qu'elle paraîtra quand l'aſſemblée ſera diſparue.

Eſt-il vrai qu'on fait beaucoup de niches à mademoiſelle *Clairon* ? eſt-il vrai qu'on fait ce qu'on peut pour trouver admirable une nouvelle actrice par qui on prétend qu'elle ſera remplacée ?

Vous avez lu ſans doute, en ſon temps, la prédication de l'abbé *Coyer*. Ne trouvez-vous pas qu'il prend bien ſon temps pour louer Genève ? La moitié de la ville voudrait écraſer l'autre, et les deux moitiés ſont bien baſſes et bien ſottes devant les médiateurs. Adieu, mon très-cher et très-aimable philoſophe ; quand vous aurez un moment de loiſir, répondez à mes queſtions, et aimez-moi.

Croyez-vous que la préface de l'*Abrégé de l'hiſtoire de l'Egliſe* ſoit de mon ancien diſciple ?

1766. LETTRE CLXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 25 de juin.

JE ſavais bien, mon cher et illuſtre maître, que le nommé *Vernet*, au cou tord ou tors, avait publié *incognito* des lettres contre vous, contre moi et contre bien d'autres; mais j'ignorais qu'il voulût les reſſuſciter, elles étaient ſi bien mortes, ou plutôt elles étaient mortes-nées. Quoi qu'il en ſoit, j'aurai ſoin de ce jéſuite presbytérien, et je ne manquerai pas de lui dire un mot d'honnêteté à la première occaſion; mais un mot ſeulement, parce qu'il n'en mérite pas davantage, et que je ne veux pas tout-à-fait demeurer en reſte avec un honnête prêtre comme lui: *Ne prorsùs inſalutatum dimittam.*

A propos de latin, quoique cela ne vienne pas à ce que nous diſons, dites-moi, je vous prie (j'ai beſoin de le ſavoir et pour cauſe), ſi c'eſt vous, comme je le crois, qui avez fait les deux vers latins qui ſont à la tête de votre diſſertation ſur le feu, et ſi le ſecond eſt *cuncta fovet* ou *cuncta parit?*

J'ai actuellement entre les mains le livre de *Fréret*, ou, ſi vous le voulez, d'un capitaine au régiment du roi, ou de qui il vous plaira. Si ce capitaine était au ſervice de notre ſaint père le pape, je doute qu'il le fît cardinal, à moins que ce ne fût pour l'engager à ſe taire; car ce capitaine eſt un vrai coſaque, qui brûle et qui dévaſte tout. C'eſt

dommage que l'assemblée du clergé finisse, elle aurait beau jeu pour demander que le capitaine *Fréret* fût mis au conseil de guerre pour être ensuite livré au bras séculier, et traité suivant la douceur des ordonnances de notre mère sainte Eglise. 1766.

Quoi qu'il en soit, ce livre est, à mon avis, un des plus diaboliques qui aient encore paru sur ce sacré sujet, parce qu'il est savant, clair et bien raisonné. On dit qu'il y a un curé de village d'auprès de Besançon, qui y avait fait une réponse; mais que, toutes réflexions faites, on l'a prié de la supprimer, parce que la défense était beaucoup plus faible que l'attaque.

Le bâillon de *Lalli* a révolté jusqu'à la populace, et l'énoncé de l'arrêt a paru bien absurde à tous ceux qui savent lire. Je suis persuadé comme vous que *Lalli* n'était point traître, car l'arrêt n'aurait pas manqué de le dire; et *trahir les intérêts du roi* ne signifie rien, puisque c'est *trahir les intérêts du roi* que de frauder quelques sous d'entrée, ce qui, à mon avis, ne mérite pas la corde. Je crois bien que ce *Lalli* était un homme odieux, un méchant homme, si vous voulez, qui méritait d'être tué par tout le monde, excepté par le bourreau. Les voleurs du Canada étaient bien plus dignes de la hart; mais ils avaient des parens premiers commis, et *Lalli* n'avait pour parens que des prêtres irlandais, à qui il ne reste d'autres consolations que de dire force messes pour lui. Quoi qu'il en soit, *qu'il repose en paix*, et que ses juges nous y laissent!

Je n'ai point vu l'actrice nouvelle par qui on prétend que mademoiselle *Clairon* sera remplacée; mais

1766. j'entends dire qu'elle a en effet beaucoup de talent, d'ame et d'intelligence ; qu'elle n'a que des défauts qui se perdent aisément, mais qu'elle a toutes les qualités qui ne s'acquièrent point. Pour mademoiselle *Clairon*, elle a absolument quitté le théâtre, et a très-bien fait : il faut en ce monde-ci avoir le moins de tyrans qu'il est possible, et il ne faut pas rester dans un état que tout concourt à avilir. Elle a pourtant joué, dans une maison particulière, le rôle d'*Ariane*, pour le prince de *Brunswick*, qui en a été enchanté. Ce prince de *Brunswick* a été ici fort goûté et fort fêté de tout le monde, et il le mérite. Il y a un gros prince des Deux-Ponts qui a commandé dans la dernière guerre l'armée de l'Empire, et qui durant la paix protége *Fréron* et autres canailles.

Ledit prince trouve très-mauvais qu'on accueille le prince de *Brunswick*, et qu'on ne le regarde pas, lui gros et grand seigneur, héritier de deux électorats, et surtout, comme vous voyez, amateur des gens de mérite ; c'est que par malheur le prince de *Brunswick* a de la gloire, et que le gros prince des Deux-Ponts n'en a point.

Oui, j'ai lu, dans son temps, la prédication de l'abbé *Coyer*, et je crois qu'après la prédication même, c'est un des livres les plus inutiles qui aient été faits.

Je crois aussi que la préface de l'*Histoire de l'Eglise* est de votre ancien disciple ; il y a des erreurs de fait, mais le fond est bon. Quant à l'ouvrage il est maigre, mais il est aisé de lui donner de l'embonpoint dans une seconde édition ; et c'est un corps de bon tempérament qui ne demande qu'à devenir gros

et gras. Je présume qu'il le deviendra ; la carcasse est faite, il n'y a plus qu'à la couvrir de chair. Dans ces sortes d'ouvrages, c'est beaucoup que d'avoir le cadre, et un nom tel que celui-là à mettre au bas, parce qu'on n'ose pas brûler, à peine de ridicule, les cadres qui portent des noms pareils. 1766.

Adieu, mon cher et illustre maître ; vous devez avoir vu l'abbé *Morellet* ou *Mords-les*, qui sûrement ne vous aura point mordu, et que vous aurez bien caressé comme il le mérite. Vous avez vu aussi M. le chevalier de *Rochefort*, qui est un galant homme, et qui m'a paru aussi enchanté de la réception que vous lui avez faite, qu'il l'est peu du séjour de Versailles, et de la société des courtisans. *Iterum vale.* Je vous embrasse de tout mon cœur. Réponse, je vous prie, sur les deux vers latins ; j'en suis un peu pressé. J'oubliais de vous dire que mademoiselle *Clairon* a déjà rendu le pain béni ; voilà ce que c'est que de quitter le théâtre.

LETTRE CLXXXVI.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de juin.

MON digne et aimable philosophe, je l'ai vu ce brave *Mords-les* qui les a si bien mordus ; il est du naturel des vrais braves qui ont autant de douceur que de courage ; il est visiblement appelé à l'apostolat. Par quelle fatalité se peut-il que tant de fanatiques

1766. imbécilles aient fondé des sectes de fous, et que tant d'esprits supérieurs puissent à peine venir à bout de fonder une petite école de raison? c'est peut-être parce qu'ils sont sages; il leur manque l'enthousiasme, l'activité. Tous les philosophes sont trop tièdes; ils se contentent de rire des erreurs des hommes, au lieu de les écraser. Les missionnaires courent la terre et les mers, il faut au moins que les philosophes courent les rues; il faut qu'ils aillent semer le bon grain de maisons en maisons. On réussit encore plus par la prédication que par les écrits des pères. Acquittez-vous de ces deux grands devoirs, mon cher frère; prêchez et écrivez, combattez, convertissez, rendez les fanatiques si odieux et si méprisables que le gouvernement soit honteux de les soutenir.

Il faudra bien à la fin que ceux à qui une secte fanatique et persécutrice a valu des honneurs et des richesses, se contentent de leurs avantages, qu'ils se bornent à jouir en paix, et qu'ils se défassent de l'idée de rendre leurs erreurs respectables. Ils diront aux philosophes: Laissez-nous jouir et nous vous laisserons raisonner. On pensera un jour en France comme en Angleterre où la religion n'est regardée par le parlement que comme une affaire de politique; mais, pour en venir là, mon cher frère, il faut du travail et du temps.

L'église de la sagesse commence à s'étendre dans nos quartiers où régnait, il y a douze ans, le plus sombre fanatisme. Les provinces s'éclairent, les jeunes magistrats pensent hautement, il y a des avocats généraux qui sont des *anti-Omer*. Le livre attribué à *Fréret*, et qui est peut-être de *Fréret*, fait un bien

prodigieux. Il y a beaucoup de confeſſeurs, et j'eſpère qu'il n'y aura point de martyrs. Il y a beaucoup de tracaſſeries politiques à Genève, mais je ne connais pas de ville où il y ait moins de calviniſtes que dans cette ville de *Calvin*. On eſt étonné des progrès que la raiſon humaine a faits en ſi peu d'années. Ce petit profeſſeur de bêtiſes, nommé *Vernet*, eſt l'objet du mépris public. Son livre contre vous et contre les philoſophes, eſt le plus inconnu des livres, malgré la prétendue troiſième édition. Vous ſentez bien que la lettre curieuſe de *Robert Covelle*, que je vous ai envoyée, n'eſt calculée que pour le méridien de Genève, et pour mortifier ce pédant. Il a un frère qui poſsède une métairie dans ma terre de Tourney; il y vient quelquefois : je compte avoir le plaiſir de le faire mettre au pilori, dès que j'aurai un peu de ſanté; c'eſt une plaiſanterie que les philoſophes peuvent ſe permettre avec de tels prêtres, ſans être perſécuteurs comme eux.

1766.

Il me ſemble que tous ceux qui ont écrit contre les philoſophes ſont punis dans ce monde. Les jéſuites ont été chaſſés; *Abraham Chaumeix* s'eſt enfui à Moſcou. *Berthier* eſt mort d'un poiſon froid; *Fréron* a été honni ſur tous les théâtres, et *Vernet* ſera pilorié infailliblement.

Vous devriez, en vérité, punir tous ces marauds-là par quelqu'un de ces livres moitié ſérieux moitié plaiſans, que vous ſavez ſi bien faire. Le ridicule vient à bout de tout; c'eſt la plus forte des armes, et perſonne ne la manie mieux que vous. C'eſt un grand plaiſir de rire en ſe vengeant. Si vous n'écraſez pas l'*inf*..., vous avez manqué votre vocation. Je ne

1766. peux plus rien ſaire. J'ai peu de temps à vivre: je mourrai, ſi je puis, en riant; mais, à coup sûr, en vous aimant.

LETTRE CLXXXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de juillet.

IGNIS ubique latet, naturam amplectitur omnem,
Cuncta parit, renovat, dividit, unit, alit.

Oui, mon cher philoſophe, ces deux mauvais vers ſont de moi. Je ſuis comme l'évêque de Noyon, qui diſait dans un de ſes ſermons : *Mes frères, je n'ai pris aucune des vérités que je viens de vous dire, ni dans l'Ecriture, ni dans les pères; tout cela part de la tête de votre évêque.*

Je fais bien pis; je crois que j'ai raiſon, et que le feu eſt préciſément tel que je le dis dans ces deux vers. Votre académie n'approuva pas mon idée, mais je ne m'en ſoucie guère. Elle était toute cartéſienne alors, et on y citait même les petits globules de *Mallebranche;* cela était fort douloureux. Je vous recommande, mon cher ſrère et mon maître, les *Vernet* dans l'occaſion.

Vous m'enchantez de me dire que mademoiſelle *Clairon* a rendu le pain béni; on aurait bien dû la claquer à Saint-Sulpice. Je m'y intéreſſe d'autant plus, moi qui vous parle, que je rends le pain béni tous les ans avec une magnificence de village que peut-être le marquis *Simon le Franc* n'a pas ſurpaſſée.

Je

Je suis toujours fâché que le puissant auteur de la belle préface ait pris martre pour renard en citant St *Jean*. Les pédans tireront avantage de cette méprise, comme *Cyrille* se prévalut de quelques balourdises de l'empereur *Julien*, et de là ils concluront que les philosophes ont toujours tort. 1766.

Nous aurons incessamment, dans notre hermitage, un prince qui vaut un peu mieux que le protecteur de *Catherin Fréron*.

Etes-vous homme à vous informer de ce jeune fou nommé M. de *la Barre* et de son camarade, qu'on a si doucement condamnés à perdre le poing, la langue et la vie, pour avoir imité *Polyeucte* et *Néarque*? On me mande qu'ils ont dit, à leur interrogatoire, qu'ils avaient été induits à l'acte de folie qu'ils ont commis par la lecture des livres des encyclopédistes. J'ai bien de la peine à le croire; les fous ne lisent point, et assurément nul philosophe ne leur aurait conseillé des profanations. La chose est importante. Tâchez d'approfondir un bruit si odieux et si dangereux.

M. le chevalier de *Rochefort* m'a bien consolé de tous les importuns qui sont venus me faire perdre mon temps dans ma retraite. Dieu merci, je ne les reçois plus; mais quand il me viendra des hommes tels que M. le chevalier de *Rochefort*, qui me parleront de vous, mes momens seront bien employés avec eux. Je viens de voir aussi un M. *Bergier* (*) qui pense comme il faut; il dit qu'il a eu le bonheur de vous voir quelquefois, et il ne m'en a pas paru indigne.

(*) Frère de *Bergier* le théologien.

1766. Noubliez pas je vous en ſupplie *Polyeucte* et *Néarque*; mais ſurtout mandez-moi ſi vous êtes dans une ſituation heureuſe, et ſi vous vous conſolez des niches qu'on fait tous les jours à la philoſophie.

LETTRE CLXXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

16 de juillet.

AVEZ-VOUS connu, mon cher maître, un certain M. *Paſquier*, conſeiller de la cour, qui a de gros yeux, et qui eſt un grand bavard? on a dit de lui que ſa tête reſſemblait à une tête de veau, dont la langue était bonne à griller. Jamais cela n'a été plus vrai qu'aujourd'hui; car c'eſt lui qui, par ſes déclamations, a fait condamner à la mort des jeunes gens qu'il ne fallait mettre qu'à Saint-Lazare. C'eſt lui qui a péroré, dit-on, contre les livres des philoſophes, qu'il a pourtant dans ſa bibliothéque, et qu'il lit même avec plaiſir, comme le lui a reproché une femme de ma connaiſſance; car il n'eſt point du tout dévot, et c'eſt lui qui du temps de M. de *Machault* fit contre le clergé une aſſez plate levée de bouclier dans une aſſemblée de chambres. Quoi qu'il en ſoit, je ne ſais ce que les jeunes écervelés, condamnés par noſſeigneurs, ont dit à leur interrogatoire; mais je ſais bien qu'ils n'ont trouvé dans aucun livre de philoſophie les extravagances qu'ils ont faites, extravagances au reſte qui ne méritaient qu'une correction d'écoliers; car le

plus âgé n'a pas vingt-deux ans, et le plus jeune n'en a que ſeize. On vous aura ſans doute envoyé le vil arrêt qui les condamne, arrêt digne du ſiècle du roi *Robert*. Vous verrez la belle kirielle des crimes qu'on leur reproche, et qui ne ſont que des ſottiſes de jeunes gens libertins et échauffés par la débauche. En vérité, il eſt abominable de mettre à ſi bon marché la vie des hommes. Il y a ici un religieux italien, homme d'eſprit et de mérite, qui ne revient point de cette atrocité, et qui dit qu'à l'inquiſition de Rome ces jeunes fous auraient tout au plus été condamnés à un an de priſon. Au reſte, le ſeul de ces jeunes gens qui ait été exécuté, car les autres ſont en fuite, eſt mort avec un courage, ou ce qui eſt encore mieux, un ſang froid digne d'une meilleure tête. Il a demandé du café, en diſant, qu'*il n'y avait pas à craindre que cela l'empêchât de dormir*. Le bourreau a voulu ſe joindre au confeſſeur pour l'exhorter, il a prié le bourreau de *ſe borner à ſon miniſtère* : il lui a ſeulement recommandé de ne le point faire ſouffrir, et de lui bien placer la tête; et ſes derniers mots, étant à genoux, et les yeux bandés, ont été, *ſuis-je bien comme cela?* vous ſavez qu'on a brûlé, conjointement avec lui, le Dictionnaire philoſophique, où il n'a aſſurément rien trouvé de toutes les platitudes dont on l'accuſe, d'avoir paſſé devant une proceſſion ſans ôter ſon chapeau, d'avoir dit des groſſièretés ſur des burettes, d'avoir donné des coups de canne à un crucifix de bois, et autres ſottiſes ſemblables. Je ne veux plus parler de tout cet auto-da-fé ſi honorable à la nation française, car cela me donne de l'humeur, et je ne veux que me moquer de tout.

1766. Frère *Mords-les* eſt arrivé, il y a deux jours, enchanté du ſéjour qu'il a fait chez le reſpectable patriarche des Alpes. Il dit qu'il vous a trouvé plongé dans les lectures les plus édifiantes, entouré de *Bibles*, et de pères de l'Egliſe, et qu'il vous a procuré un grand ſecours, celui d'une *concordance* de la *Bible*, ouvrage de génie, dont il dit que vous n'aviez jamais entendu parler. Pour moi, il y a long-temps que j'avais l'honneur de connaître cette rapſodie digne de *Paſquier-Queſnel* et de *Paſquier tête-de-veau.*

J'oubliais vraiment de vous parler d'une grande nouvelle; c'eſt la brouillerie de *Jean-Jacques* et de M. *Hume.* Je me doutais bien qu'ils ne ſeraient pas long-temps amis; le caractère féroce de *Jean-Jacques* ne le permettait pas: mais je ne m'attendais pas à la noirceur dont M. *Hume* l'accuſe. Vous ſavez ſans doute de quoi il s'agit. M. *Hume* a demandé une penſion du roi d'Angleterre pour *Rouſſeau*, du *conſentement de ce dernier;* il l'a obtenue avec beaucoup de peine; il s'eſt preſſé de lui écrire cette bonne nouvelle; *Rouſſeau* lui a répondu, en l'accablant d'injures, qu'il ne l'avait amené en Angleterre que pour le déshonorer, qu'il ne voulait ni de la penſion du roi, ni de l'amitié de M. *Hume*, et qu'il renonçait à tout commerce avec lui. On peut dire de M. *Hume* comme dans la comédie: *Voilà un bourgeois bien payé de ſes bons ſervices.* Ce qu'il y a de fâcheux pour *Jean-Jacques*, c'eſt que tous les gens raiſonnables croiront M. *Hume*, quand il dit qu'il avait le conſentement de *Rouſſeau* pour cette penſion; mais *Rouſſeau* le niera, et il trouvera auſſi des gens qui le croiront; car je gagerais bien qu'il n'a pas donné ſon conſentement par écrit. Il

paraît que ſon plan a été de laiſſer agir M. *Hume*, en lui donnant un ſimple conſentement verbal, et de refuſer enſuite la penſion avec éclat, pour ſe faire des amis dans le parti de l'oppoſition ; ſe mettant peu en peine de compromettre M. *Hume* envers le roi et envers la nation, pourvu que *Jean-Jacques* ait des partiſans, et faſſe parler de lui. Le bon M. *Hume* dit avoir des preuves que depuis deux mois *Rouſſeau* méditait de lui jouer ce tour. 1766.

Il ſe prépare à donner toute cette hiſtoire au public. Que de ſottiſes vont dire à cette occaſion tous les ennemis de la raiſon et des lettres ! les voilà bien à leur aiſe : car ils déchireront infailliblement ou *Rouſſeau*, ou M. *Hume*, et peut-être tous les deux.

Pour moi, je rirai, comme je fais de tout, et je tâcherai que rien ne trouble mon repos et mon bonheur. Adieu, mon maître.

LETTRE CLXXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de juillet.

FRERE *Damilaville* vous a communiqué, ſans doute, la relation d'Abbeville, mon cher philoſophe. Je ne conçois pas comment des êtres penſans peuvent demeurer dans un pays de ſinges qui deviennent ſi ſouvent tigres. Pour moi, j'ai honte d'être même ſur la frontière. En vérité, voici le temps de rompre ſes liens, et de porter ailleurs l'horreur dont on eſt pénétré. Je n'ai pu parvenir à recevoir la conſultation

1766. des avocats ; vous l'avez vue, fans doute, et vous avez frémi. Ce n'eft plus le temps de plaifanter ; les bons mots ne conviennent point aux maffacres. Quoi ! dans Abbeville des *Bufiris* en robe font périr dans les plus horribles fupplices des enfans de feize ans ! et leur fentence eft confirmée malgré l'avis de dix juges intègres et humains ! et la nation le fouffre ! A peine en parle-t-on un moment, on court enfuite à l'opéra comique ; et la barbarie, devenue plus infolente par notre filence, égorgera demain qui elle voudra juridiquement ; et vous furtout, qui aurez élevé la voix contre elle deux ou trois minutes. Ici *Calas* roué, là *Sirven* pendu, plus loin un bâillon dans la bouche d'un lieutenant général ; quinze jours après, cinq jeunes gens condamnés aux flammes pour des folies qui méritaient Saint-Lazare. Qu'importe l'avant-propos du roi de Pruffe ? apporte-t-il le moindre remède à ces maux exécrables ? eft-ce là le pays de la philofophie et des agrémens ? c'eft celui de la Saint-Barthelemi. L'inquifition n'aurait pas ofé faire ce que des juges janféniftes viennent d'exécuter. Mandez-moi, je vous en prie, ce qu'on dit du moins, puifqu'on ne fait rien. C'eft une miférable confolation d'apprendre que des monftres font abhorrés, mais c'eft la feule qui refte à notre faibleffe, et je vous la demande. M. le prince de *Brunfwick* eft outré d'indignation, de colère et de pitié. Redoublez tous ces fentimens dans mon cœur par deux mots de votre main, que vous enverrez, par la petite pofte, à frère *Damilaville*. Votre amitié et celle de quelques êtres penfans eft le feul plaifir auquel je puiffe être fenfible.

La méprise de l'avant-propos consiste en ce qu'on suppose que ces paroles *In principio erat*, &c. ont été falsifiées. Ce sont les deux passages sur la trinité qui ont été interpolés dans l'épître de *Jean*. Quelle pitié que tout cela ! on perd à déterrer des erreurs un temps qu'on emploîrait peut-être à découvrir des vérités. 1766.

N. B. Le théologien *Vernet* s'est plaint au conseil de Genève qu'on se moquait de lui ; le conseil lui a offert une attestation de vie et de mœurs, comme quoi il n'avait pas volé sur les grands chemins, ni même dans la poche. Cette dernière partie de l'attestation paraissait bien hasardée.

LETTRE CXC.

DE M. DE VOLTAIRE.

Aux eaux de Rolle en Suisse, 23 de juillet.

OUI, vraiment, je le connais ce mufle de bœuf, et ce cœur de tigre, qui mérite, par ses fureurs, ce qu'il a fait éprouver à l'extravagance ; et vous voulez prendre le parti de rire, mon cher *Platon !* il faudrait prendre celui de se venger, ou du moins quitter un pays où se commettent tous les jours tant d'horreurs. N'auriez-vous pas déjà lu la relation ci-jointe ? Je vous prie de l'envoyer à frère *Frédéric*, afin qu'il accorde une protection plus marquée et plus durable à cinq ou six hommes de mérite qui veulent se retirer dans une province méridionale de ses Etats, et y

1766. cultiver en paix la raiſon, loin du plus abſurde fanatiſme qui ait jamais avili le genre-humain, et loin des ſcélérats qui ſe jouent ainſi du ſang des hommes. L'extrait de la première relation eſt d'une vérité reconnue : je ne ſuis pas sûr de tous les faits contenus dans la ſeconde ; mais je ſais bien qu'en effet il y a une conſultation d'avocats ; et ſi je puis, par votre moyen, parvenir à l'avoir, vous ferez une œuvre méritoire. Je ſais que vous n'êtes pas trop lié avec le barreau ; mais voilà de ces occaſions où il faut ſortir de ſa ſphère. L'abbé *Morellet*, M. *Turgot*, pourraient vous procurer cette pièce. Vous pourriez me la faire tenir par *Damilaville*, qui la cherche de ſon côté.

Pourquoi faut-il n'avoir que de telles armes contre des monſtres qu'il faudrait aſſommer ? C'eſt bien dommage, encore une fois, que *Jean-Jacques* ſoit un fou et un méchant fou ; ſa conduite a fait plus de tort aux belles-lettres et à la philoſophie que le *Vicaire ſavoyard* ne leur fera jamais de bien.

Non, encore une fois, je ne puis ſouffrir que vous finiſſiez votre lettre, en diſant, *je rirai*. Ah ! mon cher ami, eſt-ce là le temps de rire ? riait-on en voyant chauffer le taureau de *Phalaris* ? Je vous embraſſe avec rage.

LETTRE CXCI. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de juillet.

Ma rage vous embraſſe toujours tendrement, mon cher et aimable philoſophe. Il m'a tant paſſé d'horreurs par les mains depuis quelques jours, que je ne ſais plus ce que je vous ai écrit. Vous ai-je mandé que j'avais obtenu de frère *Frédéric* une gratification pour les *Sirven*? Cette goutte de baume, ſur tant de bleſſures faites à la raiſon et à l'innocence, m'a un peu ſoulagé, mais ne m'a pas guéri. Je ſuis honteux d'être ſi ſenſible et ſi vif à mon âge. Je m'afflige du tremblement de terre à Conſtantinople, tandis que vous examinez gaiement combien il faut de parties ſulfureuſes pour renverſer une ville dont les dimenſions ſont données. Je pleure les gens dont on arrache la langue, tandis que vous vous ſervez de la vôtre pour dire des choſes très-agréables et très-plaiſantes. Vous digérez donc bien, mon cher philoſophe, et moi je ne digère pas. Vous êtes encore jeune, et moi je ſuis un vieux malade; pardonnez à ma triſteſſe. Je viens de voir, dans la *Gazette de France*, un article du tonnerre qui a pulvériſé une vieille femme; et le tonnerre n'eſt point tombé ſur les juges d'Abbeville! comment cela peut-il ſe ſouffrir?

Si vous ſavez quelque choſe ſur *Polyeucte* et *Néarque*, daignez m'en écrire un petit mot aux eaux de Rolle.

1766. J'ai vu le mémoire des huit avocats; il dit peu de choſes, il ne m'apprend rien, et me laiſſe dans ma rage.

Les plénipotentiaires viennent de commencer leurs opérations à Genève, en déclarant *Jean-Jacques Rouſſeau* un calomniateur infame. Un parti vient de faire un libelle abominable contre tous les particuliers de l'autre parti. On cherche à pendre l'auteur du libelle. *Vernet* a fait un nouveau mémoire, mais il ne trouve perſonne qui veuille l'imprimer; les libraires y ont été déjà attrapés.

Vivez gaiement, mon grand philoſophe; mais pourquoi les gens qui penſent ne vivent-ils pas enſemble?

LETTRE CXCII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 d'auguſte.

VOUS penſez bien, mon vrai philoſophe, que mon ſang a bouilli, quand j'ai lu ce mémoire écrit avec un cure-dents; ce cure-dents grave pour l'immortalité. Malheur à qui la lecture de cet écrit ne donne pas la fièvre! Il doit au moins faire mourir d'apoplexie le... et le... et le... N'admirez-vous pas les ſobriquets que le ſot peuple donne à de certaines gens? C'eſt donc de tous les côtés à qui ſe couvrira d'horreur et d'infamie. Je vous plains d'être où vous êtes. Vous pouvez me dire: *Ubicumque calculum ponas, ibi naufragium invenies.*

Vous avez des liens, des penſions, vous êtes enchaîné ; pour moi, je mourrai bientôt, et ce ſera en déteſtant le pays des ſinges et des tigres, où la folie de ma mère me fit naître, il y a bientôt ſoixante et treize ans. Je vous demande en grâce d'écrire de votre encre au roi de Pruſſe, et de lui peindre tout avec votre pinceau. J'ai de fortes raiſons pour qu'il ſache à quel point on doit nous mépriſer. Un des plus grands malheurs des honnêtes gens, c'eſt qu'ils ſont des lâches. On gémit, on ſe tait, on ſoupe, on oublie. Je vous remercie, par avance, des coups de foudre dont vous écraſerez les janſéniſtes. Il eſt bon de marcher ſur le *baſilic* après avoir foulé le ſerpent. Donnez-vous le plaiſir de pulvériſer les monſtres, ſans vous commettre. Genève eſt une petaudière ridicule, mais du moins de pareilles horreurs n'y arrivent point. On n'y brûlerait pas un jeune homme pour deux chanſons faites il y a quatre-vingts ans. *Rouſſeau* n'eſt qu'un fou et un plat monſtre d'orgueil. Adieu ; je vous révère avec juſtice, et je vous aime avec tendreſſe.

1766.

Gardons pour nous notre douleur et notre indignation ; gardons-nous le ſecret de nos cœurs.

1766.

LETTRE CXCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 d'auguſte.

Il n'y a rien de nouveau que je ſache, mon cher et illuſtre maître, ſur l'atroce et abſurde affaire d'Abbeville. On dit ſeulement, mais ce n'eſt qu'un ouï-dire, que le jeune *Moiſnel*, qui était reſté en priſon, et qui a ſeize ans, a été condamné par les *Torquemada* d'Abbeville à être *blâmé :* ſur quoi je vous prierai d'abord d'obſerver la cruauté de ce jugement, qui déclare *infame* un pauvre enfant digne tout au plus d'être fouetté au collége ; et puis de voir la ſingulière gradation du jugement que ces *Buſiris en robe*, comme vous les appelez très-bien, ont prononcé contre des jeunes gens, tous également coupables ; le premier *brûlé vif*, le ſecond *décapité*, le troiſième *blâmé ;* j'eſpère que le quatrième ſera *loué.* Je ne veux plus parler de cette exécration qui me rend odieux le pays où elle s'eſt commiſe.

Vous ſavez qu'il y a actuellement quatre-vingt-trois jéſuites à Rennes, pas davantage, et que ces marauds, comme vous croyez bien, ne s'endorment pas dans l'affaire de M. de *la Chalotais.* Il eſt transféré à Rennes, et apparemment ſera bientôt jugé. Son mémoire lui a concilié tout le public, et rend ſes perſécuteurs bien odieux. *Laubardemont de C.....* ſurtout (car on l'appelle ainſi) ne ſe relèvera pas de l'infamie dont il eſt couvert; c'eſt ce que j'ai entendu dire aux perſonnes les plus ſages et les plus reſpectables.

Une autre sottise (car nous sommes riches en ce genre) qui occupe beaucoup le public, c'est la querelle de *Jean-Jacques* et de M. *Hume*. Pour le coup, *Jean-Jacques* s'est bien fait voir ce qu'il est, un fou et un vilain fou, dangereux et méchant, ne croyant à la vertu de personne, parce qu'il n'en trouve pas le sentiment au fond de son cœur, malgré le beau *pathos* avec lequel il en fait sonner le nom ; ingrat et, qui pis est, haïssant ses bienfaiteurs (c'est de quoi il est convenu plusieurs fois lui-même) ; et ne cherchant qu'un prétexte pour se brouiller avec eux, afin d'être dispensé de la reconnaissance. Croiriez-vous qu'il veut aussi me mêler dans sa querelle, moi qui ne lui ai jamais fait le moindre mal, et qui n'ai jamais senti pour lui que de la compassion dans ses malheurs, et quelquefois de la pitié de son charlatanisme ? Il prétend que c'est moi qui ai fait la lettre, sous le nom du roi de Prusse, où on se moque de lui. Vous saurez que cette lettre est d'un M. *Walpole*, que je ne connais même pas, et à qui je n'ai jamais parlé. *Jean-Jacques* est une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux, et toucher qu'avec un bâton. Vous rirez de voir les raisons d'après lesquelles il a soupçonné, et ensuite accusé M. *Hume* d'intelligence avec ses ennemis. M. *Hume* a parlé contre lui en dormant ; il logeait à Londres, dans la même maison, avec le fils de *Tronchin ;* il avait le regard *fixe*, et surtout il a fait trop de bien à *Rousseau* pour que sa bienfesance fût sincère. Adieu, mon cher maître ; que de fous et de méchans dans ce meilleur des mondes possibles ! 1766.

Je vous embrasse *ex animo.*

1766.

LETTRE CXCIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

25 d'auguſte.

Le roi de Pruſſe, mon cher philoſophe, me mande qu'il aurait condamné ces cinq jeunes gens à marcher quinze jours chapeau bas, à chanter des pſaumes, et à lire quelques pages de la *Somme* de St *Thomas*. Gardez-vous bien de dire à qui il a écrit ce jugement de *Salomon*. Il faut qu'on tourne les yeux vers le Nord, le Midi n'a que des marionnettes barbares. Vous ſavez qu'on vient de donner en Scythie le plus beau, le plus galant, le plus magnifique carrouſel qu'on ait jamais vu; mais on n'y a brûlé perſonne pour n'avoir pas ôté ſon chapeau. Je ſuis fâché que vous ne ſoyez pas là. Tout ce que j'apprends de votre pays fait hauſſer les épaules et bondir le cœur. Je crois que vous verrez bientôt le mémoire d'*Elie de Beaumont* en faveur des *Sirven*, et que vous en ſerez plus content que de celui des *Calas*.

Je recommande les *Sirven* à votre éloquence. Parlez pour eux à ceux qui ſont dignes que vous leur parliez; échauffez les tièdes : c'eſt une belle occaſion d'inſpirer de l'horreur pour le fanatiſme.

Si vous avez oublié l'ami *Vernet*, voici une occaſion de vous ſouvenir de lui. On dit que cette autre tête de bœuf, dont la langue doit être fumée, mugit beaucoup contre moi. En avez-vous ouï dire quelque choſe? Je brave ſes beuglemens, et ceux des

monſtres qui peuvent crier avec lui. J'ai peu de temps à vivre, mais je ne mourrai pas la victime de ces miſérables. Je mourrai en ſouhaitant que la nature faſſe naître beaucoup de français comme vous, et qu'il n'y ait plus de Velches. 1766.

Je voulais vous envoyer une facétie ſur *Vernet*, je ne la retrouve point ; la perte eſt médiocre.

Ah! mon cher maître, que les philoſophes ſont à plaindre! Leur royaume n'eſt pas de ce monde, et ils n'ont pas l'eſpérance de régner dans un autre.

Monſtres perſécuteurs, qu'on me donne ſeulement ſept ou huit perſonnes que je puiſſe conduire, et je vous exterminerai.

LETTRE CXCV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 d'auguſte.

Je ne ſais trop où vous prendre, mon cher maître, mais je vous écris à tout haſard à Ferney. M. le chevalier de *Rochefort* m'avait chargé d'un paquet pour vous, qui contenait le mémoire des avocats ſur l'affaire d'Abbeville, et un petit mot de lettre; mais, comme frère *Damilaville* me dit qu'il vous avait déjà envoyé le mémoire, j'ai gardé le paquet que j'ai remis à M. le chevalier de *Rochefort*. Je ne ſais rien de nouveau ſur les ſuites de l'aſſaſſinat juridique commis à Abbeville par un arrêt des *pères de la patrie*. Ce qui occupe à préſent nos Velches, ce ſont deux affaires d'un genre fort différent, celle de M. de *la*

1766. *Chalotais*, et celle du trop fameux *Jean-Jacques*, qu'on punirait bien et qu'on attraperait bien en ne parlant point de lui. M. *Hume* vient de m'envoyer une longue lettre de lui, qui excite tour à tour l'indignation et la pitié en la lisant ; c'est le commérage et le cailletage le plus plat, joint à la plus vilaine ame. Je crois qu'il serait bon qu'elle fût imprimée. Imaginez-vous que *Jean-Jacques* m'accuse aussi d'être de ses ennemis, moi qui n'ai d'autre reproche à me faire que d'avoir trop bien parlé et trop bien pensé de lui. Je l'ai toujours cru un peu charlatan, mais je ne le croyais pas un méchant homme. Je suis bien tenté de lui faire un défi public d'administrer les preuves qu'il a contre moi ; ce défi l'embarrasserait beaucoup, mais en vaut-il la peine?

A l'égard de M. de *la Chalotais*, il paraît que tous les gens du métier conviennent que toutes les règles ont été violées dans la procédure qu'on a faite contre lui ; et que le roi, si plein de bonnes intentions, a été bien indignement et bien odieusement trompé dans cette affaire. Toute la France en attend la décision ; et, en attendant, ses persécuteurs sont l'objet de l'exécration publique. Adieu, mon cher maître ; la colère me rend malade, et m'empêche de vous en écrire davantage. Portez-vous bien, dormez, (c'est ce que j'ai bien de la peine à faire), digérez de votre mieux (je ne parle pas de ce qui se fait, car cela est impossible à digérer), et surtout aimez-moi toujours.

LETTRE

LETTRE CXCVI.

1766.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 9 de ſeptembre.

C'EST en effet, mon cher et illuſtre maître, un jugement de *Salomon* que celui dont vous me parlez. Nos pères de la patrie ſont à bien des ſiècles de ce jugement-là. Heureuſement tous les magiſtrats ne ſont pas auſſi abſurdes. La cour des aides, qui, à la vérité, eſt préſidée par M. de *Maleſherbes*, vient d'en donner la preuve. Un nommé *Broutel* qui, avec les trois ou quatre marauds de la ſénéchauſſée d'Abbeville, avait principalement influé dans la condamnation de ces malheureux écervelés, a voulu être préſident de l'élection, qui eſt un autre tribunal, et qui, ainſi que toute la ville, a pris en horreur les juges de la ſénéchauſſée: l'élection n'en a point voulu; il en a appelé à la cour des aides, qui, au rapport de M. *Goudin*, homme de mérite, inſtruit et très-éclairé, a débouté, tout d'une voix, ce maraud de ſa demande. Cette aventure eſt une faible conſolation pour les manes du pauvre décapité, mais c'en eſt une pour les gens raiſonnables qui ont encore leur tête ſur leurs épaules. Je ne ſais pas bien exactement ſi la tête de veau a parlé contre vous à ſes confrères; on prétend au moins qu'il a dit qu'il ne fallait pas s'amuſer à brûler des livres, que c'était les auteurs que DIEU demandait en ſacrifice: ce tigre voudrait nous ramener au

1766. temps des druides qui offraient à leurs dieux des victimes humaines. Vous ſaurez pourtant que la plupart des conſeillers du parlement de Paris ſont honteux de ce jugement, que pluſieurs en ſont indignés et le diſent à très-haute voix, entre autres le préſident comte abbé de *Guébriant*, qui regrette beaucoup de ne s'être pas trouvé ce jour-là à la grand'chambre, et qui eſt perſuadé qu'il lui aurait épargné cette infamie. Vous ſaurez de plus qu'un conſeiller de tournelle, de mes amis et de mes confrères dans l'académie des ſciences (M. *Dionis du Séjour*), a empêché, il y a peu de temps, que la tournelle ne rendît encore un jugement pareil dans une affaire ſemblable, et a fait mettre l'accuſé hors de cour.

Adieu, mon cher maître; l'abbé de *la Porte*, qui fait un almanach des gens de lettres, m'a chargé de vous demander à vous-même votre article, contenant votre nom, les titres que vous voulez prendre, ceux de vos ouvrages que vous avouez, ceux même qu'on *vous attribue*, c'eſt-à-dire que vous avez faits ſans les avouer, &c. *Iterum vale.*

LETTRE CXCVII. 1766.

DE M. DE VOLTAIRE.

16 de ſeptembre.

MON cher et grand philoſophe, vous ſaurez que j'ai chez moi un jeune conſeiller au parlement, mon neveu, qui s'appelle d'*Ornoi.* La terre d'Ornoi eſt à cinq lieues d'Abbeville. C'eſt par le moyen d'un de ſes plus proches parens qu'on eſt venu à bout de honnir ce maraud de *Broutel.* Il broutera déſormais ſes chardons ; et voilà du moins cet âne rouge incapable de poſſéder jamais aucune charge; c'eſt, comme vous dites, une bien faible conſolation. Je voudrais que vous fuſſiez à Berlin ou à Péterſbourg; mais vous êtes néceſſaire à Paris : que ne pouvez-vous être par-tout !

Quand vous écrirez à celui qui a rendu le jugement de *Salomon* ou de *Sancho-Pança*, certifiez-lui, je vous prie, que je lui ſuis toujours attaché comme autrefois, et que je ſuis fâché d'être ſi vieux.

Le procureur général de Beſançon, dont la tête reſſemble, comme deux gouttes d'eau, à celle dont la langue eſt ſi bonne à cuire, fit mettre en priſon, ces jours paſſés, un pauvre libraire qui avait vendu des livres très-ſuſpects. Il n'y allait pas moins que de la corde, par les dernières ordonnances. Le parlement a abſous le libraire tout d'une voix, et le procureur général a dit à ce pauvre diable : *Mon ami, ce ſont les livres que vous vendez qui ont corrompu vos juges.*

1766. La discorde règne toujours dans Genève, mais la moitié de la ville ne va plus au sermon. Je demande grâce à l'abbé de *la Porte;* je ne sais plus ni ce que je suis, ni ce que j'ai fait; il faudra que je me recueille.

Il pleut des *Fréret*, des *du Marsais*, des *Bolingbroke.* Vous savez que, Dieu merci, je ne me mêle jamais d'aucune de ces productions; je ne les garde pas même chez moi; je les rends quand je les ai parcourues. C'est une chose abominable qu'on aille quelquefois fourrer mon nom dans tous ces caquets-là; mais il y aura toujours des méchantes langues. Prenez toujours le parti de l'innocence: je vous embrasse très-tendrement. Les philosophes ne sont guère tendres, mais je le suis.

LETTRE CXCVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

15 d'octobre.

MON vrai philosophe, *Jean-Jacques* est un maître fou, et aussi fou que vous êtes sage. La lettre de M. *Hume* me prouve que les Anglais ne sont point du tout hospitaliers, puisqu'ils n'ont pas donné une place dans Bedlam à *Jean-Jacques.* Ce petit bon homme aurait été enchanté d'y être logé, pourvu qu'on eût mis son nom sur la porte, et que les gazettes en eussent parlé. Au moins les folies de cette espèce ne font pas grand mal; mais nous en avons eu à

Toulouſe et à Paris d'une eſpèce plus dangereuſe. 1766.
Les fous atrabilaires, les furieux ſont plus remarqués dans notre nation que dans toute autre. Je m'imagine que mon ancien diſciple vous a écrit ce qu'il en penſait; il eſt admirable ſur ce chapitre. Je le crois enfin devenu tout-à-fait philoſophe. Je me trompe fort, ou plus il vieillira, plus il ſera humain et ſage. Je voudrais ſavoir ſi vous écrivez toujours à une certaine dame qui donne des carrouſels; elle donne quelque choſe de mieux; elle a minuté de ſa main un édit ſur la tolérance univerſelle. L'Egliſe grecque n'était pas plus accoutumée que la latine à ce dogme divin. Si elle continue ſur ce ton, elle aura plus de réputation que *Pierre le grand*.

Ne pourriez-vous point me dire ce que produira, dans trente ans, la révolution qui ſe fait dans les eſprits, depuis Naples juſqu'à Moſcou? je n'entends pas les eſprits de la ſorbonne ou du peuple, j'entends les honnêtes eſprits.

Je ſuis trop vieux pour eſpérer de voir quelque choſe, mais je vous recommande le ſiècle qui ſe forme.

Adieu; je me conſole en vous écrivant, et vous me rendrez heureux quand vous m'écrirez.

1766.

LETTRE CXCIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

29 de novembre.

Il y a trois heures que j'ai reçu le cinquième volume, mon très-cher philofophe. Ce que j'en ai lu m'a paru digne de vous. Je ne puis vous donner un plus grand éloge. Quoi ! vous dites, dans l'avertiffement, que l'*Apologie de l'étude* n'a pas été heureufe dans l'affemblée où elle fut lue. Etes-vous encore la dupe de ces affemblées ? ne favez-vous pas que le Catilina de *Crébillon* fut reçu avec tranfport ?

Afpice auditores, torvis oculis percute pulpitum fortiter, dic nihil ad propofitum, et benè predicabis.

Votre *Apologie de l'étude* eft un morceau excellent, entendez-vous ; n'allez pas vous y tromper.

Je vous rendrai compte inceffamment du manufcrit que votre ami a envoyé à M. *Bourfier.* Il faut attendre que la fermentation de la fourmilière de Genève foit un peu apaifée.

A l'égard de l'ami *Vernet*, il eft dans la boue avec *Jean-Jacques*, et ni l'un ni l'autre ne fe relèveront.

Il y a auffi bien des gens qui barbottent dans Paris. En vérité, mon cher philofophe, je ne connais guère que vous qui foit clair, intelligible, qui employe le ftyle convenable au fujet, qui n'ait point un enthoufiafme obfcur et confus, qui ne cherche point à traiter la phyfique en phrafes poëtiques, qui ne fe perde point dans des fyftêmes extravagans.

A l'égard de l'ouvrage ſur les courbes, je vous répète encore que c'eſt ce que j'ai vu de mieux ſur cette matière. 1766.

Puiſque vous daignez mettre le petit buſte d'un petit vieillard ſur votre cheminée avec des magots de la Chine, je vais commander un nouveau magot à celui qui a imaginé cette plaiſanterie. J'aimerais bien mieux avoir votre portrait au chevet de mon lit, car je ſuis de ces dévots qui veulent avoir leur ſaint dans leur alcove.

J'oubliais de vous dire que j'ai été très-fâché qu'on ait mis ſur mon compte la *lettre* au *docteur Panſophe*, qui eſt fort plaiſante, à la vérité, mais où il y a des choſes trop longues et trop répétées, et dans laquelle on voit même des naïvetés tirées de Candide. Cette lettre eſt de l'abbé *Coyer :* il devrait avoir au moins le bon procédé, et même encore la vanité de l'avouer; en la mettant ſous mon nom, il me met en contradiction avec moi-même, lorſque je proteſte à M. *Hume* que je n'ai rien écrit à *Jean-Jacques* depuis ſept à huit ans. Je l'ai prié très-inſtamment de ne me point faire ce tort; il s'en ferait à lui-même. Il veut être de l'académie, et je penſe que l'académie n'aime pas ces petits tours de paſſe-paſſe.

Je vous embraſſe de tout mon cœur, je vous ſalue, lumière du ſiècle.

1766.

LETTRE CC.

DE M. DE VOLTAIRE.

20 de décembre.

Mon cher philoſophe; vous êtes mon philoſophe; plus je vous lis, plus je vous aime. Que de choſes neuves, vraies et agréables! Votre idée du livre antiphyſique eſt auſſi neuve que plaiſante. Vous parlez mieux médecine que les médecins. Puiſſent tous les magiſtrats apprendre par cœur votre page 79! Il y a un petit commentaire ſur *Beccaria* dont l'auteur eſt entièrement de votre avis. Or, quand deux gens qui penſent ſont d'accord ſans s'être donné le mot, il y a beaucoup à parier qu'ils ont raiſon. Chez les Athéniens, il fallait, autant qu'il m'en ſouvient, les deux tiers des voix ſur cinq cents, pour condamner un coupable; je n'en ſuis pas sûr pourtant. En parlant de Creyge, vous marchez ſur des charbons ardens, et vous ne vous brûlez point. Pourquoi vous étonnez-vous tant que les Turcs n'aient point rebâti le temple de Jéruſalem? il y a une moſquée à la place, et il n'eſt pas permis de détruire une moſquée.

C'eſt, je crois, de *Sanderſon* qu'on a dit qu'il jugeait que l'ecarlate reſſemblait au ſon d'une trompette, parce que l'écarlate eſt *éclatant* et le ſon de la trompette auſſi; mais malheureuſement il n'y a point en anglais de mot qui réponde à notre *éclatant*, et qui puiſſe ſignifier à la fois *brillant* et *bruyant;*

on dit *shining* pour les couleurs, *ſouding* pour les ſons. 1766.

Baſſeſſe au figuré vient de *bas* au propre, comme *tendreſſe* vient de *tendre*.

Vous donnez de belles ouvertures pour la géométrie. L'idée qu'on peut faire paſſer une infinité de lignes courbes entre la tangente et le cercle, m'a toujours paru une fanfreluche de *Rabelais*. Les géomètres qui veulent expliquer cette fadaiſe avec leur infini du ſecond ordre, ſont de grands charlatans. Dieu merci, *Euclide*, autant que je m'en ſouviens, ne traite point cette queſtion.

Je vais lire le reſte. Je vous remercie du plaiſir que je vais avoir, et de celui que vous m'avez donné.

Permettez à préſent que je vous parle de la petite affaire de M. *Bourſier* : il a eſſayé de trois ou quatre formules pour faire paſſer les ordonnées de ſes courbes; mais il dit que la géométrie tranſcendante qui règne aujourd'hui s'y oppoſe entièrement. Il n'y a aucun bon mathématicien à Lyon qui puiſſe l'aider; cependant il ne déſeſpère point de ſon problème, mais il faudra du temps.

Vous allez, je crois, bientôt examiner les diſcours préſentés pour un nouveau prix à l'académie ; le ſujet n'eſt pas neuf aſſurément, et ne prête guère qu'à la déclamation, puiſque je vous recommande une déclamation dont la deviſe eſt *humanum paucis vivit genus;* il m'a paru qu'il y avait de bonnes choſes. L'écriture n'en eſt pas agréable aux yeux. Cette négligence fait quelquefois tort. Si vous pouviez vous charger de la lire à la ſéance, après avoir accoutumé vos yeux à ce griffonnage, elle

1766. acquerrait un nouveau prix dans votre bouche. Elle eſt de ce jeune homme à qui vous voulez bien vous intéreſſer; mais je ne veux et je ne dois demander que juſtice.

LETTRE CCI.

DE M. DE VOLTAIRE.

18 de janvier.

1767. Je ne peux jamais vous écrire que par ricochet, mon cher philoſophe; nous avons une guerre cruelle avec les Génevois. Notre armée s'eſt déjà emparée de plus de douze bouteilles de vin et de ſix pintes de lait qui paſſaient aux ennemis. Tout le poids de la guerre eſt tombé ſur nous. Nous n'avons pas, à la lettre, de quoi faire du bouillon.

Voici des vers à la louange de *Vernet*, qu'on m'a confiés. On parle d'un poëme ſur la guerre de Genève, qui ne ſera pas ſi long que la *Secchia rapita*, mais qui doit être plus comique.

Je fais d'avance mille tendres complimens à M. *Thomas*. Fourrez-moi beaucoup de ces gens-là dans l'académie, quand vous en trouverez.

J'adreſſe à l'abbé d'*Olivet* une petite réponſe à ſa proſodie; il doit vous la remettre : il y eſt beaucoup queſtion de votre correſpondant du *Brandebourg*. Quand votre correſpondant du mont Jura pourra-t-il vous embraſſer?

LETTRE CCII.

1767.

DE M. D'ALEMBERT.

Le 26 de janvier.

J'ai d'abord, mon cher et illuſtre maître, mille remercîmens à vous faire du nouveau préſent que j'ai reçu de votre part, de vos excellentes notes ſur le Triumvirat, que j'ai lues avec tranſport, et qui ſont bien dignes de vous, et comme citoyen, et comme philoſophe, et comme écrivain. Nous avons lu hier en pleine académie votre lettre à l'abbé d'*Olivet*, qui nous a fait très-grand plaiſir; elle contient d'excellentes leçons. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; *on veut toujours dire mieux qu'on ne doit dire;* c'eſt le défaut de preſque tous nos écrivains. Mon Dieu, que je hais le ſtyle affecté et recherché! et que je ſais bon gré à M. de *la Harpe* de connaître le prix du ſtyle naturel! Vous avez bien fait de donner un coup de griffe à *Diogène-Rouſſeau.* On a publié ici, pour ſa défenſe, quatre brochures toutes plus mauvaiſes les unes que les autres : c'eſt un homme noyé, ou peu s'en faut; et tout ſon *pathos*, pour l'ordinaire ſi bien placé, ne le ſauvera pas de l'odieux et du ridicule.

J'avais déjà lu l'*Hypocriſie* (*); il y a des vers qui reſteront, et *Vernet* vous doit un remercîment. Vous aurez vu ce que je dis de ce maraud à la fin de mon cinquième volume: je crois qu'on ne ſera pas fâché non plus des deux paſſages de *Rouſſeau*, qui

(*) Dans le volume de Contes et Satires.

1767. difent le blanc et le noir, et que je me fuis contenté de mettre à la fuite l'un de l'autre.

M. de *la Harpe* m'a déjà parlé du poëme fur la guerre de Genève; ce qu'il m'en dit me donne grande envie de le lire; je ne confentirai pourtant à trouver cette guerre plaifante qu'à condition qu'elle ne vous fera pas mourir de faim. Il ne manquerait plus à cette belle expédition que de mettre la famine dans le pays de Gex et dans le Bugey, pour faire repentir les Génevois de n'avoir pas remercié M. de *Beauteville* de fon digne et éloquent difcours.

Vous croyez donc qu'on ne vend que cent exemplaires d'un difcours de l'académie; détrompez-vous: ces fortes d'ouvrages font plus achetés que vous ne penfez; tous les prédicateurs, avocats, et autres gens de la ville et de la province, qui font métier de paroles, fe jettent à corps perdu fur cette marchandife.

A propos d'avocats et de paroles, avez-vous lu un très-bon difcours fur l'adminiftration de la juftice criminelle, prononcé au parlement de Grenoble par un jeune avocat général, nommé M. *Servan*? vous en ferez, je crois, très-content: je voudrais feulement que le ftyle, en certains endroits, fût un peu moins recherché; mais le fond eft excellent, et ce jeune magiftrat eft une bonne acquifition pour la philofophie.

J'imagine que l'ouvrage fur les courbes, qu'on imprime actuellement à Genève, fera bientôt fini. Dites, je vous prie, à l'imprimeur de n'en envoyer d'exemplaires à perfonne, avant que l'auteur n'en ait au moins un; car il eft défagréable que des ouvrages de fcience courent le monde avant que

l'auteur ſache au moins s'ils ſont correctement imprimés. 1767.

Croyez-vous que les *gloire-eu*, *victoire-eu*, &c., qui ſont ſi choquantes dans notre muſique, ſoient abſolument la faute de notre langue ? je crois que c'eſt, au moins pour les trois quarts, celle de nos muſiciens ; et qu'on pourrait éviter cette déſinence déſagréable, en mettant la note ſenſible (madame *Denis* me ſervira d'interprète), non comme ils le font ſur la pénultième, mais ſur l'antépénultième ; la tonique ou finale appuierait ſur la pénultième, et la dernière ſerait preſque muette : mais il eſt encore plus sûr, comme vous le dites, pour éviter cet inconvénient, de ne terminer jamais le chant que ſur des rimes maſculines.

Adieu, mon cher et illuſtre maître ; voilà bien du bavardage. On m'a dit que *Marmontel* vous avait écrit le détail de la réception de *Thomas* ; elle a été fort brillante. Je crois, comme vous, que nous avons fait une très-excellente acquiſition. *Iterum vale.*

LETTRE CCIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

A Ferney, 28 de janvier.

MON cher philoſophe, je vous ai déjà mandé qu'il y a cent lieues entre Ferney et Genève ; rien ne peut paſſer en France, pas même un problème de géométrie. J'éprouve la guerre et la famine. Les maux cauſés par la rigueur de la ſaiſon me tiennent lieu de peſte ; il ne me manque plus rien. On dit

1767. que vous avez été comparé à *Socrate;* mais *Socrate* n'écrivit rien, et vous écrivez des choſes charmantes. Vous n'avez point eu d'*Alcibiade*, et vous ne boirez point de ciguë. Je vous comparerais plutôt à *Paſcal* vivant dans le monde.

Il y a deux mois que je n'ai vu *Cramer;* l'eſprit malin s'eſt emparé de notre petit pays : c'eſt la diſcorde en Laponie.

Eſt-il vrai que le ſecrétaire eſt en Italie? Je me flatte que notre nouveau confrère va bien vous ſeconder dans votre deſſein de rendre la littérature libre et reſpectable.

Je ſuis bien content de votre correſpondant berlinois; s'il perſévère, il faut tout oublier.

LETTRE CCIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 6 d'avril.

Je vous remercie, mon cher maître, de l'ouvrage de mathématiques que vous m'avez envoyé; il aurait grand beſoin d'un *errata*, étant rempli de fautes dont quelques-unes ſont abſurdes. Je déſirerais fort que vous puſſiez faire parvenir à l'auteur une douzaine d'exemplaires pour quelques bons mathématiciens de ſes amis. J'imagine que la première partie de l'ouvrage aura été réimprimée en même temps que le ſupplément, ſur l'exemplaire que vous avez reçu

corrigé de la main de l'auteur : il se flatte que les imprimeurs y auront moins fait de bévues que dans l'impression du manuscrit. 1767.

Le cinquième volume de mes mélanges ne paraît point encore ici, grâce à la négligence de l'imprimeur *Bruyset* de Lyon, qui n'en a point encore envoyé. Les matières que j'y ai traitées, et la manière dont elles le sont, me mettront à l'abri de la criaillerie des fanatiques, qui devient ici plus odieuse et plus importune que jamais. Cette vermine est une vraie plaie d'Egypte, et qui par malheur a l'air de durer long-temps. Ils sont actuellement aux trousses de *Marmontel* qui, je crois, s'est trop avancé avec eux, et qui aura de la peine à s'en tirer. Ils ont écrit un gros volume de censures pour expliquer, ou plutôt pour embrouiller leur barbare et ridicule doctrine. J'ai lu avec grand plaisir une certaine anecdote sur *Bélisaire*, où cette maudite et plate engeance est traitée comme elle le mérite. J'aurais voulu seulement que l'auteur eût ajouté un petit compliment de condoléance à la sorbonne sur l'embarras où elle doit être au sujet du sort des païens vertueux ; car, si ces païens sont damnés, DIEU est atroce, et s'ils ne le sont pas, on peut donc à toute force être sauvé sans être chrétien. Damnés ou sauvés, DIEU nous garde d'être en l'autre monde dans la compagnie des docteurs !

Votre ami *Jean-George de Pompignan*, par la permission divine évêque du Puy et frère de *Simon le Franc*, a refusé de faire l'oraison de madame la dauphine, pour laquelle l'archevêque de Rheims l'avait fait nommer, par quelques raisons d'intrigue qu'on

1767. ignore. *Jean-George* a ſenti qu'il n'y ferait pas bon pour lui, que ceux qu'il a appelés mauvais chrétiens pourraient bien lui prouver qu'il eſt encore plus mauvais orateur. Le parlement vient d'ordonner aux évêques de s'en retourner chacun chez eux; parce qu'ils tenaient, dit-on, des aſſemblées ſecrètes. On ne ſait ce qu'il en arrivera; mais, pendant qu'on ſe battra, la raiſon aura peut-être quelques momens pour reſpirer. Adieu, mon cher maître; on m'a aſſuré que les Scythes avaient bien réuſſi aux deux dernières repréſentations : recevez-en mes complimens. *Vale et me ama.*

LETTRE CCV.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 de mai.

M. *Necker* qui part dans l'inſtant, mon cher et véritable philoſophe, vous rendra une lettre au conſeiller. Meſſieurs de la poſte en ont butiné deux, ſelon leur louable coutume. Ces meſſieurs de la poſte aux lettres deviendront des gens très-lettrés; ils ſe forment une belle bibliothéque de tous les livres qu'ils ſaiſiſſent. Chaque pays, comme vous voyez, a ſon inquiſition; vous n'êtes pas plutôt délivré des renards que vous tombez dans la main des loups.

Votre lettre au conſeiller devrait exciter le monde à faire une battue. Ne voudriez-vous point ajouter à l'hiſtoire de la *Deſtruction* quelque choſe concernant l'Eſpagne,

l'Espagne, en retranchant les derniers chapitres touchant le serment que devaient prêter les jésuites, 1767. chapitre devenu inutile par les précautions que l'on a prises en France contre ces pauvres diables dignes aujourd'hui de pitié.

L'imbécille et ignorant libraire, qui s'est chargé de votre seconde édition, ne l'aura pas achevée sitôt. Je n'ai de lui aucune nouvelle; toute communication est interrompue entre Genève et la France. On s'est imaginé assez ridiculement que je suis en France, et je m'aperçois en effet que j'y suis, parce que je manque de tout. Je ne sais comment on fera pour faire passer dans votre monarchie française la lettre au conseiller. Il n'est plus permis de lire, et il n'y a que les auteurs du *Journal chrétien* et *Fréron* qui aient la liberté d'écrire.

Vous verrez par les deux petites pièces ci-jointes qu'on ne rogne pas les ongles de si près dans les pays étrangers. L'exemple que donne l'impératrice de Russie est unique dans ce monde. Elle a envoyé quarante mille russes prêcher la tolérance, la baïonnette au bout du fusil. Vous m'avouerez qu'il était bien plaisant que les évêques polonais accordassent des priviléges à trois cents synagogues, et ne voulussent plus souffrir l'Eglise grecque.

Bonsoir, mon cher philosophe, souvenez-vous, je vous en prie, que je n'ai aucune part aux anecdotes sur *Bélisaire*. On m'accuse de tout : voyez la malice!

1767.

LETTRE CCVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, 4 de mai.

Gens inimica mihi Tyrrhenum navigat æquor,
Ilium in Italiam portans victoſque penates.

Voilà, mon cher et illuſtre philoſophe, ce que diſait l'autre jour des jéſuites d'Eſpagne un abbé italien qui, comme vous voyez, les aime tendrement, attendu qu'ils ont empêché ſon oncle d'être cardinal. Et vous, mon cher maître, que dites-vous de cette ſingulière aventure ? ne penſez-vous pas que la ſociété ſe précipite vers ſa ruine ? ne penſez-vous pas qu'elle travaille depuis long-temps à mériter ce qui lui arrive aujourd'hui, et qu'elle recueille ce qu'elle a ſemé ? Mais croyez-vous tout ce qu'on dit à ce ſujet ? croyez-vous à la lettre de M. d'*Oſſun*, lue en plein conſeil, et qui marque que les jéſuites avaient formé le complot d'aſſaſſiner, le jeudi ſaint, bon jour bonne œuvre, le roi d'Eſpagne et toute la famille royale ? ne croyez-vous pas comme moi qu'ils ſont bien aſſez méchans, mais non pas aſſez fous pour cela; et ne déſirez-vous pas que cette nouvelle ſoit tirée au clair ? Mais que dites-vous de l'édit du roi d'Eſpagne qui les chaſſe ſi bruſquement ? perſuadé comme moi qu'il a eu pour cela de très-bonnes raiſons, ne penſez-vous pas qu'il aurait bien fait de les dire et de ne les pas renfermer *dans ſon cœur royal* ? ne penſez-vous

pas qu'on devrait permettre aux jéſuites de ſe juſtifier, ſurtout quand on doit être sûr qu'ils ne le peuvent pas ? ne penſez-vous point encore qu'il ſerait très-injuſte de les faire tous mourir de faim, ſi un ſeul frère coupe-chou s'aviſe d'écrire bien ou mal en leur faveur ? Que dites-vous auſſi des complimens que fait le roi d'Eſpagne à tous les autres moines, prêtres, curés, vicaires et ſacriſtains de ſes Etats, qui ne ſont, à ce que je crois, moins dangereux que les jéſuites que parce qu'ils ſont plus plats et plus vils ? enfin ne vous ſemble-t-il pas qu'on pouvait faire avec plus de raiſon une choſe ſi raiſonnable ? *Le cœur royal* me fait ſouvenir de la ſurpriſe impériale d'un certain Reſcrit de l'empereur de la Chine. Ma ſurpriſe de tout ce qui arrive et de la manière dont il arrive, n'eſt ni royale ni impériale, mais n'en eſt ni moins grande ni moins fondée. Après tout, il faut attendre la fin. 1767.

Soyez sûr que c'eſt à M. *Hume*, et point à d'autres, que *Rouſſeau* eſt redevable de ſa penſion. Soyez sûr qu'il s'en doute bien lui-même; mais il ne veut pas paraître le ſavoir, et ſon cœur reconnaiſſant en ſera plus à ſon aiſe. La ſorbonne vient de faire imprimer trente-ſept propoſitions extraites du livre de *Marmontel*, et qu'elle ſe propoſe de qualifier dans un gros volume qu'elle donnera quand il plaira à DIEU. Cet extrait va d'avance la couvrir d'opprobre. Voici une des propoſitions par où vous pourrez juger des autres : *La vérité brille de ſa propre lumière, et l'on n'éclaire pas les eſprits avec la flamme des bûchers.* Que dites-vous de cet impudent et odieux extrait ? On dit que vous allez demeurer à Lyon; permettez-moi de vous demander, par le tendre intérêt que je prends à vous,

1767. ſi vous y avez bien penſé. N'eſt-ce pas vous mettre à la merci d'ennemis plus puiſſans que les jéſuites, et plus déterminés, peut-être, à vous nuire? Pourquoi quittez-vous le reſſort du parlement de Bourgogne dont vous avez lieu d'être content? Adieu, mon cher maître; le papier m'oblige de finir; je vous embraſſe de tout mon cœur.

P. S. M. le chevalier de *Rochefort*, que je viens de voir, et qui, par parenthèſe, vous aime à la folie, eſt inquiet de deux paquets qu'il vous a envoyés contre-ſignés vice-chancelier, et dont vous ne lui avez point accuſé la réception. Il me charge de vous faire mille complimens. M. de *Chabanon* part mercredi pour vous aller voir; je lui envie bien le plaiſir qu'il aura. Je me flatte au moins qu'il vous dira combien je vous aime, et combien j'ai de plaiſir à lui parler de vous. Il vous apporte une tragédie dont je crois que vous ſerez content, ſuppoſé pourtant que je n'aye point été ſéduit par la lecture que je lui en ai entendu faire, car il eſt impoſſible de mieux lire. Je viens d'apprendre que l'arrêt du parlement qui renvoie les évêques chez eux, vient d'être caſſé par un arrêt du conſeil. Les janſéniſtes qui, comme vous ſavez, ſont fort plaiſans, ne manqueront pas de dire que le roi vient d'ordonner aux évêques de ne point réſider. Cette aventure fera ſans doute dire et faire bien des ſottiſes aux imbécilles et aux fanatiques des deux partis. Vous ne voulez donc pas m'envoyer cette petite figure que je vous demande depuis tant de temps avec tant d'inſtance. Eſt-ce que l'original ne m'en croit pas digne, ou bien eſt-ce qu'il ne m'aime

plus? J'aurais bien envie de le quereller auſſi ſur ce que je ne reçois jamais de lui rien de ce qu'il pourrait m'envoyer, ni l'anecdote ſur *Béliſaire* de ſon ami l'abbé *Mauduit*, ni les Honnêtetés littéraires que je n'ai pas encore lues, ni la lettre à *Elie de Beaumont*, ni le poëme ſur la belle guerre de Genève. Dites, je vous prie, à l'auteur de toutes ces pièces qu'il a tort d'oublier ainſi ſes amis. 1767.

LETTRE CCVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

9 de mai.

Si on vous a appelé *Rabſacès*, mon cher philoſophe, on m'appelle *Capanée*. Nos ſavans d'aujourd'hui prodiguent les titres honorifiques. Je vous garderai le ſecret : dites-moi quel eſt le nommé *Foucher*, qui vient, dit-on, de faire un ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire* ? n'eſt-il pas de l'académie des inſcriptions et belles-lettres? S'il y a des académies de politeſſe et de raiſon, je ne crois pas qu'il y ſoit reçu.

Je vous ai mandé que je vous avais envoyé, par M. *Necker*, un volume de la lettre au conſeiller; mais DIEU ſait quand M. *Necker* arrivera à Paris.

Faites-moi, je vous prie, réponſe en droiture ſur mon ami *Foucher*. Je ne ſais qu'eſt devenu le libraire à qui on a donné la *Deſtruction* jéſuitique. Nous avons quatre mille cinq cents ſoldats autour

1767. de Genève ; c'eſt la ſeule nouvelle que j'aye. Quand il y aura des guerres ou des bruits de guerres, fuyez aux montagnes.

Interim vale et me ama.

LETTRE CCVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 12 de mai.

Je crois, mon cher maître, vous avoir parlé, dans ma dernière lettre, d'une liſte de propoſitions que la ſorbonne a extraites de *Béliſaire*, pour les condamner ; liſte qui eſt le comble de l'atrocité et de la bêtiſe. Ces hommes éclairés mouraient de peur que cette liſte ne ſe répandît avant la cenſure : en conſéquence les amis de *Marmontel* l'ont fait imprimer, et frère *Damilaville* vous l'enverra : vous ne pourrez pas en croire vos yeux, tant ces animaux-là ſont abſurdes. Je me flatte que le cri public va les faire rentrer dans la boue, et qu'ils n'oſeront pas publier leur cenſure, tant la ſeule liſte des propoſitions les rendra d'avance odieux et ridicules.

Chabanon m'étonne et m'afflige beaucoup en m'apprenant que vous n'êtes pas content de ſa pièce. Je vous avoue qu'elle m'avait fait beaucoup de plaiſir, et me paraiſſait bien meilleure que dans le premier état ; mais vous vous y connaiſſez mieux que moi. La ſeule choſe que je vous demande, mon cher maître, et que mon amitié pour *Chabanon* exige de

la vôtre pour moi, c'eſt de vouloir bien donner à ſon ouvrage, pour le fond et pour les détails, toute l'attention poſſible; *Chabanon* le mérite en vérité, et par lui-même, et par les ſentimens qu'il a pour vous. L'intérêt que vous lui marquerez en cette occaſion ſera une nouvelle obligation que je vous aurai; car on ne ſaurait lui être plus attaché que je le ſuis.

1767.

Voilà donc les jéſuites chaſſés d'Eſpagne, et puis de France, grâce à l'abbé de *Chauvelin*, et vraiſemblablement bientôt de Naples et de Parme. On dit pourtant que Naples ſera difficile, parce qu'ils y ont à leurs ordres cent cinquante mille coquins. L'autre jour je déplorais leur triſte ſort; car au fond je ſuis bon homme; quelqu'un me dit: Vous êtes bien bon de vous lamenter ſur des hommes qui vous verraient brûler en riant. J'avoue que j'eſſuyai un peu mes larmes; ils me font pitié pourtant: *O, qu'il eſt doux de plaindre!* &c. Adieu, mon cher et illuſtre confrère; je vous embraſſe de tout mon cœur.

1767.

LETTRE CCIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, le paquet que vous avez bien voulu m'envoyer par M. *Necker* : je vous prie de vouloir bien remercier de ma part l'abbé *Mauduit* de la ſeconde anecdote ſur *Béliſaire* qui m'a fort amuſé ; la Lettre ſur les panégyriques m'a fait encore plus de plaiſir ; elle eſt pleine de vérités utiles, dont il faut eſpérer qu'à la fin l'eſpèce *écrivante* fera ſon profit.

Il y a bien à l'académie des belles-lettres un abbé *Foucher* aſſez plat janſéniſte, qui même a écrit autrefois contre la préface de l'*Encyclopédie;* mais pluſieurs de ſes confrères, à qui j'en ai parlé, ne croient pas qu'il ſoit l'auteur du ſupplément à *la Philoſophie de l'hiſtoire ;* ils ne connaiſſent pas même ce beau ſupplément qui, en effet, eſt ici fort ignoré et ne produit pas la moindre ſenſation : y répondre, ce ſerait le tirer de l'obſcurité, comme on en a tiré *Nonotte.*

Avez-vous lu les trente-ſept propoſitions que la ſorbonne doit condamner? votre ami l'abbé *Mauduit* ne nous donnera-t-il pas ſes réflexions ſur ce prodige d'atrocité et de bêtiſe? Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que l'inquiſition eſt ici à ſon comble; on permet à toute la canaille du quartier de la ſorbonne d'imprimer tous les jours des libelles contre *Béliſaire*, et on ne permet pas à l'auteur de ſe défendre.

Notre jeune mathématicien a fait une petite ſuite pour l'ouvrage de mathématiques que vous connaiſſez, où il traite de l'état de la géographie en Eſpagne; vous la recevrez inceſſamment, quelque mécontent qu'il ſoit de la négligence du libraire. 1767.

Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe mille fois.

LETTRE CCX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de juin.

MON cher philoſophe, j'ai envoyé vos gants d'Eſpagne ſur le champ à leur deſtination; ils ont une odeur qui m'a réjoui le nez. Vous ſavez que je n'ai point de troupes, et que je ne peux forcer le cordon de dragons qui coupe toute communication entre Genève et mes déſerts. Celui qui s'eſt chargé de donner des ſoufflets aux jéſuites et aux janſéniſtes n'a jamais pu venir chez moi; je ne le connais point, et j'ai craint même de lui écrire. *Gabriel Cramer*, qui eſt le ſeul à qui je puiſſe me fier, a fait agir cet homme qui eſt un ſot et un pauvre diable, lequel fait agir encore en ſous-ordre un autre ſot pauvre diable. Ces ſots pauvres diables n'ont aucun débouché, nulle correſpondance en France, et tout va comme il plaît à DIEU. Les Génevois touchent au moment de la criſe de leurs affaires; pour moi, je m'occupe à cultiver mon jardin, et à me moquer d'eux.

1767. Dieu maintienne votre ſorbonne dans la fange où elle barbotte! Elle a rendu un ſervice bien eſſentiel à la philoſophie. On commence à ouvrir les yeux d'un bout de l'Europe à l'autre. Le fanatiſme qui ſent ſon aviliſſement, et qui implore le bras de l'autorité, fait malgré lui l'aveu de ſa défaite. Les jéſuites chaſſés par-tout, les évêques de Pologne forcés d'être tolérans, les ouvrages de *Bolingbroke*, de *Fréret* et de *Boulanger* répandus par-tout, ſont autant de triomphes de la raiſon. Béniſſons cette heureuſe révolution qui s'eſt faite dans l'eſprit de tous les honnêtes gens depuis quinze ou vingt années; elle a paſſé mes eſpérances. A l'égard de la canaille, je ne m'en mêle pas; elle reſtera toujours canaille. Je cultive mon jardin, mais il faut bien qu'il y ait des crapauds; ils n'empêchent pas mes roſſignols de chanter.

Adieu, aigle; donnez cent coups de bec aux chouettes qui ſont encore dans Paris.

LETTRE CCXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

19 de juin.

MON cher et grand philoſophe, un brave officier, nommé M. le comte de *Wargemont*, vient à notre ſecours; car nous avons des proſélytes dans tous les états. Il vous fait parvenir trois exemplaires d'une très-jolie lettre à un conſeiller au parlement. J'en ai

eu ſix ; madame *Denis*, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe* ont pris chacun la leur ; en voilà trois pour vous. Cela vient bien tard ; le mérite de l'apropos eſt perdu, mais le mérite du fond ſubſiſtera toujours. C'eſt bien dommage que l'auteur n'écrive pas plus ſouvent, et ne conſeille pas tous les conſeillers du roi. L'inquiſition redouble ; il eſt beaucoup plus aiſé de faire parvenir une brochure à Moſcou qu'à Paris. La lumière s'étend par-tout, et on l'éteint en France où elle venait de naître. Il ſemble que la vérité ſoit comme ces héros de l'antiquité que des marâtres voulaient étouffer dans leur berceau, et qui allaient écraſer des monſtres loin de leur patrie.

1767.

La ſixième édition du Dictionnaire philoſophique paraît en Hollande, tête levée. Les diſſidens de Pologne ont fait imprimer le petit panégyrique de *Catherine*, ou plutôt de la tolérance ; c'eſt une édition magnifique. La ſuperſtition fanatique eſt bafouée de tous côtés. Le roi de Pruſſe dit qu'on la traite comme une vieille qu'on adorait quand elle était jeune, et qu'on mépriſe dans ſa vieilleſſe.

Voici quelques échantillons qui vous prouveront que le roi de Pruſſe n'a pas tort.

Je reçois dans le moment les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés de *Béliſaire*, par un bachelier ubiquiſte ; cela me paraît ſalé.

J'eſpère qu'il viendra un temps où on sèmera du ſel ſur les ruines du tripot où s'aſſemble la ſacrée faculté.

Je ſais bien que les gens du monde ne liront point le *Supplément à la Philoſophie de l'hiſtoire* ; mais il y a beaucoup d'érudition dans ce petit livre,

1767. et les ſavans le liront. L'auteur ſe joint à l'évêque hérétique *Warburton* contre l'abbé *Bazin*. Son neveu eſt obligé en conſcience de prendre la défenſe de ſon oncle ; c'eſt un nommé *Larcher* qui a compoſé cette ſavante rapſodie ſous les yeux du ſyndic de la ſorbonne, *Ribalier*, principal du collége Mazarin. Je connais le neveu de l'abbé *Bazin;* il eſt goguenard comme ſon oncle, il prend le ſieur *Larcher* pour ſon prétexte, et il fait des excurſions par-tout. Il n'eſt pas aſſez ſot pour ſe défendre, il ſait qu'il faut toujours établir le ſiége de la guerre dans le pays ennemi.

Ne vous ai-je pas mandé que le roi de Pruſſe avait donné une enſeigne au camarade du chevalier de *la Barre*, condamné par *meſſieurs*, dans le dix-huitième ſiècle, à être brûlé vif pour avoir chanté deux chanſons de corps de garde, et pour n'avoir pas ſalué des capucins ?

Eſt-il vrai que *Diderot* a fait un roman intitulé l'*Homme ſauvage* ?

Si cet homme ſauvage eſt ſot, pédant et barbare, nous connaiſſons l'original.

Tout ce qui eſt chez nous vous fait les plus tendres complimens ; nous ne ſommes, en vérité, ni ſauvages ni barbares.

LETTRE CCXII. 1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

Juillet.

PENDANT que la sorbonne, entraînée par un zèle louable, mais très-peu éclairé, et qui fait peu d'honneur à la nation, veut censurer *Bélisaire*, il est traduit dans presque toutes les langues de l'Europe. L'impératrice de Russie mande de Casan, en Asie, qu'on y imprime actuellement la traduction russe. M. d'*Alembert* est prié de faire passer ce petit billet à M. *Marmontel*, en quelque lieu qu'il puisse être.

„ Dans le long voyage que sa Majesté l'impératrice de Russie vient de faire dans l'intérieur de ses Etats, elle a daigné s'amuser, dans ses loisirs, à traduire *Bélisaire* en langue russe. Les seigneurs de sa suite ont eu chacun leur chapitre. Le neuvième, *sur les vrais intérêts d'un souverain*, est tombé en partage à sa Majesté. Il ne pouvait être en de meilleures mains; aussi dit-on qu'il est traduit dans la plus grande perfection. Sa Majesté a pris la peine de rédiger elle même tout l'ouvrage. Elle le fait imprimer actuellement; et comme il a été commencé dans la ville de Tvere, c'est à l'archevêque de Tvere que l'impératrice l'a dédié. „

1767.

LETTRE CCXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de juillet.

Je n'ai pas beſoin de vous dire ou plutôt de vous répéter, mon cher et illuſtre maître, avec quel plaiſir j'ai lu ou plutôt relu ce que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous connaiſſez mon avidité pour tout ce qui vient de vous, et il ne tiendrait qu'à vous de la ſatisfaire encore mieux que vous ne faites. Je ſuis preſque fâché quand j'apprends, par le public, que vous avez donné, ſans m'en rien dire, quelque nouveau camouflet au fanatiſme et à la tyrannie, ſans préjudice des gourmades à poing fermé que vous leur appliquez ſi bien d'ailleurs. Il n'appartient qu'à vous de rendre ces deux fléaux du genre-humain odieux et ridicules. Les honnêtes gens vous en ont d'autant plus d'obligation qu'on ne peut plus attaquer ces deux monſtres que de loin ; ils ſont trop redoutables ſur leurs foyers, et trop en garde contre les coups qu'on pourrait leur porter de trop près.

Les nouveaux ſoufflets que votre ami s'eſt eſſayé à donner aux jéſuites et aux janſéniſtes, ont bien de la peine à leur parvenir ; ce ſeront vraiſemblablement des coups perdus : il n'y a pas grand mal à cela, pourvu que les vérités qui accompagnent ces ſoufflets ne ſoient pas tout-à-fait inutiles.

Dites-moi, je vous prie, à propos de cela, où en

eſt la nouvelle édition de la *Deſtruction* des jéſuites? pourriez-vous, ſi elle eſt enfin achevée, m'en faire parvenir quelques exemplaires? 1767.

J'ai donné à mes petits gants d'Eſpagne une nouvelle façon qui leur procurera un peu plus d'odeur: je vous enverrai cela au premier jour, par frère *Damilaville.* Que dites-vous, en attendant, de ces pauvres diables-là qui courent la mer ſans pouvoir trouver d'aſile? on ſerait preſque tenté d'en avoir pitié, ſi on n'était pas bien sûr qu'en pareil cas ils n'auraient pitié ni d'un janſéniſte ni d'un philoſophe. J'écrivais, ces jours paſſés, à votre ancien diſciple que j'étais perſuadé que s'il chaſſait jamais les jéſuites de Siléſie, il ne tiendrait pas *renfermées dans ſon cœur royal* les raiſons de leur expulſion. Je lui ai fait, par la même occaſion, mes remercîmens au nom de la raiſon et de l'humanité, de ce qu'on peut eſpérer des grâces de ſa part, quoiqu'on ait paſſé le chapeau ſur la tête devant une proceſſion de capucins, et qu'on ait chanté devant ſon perruquier et ſon laquais des chanſons de b.....

J'ignore qui eſt ce *Larcher* qui a écrit ſous les yeux du ſyndic *Ribalier* contre la *Philoſophie de l'hiſtoire;* mais je recommande très-inſtamment ce ſyndic *Ribalier* au neveu de l'abbé *Bazin.* Je lui donne ce ſyndic pour le plus grand fourbe et le plus grand maraud qui exiſte; *Marmontel* pourra lui en dire des nouvelles. Croiriez-vous bien qu'il n'a pas été permis à ce dernier de ſe défendre, à viſage découvert, contre ce coquin qui l'a attaqué ſous le maſque, et de lui donner cent coups de bâton pour les coups d'épingles qu'il en a reçus par les mains d'un autre.

1767. faquin, nommé *Cogé*, dit *Cogé pecus*, régent de rhétorique au collége Mazarin dont *Ribalier* eſt principal? Il faut que le neveu de l'abbé *Bazin* applique à ces deux drôles des ſoufflets qui les rendent ridicules à leurs écoliers mêmes.

On dit que la cenſure de la ſorbonne va enfin paraître ; ce ſera ; ſans doute, une pièce rare. En attendant, les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés les ont couverts de ridicule et d'opprobre. On dit qu'ils déſavoueront, dans leur cenſure, les trente-ſept propoſitions condamnées ; mais à qui en impoſeront-ils? Il eſt certain que cette liſte a été imprimée chez *Simon*, et qu'elle était ſignée du ſyndic qui, à la vérité, a eſſuyé, ſur ce ſujet, quelques mortifications en ſorbonne, quoiqu'il n'eût rien fait que de concert avec les députés commiſſaires de la ſacrée faculté.

Voulez-vous bien remettre ce billet à M. de *la Harpe*? Nous avons, pour l'éloge de *Charles V*, un concours nombreux ; mais le jugement ne ſera pas auſſi long que je le croyais d'abord. Comme je ſais l'intérêt que vous y prenez, je ne manquerai pas de vous en mander le réſultat, dès que le prix ſera donné, ce qui ne tardera pas : nous avons une pièce excellente, contre laquelle je doute que les autres puiſſent tenir. Ne trouvez-vous pas bien ridicule cette approbation que nous exigeons de deux docteurs en théologie? J'ai fait l'impoſſible pour qu'on abolît ce plat uſage ; croiriez-vous que j'ai été contredit ſur ce point par des gens même qui auraient bien dû me ſeconder? L'eſprit de corps porte malheur aux meilleurs eſprits. Si nous propoſons, l'année prochaine, l'éloge de

Molière,

Molière, comme cela pourrait être, je suis persuadé que le public nous rira au nez, quand nous annon- 1767.
cerons devant lui qu'il faut que cet éloge soit approuvé par deux prêtres de paroisse.

Je ne sais quand *Marmontel* reviendra des eaux : on dit que la femme avec qui il y est allé, et qui comptait mourir en chemin, pour éviter les prêtres, se porte beaucoup mieux, et reviendra peut-être se remettre en leurs saintes mains cet hiver.

LETTRE CCXIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 21 de juillet.

Il est juste, mon cher confrère, de vous laisser une seconde fois la satisfaction d'annoncer vous-même à M. de *la Harpe* qu'il a remporté le prix d'éloquence d'une voix unanime ; ce jugement a été porté dans notre assemblée d'hier. Il avait vingt-neuf concurrens, parmi lesquels on dit qu'il y en avait de redoutables ; mais aucun n'a tenu devant lui, et son discours est infiniment supérieur à tous les autres. Je le regarde comme un des meilleurs que l'académie ait encore couronnés, et je ne doute point que le public n'en porte le même jugement.

Faites-lui, je vous prie, mon compliment sur ce nouveau succès qui, vraisemblablement, ne sera pas le dernier, à en juger par le vol qu'il prend dans la littérature, et que je vois avec le plaisir que me donne l'intérêt que je prends à lui. Je me flatte qu'il en est

1767. bien perſuadé. Il faut qu'il écrive à notre ſecrétaire qui lui fera tenir, à ſon choix, ou la médaille ou l'argent de la médaille. Il ſerait bien juſte que notre libraire lui donnât encore, pour ce beau et bon diſcours, un honoraire convenable; mais une loi que je trouve très-injuſte, rend notre libraire propriétaire des diſcours qui ont remporté le prix; il ne tiendra pas à moi qu'elle ne ſoit réformée par la ſuite, ainſi que la loi abſurde de l'approbation des docteurs. A propos de docteurs, j'ai remarqué, dans le diſcours de M. de *la Harpe*, quelques lignes rayées qui me paraiſſent être de leur beſogne; il me ſemble qu'en cela ils ont paſſé leurs pouvoirs, les endroits rayés ne regardant ni la religion ni les mœurs; j'en conférerai avec quelques-uns de nos amis, et je verrai ſi ces endroits-là ne peuvent pas ſe rétablir à l'impreſſion. Au reſte, le fourrage qu'ils ont fait eſt peu de choſe, et le diſcours n'y perdra rien ou preſque rien. Il n'y a pas en tout la valeur de ſix lignes effacées.

Je vous prie de dire au neveu de l'abbé *Bazin*, que j'ai lu, avec grand plaiſir, la Défenſe de feu ſon oncle; mais qu'il aurait bien dû me l'envoyer ainſi que tout ce qu'il fait d'ailleurs. On parle d'un roman, intitulé l'Ingénu, que j'ai grande envie de lire. L'abbé *Bazin*, dont j'étais l'ami intime, m'a recommandé, en mourant, à ce neveu qui doit reſpecter les volontés de ſon oncle, et avoir quelque égard pour ſes plus zélés admirateurs. Je prie auſſi ce neveu de me dire où en eſt la deuxième édition de la *Deſtruction*, et ſi je pourrai en avoir un exemplaire. Adieu, mon cher maître; je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXV.

1767.

DE M. DE VOLTAIRE.

3 d'auguste.

Il faut que je vous dise ingénument, mon cher philosophe, qu'il n'y a point d'Ingénu, que c'est un être de raison ; je l'ai fait chercher à Genève et en Hollande ; ce sera peut-être quelque ouvrage comme le *Compère Matthieu.* L'ami *Cogé pecus* fait apparemment courir ces bruits-là qui ne rendront pas sa cause meilleure. Vous voyez l'acharnement de ces honnêtes gens : leur ressource ordinaire est d'imputer aux gens des *Ingénus* pour les rendre suspects d'hérésie, et malheureusement le public les seconde ; car, s'il paraît quelque brochure avec deux ou trois grains de sel, même du gros sel, tout le monde dit : C'est lui, je le reconnais, voilà son style ; il mourra dans sa peau comme il a vécu. Quoi qu'il en soit, il n'y a point d'Ingénu, je n'ai point fait l'Ingénu, je ne l'aurai jamais fait ; j'ai l'innocence de la colombe, et je veux avoir la prudence du serpent.

En vérité, je pense que, vous et moi, nous avons été les seuls qui aient prévu que la destruction des jésuites rendrait les jansénistes trop puissans. Je dis d'abord, et même en petits vers, qu'on nous avait délivrés des renards pour nous abandonner aux loups. Vous savez que la chasse aux loups est beaucoup plus difficile que la chasse aux renards, il y faut du gros plomb ; pour moi, qui ne suis qu'un vieux mouton,

1767. j'achève mes jours dans ma bergerie, en vous priant d'armer les pasteurs, et de les exciter à défendre le troupeau.

J'attends, avec impatience, votre réponse sur *Cogé pecus*. Ce ne sont pas ces cuistres-là qui sont les plus dangereux. Les trompettes ne sont pas à craindre, mais les généraux le sont. Les honnêtes gens ne peuvent combattre qu'en se cachant derrière les haies. Il y a des choses qui affligent; cependant il faut vivre gaiement, c'est ce que je vous souhaite au nom du père, &c., en vous embrassant de tout mon cœur.

LETTRE CCXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 4 d'auguste.

TRANQUILLISEZ-VOUS, mon cher maître. Aussitôt votre billet reçu, j'ai volé chez *Caperonnier* qui est un galant homme; il m'a dit vous avoir déjà fait une réponse qui a dû calmer vos inquiétudes; il est aussi indigné que vous et moi de l'insolence du maraud qui s'est avisé de le mettre en jeu. Je sais que le président *Hénault* pense de même, et je ne doute pas que M. *le Beau*, tout janséniste et dévot qu'il est, ne vous donne la même satisfaction au sujet de la liberté que *Cogé pecus* a prise de le citer. Au fond, cette tracasserie vous tourmente plus qu'elle ne vaut, et je ne puis surtout approuver la peine que vous avez prise d'écrire à ce cuistre de collége une lettre (*) dont

(*) Correspondance générale, tome IX.

il ſe glorifiera, et qui lui fera croire que vous le craignez. Je ſuis toujours étonné que vous ne ſentiez pas votre force, et que vous ne traitiez pas tous les poliſſons qui vous attaquent comme vous avez fait *Aliboron*. A votre place, je me ſerais contenté d'avoir le déſaveu du préſident *Hénault* qui, par parenthèſe, doit ſe plaindre à M. de *Sartine*, de *Caperonnier* et de *le Beau*, et j'aurais enſuite donné publiquement à *Cogé* un démenti bien formel, ſuppoſé encore que la choſe en vaille la peine : car répondre à cette canaille, c'eſt lui donner l'exiſtence qu'elle cherche. *Caperonnier* ignorait, ſans votre lettre, que *Cogé* eût écrit, et qu'il y eût une critique de *Béliſaire* où il eſt cité. 1767.

J'ai reçu et lu, avec grand plaiſir, *la Défenſe de mon oncle*, et je vous prie d'en faire mes remercîmens à ſon neveu qui demeure, à ce qu'on dit, dans vos quartiers. Je ne ſais qui eſt *Larcher des gueux* auquel le jeune abbé *Bazin* répond : les coups de gaule qu'il lui donne me divertiſſent fort ; cependant j'aimerais encore mieux qu'il s'en diſpensât, et il me ſemble voir *Céſar* qui étrille des porte-faix ; il ne doit ſe battre que contre *Pompée*.

La réponſe à *Warburton*, dans la petite feuille, eſt juſte, mais je la voudrais moins amère ; il faut pincer bien fort, même juſqu'au ſang, mais ne jamais écorcher ; ou du moins il faut écorcher avec gaieté, et donner le knout, en riant, à ceux qui le méritent. J'en dis autant du miniſtre ou ex-miniſtre *la Beaumelle* que de l'évêque *Warburton*. Le premier eſt un va-nu-pieds, le ſecond eſt un pédant ; mais ni l'un ni l'autre ne ſont dignes de votre colère. Vous êtes ſi

1767. perſuadé, mon cher philoſophe, qu'il faut rire de tout, et vous ſavez ſi bien rire quand vous voulez ; que ne riez-vous donc toujours, puiſque DIEU vous a fait la grâce de le pouvoir ? Pour moi, dans ce moment, je n'en ai guère envie ; on ne nous paye point nos penſions ; et, à la longue, cela ne peut produire, tout au plus, que le rire *ſardonique*, qui eſt la grimace de ceux qui meurent de faim.

J'ai envoyé à *Marmontel* votre petit billet, qui ſurement lui fera plaiſir. La cenſure de la ſorbonne ſe fait toujours attendre ; ce ſera, ſans doute, un bel ouvrage. A propos, je trouve que le neveu de l'abbé *Bazin* ne l'a pas ſuffiſamment vengé ; il dit preſque autant de mal du capitaine *Béliſaire* que des cenſeurs du roman. Je lui recommande, encore une fois, les *Cogé*, *Ribalier* et compagnie ; et je le prie de leur donner ſi bien les étrivières, qu'il n'y ait plus à y revenir : cette canaille a grand beſoin qu'on lui rogne les ongles. Je voudrais que vous viſſiez les deux ou trois phraſes qu'ils ont retranchées dans le diſcours de M. de *la Harpe*. Par exemple, en parlant de l'autorité du clergé, qu'il faut, dit l'auteur, *renfermer dans de juſtes bornes ;* ils ont mis *dans ſes juſtes bornes*. Au lieu du mot *juger* le clergé, ils ont mis *réprimer ſes excès ;* ils ont retranché *principes cruels*, et la phraſe ſuivante, *porterez-vous encore long-temps le fardeau des vieilles erreurs ?* Je voulais rétablir ces phraſes à l'impreſſion, mais la plupart de nos confrères ont cru *plus prudent* de n'en rien faire, pour ne pas *compromettre* l'académie. Avec cette *prudence-là*, on recevrait, ſans mot dire, cent coups de bâton. Adieu, mon cher maître ; portez-vous bien, et ſurtout riez.

1767.

LETTRE CCXVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

10 d'auguste.

Mon cher philosophe saura que le maudit libraire n'a point voulu se charger de la seconde édition de la *Destruction* des prêtres de *Baal*. Il dit qu'on lui saisit une partie de la première à Lyon, qu'il ne veut pas en risquer une seconde; que personne ne s'intéresse plus à l'humiliation des prêtres de *Baal;* et il n'a point encore rendu l'exemplaire corrigé qu'on lui avait remis: l'interruption du commerce désespère tout le monde.

Ribalier, *Larcher* et *Cogé* sont trois têtes du collége Mazarin dans un bonnet d'âne. Ce sont les troupes légères de la sorbonne; il faut crier: *Point de Mazarin.*

Warburton est un fort insolent évêque hérétique, auquel on ne peut répondre que par des injures catholiques. Les Anglais n'entendent pas la plaisanterie fine; la musique douce n'est pas faite pour eux; il leur faut des trompettes et des tambours.

Je fais la guerre à droite, à gauche. Je charge mon fusil de sel avec les uns, et de grosses balles avec les autres. Je me bats surtout en désespéré quand on pousse l'impudence jusqu'à m'accuser de n'être pas bon chrétien; et, après m'être bien battu, je finis par rire; mais je ne ris point quand on me dit qu'on ne paye point vos pensions; cela me fait trembler pour une petite démarche que j'ai faite auprès de

1767. monſieur le contrôleur général, en faveur de M. de *la Harpe :* je vois bien que, s'il fait une petite fortune, il ne la devra jamais qu'à lui-même. Ses talens le tireront de l'extrême indigence, c'eſt tout ce qu'il peut attendre :

Atque inopi lingua deſertas invocat artes.

A propos, je ne trouve point ma lettre à *Cogé pecus* ſi douce; il me ſemble que je lui dis, d'un ton fort paternel, qu'il eſt un coquin. *Interim vale et me ama.*

LETTRE CCXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 d'auguſte.

Les philoſophes, mon cher et illuſtre confrère, doivent être comme les petits enfans; quand ceux-ci ont fait quelque malice, ce n'eſt jamais eux, c'eſt le *chat* qui a tout fait. Je crois très-ingénument que l'Ingénu n'exiſte pas; je ne le croirai que le plus tard que je pourrai; mais enfin, ſi on me le montre, et que je trouve cet Ingénu tant ſoit peu malicieux, je dirai que c'eſt le neveu ou le chat de l'abbé *Bazin* qui en eſt l'auteur.

A propos d'Ingénu, avez-vous lu un livre qui a pour titre *Théologie portative*, et dans lequel on dit *ingénument* aux prêtres de toutes les ſectes leurs vérités? c'eſt une eſpèce de dictionnaire dont les articles ſont courts, mais où il y en a un grand nombre de

très-plaiſans et de très-ſalés; c'eſt encore quelque *chat* qui a fait cette malice. 1767.

Voilà une lettre que *Marmontel* m'envoie pour vous la faire parvenir. On dit que la belle cenſure de la ſorbonne va enfin paraître, et, qui plus eſt, le mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont*. On ajoute que la cenſure de la ſorbonne contenait douze à quinze pages contre la tolérance; mais que ces pédans les ont ſupprimées, pour laiſſer toute la gloire de ce beau ſujet à l'archevêque de Paris, dont on dit que le mandement roulera principalement ſur cet article. Il faudra, pour réponſe, faire imprimer les lettres de la czarine à la ſuite du mandement.

Vous ne voulez donc pas me dire ſi la ſeconde édition de l'ouvrage de mathématiques eſt imprimée, et ſi je pourrai en avoir au moins un exemplaire. Il n'eſt plus poſſible de rien imprimer qu'en pays étranger, lorſqu'on effleure la canaille janſénienne: je crois pourtant que, quoique ces loups ſoient à craindre, la philoſophie, avec un peu d'adreſſe, viendra à bout de leur arracher les dents. Vous avez bien raiſon, mon cher maître; les honnêtes gens ne peuvent plus combattre qu'en ſe cachant derrière les haies; mais ils peuvent appliquer de là de bons coups de fuſil contre les bêtes féroces qui infeſtent le pays.

L'eſſentiel, comme vous le dites, eſt de vivre gaiement, et de rire quand on a eu l'adreſſe de les coucher par terre. Adieu, mon cher et illuſtre philoſophe; mille reſpects à madame *Denis*, et mille complimens à MM. de *Chabanon* et de *la Harpe*. Les amis de ce dernier ont fait annoncer ſon prix dans

1767. la gazette ; ils ſe ſont trop preſſés, et ils ſont cauſe que dorénavant l'académie ne déclarera ſon jugement que le jour même de l'aſſemblée. *Vale et me ama.* Je vous embraſſe de tout mon cœur.

N. B. J'oubliais de vous dire que le collége Mazarin, où préſident les deux cuiſtres *Ribalier* et *Cogé pecus*, le premier comme principal, le ſecond comme régent de rhétorique, eſt un des plus mauvais colléges de l'univerſité, et reconnu pour tel ; cela peut ſervir en temps et lieu. On peut exhorter ces deux pédans à ne pas tant parler de philoſophie, et à mieux inſtruire la jeuneſſe qui leur eſt confiée.

Je me recommande à vous pour me procurer, s'il eſt poſſible, tout ce que le neveu et le chat de l'abbé *Bazin* pourront donner de coups de griffe. Je n'ai plus d'autre plaiſir que celui-là.

LETTRE CCXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de ſeptembre.

Mon cher philoſophe, voici une occaſion d'exercer votre philoſophie. Vous connaiſſez très-bien les théologiens de Genève, pédans, ſots, de mauvaiſe foi, et, Dieu merci, ſans crédit ; mais vous ne connaiſſez pas les libraires. L'ami *Cramer* avait donné à un nommé *Chirol* le livre de mathématiques à imprimer avec les planches corrigées. Ce *Chirol* eſt le même qui

avait fait la première édition, et qui a refusé de faire la seconde. Je lui demande, depuis près de quinze jours, qu'il rende au moins l'exemplaire qu'on lui a confié en dernier lieu. Il dit qu'il ne l'a point reçu. *Cramer* dit qu'il le lui a donné, et je n'ai pas encore pu juger qui des deux se trompe ou me trompe. Il y a mille lieues de chez moi à Genève et davantage, puisque toute communication est interrompue. *Chirol* est un pauvre diable qui n'a pas même encore pu payer le prix de la première édition, mais qui le payera. 1767.

Gabriel Cramer donne de grands soupers dans le petit castel de Tourney que je lui ai abandonné. C'est un homme d'ailleurs fort galant, qui ne me paraît pas faire une extrême attention aux livres qu'on lui confie : voilà l'état des choses. Je suivrai cette affaire, car je suis exact, et il s'agit de mathématiques. On dit qu'on vous prêche *Louis IX* et non pas St *Louis*, qu'on s'est fort moqué des croisades et du pape : le prédicateur ne sera pas archevêque de Paris, mais il doit être de l'académie. On parle d'une drôle de *Théologie portative ;* je ne l'ai point encore. J'espère que bientôt tous ces marauds de théologiens seront si ridicules qu'ils ne pourront nuire. Notre impératrice russe les mène grand train. Leur dernier jour approche en Pologne : il est tout arrivé en Prusse et dans l'Allemagne septentrionale. La maison d'Autriche et de Bavière sont les seules qui soutiennent encore ces pédans ; cependant on commence à s'éclairer à Vienne même. Pardieu, le temps de la raison est venu. O nature, grâces immortelles vous soient rendues !

1767. Mon cher philosophe, rendez tous ces pédans-là aussi énormément ridicules que vous le pouvez, dans vos conversations avec les honnêtes gens; car cela est impossible à Paris par la voie de la typographie; mais un bon mot vaut bien un beau livre.

Répandez sur eux le sel dont il a plu à DIEU de favoriser votre conversation. Faites qu'on les montre au doigt quand ils passeront dans la rue. Il paraît un ouvrage de feu milord *Bolingbroke*, qui est curieux. *Julien* l'apostat n'y fit œuvre. Bonsoir, vous dis-je; je vous aime, je vous estime et je vous révère autant que je hais les pédans dont j'ai eu l'honneur de vous parler.

LETTRE CCXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 de septembre.

AVOUEZ, mon cher et illustre maître, que les pauvres mathématiciens à double courbure ont bien raison de se louer de vos libraires huguenots; ces gens-là traitent les ouvrages de géométrie comme ils feraient le catéchisme du docteur *Vernet*, ou le *Journal chrétien;* ils en font des papillotes, et en sont quittes après pour dire qu'ils les ont perdus. Je ne trouve pas mauvais qu'ils se frisent, quoique leur patriarche *Calvin* l'ait défendu; mais j'aimerais autant que ce fût avec *la Religion vengée* du père *Hayer*, récollet, qu'avec mes œuvres. Je vous prie pourtant de les engager à parler encore à leurs perruquiers, et

à voir si les débris de mes calculs ne pourraient pas se retrouver dans les ordures. Vous aimez les mathématiques, et je vous recommande instamment mes intérêts en cette occasion. 1767.

Il est vrai que c'est l'oraison funèbre de *Louis IX*, et non pas le panégyrique de St *Louis* qui a été prêché à l'académie ; mais l'ouvrage n'en était que meilleur. Les d'*Olivet* et compagnie avaient déjà murmuré dès le matin ; mais le murmure a augmenté le soir à Saint-Roch, où l'orateur a prêché le même panégyrique. Il n'y a point d'horreurs et de faussetés que la canaille des prêtres habitués n'ait dites à cette occasion : il est pourtant vrai que deux curés de Paris, qui avaient assisté au sermon du matin, ont dit qu'ils étaient prêts à signer tout ce que le prédicateur avait avancé contre les croisades et contre le pape.

Il nous pleut ici d'Hollande des ouvrages sans nombre contre le fanatisme ; c'est la *Théologie portative*, *l'Esprit du clergé*, *les Prêtres démasqués*, *le Militaire philosophe*, *le Tableau de l'esprit humain*, &c. &c. &c. Il semble qu'on ait résolu de faire le siége de l'infame dans les formes, tant on jette de boulets rouges dans la place. Il est vrai qu'elle ne sera pas sitôt prise, car c'est le feld-maréchal *Ribalier* qui y commande, et qui a sous lui le capitaine d'artilleurs *Jean-Gilles Larcher*, et le colonel de hussards *Cogé pecus*. Avec ces grands généraux-là, une ville assiégée doit tenir long-temps.

Priez DIEU qu'il tire la sorbonne et l'archevêque d'embarras au sujet de *Bélisaire ;* ils ne savent plus comment s'y prendre pour faire paraître leur censure.

1767. Ils y avaient mis un grand article contre la tolérance; la cour qui eſt ſur cela dans des principes un peu différens de ces meſſieurs, et même, dit-on, le parlement, tout intolérant qu'il eſt, leur ont fait dire qu'ils voulaient voir cet endroit de la cenſure avant qu'elle parût : on dit qu'ils ſont actuellement occupés à bourrer leur cenſure de cartons. Figurez-vous le ridicule dont ils vont ſe couvrir. On dira que ces pédans-là ne ſont pas même décidés ſur le genre de ſottiſes qu'ils ont à dire. D'autres prétendent que l'article de la tolérance ſera ſupprimé, c'eſt ce qu'ils pourraient faire de mieux; mais ils ne veulent pas qu'on diſe qu'ils ont cédé ce quartier de la place. D'autres diſent que la cenſure ne paraîtra point du tout; ils feraient encore mieux; il eſt vrai qu'on ſe moquera d'eux tant ſoit peu, mais un peu de honte eſt bientôt paſſé. Je ſais, de ſcience certaine, que pluſieurs docteurs ſont de cet avis, et penſent que la ſorbonne a déjà eu dans cette affaire ſa doſe d'opprobre aſſez complète pour ne pas groſſir davantage la pacotille.

Adieu, mon cher et illuſtre maître; je vous recommande l'ouvrage de mathématiques, abandonné ſi vilainement aux barbiers de *Calvin*. Voulez-vous bien remettre cette lettre à M. de *la Harpe*? J'écris par le même courier à *Chabanon*, qui me paraît bien pénétré de reconnaiſſance et d'attachement pour vous. Les expreſſions de ſon cœur, à votre ſujet, m'ont d'autant plus attendri que j'y retrouve les ſentimens du mien. Vous ne ſauriez croire combien il eſt ſenſible à l'intérêt que vous prenez à ſon ouvrage, et combien il ſent le prix de vos conſeils. Je le recommande

à votre amitié pour lui, et à celle que vous avez pour moi. Vous pouvez être bien-sûr que vous obligez en lui l'ame la plus honnête et la plus reconnaissante. Il me mande, ainsi que M. de *la Harpe* (dont je ne vous parle point, parce que je sais combien vous l'aimez, et combien il en est digne), que vous avez été malade, et que pendant ce temps vous avez fait une comédie; vos maladies font honte à la santé des autres. A propos, vraiment j'oublie de vous dire, car j'oublie tout, que je suis enchanté de l'Ingénu, quoique ce ne soit pas le neveu de l'abbé *Bazin* qui l'ait fait, comme il est évident dès la première page: on dit que c'est un petit-fils de l'abbé *Gordon*, qui me paraît avoir très-bien élevé cet enfant-là. Les ennemis du père *Quesnel*, qui n'aiment pas qu'on les voye *ingénument* tels qu'ils sont, ont si bien fait que l'ouvrage vient d'être défendu. Il est vrai qu'il n'y en avait eu que trois mille cinq cents de vendus en quatre ou cinq jours, au moyen de quoi personne n'en aura. Ce petit-fils de l'abbé *Gordon* est un fin courtisan; il a appris à ses semblables qu'avec un petit mot d'éloge on fait passer bien de la contrebande. La recette est bonne, sans doute, mais un peu difficile à avaler. *Iterum vale*, mon cher maître; je vous embrasse de tout mon cœur.

1767.

1767. LETTRE CCXXI.

DE M. DE VOLTAIRE.

30 de ſeptembre.

MON cher philoſophe, *Gabriel Cramer* dit qu'il n'a point retrouvé votre livre de géométrie. Je ne lui donne point de relâche, mais il s'en moque; il donne de bons ſoupers dans mon château de Tourney que je lui ai prêté. Il renoncera bientôt au métier d'imprimeur comme moi à celui d'auteur. Il eſt d'ailleurs ſi dégoûté par l'interruption totale du commerce, qu'il ne ſonge qu'à ſe réjouir. Pour moi, j'ai un régiment entier à Ferney. Les grenadiers ni les capitaines ne ſe ſoucient que fort peu de géométrie, et quand je leur dis que la ſorbonne veut écrire contre *Béliſaire*, ils me demandent ſi *Béliſaire* eſt dans l'infanterie ou la cavalerie. Cependant la raiſon perce juſque dans ces têtes peu penſantes, et occupées de demi-tours à gauche. Genève ſurtout commence une ſeconde révolution plus raiſonnable que celle de *Calvin*. Les livres dont vous me parlez ſont entre les mains de tous les artiſans. On ne peut voir paſſer un prêtre dans les rues, ſans rire; c'eſt bien pis dans le Nord: l'affaire des diſſidens achève de rendre Rome ridicule et odieuſe, et dans dix ans la Pologne aura entièrement ſecoué le joug. On a fait en Angleterre une ſeconde édition de l'*Examen de milord Bolingbroke;* elle eſt beaucoup plus ample et beaucoup plus forte que la première. Les femmes, les enfans liſent cet

ouvrage

ouvrage qui se vend à très-bon marché. Voilà plus de trente écrits, depuis deux ans, qui se répandent dans toute l'Europe. Il est impossible qu'à la longue cela n'opère pas quelque changement utile dans l'administration publique. Celui qui dit le premier que les hommes ne pourraient être heureux que sous des rois philosophes, avait sans doute grande raison. Je suis trop vieux pour voir un si beau changement, mais vous en verrez du moins les commencemens. Je reconnais déjà le doigt de DIEU dans la bêtise de la sorbonne. On craignait qu'elle n'élevât le trône du fanatisme sur le colosse renversé des *Lessius* et des *Escobar :* elle est devenue plus ridicule que les jésuites même, et beaucoup moins puissante. Ces ignorans sont l'opprobre de la France ; et le capitaine *Bélisaire* reviendra d'Aix-la-chapelle leur tirer leurs longues oreilles. Ils ont fait souvent des démarches plus scandaleuses et plus atroces, mais ils n'en ont jamais fait de plus impertinentes.

1767.

Gardez-vous bien de recevoir jamais dans l'académie un seul homme de l'université. Vous reverrez probablement, vers la fin de l'automne, M. de *Chabanon* et M. de *la Harpe.* Il faut qu'ils soient un jour vos confrères ; mais il faut que M. de *la Harpe* ait du pain, et nous n'avons point de *Colbert* qui encourage le génie. Il commence une carrière bien épineuse. Le théâtre de Paris n'existe plus. Nous sommes dans la fange des siècles pour tout ce qui regarde le bon goût. Par quelle fatalité est-il arrivé que le siècle où l'on pense soit celui où l'on ne sait plus écrire ? Vous qui savez l'un et l'autre, aimez-moi toujours un peu.

1767.

LETTRE CCXXII.

DE M. DE VOLTAIRE.

4 de novembre.

MON cher philofophe (car il faut toujours vous appeler de ce nom refpectable que la cour ne refpecte guère), le philofophe M. de *Chabanon* aura donc le bonheur de vous embraffer! vous lèverez donc les épaules enfemble fur l'aviliffement où l'on veut jeter les lettres, fur la confpiration contre la raifon et contre la liberté, fur les fottifes dont vous êtes environné, fur la barbarie où l'on va nous replonger, fi vous n'y mettez ordre.

M. de *Chabanon* a un beau plan de tragédie, et a fait un premier acte qui annonce le fuccès des quatre autres; mais pour qui travaille-t-il? quels comédiens et quels fpectateurs! Le temps des beaux arts eft paffé, et la philofophie, qui fefait l'honneur de ce fiècle, eft perfécutée. La forbonne eft dans la boue, mais les gens de lettres font *fub gladio* L'approbateur de *Bélifaire* eft toujours deftitué. Rien ne marque plus le deffein formé d'empêcher la nation de penfer; c'était tout ce qui lui reftait. Battue par le prince de *Brunfwick* et par le margrave de *Brandebourg*, par les Anglais et par le roi de Maroc, fans argent, fans commerce et fans crédit; fi elle ne fe met pas à penfer, que deviendra-t-elle? Votre cour de parlement fait conduire en place de grève un lieutenant général avec bâillon en bouche, fans daigner alléguer le moindre délit; on coupe la main, la langue

et la tête à un jeune gentilhomme à Abbeville, et on jette tout cela dans un grand feu, pour n'avoir pas falué des capucins, et pour avoir chanté deux vieilles chanfons; et les gens coupables de ces affaffinats judiciaires ne font pas déshonorés! Vraiment, après cela, il faut boucher les yeux, les oreilles et l'entendement d'une nation; mais on n'y parviendra pas. Les hommes s'éclaireront malgré les tigres et les finges. Vous ne voulez pas être martyr, mais foyez confeffeur. Vos paroles feront plus d'effet qu'un bûcher. Mon cher philofophe, criez toujours comme un diable. 1767.

Je vous aime autant que je hais ces monftres.

LETTRE CCXXIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

26 de décembre.

SUR une lettre que frère *Damilaville* m'a écrite, j'ai envoyé, mon cher frère, chercher dans tout Genève les lettres qui pouvaient vous être adreffées, on n'a trouvé que l'inclufe. Vous favez que je ne vais jamais dans la ville fainte où *Jéfus-Chrift* ne paffe pas plus pour Dieu, que *Ribalier* et *Cogé* ne paffent à Paris pour être des gens d'efprit. Je ne fais quel démon a foufflé depuis quinze ans fur les trois quarts de l'Europe, mais la foi eft anéantie. Mon cœur en eft auffi navré que le vôtre. Les janféniftes font auffi méprifés que les jéfuites font abhorrés. La totale interruption du commerce entre Genève et la France, a empêché vos fages lettres fur les janféniftes

1767. d'entrer dans le royaume. La douane des pensées les a saisies à Lyon. L'imprimeur jette les hauts cris, et s'en prend à moi. Consolons-nous, un temps viendra où il sera permis de penser en honnête homme.

J'ai écrit, il y a long-temps, à M. le duc de *Choiseul*, en faveur du frère *Damilaville;* point de réponse. Un *Cromelin*, agent de Genève, qui va tous les mardis dîner à Versailles avec deux laquais à cannes derrière son fiacre, a persuadé aux premiers commis que je prenais le parti des représentans; c'est comme si on disait que vous favorisez les capucins contre les cordeliers. Il y a deux ans que je ne bouge de ma chambre, et trois mois que je suis dans mon lit; mais, nous autres pauvres diables de gens de lettres, nous sommes faits pour être calomniés.

Ne voilà-t-il pas encore qu'on m'impute une épigramme contre la maîtresse et les vers de M. *Dorat;* cela est très-impertinent: je ne connais ni sa maîtresse ni les vers qu'il a faits pour elle. Ce qui me fâche le plus, c'est que les cuistres, les fanatiques, les fripons sont unis, et que les gens de bien sont dispersés, isolés, tièdes, indifférens, ne pensant qu'à leur petit bien-être; et, comme dit l'autre, ils laissent égorger leurs camarades, et lèchent leur sang. Cela n'empêchera pas M. *Chardon* de rapporter l'affaire des *Sirven*. C'est un nouveau coup de massue porté au fanatisme qui lève encore la tête dans la fange où il est plongé. *Hercule*, ameutez des *Hercules*. Encore une fois, c'est l'opinion qui gouverne le monde, et c'est à vous de gouverner l'opinion.

Qui vous aime et qui vous regrette plus que moi? personne.

LETTRE CCXXIV.

1768.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de janvier.

J'AI reçu, mon cher et illuſtre maître, la lettre de Genève, que vous avez bien voulu m'envoyer, et que j'aurais laiſſée à la poſte de Genève, ſi j'avais pu deviner le peu d'importance du ſujet. J'ai reçu auſſi certaines Lettres ſur *Rabelais* qui me paraiſſent de ſon arrière-petit-fils, à qui le Ciel a donné le précieux avantage de ſe moquer de tout comme ſon biſaïeul, mais de s'en moquer avec plus de fineſſe et de goût. Ces lettres me rappellent un certain Dîner du comte de *Boulainvilliers*, auquel j'aſſiſtai il y a quelques jours, et dont j'aurais bien voulu que vous euſſiez été un des convives; on y traita fort gaiement des matières très-ſérieuſes, entre la poire et le fromage. *Jean-Jacques* n'eſt pas auſſi gai; il veut à préſent retourner en Angleterre: il mande à M. *Davenport* (c'eſt le bon M. *Hume* qui me l'écrit) qu'il eſt le plus malheureux de tous les hommes, et qu'il déſire de retourner avec lui; M. *Davenport* y a conſenti: ainſi l'Angleterre aura le bonheur de le poſſéder encore une fois, à condition que ce ne ſera pas pour long-temps. M. *Hume* me mande, dans la même lettre, que ce pauvre fou travaille actuellement à ſes mémoires, dont le premier volume a été fait en Angleterre, et qui doivent en avoir treize ou quatorze (il ne me dit pas ſi c'eſt in-folio ou in-vingt-quatre);

1768. l'*Hiſtoire romaine* n'en a pas tant. Il eſt vrai que ce qui regarde ce grand philoſophe eſt abſolument la nature entière pour lui, et je lui conſeillerais d'intituler ſon bel ouvrage *Hiſtoire univerſelle* ou *Mémoires de Jean-Jacques Rouſſeau.* M. *Hume*, dans la même lettre où il me parle de cet homme, me charge de le rappeler dans votre ſouvenir, et de vous aſſurer de tous ſes ſentimens et de ſon admiration pour vous.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère. M. de *la Harpe*, avec qui j'ai le plaiſir de parler ſouvent de vous, pourra vous dire combien je vous ſuis attaché, et combien je ſuis *vôtre* à la vie et à la mort. *Vale et me ama.* L'affaire du pauvre *Damilaville* ne finit point; cela n'eſt-il pas odieux? Vous devriez bien écrire à M. d'*Ormeſſon*, intendant des finances; le ſuccès de cette affaire dépend de lui. *Iterum vale.*

LETTRE CCXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 18 de février.

MARMONTEL vient de me dire, mon cher et illuſtre maître, que vous vous plaignez de mon ſilence, et ce reproche m'afflige d'autant plus que je ne crois pas l'avoir mérité. Il faut que vous n'ayez pas reçu une lettre que je vous ai écrite huit à dix jours avant le départ de M. de *la Harpe*, c'eſt-à-dire il y a environ trois ſemaines, et depuis laquelle

je n'en ai reçu aucune de vous ; ainſi vous voyez que, ſi je vous parais négligent, c'eſt la faute de la poſte et non la mienne. Je vous parlais, dans cette lettre, d'un certain Dîner auquel on aſſure qu'une perſonne de votre connaiſſance a aſſiſté. Comme je ſais poſitivement le contraire, je ſoutiens, j'ai ſoutenu et je ſoutiendrai à tout le monde que rien n'eſt plus faux, et que le convive qui a aſſiſté à ce dîner, et qui vient de nous en donner les *actes*, eſt, comme le ſavent tous les gens inſtruits, le ſieur *Saint-Hiacynthe*, fils ou bâtard de *Boſſuet*, que ſon père aurait fait mettre à Saint-Lazare, s'il avait pu prévoir qu'il dînât en ſi dangereuſe compagnie. 1768.

Vous ſavez ſans doute la grande nouvelle de l'excommunication de l'infant duc de Parme par notre ſaint père le pape, pour avoir attaqué l'immunité des biens eccléſiaſtiques. Il me ſemble que notre mère ſainte Egliſe travaille d'un côté à jeter elle-même la maiſon à bas, tandis que les philoſophes y mettent le feu de l'autre. Oh ! que le ſaint-ſiége entend bien ſes affaires ! Les mécréans ſeraient tentés de dire à *Clément XIII* ce que diſait *Timon* le miſanthrope à *Alcibiade* : *Que je ſuis content de te voir à la tête du gouvernement ! tu me feras raiſon de toute la canaille athénienne.*

On a affiché, non pas à la porte de l'académie françaiſe préciſément, mais à la porte du louvre la plus proche, le beau et long mandement du révérendiſſime père en DIEU *Chriſtophe de Beaumont* contre *Béliſaire*. Quelqu'un (aſſez mauvais plaiſant) s'eſt aviſé d'écrire au bas : *Défenſe de faire ici ſes ordures.* Vous ſaurez au reſte que, dans ce beau mandement,

1768. l'intolérance est prêchée avec la plus grande fureur. Voilà donc les pauvres *Sirven* déboutés de leur demande. O temps ! ô mœurs ! Adieu, mon cher ami ; il faut pleurer sur le sort de Jérusalem ; j'essuierai pourtant mes larmes, si vous m'assurez que vous m'aimez toujours, et si vous êtes bien persuadé de mon tendre et sincère dévouement.

M. de *la Harpe* peut vous avoir dit combien je suis *tuus ex animo*. Dites-lui, je vous prie, que je n'oublierai point son affaire, et que M. de *Boullongne* me promet toujours, mais n'a encore rien fini, à mon très-grand regret. *Vale, vale.*

LETTRE CCXXVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 5 d'avril.

Mon cher et ancien ami, j'ai une grâce à vous demander, que je souhaite fort que vous ne me refusiez pas, mais sur laquelle pourtant je serais fâché de vous contraindre. Il y a ici un jeune espagnol de grande naissance et de plus grand mérite, fils de l'ambassadeur d'Espagne à la cour de France, et gendre du comte d'*Aranda* qui a chassé les jésuites d'Espagne. Vous voyez déjà que ce jeune seigneur est bien *apparenté*, mais c'est-là son moindre mérite ; j'ai peu vu d'étrangers de son âge qui aient l'esprit plus juste, plus net, plus cultivé et plus éclairé : soyez sûr que, tout jeune, tout grand seigneur et

tout espagnol qu'il est, je n'exagère nullement. Il est près de retourner en Espagne, et il est tout simple que, pensant comme il fait, il désire de vous voir et de causer avec vous. Il sait que vous êtes seul à Ferney, et que vous voulez y être seul; aussi ne veut-il point vous incommoder. Il se propose de demeurer à Genève quelques jours, et d'aller de là converser avec vous aux heures qui vous gêneront le moins. Ce qu'il vous dira de l'Espagne vous fera certainement plaisir; il est destiné à y occuper un jour de grandes places, et il peut y faire un grand bien. Je dois ajouter qu'il aura avec lui un autre jeune seigneur espagnol, nommé le duc de *Villa-Hermosa*, que je ne connais point, mais qui doit avoir du mérite, puisqu'il est ami de M. le marquis de *Mora;* c'est le nom de celui qui désire de vous voir. Il vous verra avec son ami, si cela ne vous gêne pas trop; sinon M. le marquis de *Mora* vous ira voir tout seul. Je puis vous répondre que, quand vous l'aurez vu, vous me remercîrez de vous l'avoir fait connaître. Faites-moi, je vous prie, un mot de réponse ostensible, soit pour accepter ce que je vous propose, soit pour le refuser honnêtement; ce qui m'affligerait, je vous l'avoue, sans cependant que je vous en susse mauvais gré, ni M. de *Mora* non plus. Il compte partir le 20 de ce mois; ainsi je vous prie de m'écrire un mot avant ce temps-là. Oh, qu'un jeune étranger comme celui-là fait de honte à nos freluquets velches! Adieu, mon cher maître; portez-vous bien, et aimez-moi toujours.

1768.

1768.

LETTRE CCXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 d'avril.

MON cher et illuſtre confrère, M. le marquis de *Mora* que je vous ai déjà tant annoncé, et que je ne vous ai pas annoncé autant qu'il le mérite, veut bien ſe charger de vous remettre cette lettre dont il n'aura pas beſoin, quand vous aurez cauſé un quart d'heure avec lui. Vous trouverez en lui un eſprit et un cœur ſelon le vôtre, juſte, net, ſenſible, éclairé et cultivé, ſans pédanterie et ſans ſéchereſſe. M. le duc de *Villa-Hermoſa*, qui voyage avec M. le marquis de *Mora*, déſire et mérite de partager avec lui la ſatisfaction de vous voir. Je vous l'ai dit, mon cher maître, vous me remercîrez d'avoir connu ces deux étrangers. Vous féliciterez l'Eſpagne de les poſſéder, et vous nous ſouhaiterez des grands ſeigneurs ſemblables à ceux-là, au lieu de nos fanatiques imbécilles et barbares, de nos danſeuſes et de notre opéra comique. Sur ce, mon cher et ancien ami, je vous demande votre bénédiction, et je vous renouvelle les aſſurances de mon dévouement et de ma ſenſibilité pour tout ce qui peut vous intéreſſer.

1768.

LETTRE CCXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

27 d'avril.

MON cher ami, mon cher philoſophe, je ſuis tenté de croire que l'abbé de *la Bletterie* eſt en effet janſéniſte, tant il eſt orgueilleux. Son amour propre, dévot ou non, a été extrêmement bleſſé d'un avis fort honnête qu'on lui avait donné dans un petit livre dont on diſait mal à propos que j'étais l'auteur. Voici une petite épigramme, ou ſoi-diſant telle, qu'on m'envoie de Lyon ſur ſon compte.

A M. l'abbé de la Bletterie, auteur d'une Vie de Julien et de la traduction de Tacite.

Apoſtat comme ton héros,
Janſéniſte ſignant la bulle,
Tu tiens de fort mauvais propos,
Que de bon cœur je diſſimule.
Je t'excuſe et ne me plains pas;
Mais que t'a fait Tacite, hélas!
Pour le tourner en ridicule?

On me conſulte pour ſavoir s'il ne faudrait pas *traduire en ridicule;* mais il y a ſi long-temps que je n'ai aſſiſté aux aſſemblées de l'académie que je ne ſaurais décider.

D'ailleurs ma dévotion ne me permet guère d'examiner avec complaiſance les épigrammes bonnes ou

1768. mauvaises contre mon prochain. Je sais qu'il y a des gens qui s'avisent de dire du mal de mes pâques; c'est une pénitence qu'il faut que j'accepte pour racheter mes péchés. Le monde se plaira toujours à dénigrer les gens de bien et à empoisonner leurs meilleures actions. Oui, j'ai fait mes pâques, et, qui plus est, j'ai rendu le pain bénit en personne; il y avait une très-bonne brioche pour le curé. J'aime à remplir tous mes devoirs; je n'admets plus aucun plaisir profane : j'ai purifié les habits sacerdotaux qui avaient servi à Sémiramis, en les donnant à la sacristie de ma chapelle; je pourrais bien même faire du théâtre une école pour les petits garçons, école dans laquelle je leur ferai apprendre l'agriculture. Après cela, je défierai hardiment les jansénistes et les molinistes; et si on continue à me calomnier, je mettrai ces nouvelles épreuves aux pieds de mon crucifix. Je prétends, quand je mourrai, vous charger de ma canonisation. En attendant, soyez sûr qu'il n'y a point de pénitent au monde qui vous aime autant que moi; ma santé est bien faible. Je ne sais comment je pourrai faire les honneurs de ma retraite à ces deux aimables seigneurs espagnols que vous m'annoncez. Demandez-leur, je vous prie, la plus grande indulgence; qu'ils songent qu'ils viennent voir don *Quichotte* fesant pénitence sur la montagne noire.

1768.

LETTRE CCXXIX.

DE M. DE VOLTAIRE.

1 de mai.

MON cher ami, mon cher philoſophe, que l'Etre des êtres répande ſes éternelles bénédictions ſur ſon favori d'*Aranda*, ſur ſon très-cher *Mora*, et ſur ſon bien-aimé *Villa-Hermoſa* !

Un nouveau ſiècle ſe forme chez les Ibériens. La douane des penſées ne ferme plus l'allée à la vérité, ainſi que chez les Velches. On a coupé les griffes au monſtre de l'inquiſition, tandis que chez vous le *bœuf-tigre* frappe de ſes cornes et dévore de ſes dents.

L'abominable janſéniſme triomphe dans notre ridicule nation, et on ne détruit des rats que pour nourrir des crocodiles. A votre avis, que doivent faire les ſages, quand ils ſont environnés d'inſenſés barbares? il y a des temps où il faut imiter leurs contorſions et parler leur langage. *Mutemus clypeos*. Au reſte, ce que j'ai fait cette année, je l'ai déjà fait pluſieurs fois, et, s'il plaît à DIEU, je le ferai encore. Il y a des gens qui craignent de manier des araignées, il y en a d'autres qui les avalent.

Je me recommande à votre amitié et à celle des frères. Puiſſent-ils être tous aſſez ſages pour ne jamais imputer à leurs frères ce qu'ils n'ont dit ni écrit!

1768. Les myſtères de *Mitra* ne doivent point être divulgués, quoique ce ſoient ceux de la lumière; il n'importe de quelle main la vérité vienne, pourvu qu'elle vienne. C'eſt lui, dit-on, c'eſt ſon ſtyle, c'eſt ſa manière, ne le reconnaiſſez-vous pas? Ah, mes frères, quels diſcours funeſtes! Vous devriez au contraire crier dans les carrefours : Ce n'eſt pas lui. Il faut qu'il y ait cent mains inviſibles qui percent le monſtre, et qu'il tombe enfin ſous mille coups redoublés. *Amen.*

Je vous embraſſe avec toute la tendreſſe de l'amitié et toute l'horreur du fanatiſme.

LETTRE CCXXX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 13 de mai.

DIEU m'eſt témoin, mon cher maître, combien j'ai été édifié du ſpectacle que vous avez donné, le 3 d'avril dernier, bon jour bonne œuvre, en rendant vous-même le pain bénit, à la grande ſatisfaction de la Jéruſalem céleſte, et principalement des *trônes*, des *dominations* et des *puiſſances* qui, à ce que je me ſuis laiſſé dire, en ſont fort contens, d'autant plus qu'on leur a aſſuré que le beurre en était bon. Il faut que le tigre aux yeux de veau aime la brioche, et vous devriez bien lui en envoyer une, la première fois que vous réitérerez cette belle cérémonie; car je ſais qu'il cherche à ſe diſculper des mauvais propos

qu'on lui attribue. Ne vous y fiez pas trop pourtant; car *timeo Danaos et verba ferentes*. Surtout engagez, si vous le pouvez, le nommé *Chirol* ou le nommé *Grasset*, et leur compère *Marc-Michel Rey*, à ne pas imprimer tant de sottises qu'on a la platitude de mettre sur votre compte. S'il était permis de plaisanter sur un sujet aussi grave que le pain bénit, j'aurais répondu comme *Pourceaugnac* à toutes les sottises que j'ai entendu dire à ce sujet : Quel *grand raisonnement faut-il pour manger un morceau ?*

1768.

Si vous êtes enchanté de M. le marquis de *Mora*, il l'est bien davantage de vous; et je vous manderais ce qu'il m'écrit à ce sujet, si je ne songeais que vous êtes en état de grâce, et que le chanoine de St *Bruno* a été damné par un mouvement de vanité.

A propos d'Espagne, j'ai reçu, il y a quelque temps, une lettre excellente de votre ancien disciple sur l'affaire de Parme; il me mande *que le grand lama du Vatican ressemble à un vieux danseur de corde, qui, dans un âge d'infirmité, veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou.* Cette comparaison vaut mieux que toutes les écritures de Madrid et de nosseigneurs du parlement de Paris sur ce beau sujet.

L'épigramme contre le janséniste *la Bletterie* est bien douce pour un orgueil aussi coriace que le sien; ces gens-là sont comme les Russes qui ne sentent pas les croquignoles, et à qui il faut appliquer le knout. Au reste, sa traduction est la meilleure épigramme qu'on puisse faire contre lui ; ce serait le sujet d'une assez plaisante brochure que le relevé de toutes les expressions ridicules qui s'y trouvent, sans compter les contre-sens.

1768. M. le duc de *Villa-Hermosa*, aussi enchanté de vous que son compagnon de voyage, m'a remis votre lettre, et m'a chargé de vous faire parvenir celle-ci. Adieu, mon cher maître; continuez, pour l'édification des anges, des vicaires, des bédeaux, des paysans et des laquais, à rendre le pain bénit, mais avec sobriété pourtant; car je l'ai ouï dire à un fameux médecin; les indigestions de pain bénit ne valent pas le diable.

LETTRE CCXXXI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 de mai.

J'AI reçu, mon cher et illustre maître, le poëme et la relation que M. de *la Borde* m'a envoyés de la part du jeune franc-comtois qui me paraît avoir son franc-parler sur les sottises de la taupinière de *Calvin* et les atrocités du tigre aux yeux de veau. Ce franc-comtois peut, en toute sureté, tomber sur le jansénіste apostat, sans avoir à redouter les protecteurs dont il se vante, et qui sont un peu honteux d'avoir si mal choisi. On donne l'aumône à un gueux, et on trouve très-bon qu'un autre lui donne les étrivières quand il est insolent. M. le comte de *Rochefort* n'est point à Paris; il est actuellement dans les terres de madame sa mère, avec sa femme; je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir. Votre ancien disciple vient encore de m'écrire une assez bonne lettre sur l'excommunication du duc de Parme. Il me mande que si

ſi l'excommunication s'étend juſqu'ici, les philoſophes en profiteront; que je deviendrai premier aumônier; que *Diderot* confeſſera le duc de *Choiſeul*, et *Marmontel* le dauphin; que j'aurai la feuille des bénéfices, et que je vous ferai archevêque de Paris ou de Lyon, comme il vous plaira: ainſi ſoit-il! Que dites-vous de l'expédition de Corſe? n'avez-vous point peur qu'il n'en réſulte une guerre dont l'Europe n'a pas beſoin, et nous moins que perſonne? que dites-vous auſſi du train que fait *Wilkes* en Angleterre? Il me ſemble que le deſpotiſme n'a pas plus beau jeu dans ce pays-là que la ſuperſtition. Adieu, mon cher et illuſtre maître; le Ciel vous tienne en joie et en ſanté! je vous embraſſe comme je vous aime, c'eſt-à-dire *ex toto corde et animo.* 1768.

LETTRE CCXXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 31 de mai.

Je profite, mon cher et illuſtre maître, d'une occaſion qui ſe préſente pour vous écrire autrement que par la poſte, et pour vous parler à cœur ouvert. Je ſais que vous vous plaignez de vos amis et des diſcours qu'ils ont tenus, dites-vous, ou du moins laiſſé tenir ſur la cérémonie que vous avez cru devoir faire le jour de Pâques dernier. Je ne ſais pas s'il en eſt quelqu'un parmi eux qui l'ait blâmée hautement; il eſt au moins bien certain que je ne ſuis pas de ce nombre, mais il ne l'eſt pas moins que je

ne ſaurais l'approuver dans la ſituation où vous êtes.
1768. Peut-être ai-je tort ; car enfin vous ſavez mieux que moi les raiſons qui vous ont déterminé : mais je ne puis m'empêcher de vous demander ſi vous avez bien réfléchi à cette démarche. Vous ſavez la rage que les dévots ont contre vous ; vous ſavez qu'ils vous attribuent, ſans preuve, à la vérité, mais avec affirmation, toutes les brochures qui paraiſſent contre leur idole. Ils ſont bien perſuadés que vous en avez juré la ruine, et craignent même que vous ne réuſſiſſiez. Vous pouvez juger s'ils vous haïſſent, et s'ils ſont diſpoſés à chercher les occaſions de vous nuire? Avez-vous cru leur faire prendre le change, par le parti que vous avez pris? La plupart font leurs pâques ſans y croire ; ils ne vous croient point certainement plus imbécille qu'eux, et ne regardent les vôtres que comme un ſcandale de plus : c'eſt ainſi qu'ils s'en expliquent. Ils ſont fâchés que le roi ne faſſe pas les ſiennes ; mais c'eſt parce qu'ils eſpèrent qu'il les fera un jour de bonne foi : et que lui diront-ils alors de l'eſpèce de profanation qu'ils vous attribuent ? J'ai donc bien peur, mon cher ami, que vous n'ayez rien gagné à cette comédie peut-être dangereuſe pour vous. On dit que l'évêque d'Annecy vous a écrit à ce ſujet une lettre inſolente et fanatique ; ſi cet évêque n'était pas un poliſſon de ſavoyard, il vous aurait peut-être fait beaucoup de mal. Quoi qu'il en ſoit, croyez, mon cher maître, encore une fois, que l'amitié ſeule m'engage à vous dire ce que je penſe ſur cet article ; que je n'en ai parlé auſſi franchement qu'à vous ſeul, et que je ne tiens point le même diſcours aux indifférens. Quand vous feriez vos pâques tous les jours,

je ne vous en ferais pas moins attaché comme au soutien de la philosophie et à l'honneur des lettres. 1768.
Sur ce, je vous demande votre bénédiction, et surtout votre amitié, en vous embrassant de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

Du 15 de juin.

MON cher maître, mon cher confrère, mon cher ami, avez-vous lu une brochure qui a pour titre, *Examen de l'histoire d'Henri IV, par M. de Bury?* Cet homme semble avoir pris pour devise: *Tros Rutulus-ve fuat;* je ne parle point de *Bury*, qui n'en vaut pas la peine, mais de son critique. Il ne vous a pas même épargné; il prétend que vous avez *écrit l'histoire en poëte*, et que nous n'avons pas *un seul historien.* A ces deux sottises près, il me semble que cet ouvrage contient des vérités utiles, mais un peu dangereuses pour celui qui les a dites. Ce qui me console, c'est qu'on ne vous attribuera pas ce livre-là, puisque l'auteur ne vous épargne pas plus que les autres. Avez-vous lu *La profession de foi des théistes*, adressée au roi de Prusse? cet ouvrage m'a fait plaisir. Si on s'avise de dire qu'il est de vous, il faudra répondre à cette sottise comme on a fait à tant d'autres, et comme le capucin *Valérien* répondait aux jésuites, *mentiris impudentissimè.* A propos de cet ouvrage et des autres de la même espèce, il me semble qu'on

1768. n'a pas fait assez d'attention au chapitre IXe d'*Esther*, qui contient une négociation curieuse de cette princesse avec son imbécille mari, pour exterminer les sujets dudit prince imbécille. Je crois que ce chapitre pourrait tenir assez bien sa place dans quelqu'une des brochures que *Marc-Michel Rey* imprime tous les mois.

On dit, mais je ne saurais le croire, que M. de *Choiseul* est fort irrité des brocards qu'on lance sur l'apostat *la Bletterie*. Vous devriez bien lui en dire un mot, et lui faire sentir combien il serait indigne de lui de protéger de pareils hommes. J'avoue que DIEU fait briller son soleil sur les décrotteurs comme sur les rois, mais il n'empêche pas qu'on ne jette de la boue aux décrotteurs insolens.

Nota benè que c'est un honnête docteur de sorbonne qui m'a indiqué le neuvième chapitre d'*Esther* comme un des endroits les plus édifians de l'histoire charmante du peuple juif.

Adieu, mon cher ami; je vous écris au chevet du lit de votre ami *Damilaville* qui souffre comme un diable d'une sciatique. Je ne sais pourquoi ce meilleur des mondes possibles est infecté de tant de sciatiques, de tant de v...., et surtout de tant de sottises. *Vale et me ama.* Je vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXIV. 1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

2 de septembre.

COMMENT donc ! il y avait de très-beaux vers dans la pièce de *la Harpe;* le sujet même en était très-intéressant pour les philosophes ; longue et monotone, d'accord; mais celle du couronné est-elle polytone? En un mot, il nous faut des philosophes; tâchez donc que ce M. de *Langeac* le soit.

Je suis, mon cher ami, aussi malingre que *Damilaville*, et j'ai d'ailleurs trente ans plus que lui. Il est vrai que j'ai voulu tromper mes douleurs par un travail un peu forcé, et je n'en suis pas mieux. Est-il vrai que notre doyen d'*Olivet* a essuyé une apoplexie ? je m'y intéresse. L'abbé d'*Olivet* est un bon homme, et je l'ai toujours aimé. D'ailleurs il a été mon préfet, dans le temps qu'il y avait des jésuites. Savez-vous que j'ai vu passer le père *le Tellier* et le père *Bourdaloue*, moi qui vous parle?

Vous me demandez de ces rogatons imprimés à Amsterdam chez *Marc-Michel Rey*, et débités à Genève chez *Chirol;* mais comment, s'il vous plaît, voulez-vous que je les envoye, par quelle adresse sûre, sous quelle enveloppe privilégiée? qui veut la fin donne les moyens, et vous n'avez aucun moyen. Je me servais quelquefois de M. *Damilaville*, et encore fallait-il bien des détours; mais il n'a plus son

1768. bureau ; le commerce philoſophique eſt interrompu. Si vous voulez être ſervi ; dites-moi donc comment il faut que je vous ſerve?

J'écrivis, il y a quelques jours, une lettre à *Damilaville*, qui était autant pour vous que pour lui. J'exprimais ma juſte douleur de voir que le traducteur de *Lucrèce* adopte encore la prétendue création d'anguilles avec du blé ergoté et du jus de mouton. Il eſt bien plaiſant que cette chimère d'un jéſuite irlandais, nommé *Néedham*, puiſſe encore ſéduire quelques phyſiciens. Notre nation eſt trop ridicule. *Buffon* s'eſt décrédité à jamais avec ſes molécules organiques, fondées ſur la prétendue expérience d'un malheureux jéſuite. Je ne vois par-tout que des extravagances, des ſyſtêmes de *Cyrano* de Bergerac, dans un ſtyle obſcur ou ampoulé. En vérité, il n'y a que vous qui ayez le ſens commun. Je reliſais hier *la Deſtruction des jéſuites;* je ſuis toujours de mon avis ; je ne connais point d'ouvrage où il y ait plus d'eſprit et de raiſon.

A propos, quand je vous dis que j'ai écrit à frère *Damilaville*, j'ignore s'il a reçu ma lettre, car elle était ſous l'enveloppe du bureau où il ne travaille plus. Informez-vous-en, je vous prie; dites-lui combien je l'aime, et combien je ſouffre de ſes maux. Il doit être content, et vous auſſi, du mépris où l'*inf*..... eſt tombée chez tous les honnêtes gens de l'Europe. C'était tout ce qu'on voulait et tout ce qui était néceſſaire. On n'a jamais prétendu éclairer les cordonniers et les ſervantes ; c'eſt le partage des apôtres. Il eſt vrai qu'il y a des gens qui ont riſqué le martyre comme eux ; mais DIEU en a eu

pitié. Aimez-moi, car je vous aime, mon très-cher philoſophe, et je vous rends aſſurément toute la juſtice qui vous eſt due. 1768.

LETTRE CCXXXV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 de ſeptembre.

Je crois, mon cher maître, que la pièce qui a remporté le prix eſt plus *polyplate* que *polytone*; mais je doute que celle de *la Harpe*, quoique meilleure et mieux écrite, eût fait un grand effet. Le meilleur parti à prendre était celui que j'avais propoſé, de ne point donner de prix. Nos ſages maîtres en ont jugé autrement; je leur ai prédit qu'ils s'en repentiraient, et c'eſt ce qui leur arrive.

Quand il y aura dans vos quartiers quelque nouveauté intéreſſante, vous pourriez en adreſſer deux exemplaires à l'abbé *Morellet* par la voie dont vous vous êtes déjà ſervi; il m'en remettra un. J'ai lu ces jours-ci *les Réflexions* d'un capucin et d'un carme ſur les colimaçons. Je ne m'étonne pas qu'ils en parlent ſi bien, on doit connaître ſon ſemblable.

A l'égard des expériences de *Néedham*, répétées et crues par *Buffon*, je n'en dirai rien, ne les ayant pas vues; mais il ne me paraît pas plus évident que *rien ne puiſſe venir de corruption*, ou plutôt *de transformation*, qu'il ne me paraît démontré que du blé ergoté et du jus de mouton forment des anguilles. *Que ſais-je?* eſt en phyſique ma deviſe générale et continuelle.

1768. Notre ami *Damilaville* eſt toujours dans un état fâcheux, ayant de cruelles nuits et des jours qui ne valent guère mieux. Il vous a écrit, et nous parlons ſouvent de vous. Que dites-vous du grand turc qui arme contre les Ruſſes pour *ſoutenir la religion catholique?* car il ne peut pas avoir un autre objet. Notre ſaint père le pape ne ſe ſerait pas attendu à cet allié-là? il ne nous manque plus que l'alliance des loups avec les moutons, pour faire abſolument revivre l'âge d'or; ſans cela nous croirions toujours être à l'âge de fer.

Que penſez-vous de l'expédition de Corſe? Je ne ſais ſi nous combattons pour notre compte ou pour celui des Génois, mais j'ai bien peur que ce ne ſoit ici la fable de la grenouille et du rat emportés par le milan. Adieu, mon cher maître; votre ancien préfet, l'abbé d'*Olivet*, eſt mourant, et ne vit peut-être plus au moment où je vous écris; il a tout à la fois apoplexie, paralyſie, hydrocèle et gangrène. C'était un aſſez bon académicien, mais un aſſez mauvais confrère. Au reſte, il meurt avec beaucoup de tranquillité, et preſque en philoſophe, quoiqu'il ait fait très-décemment les cérémonies ordinaires. Suivez-le fort tard, mon cher ami, pour vous, pour moi et pour la raiſon qui a grand beſoin de vous:

Serus in cœlum redeas, diuque
Lætus interſis populo Quirini!

Ce ſouhait vous eſt mieux appliqué qu'à ce tyran cruel et poltron qu'*Horace* et *Virgile* flattaient. *Vale iterum et me ama.*

LETTRE CCXXXVI. 1768.

DE M. DE VOLTAIRE.

Du 15 d'octobre.

Je ne ſais plus où j'en ſuis, mon très-cher et très-aimable philoſophe. J'écrivis, il y a quinze jours, à l'ami *Damilaville* que des gens, qui revenaient de Barége, prétendaient ces eaux ſouveraines pour les dérangemens que les loupes et les autres excroiſſances peuvent cauſer dans la machine; je le mandai ſur le champ à notre ami. Je lui offris d'aller le prendre à Lyon, et de faire le voyage enſemble. J'adreſſai ma lettre à ſon ancien bureau du vingtième, adreſſe qu'il m'avait donnée; je n'ai eu de lui aucune nouvelle. Ce ſilence me fait trembler: il faut qu'il ne ſoit pas plus en état d'écrire que de voyager. Je vous demande en grâce de me dire en quel état il eſt. Et vous, mon cher philoſophe, comment vous portez-vous? que faites-vous? La pluie des livres contre la prêtraille continue toujours à verſe. Avez-vous lu *la Riforma d'Italia*, dans laquelle le terme de canaille eſt le ſeul dont on ſe ſerve pour caractériſer les moines? *Per genus proprium et differentiam proximam.*

Vous connaiſſez le petit abrégé des uſurpations papales, ſous le nom des Droits des hommes (*). Les philoſophes finiront un jour par faire rendre aux princes tout ce que les prêtres leur ont volé; mais les princes n'en mettront pas moins les philoſophes à

(*) Voyez Politique et Légiſlation, tome I.

1768. la baſtille, comme nous tuons les bœufs qui ont labouré nos terres.

Il paraît des *Lettres philoſophiques* où l'on croit démontrer que le mouvement eſt eſſentiel à la matière. Tout ce qui eſt pourrait bien être eſſentiel ; car autrement pourquoi ſerait-il ? Pour moi, je ceſſerai bientôt d'être, car j'ai ſoixante et quinze ans, et je ne ſuis pas de la pâte de *Moncrif*. Quel cicéronien donnez-vous pour ſucceſſeur à mon ancien préfet d'*Olivet*, et qui me donnerez-vous à moi ? Je me recommande à vous, et je vous embraſſe de tout mon cœur.

LETTRE CCXXXVII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 d'octobre.

Vous devez, mon cher maître, avoir reçu une lettre de notre ami *Damilaville ;* il m'a aſſuré vous avoir écrit. Son état eſt toujours bien fâcheux ; depuis quelques jours, cependant, il a de meilleures nuits ; mais ſon eſtomac ſe dérange de plus en plus, et ſes glandes ne ſe dégonflent guère. Il lui eſt impoſſible de ſe ſoutenir ſur ſes jambes, et à peine peut-il ſe traîner de ſon lit à ſon fauteuil, avec le ſecours de ſon domeſtique. Quant à moi, mon cher ami, ma ſanté eſt aſſez bonne ; mais j'ai le cœur navré des ſottiſes de toute eſpèce dont je ſuis témoin. Avez-vous ſu que la chambre des vacations, à laquelle préſide le janſéniſte de *S*.....-*F*...... et le dévot politique *P*. . . . ., a condamné au carcan et aux galères

un pauvre diable (qui eſt mort de déſeſpoir le lendemain de l'exécution), pour avoir prié un libraire de le défaire de quelques volumes qu'il ne connaiſſait pas, et qu'on lui avait donnés en payement? 1768.

Vous noterez que, parmi ces volumes, on nomme dans l'arrêt l'Homme aux quarante écus, et une tragédie de *la Veſtale* (imprimée avec permiſſion tacite), comme impies et contraires aux bonnes mœurs. Cette atrocité abſurde fait à la fois horreur et pitié; mais quel remède y apporter, quand on eſt forcé de vivre à Paris?

Ce ſera l'abbé de *Condillac* qui ſuccédera à l'abbé d'*Olivet;* je crois que nous n'aurons pas à nous plaindre de l'échange. A propos de l'abbé d'*Olivet*, pourriez-vous m'envoyer quelques anecdotes à ſon ſujet, ſi vous en ſavez d'intéreſſantes? L'abbé *Batteux*, notre directeur, qui ſe trouve chargé de ſon éloge, m'a prié de vous les demander, et de vous dire qu'il ſe ferait adreſſé directement à vous-même, s'il avait l'honneur d'en être connu. Adieu, mon cher maître; on dit que vous travaillez nuit et jour; tant mieux pour le public, mais que ce ne ſoit pas tant pis pour votre ſanté qui eſt, comme diſait *Newton*, du repos, *res prorſùs ſubſtantialis. Vale et me ama.*

1768. LETTRE CCXXXVIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

7 de novembre.

MON cher et illuftre philofophe, je ne fais d'autre anecdote fur M. l'abbé d'*Olivet*, finon que, quand il était notre préfet aux jéfuites, il nous donnait des claques fur les feffes par amufement. Si M. l'abbé de *Condillac* veut placer cela dans fon éloge, il faudra qu'il faffe une petite differtation fur l'amour platonique.

Depuis ce temps-là, il fut éditeur, commentateur, traducteur de *Cicéron*, et a vécu vingt ans plus que lui. C'était, fans doute, le plus grand cicéronien de tous les Franc-comtois, fans même en excepter l'abbé *Bergier*, malgré fa catilinaire contre *Fréret*.

M. l'abbé *Caille* m'a chargé de vous envoyer Trois empereurs. Ce jeune abbé *Caille* promet quelque chofe ; il pourra aller loin en théologie. L'abbé *Mords-les* doit en avoir fourni un exemplaire à notre confrère *Marmontel*, qui eft fort bien dans la cour de ces trois empereurs damnés. Ces fecrets ne font que pour les adeptes. Il doit y avoir à préfent pour vous un Siècle de *Louis XIV* et de *Louis XV* à la chambre fyndicale : il y a huit jours qu'il eft parti par la diligence.

Mon Dieu, que les articles de phyfique de M. *O* font bien faits! On me lit l'*Encyclopédie* tous les foirs. Si tout était dans le goût de M. *O*, quel excellent

livre! et voilà ce qu'on a persécuté! ah, infames Velches! et le quinzième chapitre de *Bélisaire* aussi persécuté! ah, les monstres! L'abbé *Caille* grince des dents; toutefois il vous prie instamment, mon cher philosophe, d'engager les adeptes à ne point prodiguer ces Trois empereurs. 1768.

Hic est panis angelorum
Non mittendus canibus.

Ayons seulement la consolation de voir, avec l'excès de l'horreur et du mépris, de méprisables et d'horribles coquins. Je ne sais si je m'explique, je vous aime autant que je les abhorre.

LETTRE CCXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

Ce 12 de novembre.

J'AI reçu, mon cher maître, il y a déjà quelques jours, le Siècle de *Louis XIV*, augmenté du Siècle de *Louis XV*, et les Trois empereurs de M. l'abbé *Caille*. Je vous prie de recevoir tous mes remercîmens du premier, et de faire à M. l'abbé *Caille* tous mes remercîmens du second. Ce jeune abbé me paraît en effet, comme à vous, promettre beaucoup par cet échantillon qui pourtant a bien l'air de n'en être pas un; car je gagerais bien que ce n'est pas là un coup d'essai, et qu'il a déjà fait d'excellens vers. Je ne manquerai pas de faire ses complimens à *Ribalier* ou

1768. *Ribaudier*, qui, par parenthèse, vient de donner à une brochure sur l'inoculation, une approbation qu'on dirait presque d'un philosophe.

Quid domini facient, audent cum talia fures?

A l'égard du Siècle de *Louis XIV*, il me paraît augmenté de plusieurs morceaux bien intéressans; et je ne m'étonne pas de ce que le roi de Danemarck a eu le courage de dire à Fontainebleau que l'auteur *lui avait appris à penser*. On écrase ici ce jeune prince de fêtes et de plaisirs qui l'ennuient. Il voudrait, à ce qu'on assure, voir les gens de lettres à son aise, et converser avec eux; mais le conseil supérieur a décidé, dit-on, qu'il fallait qu'il ne les vît pas. De toutes les académies, il n'a encore vu que celle de peinture. On lui est, je crois, bien obligé de venir faire diversion à l'affaire de Corse, où vous savez nos succès qui viennent d'être couronnés par de nouveaux. Si *Paoli* venait ici, je ne connais de rois que le roi de Prusse qui attirât autant de curiosité.

Notre pauvre *Damilaville* est toujours dans un bien misérable état, souffrant de tous ses membres, sans appétit, ne pouvant se remuer et digérer sans douleur le peu qu'il mange pour se soutenir. Il me paraît à bout de patience, et je suis pénétré de sa triste situation. Je ne manquerai pas de donner à l'abbé de *Condillac* l'anecdote que vous m'envoyez sur l'abbé d'*Olivet*, dont les manes vous doivent bien de la reconnaissance de l'avoir placé dans votre ouvrage. C'était un passable académicien, mais un bien mauvais confrère, qui haïssait tout le monde, et qui, entre nous, ne vous aimait pas plus qu'un autre. Je sais

qu'il envoyait à *Fréron* toutes les brochures contre vous qui lui tombaient entre les mains, mais 1768.

Seigneur, Laïus eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre.

Adieu, mon cher et illuſtre confrère; portez-vous bien, et continuez à vous moquer de toutes nos ſottiſes.

LETTRE CCXL.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, le 6 de décembre.

Vous ne m'écrivez plus que de petits billets, mon cher et ancien ami; je vous ſais fort occupé, et je reſpecte votre temps. Je crois vous avoir remercié du Siècle de *Louis XIV*. Vous en avez envoyé un exemplaire à notre ſecrétaire, M. *Duclos* qui, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'a chargé de vous en remercier pour lui. Quant à notre pauvre *Damilaville*, il eſt dans un état affreux, ne pouvant ni vivre ni mourir, et n'ayant de connaiſſance que pour ſentir toute l'horreur de ſa ſituation. Il reçut l'extrême-onction, il y a quelques jours, ſans ſavoir ce qu'on lui feſait. Je vais le voir tous les jours, et j'ai beſoin de tout mon attachement pour lui pour ſoutenir ce ſpectacle. J'ai bien peur que ſon agonie ne ſoit longue et affreuſe. Que le ſort de la condition humaine eſt déplorable!

Le roi de Danemarck a été ſamedi dernier aux académies. Il donnera ſon portrait à l'académie françaiſe, comme la reine *Chriſtine*. Je lui ai fait de mon

1768. mieux les honneurs de celle des sciences, par un discours dont mes confrères m'ont fort remercié, et où j'ai tâché de faire parler la philosophie avec la dignité qui lui convient. J'avais vu, il y a quinze jours, ce prince chez lui avec plusieurs autres de vos amis. Il me parla beaucoup de vous, des *services* que vos ouvrages avaient rendus, des *préjugés* que vous avez détruits, des *ennemis* que votre liberté de penser vous avait faits; vous vous doutez bien de mes réponses.

Adieu, mon cher et illustre maître; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

LETTRE CCXLI.

DE M. DE VOLTAIRE.

12 de décembre.

Mon cher philosophe, mon cher ami, je suis étonné et affligé de ne point recevoir de vos nouvelles dans le tombeau où le cher *la Bletterie* m'a condamné.

Je vous demande en grâce de me faire savoir dans quel état est *Damilaville*. J'ai besoin d'être rassuré; ayez pitié de mon inquiétude. M. de *Rochefort*, votre ami, a été assez bon pour venir passer trois jours dans ma solitude avec madame sa femme, dont le joli visage n'a, à la vérité, que dix-huit ans, mais dont l'esprit est très-majeur. Je doute qu'aucun des capitaines des gardes du corps de quelque roi que ce puisse être, soit plus instruit que ce chef de brigade.

Il

Il n'y a point, à mon gré, de place qui ne ſoit au-deſſous de ſon mérite. 1768.

Je ne ſais ſi vous avez connaiſſance de toutes les manœuvres qu'a faites votre hypocrite *la Bletterie*, pour armer le gouvernement contre tous ceux qui ont trouvé ſa traduction de *Tacite* ridicule. Vous devez, en ce cas, être puni plus ſévèrement que perſonne. Au reſte, s'il veut abſolument qu'on m'enterre, je vous demande en grâce de ne lui point donner ma place à l'académie. J'ai lu, dans une gazette ſuiſſe, que vous avez été préſenté au roi danois avec une volée de philoſophes, tels que les *Saurin*, les *Diderot*, les *Helvétius*, les *Duclos*, les *Marmontel*, et que les *Ribaudier* n'en étaient pas.

Dites, je vous en prie, au premier ſecrétaire de *Béliſaire* que ſon ouvrage eſt traduit en ruſſe, et qu'une partie du quinzième chapitre eſt de la façon de l'impératrice. On a prêché devant elle un ſermon ſur la tolérance, qui mérite d'être connu, quand ce ne ſerait que pour le ſujet. DIEU béniſſe les Velches! ils viennent les derniers en tout.

On dit que vous avez enfin une ſalle de *Wauxhall*, mais que vous n'avez point encore de ſalle de *Magna charta*.

Ayez la bonté, je vous en prie, de mettre *Marie de Médicis*, au lieu de *Catherine de Médicis*, à la page 285 du premier volume du Siècle de *Louis XIV*.

Ce beau ſiècle a eu ſes ſottiſes comme les autres, mais du moins il y avait de grands talens.

Je vous embraſſe bien tendrement, mon cher ami, vous qui empêchez que ce ſiècle ne ſoit la chiaſſe du genre-humain.

1768.

LETTRE CCXLII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 17 de décembre.

Je ſuis dans mon lit avec un rhume, mon cher et illuſtre maître, et je me ſers d'un ſecrétaire pour vous répondre ſur le champ. Je ſuis étonné que vous n'ayez point reçu une lettre que je vous ai écrite, il y a quinze jours, et dans laquelle je vous mandais le triſte état de notre pauvre ami *Damilaville*, qui a ceſſé de vivre, ou plutôt de ſouffrir, le 13 de ce mois. Il y avait plus de trois ſemaines qu'il exiſtait avec douleur, et preſque ſans connaiſſance, et ſa mort n'eſt un malheur que pour ſes amis. Il a été confeſſé ſans rien entendre, et a reçu l'extrême-onction ſans s'en apercevoir.

Je vous diſais auſſi, dans la même lettre, que notre ſecrétaire *Duclos*, étant malade d'une fluxion de poitrine, m'avait chargé de vous remercier pour lui de l'exemplaire de votre ouvrage que vous lui avez envoyé. Il eſt mieux à préſent, mais encore bien faible; et il m'a chargé de vous réitérer ſes remercîmens, et de vous dire que l'académie recevrait, avec grand plaiſir, l'exemplaire que vous lui deſtinez.

Je vous félicite d'avoir eu M. de *Rocheſort* dans votre ſolitude, pendant quelques jours; c'eſt un très-galant homme, fort inſtruit, et ami zélé de la philoſophie et des lettres.

Le roi de Danemarck ne m'a preſque parlé que de

vous, dans la converſation de deux minutes que j'ai eu l'honneur d'avoir avec lui : je vous aſſure qu'il aurait mieux aimé vous voir à Paris, que toutes les fêtes dont on l'a accablé. J'ai fait à l'académie des ſciences, le jour qu'il eſt venu, un diſcours dont tous mes confrères et le public m'ont paru fort contens; j'y ai parlé de la philoſophie et des lettres avec la dignité convenable. Le roi m'en a remercié; mais les ennemis de la philoſophie et des lettres ont fait la mine; je vous laiſſe à penſer ſi je m'en ſoucie. 1768.

J'ignore les intrigues de *la Bletterie*, et je les mépriſe autant que ſa traduction et ſa perſonne. Je ne vous mande rien de toutes les ſottiſes qui ſe font et qui ſe diſent; vous les ſavez, ſans doute, par d'autres, et ſurement vous en penſez comme moi. J'ai lu, il y a quelques jours, une brochure intitulée l'A, B, C; j'ai été charmé ſurtout de ce qu'on y dit ſur la guerre et ſur la liberté naturelle. Adieu, mon cher et ancien ami; penſez quelquefois, dans votre retraite, à un confrère qui vous aime de tout ſon cœur, et qui vous embraſſe de même.

1768.

LETTRE CCXLIII.

DE M. DE VOLTAIRE.

23 de décembre.

Nos lettres s'étaient croiſées, mon très-cher philoſophe. Je regretterai *Damilaville* toute la vie. J'aimais l'intrépidité de ſon ame ; j'eſpérais qu'à la fin il viendrait partager ma retraite. Je ne ſavais pas qu'il fût marié et cocu. J'apprends, avec étonnement, qu'il était ſéparé de ſa femme depuis douze ans. Il ne lui aura pas aſſurément laiſſé un gros douaire.

Povera e nuda vai, philoſophia.

Si vous pouviez me faire lire votre diſcours prononcé devant le roi danois, vous me feriez un grand plaiſir ; vous pourriez me le faire parvenir par *Marin.*

On dit qu'il y a un premier gentilhomme de la chambre non danoiſe, qui a tenu un étrange diſcours. Je ne veux pas le croire, pour l'honneur de votre pays.

Croiriez-vous bien que le traducteur de *Tacite* m'a fait écrire par un homme très-conſidérable, pour me reprocher de n'être pas encore enterré, et de trouver ſon ſtyle pincé et ridicule ? le croquant veut être de l'académie ; je vous le recommande.

Mais qu'eſt-ce qu'un *Linguet?* pourquoi a-t-il fait une ſi longue réponſe aux *docteurs modernes?* pourquoi

n'a-t-il pas été auffi plaifant qu'il pouvait l'être? Il avait beau jeu, mais il n'a pas joué affez adroitement fa partie; il a de l'efprit pourtant, et a quelquefois la ferre affez forte; mais il n'entend pas comme il faut le fecret de rendre les gens parfaitement ridicules: C'eft un don de la nature qu'il faut foigneufement cultiver; d'ailleurs rien n'eft meilleur pour la fanté. Si vous êtes encore enrhumé, fervez-vous de cette recette, et vous vous en trouverez à merveille. 1768.

On dit que vous faites un grand diable d'ouvrage de géométrie; cela ne nuira point à votre gaieté. Vous poffédez tous les tons.

Que dites-vous de la collection des ouvrages de *Leibnitz*? ne trouvez-vous pas que cet homme était un charlatan et le gafcon de l'Allemagne? mais *Defcartes* était bien un autre charlatan. Adieu, vous qui n'êtes point un charlatan; je vous embraffe auffi tendrement qu'on peut embraffer un philofophe.

1768. LETTRE CCXLIV.

DE M. DE VOLTAIRE.

31 de décembre.

MON cher philoſophe, le démon de la diſcorde et de la calomnie ſouffle terriblement ſur la littérature. Voyez ce qu'on a imprimé dans pluſieurs journaux du mois de novembre : il eſt néceſſaire que vous en ſoyez inſtruit ; je ne crois pas que ces journaux ſoient fort connus à Paris, mais ils le ſont dans l'Europe.

Croiriez-vous que M. le duc et madame la ducheſſe de *Choiſeul* ont daigné m'écrire pour diſculper *la Bletterie*? mais comment ſe juſtifiera-t-il, non-ſeulement d'avoir traduit *Tacite* en ſtyle pincé, mais de n'avoir fait des notes que pour inſulter tous les gens de lettres? Je ne parle pas de *Linguet* qui s'eſt défendu un peu trop longuement : mais pourquoi déſigner *Marmontel* dans le temps de la perſécution qu'il eſſuyait? n'a-t-il pas déſigné, de la manière la plus outrageante, le préſident *Hénault*, par ces paroles que vous trouverez, page 235 du ſecond tome ? *Fixer l'époque des plus petits faits avec la plus grande exactitude, c'eſt le ſublime de nos prétendus hiſtoriens modernes ; cela leur tient lieu de génie et des talens hiſtoriques.*

Quoi, cet homme attaque tout le monde, et il trouve la plus forte protection et les plus grands encouragemens ! Eſt-ce pour l'éducation des enfans de France qu'il a publié ſon *Tacite*? Je ſais certainement qu'il veut être de l'académie, et probablement il en ſera.

Je crois connaître enfin le beau marquis qui a peint le préſident *Hénault* et le petit-fils de *Shaabas* d'un pinceau ſi rembruni et ſi dur; mais par quelle rage m'imputer cet ouvrage, dans lequel je ſuis moi-même maltraité? Il faut donc combattre juſqu'au dernier jour de ſa vie; eh bien, combattons. 1768.

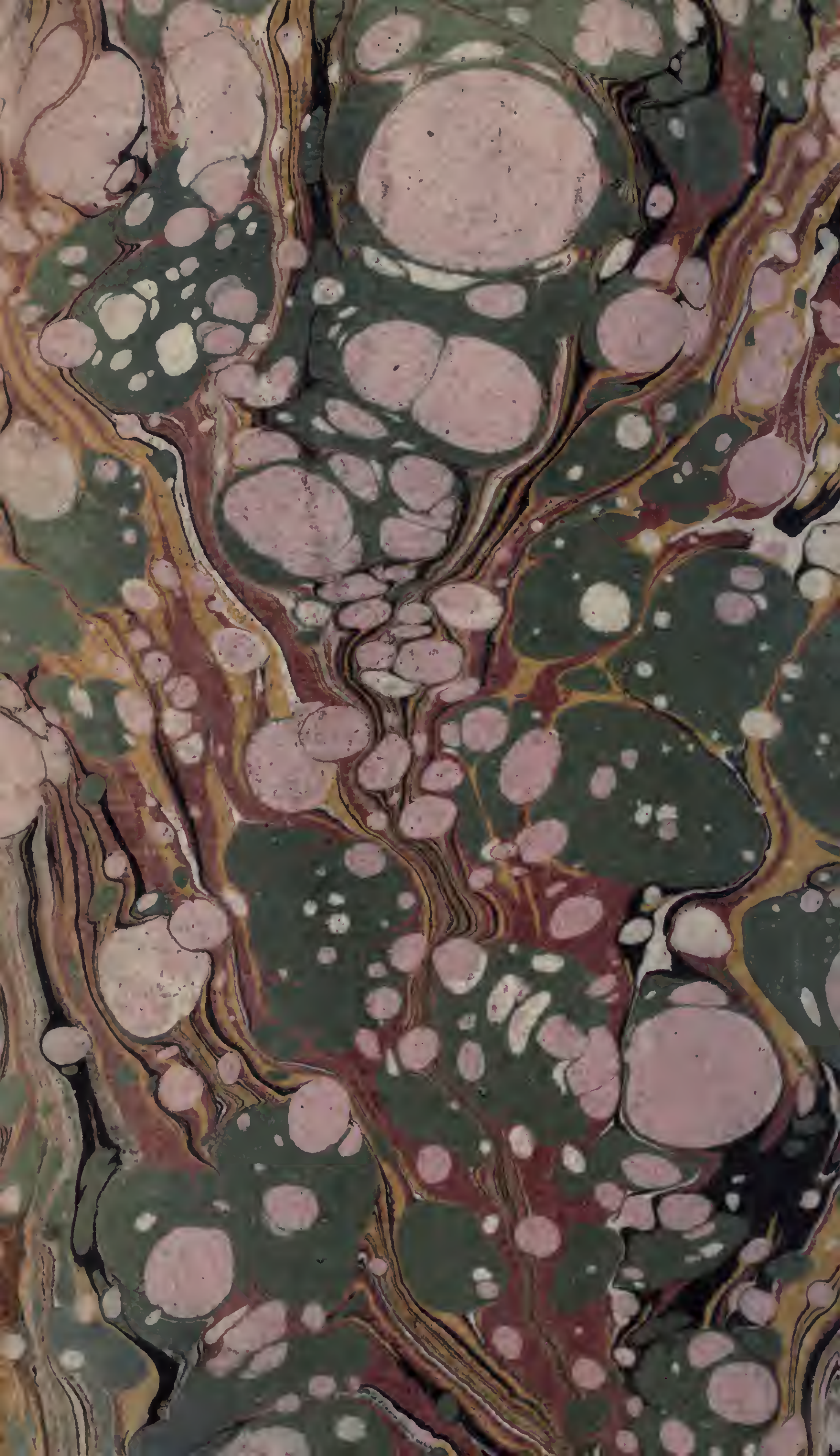
Avez-vous jamais lu *le Catéchumène* (*), une ode contre tous les rois dans la dernière guerre, une *lettre au docteur Panſophe :* tout cela eſt de la même main. On a cru y reconnaître mon ſtyle. L'auteur n'a jamais eu l'honnêteté de détourner ces injuſtes ſoupçons; et moi, qui le connais parfaitement auſſi bien que *Marin*, j'ai eu la diſcrétion de ne le jamais nommer. Je ſais très-bien quel eſt l'auteur du livre attribué à *Fréret*, et je lui garde une fidélité inviolable. Je ſais qui a fait le *Chriſtianiſme dévoilé*, le *Deſpotiſme oriental*, *Enoc et Elie*, &c., et je ne l'ai jamais dit. Par quelle fureur veut-on m'attribuer l'A, B, C? C'eſt un livre fait pour remettre le feu et le fer aux mains des aſſaſſins du chevalier de *la Barre*.

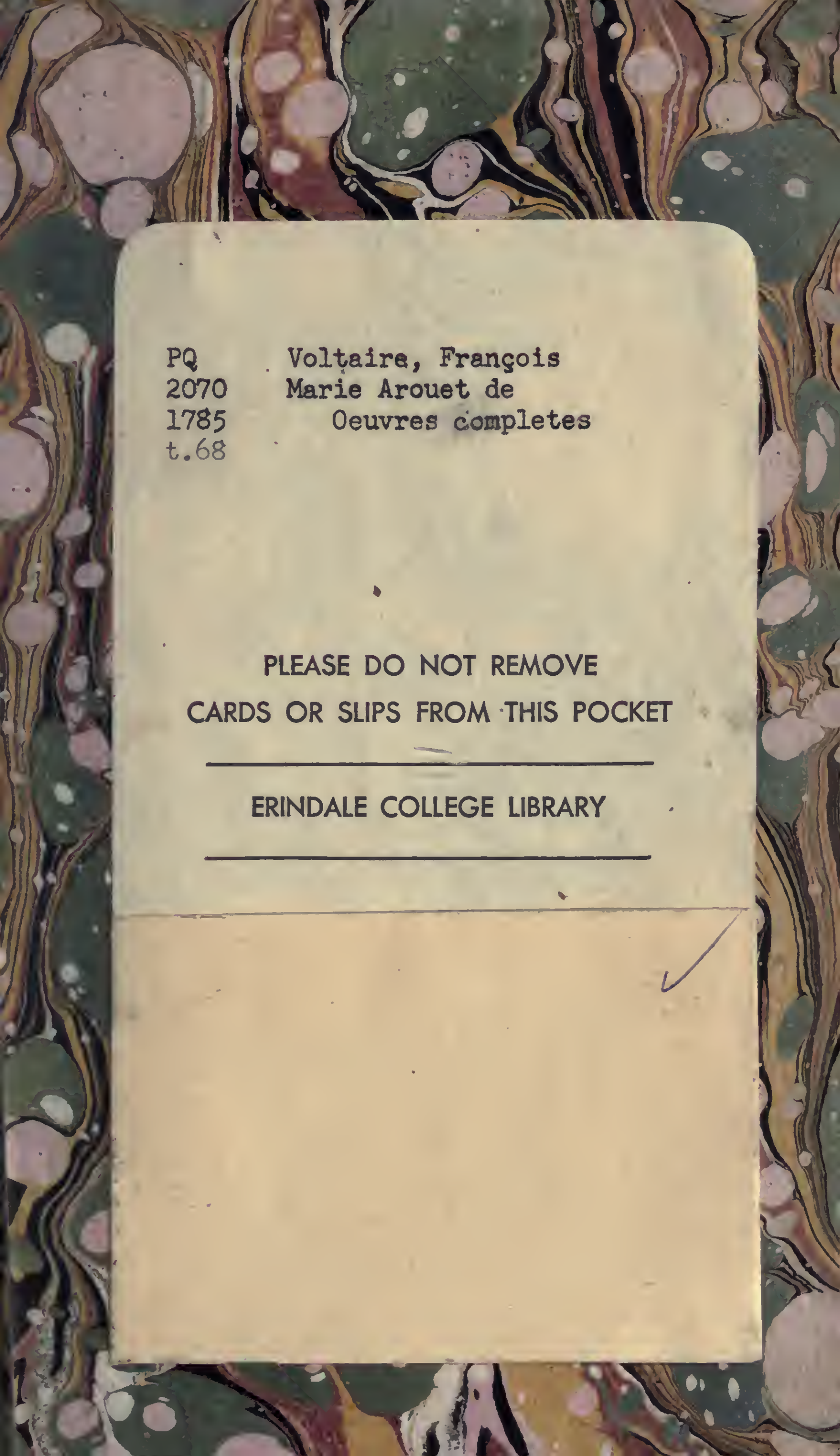
Je compte ſur votre amitié, mon cher philoſophe. Qu'elle ſoit mon bouclier contre la calomnie, et la conſolation de mes derniers jours.

Je vous embraſſe très-tendrement.

(*) Par M. de *Bordes*.

Fin du Tome premier.




PQ
2070
1785
t.68
Voltaire, François
Marie Arouet de
Oeuvres completes
PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET
ERINDALE COLLEGE LIBRARY

